

LA VIE ET LA PENSÉE

DE T. FALLOT

LA PRÉPARATION

(1844-1872)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 6 MARS 1914

A DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI

pour obtenir le grade de Licencié en théologie

PAR

MARC BOEGNER

PASTEUR

PROFESSEUR A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1914



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549913_0011

LA VIE ET LA PENSÉE

DE

T. FALLOT

LA PRÉPARATION

(1844-1872).

FACULTÉ LIBRE
DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

EXAMINATEURS DE LA SOUTENANCE :

MM. VAUCHER, Président de la soutenance.

ALLIER	} Examineurs.
H. MONNIER	

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

N° 461.

65062.

LA VIE ET LA PENSÉE DE T. FALLOT

LA PRÉPARATION

(1844-1872)

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 6 MARS 1914
A DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI

pour obtenir le grade de Licencié en théologie



PAR

MARC BOEGNER

PASTEUR

PROFESSEUR A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

NANCY
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1914

*Je dédie ce livre à la chère Invisible dont Dieu
s'est servi pour me révéler le chemin de la vie, tandis
qu'elle creusait ici-bas son court mais lumineux
sillon.*

M. B.

INTRODUCTION

Plus de neuf années déjà se sont écoulées depuis la mort de Tommy Fallot. A maintes reprises, depuis lors, on s'est étonné qu'aucune publication n'ait encore donné une vue d'ensemble de sa vie et de sa pensée. Sans doute, dès le lendemain de sa mort, quelques-uns de ses amis ou de ses disciples ont relevé, dans les journaux et les revues, les multiples aspects de sa personnalité ou de son œuvre. Mais la plupart de ces esquisses péchaient par un manque de documentation précise et trahissaient une connaissance très fragmentaire de celui dont elles prétendaient fixer les traits (1).

Les jugements très divers portés sur la pensée et l'action de Fallot, les malentendus auxquels ont donné lieu certaines de ses démarches, les contradictions que l'on a cru pouvoir signaler entre les différentes phases de sa carrière, l'incompréhension, de la part de plusieurs de ceux qui se réclament de lui, de ce qui a été sa préoccupation essentielle : tout rendait nécessaire une étude qui reproduisît, aussi fidèlement, aussi objectivement que possible, le développement de sa vie et de sa pensée. C'est la première partie de cette étude que renferme le présent volume.

(1) Je tiens à mettre à part l'étude de M. Élie GOUNELLE : *T. Fallot, Un Prophète au dix-neuvième siècle* (*Revue du Christianisme social*, novembre et décembre 1904), et celle de M. René GILLOUIN : *Tommy Fallot* (*Le Semeur*, 15 mai 1905).

De multiples raisons, qu'il serait superflu d'énumérer ici, en ont retardé l'apparition. Je n'hésite pas à m'excuser de ce qui, dans ce retard, m'est personnellement imputable. Il me sera permis, cependant, d'invoquer en ma faveur quelques circonstances atténuantes.

Lorsque, il y a quatre ans, il m'a paru que j'avais le devoir d'entreprendre le travail dont j'apporte ici un premier résultat, je m'étais d'abord proposé de me limiter à une étude de la pensée de T. Fallot. Cette pensée si riche, si vivante, si une dans son développement et dans ses manifestations les plus diverses, n'apparaît que morcelée et inachevée dans les quelques volumes publiés par Fallot lui-même ou depuis sa mort. Son originalité et sa vigueur, qui caractérisent tant de pages de *Simple Explication*, de *Qu'est-ce qu'une Eglise?* ou du *Livre de l'Action bonne*, sont peut-être encore plus frappantes dans des notes qui, jusqu'à présent, n'ont pas vu le jour. J'eusse aimé à montrer les origines de cette pensée, son unité organique, son dynamisme et sa signification. Mais, parce qu'elle a toujours jailli de sa vie, l'étude en était rendue particulièrement délicate, comme celle de tout ce qui est vivant. Plus je cherchais à reconstituer la marche de la pensée, plus je me rendais compte que je devais d'abord saisir les mouvements de la vie. C'est ainsi que j'ai été amené à prendre, pour objet de mon travail, le développement de la vie et de la pensée.

Pour pénétrer dans une grande âme, pour y découvrir les ressorts de la pensée et de l'action, pour discerner, à chaque moment, l'équilibre des forces parfois contraires qui luttent en elle, en un mot pour revivre sa vie, il ne suffit pas de beaucoup d'amour, il faut beaucoup de temps. Ce n'est pas en quelques mois, même lorsqu'on a pu réunir la documentation la plus précise, qu'on parvient à cette intimité qui, seule, rend possible la connaissance exacte. Des années sont

nécessaires. Et c'est là la principale cause du retard que j'ai apporté à répondre à l'attente de tous ceux qui ont aimé Fallot.

Le volume que je leur soumetts aujourd'hui est consacré exclusivement à ce que j'appelle la *préparation*. J'avais été tenté de dire : la *formation de la personnalité* ; mais je n'eusse pas été dans le vrai en arrêtant cette formation à la fin des études de théologie, en 1872, ou au départ d'Alsace, en 1876. Si j'ose exprimer toute ma pensée, que je compte bien justifier par la suite, je dirai que la formation de Fallot s'est achevée — pour autant qu'on puisse parler d'achèvement — aux environs de 1891-1892 ; et je me sais en plein accord avec lui sur ce point.

La préparation, au contraire, me semble prendre fin en 1872. Elle a son point de départ dans les origines de la vie et de la pensée et, à travers l'éducation reçue, les influences subies, les études entreprises, se poursuit jusqu'au moment où Fallot entre, d'une façon définitive, dans la vie active.

Cette préparation a-t-elle un intérêt et une importance suffisants pour justifier l'étendue du présent ouvrage ? Une réponse affirmative à cette question très naturelle ressortira, je l'espère, de mon travail lorsque je l'aurai mené à bonne fin. Cependant, je dois dès à présent légitimer mon opinion sur ce point. Je ne saurais mieux faire, pour y réussir, que de dire très simplement comment m'apparaît à moi-même la marche de la vie et de la pensée de Fallot et quels en sont, à mes yeux, les moments essentiels. On ne m'en voudra pas, je m'assure, de céder au désir d'être très net et, sans prétendre être complet, de donner quelque développement à cette introduction.



Peu de semaines avant sa mort, au cours d'entretiens dans lesquels il aimait à revenir en arrière ⁽¹⁾, Fallot me dit : « Je me suis développé par passions et par antithèses ». Puis il ajouta : « J'ai l'air d'être le moins un possible ; au contraire, malgré les contradictions apparentes, j'ai été très un ». Rien n'est plus exact.

Tout, dans son existence, s'explique par une passion fondamentale qui contient en puissance toutes celles qui, simultanément ou tour à tour, possédèrent son âme : la *passion de la vie*. Sur sa tombe, dans le paisible cimetière de Blacons, sont gravés ces mots du psalmiste : « Mon âme a soif du Dieu vivant ⁽²⁾ ». Aucune parole n'eût pu traduire plus fidèlement l'élan intérieur auquel il dut toute son orientation.

La passion de la vie, il convient de le remarquer, porte en elle une tentation que Fallot connut de bonne heure : l'orgueil de la vie.

« Les âmes naturellement les meilleures, a-t-il écrit, sont aussi les plus orgueilleuses, jusqu'au jour où Dieu entre en scène pour les briser et pour les sauver ⁽³⁾. » On verra, dans la suite de ce livre, comment, à l'heure de sa conversion, il remporta une victoire décisive sur la tentation qu'il devait à sa nature ardente. Les années qui suivirent furent marquées par un effort persévérant pour conquérir, ou plus exactement pour recevoir l'humilité. Toutefois la victoire définitive ne fut acquise que longtemps après, au cours de cet hiver 1890-91 qui eut, pour la vie et la pensée de Fallot, une importance qu'on appréciera bientôt. C'est à ce moment qu'au milieu de cruelles souffrances se fit « le départ entre le

(1) Ces entretiens eurent lieu à Pentecôte 1904. Je les ai immédiatement fixés par écrit, à l'aide des notes que je prenais tandis que Fallot parlait. Le présent volume montrera qu'ils m'ont fourni des indications précieuses sur bien des points.

(2) Psaume 42 : 3.

(3) *L'Initiation à l'Action bonne* (manuscrit inédit).

naturel et le spirituel », et que l'homme naturel fut enfin brisé. « Pendant des années, écrivit-il, c'est l'homme naturel qui a servi Dieu de tout son cœur. Une rude épreuve m'a seule convaincu de la profonde réalité des affirmations de saint Paul lorsqu'il s'écrie que « dans la chair nous ne pouvons plaire à Dieu (1) ».

On entrevoit déjà, par cette première remarque, au-devant de quelles luttes il était entraîné par sa passion de la vie. Celle-ci, d'ailleurs, jusqu'à la crise de 1891, se manifesta aux diverses périodes de son existence, sous les formes positives et négatives parfois les plus opposées, mais sans jamais saisir un objet dont l'étreinte pût la satisfaire pleinement.

De 1872 à 1876, Tommy Fallot fut pasteur à Wildersbach, le plus pauvre village du Ban-de-la-Roche. La passion de la vie, qui avait rendu sa jeunesse semblable à un torrent cherchant à se frayer un chemin vers la plaine, s'affirma, pendant ce premier ministère, aussi bien dans son existence personnelle que dans son activité pastorale.

En lui-même, je trouve à cette époque une recherche incessante, presque fébrile par moments, de la sainteté, c'est-à-dire d'une vie que son caractère surnaturel n'empêche pas d'être la vie normale. *Être*, et non savoir ou paraître, tel est le but sur lequel se concentraient tous ses désirs (2). Il avait soif d'ordre, d'harmonie, de sobriété, d'un *absolu* qu'il sentait ne pouvoir trouver que dans une possession complète de Jésus-Christ. L'influence du « mouvement de sanctification », dont M. Théodore Monod était alors, en France, le principal propagateur, contribua certainement à fortifier en lui ces aspirations.

Dans son ministère, sa prédication et l'action qu'il exerçait sur les âmes revêtirent, au cours de ces quelques années, une

(1) Lettre à Elie Gounelle, 3 avril 1893.

(2) 17 septembre 1873.

intensité extraordinaire. L'âme humaine était, aux yeux de Fallot, le sanctuaire où doit germer la vie; elle est donc digne d'un grand amour, surtout lorsqu'elle a été souillée par le péché, déformée par la misère ou par la souffrance. Et Fallot aimait les âmes que Dieu lui confiait, il s'attachait à elles, les disputait aux puissances du mal, se consumait en efforts pour les enfanter à la vie spirituelle. Sa prédication et son action individuelle le laissaient souvent épuisé, tant il y apportait de passion. Bien des dangers, qui guettent les plus fidèles pasteurs, surgirent alors sur sa route; il sut parfaitement les discerner; et, tout en préparant, dans sa paroisse, un réveil indiscutable de la vie chrétienne, il apprit à éviter quelques-uns des pièges que recèle la passion de la vie.

Celle-ci, d'ailleurs, se manifestait à ce moment même sous une forme négative. Tout effort pour saisir la vie, pour la produire ou la conserver, implique une lutte contre ce qui la comprime, la mutile, ou menace de l'étouffer. De ce point de vue, la passion de la vie peut déterminer des réactions, dont celui qui n'a pas su se garder risque de devenir la première victime.

Tout jeune encore, Fallot avait eu de ces réactions. « J'ai passé ma jeunesse, m'a-t-il dit un jour, à donner des coups de pied dans les barrières dont on m'entourait (1). » Il fut tenté de faire de même, à Wildersbach, dès le début de son ministère, lorsqu'il vit le mal que faisait aux églises l'attitude de beaucoup de luthériens à propos du baptême et de la confirmation.

Pour Fallot, un acte *religieux* n'avait de valeur que s'il était spontané. Présenter des enfants au baptême, pour se conformer à l'usage, en prenant des engagements qu'on n'a nulle intention de tenir; recevoir la confirmation parce qu'on

(1) Voir ci-dessous, chapitre IV, page 155.

a suivi, pendant le temps voulu, des leçons de catéchisme et qu'avant la confirmation un enfant n'est pas admis en apprentissage : autant de mensonges qui le scandalisaient. Il ne pouvait admettre que l'Église tolérât des habitudes mortes qui empêchent toute éclosion de la vie. Les règles ecclésiastiques auxquelles on voulait le contraindre étaient, d'après lui, une des conséquences de la capitulation de l'Église devant les puissances temporelles. « Si l'empereur, écrivait-il en préparant une prédication relative à la confirmation, venait me dire, à moi, pauvre vicaire d'un^e pauvre village : fais ceci, ou fais cela, je lui dirais : O roi, cela ne te regarde pas ; tu es le maître des choses de la terre ; mais pour tout ce qui est des choses de l'âme, des bénédictions ou des malédictions, tu n'as rien à me dire ; je n'ai qu'un roi : Jésus-Christ ⁽¹⁾. »

D'autre part, il redoutait, en mettant fin brusquement à une routine meurtrière, de provoquer un scandale qui n'eût d'autre résultat que d'augmenter le mal. Sans doute, à ce moment même, il avait la joie de voir se manifester dans sa paroisse un réveil de la vie spirituelle et morale qui, s'il s'était étendu et approfondi, eût été le meilleur remède à toutes les difficultés. Mais un incident, que Fallot n'avait pas prévu, l'amena à accentuer son point de vue d'une manière telle qu'il lui fut bientôt impossible de rester en Alsace.

Un décret impérial du 20 mars 1875 érigea en paroisse autonome Wildersbach qui, jusqu'alors, n'avait été qu'une simple annexe de Rothau. Fallot avait multiplié les démarches pour hâter cette mesure, ardemment souhaitée par ses paroissiens, et doter d'un presbytère la nouvelle paroisse dont il rêvait d'être le premier pasteur. Il posa sa candidature au poste ainsi créé ⁽²⁾. Mais il fut informé qu'il devait

(1) 6 mars 1874.

(2) Par une lettre au président du Directoire (12 juin 1875).

s'engager à prier pour l'empereur d'Allemagne, à chaque service public, dans les termes prescrits, sur les injonctions de l'autorité civile, par l'autorité ecclésiastique. Fallot ne refusait nullement de prier pour l'empereur, pas plus que pour toute autre autorité humaine. Il ne s'agissait pas pour lui de sympathies ou de répugnances politiques, et il tint à l'affirmer. Mais il se refusa par avance, dans quelque acte de culte que ce fût, à rien faire ou rien dire pour complaire à une autorité humaine. Cité devant le Directoire, il comparut le 13 juillet. Le 10 octobre, il fut invité à se soumettre ou à retirer sa candidature. Il répondit, le lendemain, qu'il ne pouvait pas se soumettre et qu'il maintenait sa candidature. Le Directoire s'obstinant à attribuer son attitude à une opposition politique, Fallot, dans une lettre à l'Inspecteur ecclésiastique ⁽¹⁾, précisa une fois de plus qu'il se plaçait uniquement sur le terrain de l'indépendance spirituelle : la lutte qu'il soutient aurait pu tout aussi bien s'engager au sujet du baptême ou de la confirmation. Menacé d'être révoqué comme vicaire, Fallot, désireux d'éviter un éclat, se décida à retirer sa candidature et à donner sa démission de vicaire de Rothau ⁽²⁾.



A Paris, où les circonstances, derrière lesquelles il discernait nettement la volonté de Dieu ⁽³⁾, le déterminèrent à accepter un appel de l'Église évangélique libre du Nord, la même réaction contre ce qui déforme ou paralyse la vie déclencha une nouvelle crise qui ébranla sa foi jusque dans ses fondements.

(1) 18 octobre 1875.

(2) Lettre à l'Inspecteur ecclésiastique, 17 décembre 1875.

(3) Lettre à Paul Minault, 25 octobre 1890.

Ce fut aux environs de 1880 qu'elle éclata. Les trois années précédentes avaient été, en quelque sorte, des années de préparation, malgré l'activité que Fallot avait dépensée, dès le début, au service de son église et de la mission populaire (mission Mac-All); mais surtout, elles avaient été dominées par la longue maladie et la mort de M^{me} Fallot. Après des mois d'angoisse passés à Strasbourg auprès de sa femme malade, Tommy Fallot vit la mort briser son foyer. Il n'eut pas le courage de reprendre tout de suite son ministère, et, lorsqu'il revint à Paris, il y rapporta une âme que de grandes souffrances avaient rendue plus sensible encore à toute mutilation de la vie.

Fallot s'était imaginé qu'en entrant au service des Églises libres et en donnant une bonne partie de ses forces à l'évangélisation populaire, il ne courrait pas le risque de se heurter à une piété qui parle plus qu'elle n'agit, ni au pharisaïsme des églises dont les membres savent unir les pires étroitures de la pensée à « la largeur d'une conscience en caoutchouc » (1). Mais, tout pasteur d'une église indépendante qu'il fût, il ne pouvait pas ne pas entrer en contact avec le protestantisme parisien. A la vue de celui-ci, il éprouva les déceptions les plus cruelles. Lui qui avait vécu, aux jours de sa conversion, dans l'intimité du piétisme le plus vivant, il s'apercevait que le piétisme parisien n'en est que la caricature : « C'est le sel qui a perdu sa saveur, écrira-t-il en se souvenant de cette époque, un mélange de mondanité et d'étroitesse (2). » Lui qui ressentait un amour passionné pour le peuple et pour les pauvres, il constatait qu'un abîme sépare les églises du peuple qui les entoure, et qu'elles se résignent le plus souvent à traiter les pauvres comme des

(1) Lettre à M. Hirsch, janvier 1902.

(2) Lettre à Paul Minault, 8 février 1891. Cf. *La Piété qui proteste* (1884), dans *La Religion de la Solidarité*, pages 67 et suiv.

mendiants auxquels il suffit de distribuer d'impersonnelles aumônes. Lui aux yeux de qui la question sociale avait pris, depuis sa jeunesse, une importance essentielle, il découvrait l'indifférence égoïste et l'insouciance criminelle de la bourgeoisie protestante. Ce qui fut pour lui le plus grand scandale, c'est que les hommes qu'il sentait le plus étrangers aux souffrances du peuple ou aux préoccupations sociales étaient, à quelques rares exceptions près, ceux-là mêmes qui s'enorgueillissaient d'une intransigeante orthodoxie. Toutes les églises, d'ailleurs, déchaînaient son indignation et sa colère ; car, au lieu d'aller au peuple pour lui révéler le secret de la vie, elles s'enlizaient dans des luttes dogmatiques et ecclésiastiques qui desséchaient et stérilisaient les plus vaillants.

Fallot eut conscience que, s'il se laissait aller à prendre parti dans une seule de ces querelles, l'horreur des Eglises, qu'il sentait grandir dans son cœur, ferait de lui un négateur et un révolté ⁽¹⁾. Plus tard, il se rendra compte qu'il avait fait, quelquefois, des généralisations injustes. Mais à ce moment critique de son existence, alors que la vue du « monde protestant » le jetait dans les doutes les plus poignants ⁽²⁾ et que ce qu'on lui offrait sous le nom de piété lui inspirait presque du dégoût ⁽³⁾, comment s'étonner de ce que la réaction violente, provoquée par sa passion de la vie, ait abouti à sa rupture presque complète avec ce qu'on a coutume d'appeler les milieux religieux ⁽⁴⁾ ? Rupture extérieure, sans doute, mais aussi intérieure, dont on ne saurait exagérer la gravité puisque Fallot lui-même la caractérisa dix ans plus tard par ces mots : « J'ai été à deux doigts de l'athéisme et de l'anarchie ⁽⁵⁾. »

(1) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(2) Lettre à M. Hirsch, janvier 1902.

(3) *Entretiens de Pentecôte* 1904.

(4) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(5) Au même, 12 mars 1893.

Ce qui le sauva des graves périls qu'il courut alors, ce fut son socialisme ⁽¹⁾. L'étude des questions économiques, qu'il n'avait jamais cessé de poursuivre, et le spectacle quotidien des misères du prolétariat l'avaient conduit à une condamnation absolue du régime capitaliste. Il ne craignit pas de le dire à maintes reprises. Cela suffit pour qu'on vît en lui un collectiviste, alors même qu'il faisait les plus graves réserves sur une doctrine et des méthodes qui lui paraissaient contraires aux lois de la vie ⁽²⁾. Quoi qu'il en fût, son socialisme acheva de creuser un fossé entre les milieux religieux et lui. Beaucoup le crurent un peu fou, d'autres le traitèrent en excommunié. Mais il fut, et il resta jusqu'à son départ de Paris, « à l'abri des sollicitations, des cajoleries et des embûches » ⁽³⁾ d'un certain monde protestant passé maître dans l'art de servir à la fois Dieu et Mammon.

En se jetant alors, « d'une façon excessive », dans les luttes sociales ⁽⁴⁾, Fallot n'évita pas seulement les pièges d'un dogmatisme et d'un ecclésiasticisme sans spiritualité; il échappa du même coup aux angoisses dans lesquelles sa vie religieuse avait failli sombrer. *La Religion laïque, Religion du Père*, laisse entrevoir ce que fut, pendant les dix années suivantes, sa foi chrétienne; en vivant de cette foi — qu'il appellera un jour un minimum ⁽⁵⁾ — et en la servant, il put côtoyer les plus redoutables précipices, sans jamais y tomber ⁽⁶⁾.

Dès lors, il ne vécut plus qu'au contact du peuple et de ses détresses. A sa passion de la vie, exaspérée par les

(1) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(2) Voir, entre autres, *Protestantisme et Socialisme (Christianisme social)*, pages 19 et suiv.).

(3) Lettre à P. Minault, 25 octobre 1890.

(4) Lettre à M. Hirsch, janvier 1902.

(5) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(6) *Ibid.*

déceptions et les souffrances, il semble que l'âme humaine, au salut de laquelle, à Wildersbach, il avait consacré toutes ses forces, ne suffise plus comme objet. Tout au moins ne peut-elle plus être envisagée à part du milieu qui, si souvent, l'étouffe et qu'elle devrait, au contraire, vivifier. La valeur sociale de l'âme, d'une part, et, d'autre part, pour cette âme elle-même, la valeur de l'ensemble tendent à passer au premier plan.

L'ensemble, c'est, aux yeux de Fallot, le peuple. C'est vers le peuple que l'entraîne « la vocation entrevue dans le brillant brouillard de sa jeunesse » (1), c'est lui qu'il aime et qu'il sert, c'est pour lui qu'il étudie, qu'il lutte et qu'il souffre.

La prédication du christianisme social, qu'il inaugura à la chapelle du Nord par une série de prédications sur l'Oraison dominicale, jaillit tout à la fois de cette passion du peuple et de sa réaction contre les excès d'une piété individualiste à qui suffit, au milieu de la grande misère humaine, l'assurance du salut personnel. Je n'ai garde d'aborder ici un point qui relève plus particulièrement de la pensée. Mais je tiens à indiquer qu'au cours des années suivantes, pendant lesquelles son amour du peuple accentua son éloignement des milieux ecclésiastiques, son église ne cessa jamais d'être le champ de ses persévérants labeurs, le point d'appui de tous ses efforts et l'une de ses plus chères espérances. Il ambitionnait pour elle la tâche glorieuse d'une église missionnaire en pleine foule humaine; il souhaitait qu'elle acquît l'intelligence des responsabilités qui reposent, en face des questions sociales, sur toute église de Jésus-Christ; il voulait donc l'amener à rechercher, à la lumière de l'Évangile, de quelle manière doivent être pansées les plaies sociales et comment peuvent être vaincus les fléaux

(1) Lettre à Mme X, 20 juillet 1884.

sociaux. Mais ceci ne signifie pas qu'il ait jamais songé à transformer la chaire chrétienne en chaire d'économie politique et les églises en simples écoles de morale sociale. La prédication qu'il prononça à l'ouverture du synode de Mazamet (1883) est assez claire pour qu'aucun malentendu ne soit possible sur ce point ⁽¹⁾. Il rêvait que son église devînt un atelier d'hommes complets, capables d'être ensuite, dans les milieux les plus divers, les ouvriers de la rénovation et de la paix sociales. C'est dans ce dessein qu'avec quelques amis il fonda, en 1886, à la chapelle du Nord, la *Société fraternelle*, destinée à grouper toutes les bonnes volontés dans une œuvre de mutualité et d'études sociales.

La passion de la vie, lorsqu'elle a le peuple pour objet, revêt une forme particulière; elle devient passion de la justice. Par là s'explique la collaboration que, dès son arrivée à Paris, Fallot donna sans réserve à la campagne abolitionniste de M^{me} Butler ⁽²⁾; par là s'explique aussi la fondation, en 1883, de la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique*. Je ne puis caractériser ici la part que Fallot prit, jusqu'en 1891, au développement de la Ligue et aux diverses campagnes qu'elle organisa. Il espérait que la Ligue réussirait non seulement à « sonner le tocsin des honnêtes gens » et à organiser la croisade contre l'immoralité, mais aussi à poser, devant la conscience des protestants français, avec une force telle qu'ils ne pussent refuser de les étudier, les deux questions de la solution desquelles dépendait à ses yeux le salut ou la déchéance irrémédiable de son pays : la question de la femme et la question du foyer.

Qu'on ne croie pas, d'ailleurs, que, par amour du peuple,

(1) *La Religion laïque...* (*La Religion de la Solidarité*, pages et suiv.).

(2) Je n'ai pas à parler ici des motifs qui déterminèrent Fallot à se séparer, par la suite, de M^{me} Butler et de ses amis. Sur ce point, voir *Une Noble Entreprise*, page 22, note 1.

Fallot ait jamais cédé à un humanitarisme qui, parce qu'il ignore l'âme humaine, est condamné à l'impuissance ! Sans doute, il lui arriva de collaborer à des entreprises humanitaires dont des hommes généreux, étrangers à toute foi religieuse, avaient pris l'initiative. Il fit plus encore ; en 1882, pour préparer un terrain sur lequel des ouvriers et des étudiants pussent se rencontrer, apprendre à se connaître, à se respecter, à s'entraider, il fonda la *Société d'aide fraternelle et d'études sociales* ⁽¹⁾, aux assemblées de laquelle toute discussion religieuse était interdite et qui ne réclamait de ses adhérents que la passion de la justice et le respect du peuple qui souffre. J'ajouterai même que, dans les milieux socialistes ou anarchistes qu'il fréquentait et où il rencontrait de très nobles cœurs, il fut parfois « dupe de phraseurs sans caractère » ⁽²⁾, indignes de la confiance qu'il leur témoignait. Mais jamais il ne fit une démarche, jamais il ne prononça une parole qui pût lui assurer une popularité facile. Jamais il ne tomba dans cet optimisme aveugle qui méconnaît la profonde déchéance de l'homme et le caractère tragique que conservera toujours la conquête des âmes par l'Évangile. Disciple de Jésus-Christ, il essayait, sans se soucier de plaire au peuple, de travailler à le sauver. « Jésus-Christ s'est si peu soucie de plaire à la foule, dit-il en 1883 dans son discours de Mazamet, auquel j'ai déjà fait allusion, qu'en fin de compte elle l'a crucifié ; mais il s'est si fort soucie de sauver cette même foule, qu'il a, durant toute son activité, encouru le mépris des gens religieux, lui, l'ami des péagers, et que, s'il a accepté de mourir, c'est par amour pour elle. Voilà l'attitude qui sied au croyant ⁽³⁾. »

(1) Il ne faut pas confondre cette association avec la *Société fraternelle de la Chapelle du Nord*, dont j'ai parlé plus haut.

(2) Lettre à P. Minault, 20 mars 1893.

(3) *La Religion laïque, Religion du Père (La Religion de la Solidarité, page 49).*

Qu'on ne croie pas non plus que dans ces années 1880-1890, la passion du peuple ait entraîné Fallot à une activité qui ne laissât plus de place à l'étude. Il étudiait, au contraire, avec la même ardeur qu'il portait à toute chose. Il étudiait les doctrines économiques les plus diverses, mais surtout Marx et Lassalle; il étudiait les questions de morale sociale, sur la plupart desquelles il réunit la documentation la plus précise. Par moments même, la soif des idées l'obsédait à tel point qu'il se plongeait dans ses livres et devait s'arracher à eux pour se forcer à agir ⁽¹⁾.

D'ailleurs, s'il étudiait, c'était pour découvrir le secret d'une action vraiment efficace. Au moment où la lutte contre le mal sous ses formes les plus hideuses l'entraînait toujours plus loin des groupes ecclésiastiques, l'application de l'Évangile aux questions sociales restait le tourment de sa pensée, aussi bien que de son cœur et de sa vie ⁽²⁾. Il ne se lassait pas d'en chercher le principe dans l'enseignement de Jésus, qu'il rattachait, toujours plus étroitement, à cette époque, à la prédication prophétique. Les méthodes empiriques, les solutions hâtives, les entreprises mal mûries lui inspiraient une extrême défiance. Il avait peur d'une action superficielle, qui lui paraissait incapable de porter aux maux du peuple les remèdes efficaces. Il voulait que les bonnes volontés fussent contrôlées et dirigées par une connaissance approfondie des multiples manifestations du mal et des lois de la vie sociale. Aussi, lorsque M. Louis Gouth fonda, en 1887, l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*, Fallot fut-il un des premiers à applaudir à l'initiative du pasteur d'Aubenas et à lui apporter le concours de son expérience et de son savoir.

L'*Association*, dont il dut, en raison même du désintéres-

(1) Lettre à Mme X, 20 juillet 1884.

(2) *Ibid.*

sement de son fondateur, accepter de présider le premier des travaux, lui apparut donc, dès le début, comme un moyen de révéler aux églises l'existence de la question sociale et de persuader aux pasteurs et aux laïques de bonne volonté d'en entreprendre l'étude. Mais, de même qu'il ne pouvait séparer l'âme humaine du milieu dans lequel sa conversion doit déposer un ferment de vie, il ne put séparer l'*Association* du peuple pour lequel il voulait qu'elle cherchât les conditions d'une vie sociale renouvelée. Il vit donc en elle le lieu où quelques-uns de ses amis et lui pourraient jeter les bases d'un socialisme s'orientant nettement vers la liberté (1). Déjà, dans la conférence qu'il avait prononcée au congrès de Nîmes sur *Protestantisme et Socialisme* (2), il avait ébauché sa doctrine de l'homme social. Mais sa passion de la justice lui inspirait des desseins plus vastes. Ici, il importe de le laisser parler lui-même :

« Nous voulons fonder, non pas le socialisme chrétien, expression dont on peut user et abuser, mais le socialisme protestant, un socialisme aussi hardi que tous les autres, mais conforme de tous points au génie social du protestantisme.

« Nous voulons aboutir à une doctrine large et simple, qui nous fournisse un critère pour examiner la valeur de toutes les réformes réclamées ; nous voulons trouver les mots d'ordre qui nous aideront à entraîner la partie la plus saine de notre peuple et à l'arracher aux fascinations des socialistes (3). »

Telle était l'ambition de Fallot au moment où la maladie arrêta, d'une façon très soudaine, sa dévorante activité. J'en ai dit assez, me semble-t-il, pour montrer que, si conforme

(1) Lettre à Edmond de Pressensé, 25 novembre 1889.

(2) *Christianisme social*, pages 19 et suiv.

(3) Lettre à Edmond de Pressensé, 25 novembre 1889.

qu'elle fût à des tendances essentielles de sa nature, son orientation pendant les années 1880 à 1890 fut déterminée, dans une grande mesure, par la forme que donnèrent à sa passion de la vie son étroit contact avec le peuple de Paris et la crise religieuse qu'il traversa en 1880.



Une nouvelle crise, moins violente mais plus profonde, ouvrit, dans l'existence de Tommy Fallot, une dernière période. Au risque d'exagérer certaines oppositions, je caractériserai celle-ci en disant que le christianisme un peu individualiste de Wildersbach et le christianisme nettement social de Paris, en se pénétrant l'un l'autre et s'enrichissant l'un par l'autre, firent apparaître dans l'âme de Fallot un mysticisme dont la puissance sociale est d'autant plus grande qu'il jette ses racines dans une communion plus intime avec la personne vivante de Jésus-Christ. Ici encore se manifeste la passion de la vie, mais saisissant enfin, pour ne plus la laisser échapper, la réalité que jusqu'alors elle avait cherchée sans la découvrir.

C'est au milieu de grandes souffrances physiques et plus encore morales que se développa ce drame intérieur. Dès 1889, sa santé, surmenée par une activité dont on imagine difficilement l'intensité et l'étendue, avait contraint Fallot de chercher, dans la demi-retraite de Vals, un peu de repos. Mais l'année suivante, loin de pouvoir, comme il l'espérait, reprendre la vie active, il dut s'éloigner définitivement de Paris: c'est à Cimiez, près de Nice, qu'il alla se fixer, dans le calme et le silence qu'exigeaient sa fatigue cérébrale persistante et son complet épuisement nerveux.

« Fallot a systématisé sa maladie », me disait un jour un chrétien social, pour caractériser les effets que la crise de 1890-

1892 avait eus, selon lui, dans la vie et la pensée de Fallot. Ce jugement sommaire trahit une vue inexacte de la réalité. Non que la maladie ait jamais été un prétexte. Déjà, lorsqu'en mars 1890, Fallot avait donné sa démission de président de l'*Association*, ses amis l'avaient prévenu qu'on chercherait quelque raison mystérieuse à cette démarche. « On aurait grand tort, leur répondait-il ; ce serait une cruauté de dire à un cheval fourbu qui s'abat : vous faites semblant d'être fatigué (1). »

Renoncer à servir comme conférencier la *Ligue de la moralité publique* était un premier sacrifice. Abandonner tout ministère en fut un autre. L'homme dont la parole avait subjugué des foules hostiles dut brusquement se condamner au silence. L'étude même, l'étude qui avait toujours été sa joie et parfois sa tentation, lui fut de longs mois interdite. A cet égard, comme au point de vue de l'activité, la maladie marqua, pour Fallot, le retour au désert.

« C'est au désert que se sont formés tous les grands, tous les vrais serviteurs du Très-Haut », a-t-il écrit un jour (2). Ce fut vrai pour lui comme pour ceux auxquels il pensait. Et, dans la suite, les années de retraite qu'il vécut à Cimiez lui apparurent comme une grâce spéciale de Dieu.

Dans l'inaction et le silence qui lui sont imposés, il lui reste la méditation et la prière. Extérieurement, il mène une existence végétative grâce à laquelle l'arc, tendu à l'excès, finit par se détendre. Au dedans, il médite et prie. Alors, au travers de grandes souffrances, jaillissent au fond de son âme les sources d'une vie plus réelle et plus puissante que tout ce qu'il avait, jusqu'alors, appelé de ce nom.

Un mystérieux travail de destruction s'accomplit d'abord

(1) Lettre à P. Minault, 12 mars 1890.

(2) Au même, 25 octobre 1890.

en lui. Il se rend compte qu'entraîné par sa passion de la vie à la poursuite d'un objet impuissant, à lui seul, à la satisfaire, une rupture d'équilibre a été déterminée dans son existence personnelle, dans son action et dans sa pensée. Dans la solitude complète où il vit, il est amené peu à peu à voir *l'envers* de toutes les œuvres auxquelles il s'est donné, de toutes les causes qu'il a servies, de toutes les idées pour lesquelles son cœur a battu. « Parfois, écrit-il ⁽¹⁾, c'est comme une fournaise; je me demande ce qui en ressortira indemne. » Il lui semble qu'à Paris son ministère a été sans résultat pour le salut des âmes et qu'au milieu de l'activité qui usait ses forces physiques, dans sa propre âme, un vide s'est fait. A la fin de 1890, malgré toute l'affection qui l'enveloppe à son foyer ⁽²⁾, malgré la sympathie si bienfaisante de quelques amis fidèles, il se sent « dans un épais brouillard et sur un sentier en apparence très solitaire » ⁽³⁾ et éprouve « d'inexprimables angoisses » ⁽⁴⁾.

Soudain, la brume se déchire et la clarté se fait. Dieu est là, et Fallot le retrouve avec plus d'intensité que jamais ⁽⁵⁾. Son âme plonge de nouveau ses racines desséchées en pleine réalité. Il sent qu'il pose enfin le pied sur le roc des certitudes éternelles ⁽⁶⁾. Il reconquiert tout ce qui avait fait sa joie au printemps de sa vie spirituelle et s'en empare pour jamais.

Neuf ans plus tard, jetant un regard en arrière, il écrira ces quelques lignes qui en disent plus long que toutes les analyses: « On se convertit souvent pour mieux agir, mais sans regarder plus loin que l'horizon visible. Autre chose est la naissance au monde des réalités éternelles. Cela sup-

(1) Lettre à P. Minault, 6 décembre 1890.

(2) Le foyer de Fallot avait été reconstitué en 1882 par son mariage avec M^{lle} Bourelly.

(3) Lettre à P. Minault, 6 décembre 1890.

(4) Lettre à Élie Gounelle, 3 avril 1893.

(5) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(6) Au même, 9 décembre 1892.

pose beaucoup de souffrance. Pour moi, peut-être, Nice 1891 (1). »

Il ne suffit donc pas, pour expliquer l'attitude nouvelle prise par Fallot à partir de 1891, de dire qu'il a changé de méthode. Qu'un tel changement ait eu lieu, je n'aurai garde de le contester. Mais il fut une conséquence du drame spirituel qui venait de se dérouler dans son âme. Les pages suivantes, qu'il écrivit alors à Paul Minault, ne laissent aucun doute sur ce point.

« La première conséquence que j'ai retirée de tout cela (le renouvellement spirituel dont il vient d'être parlé), c'est *une vue très douloureuse*, mais, me semble-t-il, *très utile* des lacunes nombreuses et dangereuses de notre tendance.

« Ne vous récriez pas ! Je persiste plus que jamais à croire que l'Évangile ne sera compris et reçu, comme il doit l'être, qu'après avoir été *prêché* et *appliqué* dans sa *conception sociale* aussi bien que dans sa conception individuelle. Mon programme conserve donc *chacun des points de notre programme commun*, mais ce sont les lacunes dudit programme commun qui me sont devenues claires ; en sorte que j'ai acquis la certitude que nous n'aboutirions pas aussi longtemps que nous ne compléterions pas les doctrines qui nous sont chères, que nous ne les compléterions pas d'une façon *organique*...

« Il s'agit que nous ayons l'énergie de nous critiquer sévèrement nous-mêmes, et de *ne pas être de notre avis* : je veux dire d'être sans cesse en éveil pour observer ce qui nous manque et de ne jamais abonder dans notre sens.

« Donc, si le vieux point de vue individualiste doit être dépassé, ce n'est qu'à la condition que nous devenions plus individualistes, au vrai sens du mot, que nos prédécesseurs.

(1) Note de janvier 1900.

Au fond, ce que nous leur reprochons, c'est d'avoir préconisé un individualisme imparfait, étriqué. Notre socialisme ne sera ce qu'il doit être qu'à la condition de satisfaire à toutes les exigences d'un individualisme vigoureux. Or le socialisme courant, révolutionnaire, catholique, etc., nie l'individu ou n'en a nul souci : donc nous n'en voulons pas, et quand je parle ainsi je transporte la question sur le terrain religieux. L'éternel honneur du protestantisme reste d'avoir, jusque dans la dernière de ses sectes, proclamé que la perle de grand prix, c'est le salut individuel : autrement dit, d'avoir affirmé la valeur ineffable de l'âme humaine. Malheur à nous si, cédant aux suggestions malades de notre époque, nous faisons fi de l'individu ou que nous ne lui accordions d'autre valeur qu'une valeur sociale !

« L'Évangile qui déborde de socialisme (préoccupation de l'ensemble) déborde aussi d'individualisme, et d'un individualisme transcendant ; et celui qui n'a jamais connu cet individualisme ne sera jamais l'ouvrier des destinées sociales de l'humanité (1). »

Deux ans plus tard, revenant sur cette question de méthode, Fallot écrivait encore à Minault :

« Nous ne nous étendrons qu'en commençant par jeter nos racines très profondément en Dieu, en priant beaucoup, en mourant à nous-mêmes et en étreignant la croix de Jésus-Christ. J'ai juré à Jésus-Christ de ne plus marcher que sur la voie spirituelle et selon la méthode spirituelle (2). »

Je ne puis m'arrêter ici aux étapes successives que Fallot franchit dans la dernière période de sa vie, sur la *voie spirituelle*, ni aux divers efforts auxquels le conduisit l'application de la *méthode spirituelle*. Je voudrais dire simplement ce que fut, dans son principe et dans son développement,

(1) 8 février 1891.

(2) 12 mars 1893.

cette vie dont la prise de possession toujours plus complète demeura la préoccupation suprême de ses dernières années.

La source en est le Christ vivant. On verra plus loin comment, à l'heure de sa conversion, la foi au Christ vivant avait envahi son âme. En 1891, plus encore qu'en 1865, la certitude de la vie actuelle du Christ, s'imposant à lui avec une force nouvelle, mit fin aux désaccords intérieurs et détermina dans la vie, aussi bien que dans la pensée, un retour à l'unité.

La passion de la vie devint donc la passion de Jésus-Christ. « L'essentiel, s'écrie Fallot, c'est Jésus-Christ : une personne, et non pas un système, une personne à exalter, une personne à aimer, une personne à adorer au point de s'en nourrir, une personne à faire revivre actuellement au milieu de ces foules qui périssent et de ces églises qui s'en vont en lambeaux (1). » Mais, par la communion avec le Christ, Fallot n'entendait pas seulement une vie toute pénétrée de son esprit. Si chétif qu'il se sentît, il avait conscience d'avoir droit à toutes les expériences des apôtres et des saints (2); et, pour lui, la communion avec le Christ impliquait une relation personnelle, directe, actuelle, avec Jésus-Christ lui-même, objet de l'adoration du croyant.

J'aurai à revenir bientôt, en parlant du mouvement de la pensée, sur ce point délicat. Il n'est question ici que de la vie dont la pensée n'est jamais, pour Fallot, que l'expression plus ou moins parfaite. Désormais, sa vie chrétienne prit incontestablement son point de départ dans une union mystique avec Jésus-Christ. Et, d'année en année, la conviction se fortifia en lui que là était « le ressort central de la vie avec Dieu et en Dieu » (3).

(1) Lettre à M^{lle} Lucile Morin, 30 novembre 1893.

(2) Lettre à P. Minault, 16 décembre 1892.

(3) *Ibid.*

Ce mysticisme développa peu à peu, dans son âme, le sens de l'invisible. Par le labeur répété de la foi, par la méditation, par la prière, il acquit une vision croissante de Dieu.

« Lorsque la lumière se lève dans l'âme du croyant, écrivit-il lui-même, il renonce à demander à la terre aucune des satisfactions positives et définitives qu'il s'épuisait à y chercher jadis, mais il se garde bien, d'un autre côté, de se détourner avec dédain du spectacle qui se déroule devant lui. Il n'y a plus là pour lui qu'une succession d'apparences et d'images, mais ces images possèdent une grande valeur, car ce sont celles qui projettent, dans le temps et dans l'espace, les réalités éternelles dont son âme est altérée.

« Homme de l'éternité, le croyant ne s'arrête pas à la créature, mais il la considère attentivement afin de toujours mieux comprendre les intentions du créateur ; il ne se laisse pas enchaîner au visible, mais le charme fugitif de la beauté visible illumine son sentier comme un sourire de l'amour invisible (1). »

A vivre ainsi en communion avec l'invisible, Fallot ne risquait-il pas de retomber dans une piété individualiste où, en dépit de ses déclarations, les préoccupations sociales ne pouvaient plus avoir leur place ? En aucune façon.

Assurément, il se rendait compte que la pensée du Ciel, en s'implantant dans son esprit, avait déplacé le centre de gravité de son existence ; l'accessoire était devenu le principal et le principal l'accessoire. Mais cette pensée même lui semblait devoir révolutionner le programme social du protestantisme français. Non seulement la pensée du Ciel lui apparaissait comme une puissance libératrice et purificatrice, mais, à ses yeux, elle devait exercer sur toute œuvre terrestre une influence vivifiante en amenant le croyant, non à

(1) *L'Initiation à l'Action bonne* (manuscrit inédit), pages 17-18.

se désintéresser des labeurs d'ici-bas, mais à distinguer les efforts féconds des efforts stériles.

« La pensée du Ciel détourne des ouvrages sans lendemain; mais elle manifeste du même coup la valeur extraordinaire des plus humbles labeurs qu'inspire l'amour de Dieu et des hommes. A la lumière du Ciel, l'activité terrestre revêt son caractère sacré, elle apparaît comme l'heure bénie des semailles éternelles. L'homme est appelé à ébaucher dans le temps des œuvres marquées au coin de l'éternité...

« Ne dites donc pas que la pensée du Ciel paralyse l'effort de l'homme; elle le féconde, elle le stimule, elle révèle l'insigne importance d'un verre d'eau donné dans une pensée de miséricorde, d'une parole qui console, d'un effort de pardon, d'un acte de justice. Petites choses que tout cela, mais germes de choses éternelles! La pensée du Ciel relie ainsi le temps à l'éternité et fait du temps, du travail dans le temps, la condition des récoltes qui demeurent (1). »

C'est à travailler en vue des « récoltes qui demeurent » que Fallot consacra les dix dernières années de sa vie. Au printemps de 1893, il s'était décidé à venir s'établir dans la vallée de la Drôme, à Crest. Ainsi qu'il l'a dit lui-même dans *Simple Explication*, parue à cette époque, il se proposait de consacrer les quelques forces reconquises à faire, indépendamment de toute église ou de tout groupement d'églises, œuvre d'évangéliste. Il lui semblait que, pour ne laisser échapper aucune parcelle de la vie qui avait pris possession de son âme et pour en communiquer à d'autres le secret, il devait se tenir résolument à l'écart de toute activité qui risquerait de l'entraîner, malgré lui, dans les luttes ecclésiastiques. Le démon ecclésiastique était, à ses

(1) Note du 16 décembre 1898.

yeux le pire de tous; et la polémique lui était interdite par un ordre intérieur ⁽¹⁾.

Son programme d'action était, en apparence, très modeste. « Je n'aspire, écrivait-il, ni aux grands auditoires, ni aux réunions de pasteurs, ni aux assemblées blasées qui souhaitent « une distraction ». J'ai peu de forces, très peu; je dois les employer à chercher des âmes, et je n'ai guère l'idée que le sentier qui me conduira vers elles longe les routes battues des grandes réunions habituelles ⁽²⁾. » Et, pourtant, derrière ce programme apparaissaient d'immenses ambitions pour Jésus-Christ, seul capable de faire jaillir, dans les âmes et dans les Églises, la source de la vie sainte.

« Plus je songe, continuait Fallot, plus je creuse, plus je lutte, plus la tâche pressante du moment m'apparaît déborder les programmes, vagues et restreints tout à la fois, dont nous nous sommes contentés.

« Le nom de Jésus-Christ, mais ce nom *tout entier* et non pas mutilé, ce nom avec toutes les conséquences qu'il implique, devient de jour en jour pour moi le seul remède. C'est en annonçant ce nom *dans toute sa puissance* que nous ressusciterons les cadavres qui jonchent les Églises orthodoxes, que nous exorciserons les démons du matérialisme, que nous convertirons les faux prophètes du libéralisme et que nous attirerons aussi tout ce qui, dans le libéralisme, est avide de vivre; c'est avec ce nom que nous développerons dans le catholicisme tout ce qui est conforme à la volonté de Dieu, et que nous y gagnerons maints alliés admirables. Ce nom est seul capable de faire la synthèse entre tous les éléments dignes de vivre et tous les hommes faits pour s'entendre ⁽³⁾. »

(1) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

(2) Au même, 16 avril 1893.

(3) *Ibid.*

Fallot se mit donc à l'œuvre dans la vallée de la Drôme, comme un simple évangéliste, allant là où l'on voulait bien l'accueillir. Il ne devait pas tarder, d'ailleurs, à revenir à un ministère régulier. A travailler hors des cadres ecclésiastiques, il s'aperçut que son action risquait de rester en surface. Or, il se sentait appelé à faire une œuvre, non pas étendue, mais sérieuse ⁽¹⁾. Au reste, plus il observait les groupes de dissidents protestants relativement nombreux dans le Midi, plus il étudiait, dans l'histoire d'Israël et dans l'histoire de l'Église, le développement et la lutte du prophétisme et du sacerdoce, plus aussi il comprenait « la valeur pédagogique de l'institution ecclésiastique, si infirme qu'elle soit » ⁽²⁾.

Il comprit, entre autres, « comment la dissidence protestante, qui n'est que l'exagération du principe protestant, ou, ce qui revient au même, du principe prophétique de l'inspiration individuelle, est incapable, en vertu du mépris où elle tient tout ce qui est institution, témoignage, tradition, de transmettre la vie dont elle est dépositaire. Que si, au contraire, elle allait tout droit à ces choses détestées pour en faire son organisme, pour les pénétrer de son esprit, son œuvre deviendrait étonnamment féconde... La grâce ne se propage qu'à la condition de s'astreindre à devenir loi, l'expérience ne se reproduit qu'à la condition d'avoir été accueillie tout d'abord sous la forme du témoignage » ⁽³⁾.

Ainsi se forma dans son esprit la conviction que, s'il voulait servir efficacement la vie, une décision s'imposait à lui : ne pas aller de droite et de gauche, comme une âme sans corps, mais incarner ses efforts dans une Église, dans l'Église qui avait, à vues humaines, le plus de chances de

(1) Lettre à Élie Gounelle, 15 février 1895.

(2) Lettre à Ernest Naville, 26 décembre 1894.

(3) Au même, décembre 1894.

faire triompher en France la cause de l'Évangile : l'Église réformée de France ⁽¹⁾. Et c'est pourquoi, dans le courant de 1894, surmontant « d'innombrables répugnances », il entra, comme pasteur de la paroisse de Sainte-Croix, dans cette Église réformée, celle de toutes les Églises pour laquelle « il avait le moins de sympathie naturelle » ⁽²⁾.

Il serait superflu d'indiquer, même à grands traits, comment Fallot vit, dès lors, dans l'église locale, « le chef-d'œuvre social qui, sans paralyser les initiatives individuelles, les combine et les féconde » ⁽³⁾, le foyer où les âmes naissent à l'intelligence et s'exercent à la pratique de la vie complète, qui est la vie solidaire. Son petit livre sur l'Église ⁽⁴⁾ condense sa pensée sur ce point en quelques pages saisissantes qui inspireront longtemps encore les efforts de quiconque aspire à implanter dans notre pays une véritable Église de Jésus-Christ.

Peut-être est-il nécessaire, par contre, de dire qu'entre *Qu'est-ce qu'une Église ?* et *Les Fraternités de demain* — qui parurent six ans plus tard — il n'y a point la contradiction que plusieurs ont cru pouvoir relever. Il était évident, aux yeux de Fallot, que l'organisation des Églises, telle qu'elle existait dans le protestantisme français avant la *séparation*, était condamnée. Les cadres vermoulus qu'on décore du nom d'Églises lui semblaient devoir être brisés par l'ouragan d'incrédulité et de fanatisme antireligieux qu'il voyait s'amonceler à l'horizon. Rester dans la fiction, dont on se contentait alors, ce serait se condamner à périr de mort violente ou d'inanition. Mieux valait disparaître provisoirement pour sauver sa vie, chercher dans la pauvreté le

(1) Lettre à Ernest Naville, décembre 1894.

(2) Lettre à Élie Gounelle, 15 février 1895.

(3) *Au même*, 2 mars 1895.

(4) *Qu'est-ce qu'une Église ?* (Paris, Fischbacher, 2^e édit., 1897.)

secret de la liberté, retourner au désert, et cultiver précieusement les germes vivants dans un abri provisoire qui permettrait d'attendre des temps meilleurs. Ainsi le provisoire d'aujourd'hui, rendu inévitable par les circonstances, deviendrait la pierre d'attente de demain. De nouveaux organismes apparaîtraient à mesure que la vie, débarrassée de toutes les fictions, s'enrichirait. « Mais il faut laisser Dieu diriger le nouveau développement. Trop vouloir déterminer par avance, c'est enchaîner la vie (1). »

De cette vie, qu'il ne voulait enchaîner à aucune organisation ecclésiastique, Fallot ne liait pas le développement dans son pays et dans le monde au succès du protestantisme. S'il estimait, comme je l'ai indiqué déjà, que l'Église réformée pût servir plus efficacement que d'autres, en France, la cause de l'Évangile, ses expériences, ses études, ses méditations l'avaient trop complètement délivré du « préjugé protestant » (2) pour qu'il lui fût possible de ne pas ouvrir son âme à toutes les forces vivantes à l'œuvre dans d'autres branches de l'Église chrétienne, et tout particulièrement dans l'Église catholique. Plus que jamais, la vie lui apparaissait, telle qu'il l'avait entrevue aux jours de sa jeunesse (3), comme une grande synthèse dont l'unité véritable implique la diversité d'éléments solidaires. On verra plus loin (4) comment l'influence de Christophe Dieterlen l'avait orienté vers un irénisme qui, après s'être manifesté dans l'étude qu'il présenta au Congrès de l'Alliance évangélique de 1879 (5), s'affirma avec une force croissante à partir de 1891. Partout où il discernait, à un

(1) *Entretiens de Pentecôte* 1904.

(2) Lettre à Ernest Naville, 26 décembre 1894.

(3) Voir ci-dessous, page 239.

(4) Voir, notamment, pages 143, 170, 294 et suiv.

(5) *Siebente Hauptversammlung der Evangelischen Allianz* (Bâle, Georg, 1880), pages 929-957.

signe quelconque, la présence de la vie, dans quelque Église ou dans quelque organisation religieuse que ce fût, il aspirait à en prendre possession. Et lorsqu'il s'efforçait de déterminer, à la clarté des révélations divines, de l'histoire et de la psychologie, les conditions auxquelles serait possible le triomphe de Jésus-Christ au milieu de notre peuple, il était de plus en plus convaincu qu'il fallait que le principe protestant et le principe catholique, légitimes l'un et l'autre et nullement contradictoires, se pénétrassent l'un l'autre pour donner naissance à une synthèse chrétienne dans laquelle toutes les exigences de la vie seraient satisfaites et toutes ses virtualités s'épanouiraient en une unité véritable. De là la grande et sainte mission qu'il assignait au protestantisme. « Soit la théorie, soit ma pratique, écrivait-il à l'apôtre genevois de l'unité chrétienne, Ernest Naville ⁽¹⁾, me font voir clair comme le jour en son plein midi que le protestantisme n'a d'autre mission que de préparer la reconstitution de l'Église catholique évangélique dans la vérité et la charité; s'il se désintéresse de cette tâche glorieuse entre toutes, il se montre incapable de comprendre la substance de l'Évangile et tombe au rang d'une entreprise sectaire et malfaisante. » Paroles vraiment prophétiques, lorsqu'on voit les plus grandes Églises protestantes du monde s'éveiller aujourd'hui à l'intelligence de ce devoir et entreprendre, dans l'ordre de la vie et dans l'ordre de la pensée, les labeurs qui rendront possible un jour, dans le christianisme, une manifestation visible de l'unité.

Hélas! lorsque Fallot regardait autour de lui, dans l'enceinte étroite des Églises réformées de France, ce n'était pas d'efforts iréniques qu'il était le plus souvent témoin.

(1) 7 mai 1895.

Je serais infidèle à son esprit en insistant sur les souffrances que lui causèrent la situation lamentable des Églises réformées, les « ergotages ecclésiastiques » derrière lesquels on essayait vainement de cacher une profonde anémie spirituelle ⁽¹⁾, et les malentendus que son attitude personnelle fit naître dans beaucoup d'esprits. Je dois indiquer cependant qu'il eut, pendant ses dix dernières années, la volonté inébranlable de ne pas permettre à sa passion de la vie de se manifester sous une forme négative, je veux dire par une réaction qui n'eût pu être que violente contre un état d'esprit et des tendances qu'il jugeait mortelles pour les Églises protestantes. Au milieu des Églises réformées sa devise ecclésiastique fut toujours : « Les fruits de la justice se sèment dans la paix. » Son âme, sa pensée, son action s'étaient établies dans une région supérieure à celle où l'orthodoxie et le libéralisme se livrent, avec des armes trop souvent charnelles, des batailles stériles. Dénoncé comme libéral par les uns, regardé comme un orthodoxe déguisé par les autres, il poursuivait son chemin entouré de quelques amis fidèles qui ne se méprenaient ni sur ses intentions ni sur sa pensée et qui, au-dessus des intérêts de leur parti, voulaient servir avec lui la cause de la vie qu'il identifiait plus que jamais avec la cause de Jésus-Christ. Mais, parfois, témoin du mal irréparable que la méthode orthodoxe faisait à des Églises où le réveil ne faisait plus que se survivre ⁽²⁾, et de l'attitude exclusivement critique dans laquelle s'enlisait le libéralisme, il ne pouvait cacher à ses amis sa souffrance et leur découvrait le fond de sa pensée et de son cœur.

« Vous savez de reste que je ne suis pas libéral, écrivait-il

(1) Lettre à Ernest Naville, 11 novembre 1899.

(2) Lettre à Élie Gounelle, 31 juillet 1894.

à l'un d'eux ⁽¹⁾. Je suis affamé d'affirmations. Mes amis libéraux — je parle des meilleurs —, qui m'ont rendu de grands services spirituels à l'heure où l'orthodoxie parisienne eût pu me perdre, ne me suffisent en aucune façon. Leur Christ est un Christ nuageux et diminué; mais celui des orthodoxes (vous savez que j'ai en vue les orthodoxes conséquents) est un Christ travesti, un Christ inhumain et par conséquent sans véritable divinité.

« Je suis persuadé que le protestantisme français ne se relèvera de son misérable état que le jour où le libéralisme aura enterré l'orthodoxie. Ayant fait alors son lugubre métier de fossoyeur, le libéralisme, qui n'a de force que par l'orthodoxie, disparaîtra à son tour; et l'heure de notre Christ si humain et si divin sonnera alors; et alors jailliront, dans les âmes desséchées, les sources de la piété vivante et pratique qui aura pour programme : écouter la parole et la pratiquer. Je doute que je voie ce beau jour; mais voici des années que je l'appelle de mes prières. »

Qu'on ne croie donc pas que la vie mystique, à mesure qu'elle s'approfondissait dans son âme, eût rendu Tommy Fallot étranger ou indifférent aux préoccupations, aux misères ou aux responsabilités du protestantisme français. Jamais il n'a vécu plus en contact avec la réalité, jamais il n'a été plus organisateur que pendant ces dernières années de son ministère, où il semblait, au premier abord, n'avoir plus de pensées que pour sa petite église d'Aouste. Par tous les moyens, il s'efforçait d'unir les pasteurs et les laïques de bonne volonté en vue de la purification et du salut des Églises. Lorsque, par exemple, il groupait des orthodoxes et des libéraux dans un comité auxiliaire des missions, ce n'était pas seulement le sentiment du devoir apostolique de

(1) A. M. Hirsch, janvier 1902.

l'Église qui le faisait agir. Il espérait qu'ayant réussi à s'unir pour travailler en Afrique ou à Madagascar on finirait par s'entendre pour les œuvres urgentes dans la patrie, pour le relèvement des Églises en ruines, et qu'en passant par les antipodes on reviendrait en France avec l'intelligence de la tâche à accomplir ⁽¹⁾. Mais, sachant que les germes doivent demeurer longtemps enfouis dans la terre, il travaillait dans l'ombre, « redoutant par-dessus tout le bruit des journaux et leur publicité homicide » ⁽²⁾. Jusqu'au jour où ses forces finirent par le trahir, toujours plus passionné de vie, il persévéra dans son effort pour ne jamais s'écarter de la voie spirituelle sur laquelle il s'était engagé au lendemain de la crise de 1890. Et lorsque toute activité lui fut devenue impossible, lorsque, espérant pouvoir travailler quelques années encore, il comprit que « tout cela était rayé net » ⁽³⁾, il voulut « rendre service à Dieu en entrant dans la voie douloureuse par le grand côté », et, jusqu'au bout, affirma sa foi en la vie qui vient de Dieu et conduit à Dieu : « Il ne faut pas croire à la mort, il faut croire à la vie » ⁽⁴⁾.



Le mouvement vers l'unité, qui caractérise la dernière période de l'existence de Tommy Fallot, ne fut pas moins marqué dans la pensée que dans la vie. A quelque point de vue qu'on se place, on retrouve ce même besoin de synthèse.

Il ne faudrait donc pas voir dans la pensée de Fallot, telle qu'il l'exprima à partir de 1893, l'antithèse de ce

(1) Lettre à Ernest Naville, 2 mai 1896.

(2) *Au même*, 13 décembre 1897.

(3) *Entretiens de Pentecôte* 1904.

(4) *Ibid.*

qu'elle avait été pendant les dix années antérieures à sa maladie. Que sa pensée se soit développée par antithèses, lui-même l'a déclaré et je n'en disconviens pas. Mais, encore une fois, c'est bien plutôt aux affirmations d'avant 1880 que s'opposent les affirmations d'après 1880; ce qui me frappe, par contre, dans la dernière période, c'est un effort incessant pour surmonter toutes les oppositions de la pensée — dans la mesure où un homme peut les surmonter ici-bas — et pour l'amener à l'unité.

Il convient, d'ailleurs, de ne rien exagérer. La pensée de Fallot ne s'est, sur aucun point, développée en ligne brisée; au moment où il soutenait avec vigueur une thèse, il ne rejetait nullement l'antithèse que les circonstances l'avaient amené antérieurement ou le conduiraient dans la suite à mettre en relief. Sa pensée, ainsi que me le disait très justement un jour Alfred Boegner, est « montée en spirale », suivant la marche de la vie dont elle ne s'est jamais séparée. Et c'est lorsque l'unité a commencé de se faire dans la vie que la pensée, revenant en apparence à son point de départ, mais enrichie de tous les germes féconds que la vie avait semés en elle au cours de son développement, a fait effort à son tour pour exprimer cette unité dans une synthèse définitive (1).

Au reste, ce besoin d'unité était apparu dans la pensée de Fallot avant même que n'éclatât la crise de 1890. Dès 1889, à Vals, il songeait à l'ouvrage dans lequel il voulait exposer sa doctrine religieuse et sociale. Il pensait que dix années de travail lui seraient nécessaires pour achever ce livre : *L'Avènement de l'homme social*, dont des ébauches subsistent encore. Mais en attendant l'amélioration de sa

(1) On verra ci-dessous, page 336 et suiv., ce que Fallot écrivait, en 1872, des contradictions de saint Paul.

santé, qu'il espérait prochaine, il voulait donner ses conclusions pratiques dans une courte brochure : *L'œuvre sociale du protestantisme*. Il se proposait de montrer, dans le protestantisme, la synthèse vivante de tous les termes réputés jusqu'alors inconciliables : individu et société, liberté et autorité, patriotisme et internationalisme. On sait, par ce que j'ai dit plus haut, comment la maladie renversa tous ces projets. Le développement de la vie devait, d'ailleurs, se poursuivre encore avant qu'une synthèse véritable de la pensée ne devînt possible.

A partir de 1893 — l'année même où Fallot écrivit les *Trois lettres à un ami* — le besoin de traduire dans la pensée l'unité établie dans la vie se manifesta sur tous les points. Il suffira d'en donner quelques exemples.

Prenons la personne de Jésus-Christ. Dans sa jeunesse, Fallot n'avait jamais accepté, sur l'humanité et la divinité du Christ, les subtilités métaphysiques de l'orthodoxie courante, sans doute parce qu'il ne les avait jamais comprises. L'influence de M. Dieterlen le portait à considérer surtout l'humanité de Jésus. Cependant, au moment de sa conversion, ce fut la foi au Christ vivant qui devint le principe organisateur de ses croyances. Pendant son ministère de Wildersbach, sans qu'il cessât jamais de croire à l'humanité douloureuse du Christ, sa pensée était dominée par la vision du Christ glorieux qui inspirait sa vie et par l'attente de son retour. Après 1880, au contraire, le Jésus des Évangiles synoptiques, l'homme normal, l'homme complet, le révélateur parfait de la paternité divine et de la fraternité humaine absorba tous ses regards. Mais quand, dans la fournaise de 1890-1891, il eut retrouvé, plus pures et plus puissantes que jamais, les certitudes dont il avait vécu après sa conversion, sa pensée n'eut plus aucune peine à unir, en un tout indissoluble, l'humanité du Christ et sa divi-

nité. La révélation de l'*humanité de Dieu*, dont Christophe Dieterlen lui avait montré illuminée chaque page de la Bible, et l'affirmation paulinienne et johannique de l'identité du divin et de l'humain lui permettaient d'échapper aux arguties scolastiques que des théologiens modernes essaient vainement de rajeunir. Parce qu'il croyait de toutes les forces de son âme à l'humanité sainte du Christ, il croyait avec la même énergie à sa divinité. Mais la divinité du Christ devenait, à ses yeux, une formule vide de sens dès qu'on en fait un thème à l'usage exclusif de l'intelligence; elle devenait pis encore lorsque, revêtant un caractère tout négatif, elle n'est plus qu'une arme de guerre contre autrui, une occasion de chercher querelle à certains chrétiens. Séparée de l'obéissance à Jésus-Christ, la croyance à sa divinité engendre le pire des pharisaïsmes. La divinité du Christ est « la doctrine de l'héroïsme chrétien », « une vérité du sanctuaire ». « Pour en acquérir l'intelligence, il faut avoir appris à croire, à obéir et à aimer (1). »

Dans ce Christ éternel, dont la personnalité domine les siècles, Fallot voyait l'objet de l'adoration des croyants. « On n'adore qu'un Dieu qui se révèle, écrivait-il; en effet, on n'adore pas dans le brouillard, il faut un point de contact, il faut un lieu de rencontre. La révélation de la toute-présence adorable s'opère en Jésus-Christ. Je n'ai jamais rencontré de saint qui adorât Dieu en dehors de Jésus-Christ (2). » Mais le Père et le Fils, dont l'unité ineffable transfigure la dualité qui persiste, font partie intégrante l'un de l'autre. Pour adorer le Père, le croyant ne peut donc faire autrement que d'adorer le Fils. Bien plus, il lui est impossible de saisir le Père en dehors du Fils. « On aura beau faire, on n'adorera jamais le Père d'une adoration

(1) *L'Adoration de Jésus-Christ* (manuscrit inédit, 1897), page 27.

(2) *Ibid.*, page 7.

qui soit efficace si on ne l'adore dans le Fils ou, pour parler plus simplement, si on n'adore le Fils ⁽¹⁾. » Aussi le culte rendu à Jésus-Christ est-il le culte définitif de l'humanité, la raison d'être des Églises dont l'avenir dépend du degré d'intelligence qu'elles acquerront de ce culte et de la fidélité avec laquelle elles le pratiqueront.

Le développement de la notion du salut présente, dans la pensée de Fallot, une courbe analogue.

A Wildersbach, sous l'influence du réveil religieux provoqué, en Écosse et en Angleterre, par la prédication de Moody, il avait mis en pleine lumière la nécessité du salut individuel et la signification personnelle de la conversion. Il y était porté d'ailleurs par sa propre expérience. Mais lorsque, dans les années qui suivirent son arrivée à Paris, le christianisme social, qu'il portait en lui depuis sa jeunesse, apparut définitivement comme la charpente même de sa pensée, sans jamais nier ni même amoindrir la nécessité de la conversion personnelle ⁽²⁾, il fut porté à voir, peut-être un peu trop exclusivement, dans le salut de l'individu le moyen de parvenir à la fin suprême : le salut de l'humanité. La signification sociale du salut, la valeur sociale du chrétien : voilà ce qu'il essaya de faire comprendre à ceux qui s'obstinaient à préférer, à la piété en pleine foule humaine, « la piété dans les petits coins ».

Il ne revint jamais, par la suite, à une conception *individualiste* du salut. Mais les longues méditations que favorisèrent les années de maladie et de repos, et l'étude persévérante qu'il reprit alors, pour ne plus l'abandonner, de la pensée paulinienne et de la pensée johannique, le conduisirent à une intelligence toute nouvelle de la valeur sociale du fait spirituel. Plus il étudiait la notion de l'Esprit,

(1) *L'Adoration de Jésus-Christ*, page 15.

(2) Cf. *La Religion laïque...* (*La Religion de la Solidarité*, p. 45 et suiv.)

plus il la voyait en rapports étroits avec la doctrine paulinienne de la solidarité et la doctrine johannique de l'unité ineffable. L'humanité nouvelle est en puissance dans toute âme qui naît à la vie de l'Esprit. La fin de l'âme est la société parfaite ⁽¹⁾.

Ce qui vient d'être indiqué à propos du salut est également vrai du Royaume de Dieu.

Dès 1873, la pensée du Royaume de Dieu avait hanté l'esprit de Fallot. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il ne pouvait accepter l'enseignement des Églises qui rejetait, alors, le Royaume de Dieu dans un ciel aussi vague que lointain; il entrevoyait que le Royaume de Dieu, dont parle Jésus, est infiniment plus proche et plus humain, et que le règne de Dieu doit, un jour, se réaliser sur la terre. Ce qu'il avait d'abord entrevu, il finit par le voir. Il lui devint évident que la prédication du Royaume de Dieu sur la terre était la clef qui devait donner accès à tous les trésors encore cachés de l'Évangile. Dès lors, à côté d'une pareille vision, toutes les autres clartés semblèrent pâlir. Et lorsqu'un jour — c'était en 1890 — Auguste Sabatier lui demanda : « Vous doutez-vous de la révolution que cette notion du Royaume de Dieu sur la terre va déterminer dans la piété courante ? » Fallot ne put que sourire, tant cette conviction le possédait depuis des années ⁽²⁾.

Les réflexions auxquelles il fut conduit à partir de 1890 n'eurent pas pour effet de modifier sa notion du Royaume de Dieu. Mais il se rendit compte qu'il y a une manière incomplète et dangereuse de prêcher sa venue sur la terre. Il comprit toujours plus nettement que le christianisme

(1) Cf. *Comment lire la Bible jour après jour ?* page 109 et suiv. ; *Le Livre de l'Action bonne*, page 409 et suiv.

(2) Lettre à Paul Minault, 8 février 1891.

social, « effort nécessaire pour arracher l'œuvre de Jésus-Christ, d'un côté aux conventicules où on la mutile, de l'autre à la sacristie où on la déshonore », ne constitue qu'une transition et qu'en faire un but serait commettre une erreur mortelle ⁽¹⁾. Le christianisme social ne doit pas barrer de nouveau le ciel, refaire, de la religion spirituelle et céleste, une religion terrestre ni devenir un messianisme charnel, qui n'aurait d'autre résultat que de voiler l'invisible. La venue du Royaume de Dieu ne sera pas, ne peut pas être le dernier terme du progrès de la civilisation chrétienne ou d'un développement immanent; seule, une intervention directe de Dieu pourra la déterminer. « Pour faire mûrir la moisson il faut les crises atmosphériques, il faut le soleil d'en haut; pour amener l'humanité à ses fins il faut que les cieux s'ouvrent et que quelqu'un revienne ⁽²⁾. »

Dieu, qui est amour, ne demanderait pas mieux que de hâter le jour de son triomphe. Mais il y a un obstacle, et cet obstacle dépend des hommes. D'une manière générale on peut, d'après Fallot, le caractériser comme un manque de préparation. « Il faut un certain degré de réceptivité dans l'humanité pour que Dieu puisse agir; à nous de hâter cette préparation, condition de la délivrance ⁽³⁾. »

Le chrétien social, qui sait que le royaume éternel est le but de l'histoire, n'a donc pas le droit d'absorber son attention dans des organisations terrestres, qui ne peuvent être que de simples ébauches de ce qui est éternel. « Pourvu que le terrestre n'empêche pas l'éclosion du céleste, cela suffit. Et si certaines iniquités radicales barrent la route aux âmes et les séparent de Dieu et de la possibilité du salut, tout en luttant contre ces iniquités le héraut des choses éternelles

(1) Note du 1^{er} janvier 1900.

(2) Lettre à F.-H. Krüger, 26 juin 1899.

(3) Note du 26 septembre 1898.

sait qu'il ne doit pas emprisonner son âme dans cette lutte, car le triomphe qu'il obtiendra sera sans valeur *en lui-même*. Il n'a de valeur qu'à la condition de rendre possible l'orientation vers les biens éternels (1). »

Ainsi, qu'il s'agît du fait du salut ou de l'espérance du Royaume de Dieu — pour ne parler que des points envisagés ici — le christianisme social de Fallot marqua un élargissement définitif de sa pensée. Il n'ignorait pas, d'ailleurs, les malentendus auxquels peut prêter l'expression même de « christianisme social » et qu'elle risque de figer le chrétien dans les choses de la terre. Et chaque fois que les circonstances le contraignirent à rompre le silence qu'il s'était, peut-être à tort, imposé, il s'efforça de mettre ses amis en garde contre ce danger (2). « Bien compris, le christianisme social proclame et organise le droit au salut. Son regard dépasse les horizons terrestres pour se fixer sur les biens éternels (3). »

Au surplus, c'est dans la compréhension même du fondement biblique du christianisme social que la pensée de Fallot manifesta, pendant les dernières années, un effort de synthèse. Après avoir reçu, à travers les évangiles synoptiques, à la clarté desquels il lisait les prophètes, la première révélation de la signification sociale de l'Évangile, il en découvrit une nouvelle dans la pensée de l'apôtre Paul. Il était arrivé à la conviction, dont le bien fondé n'est plus à démontrer aujourd'hui, que derrière la doctrine juridique de saint Paul, déterminée par les nécessités du moment, se cache sa doctrine spirituelle organique, qu'un seul mot résume : celui de solidarité, et qui répond aux besoins

(1) Note du 26 septembre 1898.

(2) Voir en particulier sa *Lettre au Congrès de Nîmes (Christianisme Social*, p. 337 et suiv.).

(3) Note du 26 septembre 1898.

permanents de l'humanité. L'étude de cette doctrine paulinienne de la solidarité lui fit comprendre qu'une des tâches du christianisme social était de transformer radicalement la notion courante de l'église et de préparer une apologétique vraiment moderne en mettant les chrétiens à même de prouver la valeur de leurs croyances par un fait social : la construction d'églises qui soient... des églises.

Un dernier enrichissement du christianisme social de Fallot lui vint par l'étude du quatrième évangile. La notion sociale de la sanctification, l'affirmation que la fin de l'homme est, non pas la vie avec les autres ni pour les autres, mais la vie dans les autres, la doctrine johannique de la vie éternelle lui apprirent à voir, dans l'évangile de la gloire, *l'évangile social* par excellence ⁽¹⁾. Désormais le christianisme social plongeait ses racines dans toutes les couches du sol biblique ; sans rien rejeter du trésor de la révélation, il recevait de cette révélation tout entière la confirmation de ses espérances.

Il conviendrait de s'arrêter enfin à la doctrine du primat de l'action, telle que Fallot la formula dans ses derniers écrits, et de montrer en elle l'expression suprême d'une pensée qui cherche à se constituer dans l'unité. Mais toute une étude serait nécessaire, qui ne peut prendre place ici. Je me bornerai donc à quelques très brèves indications.

Dès sa jeunesse, Fallot avait pressenti que l'action est le but de toute vie humaine ⁽²⁾. Lui-même se sentait appelé à agir et, pendant près de vingt années — de 1872 à 1890 — alors même qu'il ne cessait de consacrer beaucoup de temps à l'étude, il sembla n'être qu'un homme d'action.

(1) Cf. l'introduction à l'Évangile de Jean dans *Comment lire la Bible jour après jour ?* page 109 et suiv.

(2) Voir ci-dessous, pages 182, 189, 275 et 344.

Le jour vint cependant où, épuisé par son activité, il fut amené à réfléchir aux conditions de l'action efficace. C'est alors que la doctrine de l'*action bonne* lui apparut, avec une netteté croissante, comme la clef de voûte de sa pensée. Il y voyait l'aboutissement d'une philosophie de la révélation dont la notion du symbole devait être l'idée maîtresse.

« L'idée maîtresse d'un système vivant, écrivait-il en 1895, est imposée à celui qui l'élabore; le penseur ne la trouve pas entre mille autres après les avoir passées consciencieusement en revue : elle lui apparaît soudain, lumière jaillissant sur son sentier pour projeter peu à peu ses clartés dans les recoins les plus sombres.

« Mon idée maîtresse correspond à mon tempérament intellectuel; de tout temps la pensée du symbole m'a hanté; avec la notion de la vie, elle a fait la matière constante de mes réflexions.

« Mais le 10 février 1891 — après une nuit d'insomnie féconde comme la plupart de mes nuits d'insomnie — l'idée du symbole s'est emparée de mon esprit avec une telle force qu'elle m'a indiqué, pour mon intelligence aussi bien que pour ma conscience, le *chemin du salut* depuis si longtemps cherché (1). »

Dès lors Fallot travailla sans relâche à amasser les matériaux de cette *Philosophie de la Révélation*. Une métaphysique et une psychologie de la révélation, une histoire des symboles, une histoire de la révélation, enfin un manuel de la vie parfaite devaient constituer les diverses parties de cette œuvre. Des cahiers de notes, des fragments montrent ce qu'eût été le livre que Fallot rêvait d'écrire si le temps lui en avait été laissé. Le *Livre de l'Action bonne* ne renferme qu'une partie des conclusions pratiques auxquelles la pensée

(1) 21 juin 1895.

de Fallot avait abouti. Tel qu'il est cependant, il suffit à prouver que cette pensée, s'organisant autour de la notion de l'action bonne, était arrivée à l'unité. Cette notion, d'ailleurs, est synthétique par elle-même : l'action bonne, en effet, n'a rien de commun avec ce que recouvre ce terme pour beaucoup de ceux qui l'emploient ; elle est l'action intégrale ; la volonté y domine, mais elle implique l'exercice de la sensibilité et de la pensée.

Pour Fallot, la pensée n'a de valeur qu'autant qu'elle implique une série d'actes — par exemple les expériences du savant — et qu'elle prépare l'action. L'action est donc la condition et le but de la pensée : la connaissance, selon le mot de Bœhme, est la conscience de l'action. Mais, d'autre part, il n'y a certitude que là où il y a pleine conscience, et il n'y a pleine conscience que là où il y a prise de possession par la pensée. Non pas que la certitude implique le raisonnement ; par l'intuition, le croyant aboutit souvent à la certitude, mais la certitude implique une croyance explicite, une affirmation à laquelle concourt la pensée aussi bien que le sentiment et la volonté. Ainsi la certitude est fille de l'action bonne qui est elle-même fille de la foi ; elle résulte d'une démarche de l'homme tout entier ⁽¹⁾. L'action bonne est donc une synthèse de toutes les activités partielles, elle seule établit dans l'homme cette unité intérieure qui lui confère le maximum de puissance sociale.

De tout ce qui précède, il ressort suffisamment, me semble-t-il, que, dans l'ordre de l'action, dans l'ordre de la pensée, aussi bien que dans l'ordre de la vie spirituelle, la période essentielle de la vie de Tommy Fallot est celle

(1) Notes des 19 août 1895, 20 février et 1^{er} octobre 1900.

dont la crise de 1890-1891 marque le début. Or, de toute évidence et au sentiment de Fallot lui-même ⁽¹⁾, elle manifeste l'achèvement d'un lent travail de germination commencé aux jours lointains de sa jeunesse; les années de *préparation* ont donc une importance primordiale dans le développement de la vie et de la pensée, et c'est cette conviction qui m'a déterminé à leur consacrer une étude de quelque ampleur.

On ne sera pas surpris que j'aie essayé d'analyser les diverses influences qui se sont exercées sur Fallot pendant son adolescence; on ne s'étonnera pas, en particulier, que je me sois efforcé de faire revivre, avec la beauté un peu sévère de son âme et l'originalité vigoureuse de sa pensée, le grand croyant dont il me disait peu avant sa mort: « Si j'ai pensé quelque chose, si j'ai fait quelque chose, c'est M. Dieterlen qui en a été l'inspirateur ⁽²⁾ ».



Quelques mots encore sur l'esprit dans lequel j'ai préparé ce volume, la méthode que j'ai suivie et les documents auxquels j'ai eu recours.

Ai-je besoin de dire qu'on ne trouvera rien, dans les pages qui suivent, qui ressemble à un panégyrique? J'ai trop vécu dans l'intimité de Tommy Fallot pour pouvoir ignorer le dégoût que lui inspirait tout ce qui n'est pas entièrement sincère. Et je le sens trop vivant dans l'inv-

(1) Voir ci-dessous, page 255.

(2) *Entretiens de Pentecôte 1904*. — Pour éviter tout malentendu, je tiens à indiquer que le chapitre que j'ai consacré à M. Dieterlen a été écrit sous sa forme actuelle il y a plus de trois ans, avant que ne paraissent, sous le titre : *L'Enclos*, des souvenirs de M. Hermann Dieterlen non livrés au public, mais dont des extraits se trouvent dans la biographie de Pierre Dieterlen, par M. Ahnne, parue au moment où le présent volume est sous presse.

sible pour lui infliger la souffrance de voir la réalité pieusement travestie par celui-là même qu'il considérerait comme son enfant.

Mais si la vérité ne doit pas être fardée par l'éloge, il ne convient pas davantage qu'elle soit altérée par la critique. L'histoire conserve le souvenir de biographes qui, ayant été les amis intimes de ceux dont ils écrivaient la vie, ont voulu en quelque sorte prouver leur impartialité en laissant dans l'ombre les grands côtés et mettant en relief les défauts et les inévitables misères de l'homme qu'ils prétendaient faire revivre. Je n'ai pas cru, pour ma part, que, de peur de paraître grandir un homme, il fallût prendre à tâche de le rapetisser. Ma seule ambition a été d'être vrai.

Aussi bien ai-je résolument suivi la méthode qu'ont mise dès longtemps en faveur les biographes d'outre-Manche. J'ai cherché à m'effacer aussi complètement que possible et à laisser parler Fallot lui-même. J'ai déjà indiqué que mon dessein n'était pas de faire une étude critique. Mais pour atteindre le plus d'objectivité possible, j'ai préféré m'abstenir, là où les documents parlent par eux-mêmes, de les résumer en des pages qui n'auraient été qu'un écran entre le lecteur et l'âme dont ils traduisent l'émotion ou la pensée.

Les sources que j'ai eues à ma disposition me permettaient à vrai dire d'utiliser cette méthode. En dehors de quelques souvenirs relatés par Fallot dans deux ou trois de ses ouvrages, de sa thèse et des brochures de M. Dieterlen — pour l'étude consacrée à la pensée de celui-ci — j'ai eu presque exclusivement recours à des sources manuscrites, restées inédites jusqu'à présent ⁽¹⁾.

La plus précieuse de ces sources est constituée par une

(1) Je dis : presque exclusivement, car, ici et là, je me suis appuyé sur des ouvrages antérieurs dont on trouvera l'indication en note.

cinquantaine de lettres adressées par Tommy Fallot à son ami Gabriel Monod de 1860 à 1872. M. Gabriel Monod avait bien voulu me les remettre en m'autorisant à en faire l'usage que je croirais le meilleur. J'éprouve une vive peine à me dire qu'il n'est plus là pour recevoir l'hommage public de ma reconnaissance et pour juger par lui-même de l'inappréciable valeur qu'ont eue pour moi les lettres de celui pour qui il resta toujours l'ami tendrement aimé de sa jeunesse.

A la correspondance dont je viens de parler s'ajoutent les lettres de Fallot à ses parents, à M^{me} de Pressensé, à des amis. La plupart m'ont été transmises par ma grand-mère. Je remercie les personnes qui m'ont obligeamment communiqué celles qui leur appartenaient. Il m'a été malheureusement impossible de retrouver tout ou partie de la correspondance échangée par M. Dieterlen et Tommy Fallot.

A partir de 1865, Fallot prit l'habitude d'avoir toujours sous la main un cahier dans lequel il notait ce qui, au cours de ses lectures, l'avait plus particulièrement frappé. Mais il lui arrivait souvent d'ajouter à ces indications et à ces extraits des pensées personnelles, d'y fixer par écrit le résultat de ses méditations ou le souvenir d'événements importants de sa vie. C'est ainsi que ces cahiers sont devenus les témoins fidèles des espérances, des luttes, des défaites et des victoires d'une âme toujours à la recherche d'une vie plus harmonieuse et plus puissante.

Enfin, j'ai largement utilisé l'étude manuscrite sur *La Vie et la Pensée* dont Fallot m'a fait don quelques mois avant sa mort.



Ce livre paraît à une heure où la préoccupation de ce que veulent et de ce que sont les *jeunes* semble dominer les meilleurs esprits. Il est certain que la jeunesse française traverse une crise dont l'issue dépend, qu'elle le veuille ou non, de la solution qu'elle donnera au problème religieux. Lasse des enseignements qu'elle a trop longtemps reçus des prophètes du matérialisme ou des chantres désabusés du scepticisme, elle veut agir et cherche la source à laquelle puiser une énergie qui la rende capable d'action. Fallot eût salué avec joie l'éclosion de ce désir d'action ; mais parce qu'il connaissait tous les trésors que renferment l'âme et la pensée des autres peuples, et très particulièrement l'âme et la pensée allemandes, parce qu'aussi il avait vu de près les irréparables catastrophes auxquelles l'orgueil conduisit un grand peuple, il n'eût épargné aucun effort pour mettre la jeunesse contemporaine en garde contre la tentation de chercher un réveil de l'énergie nationale dans un patriotisme étroit et infatué, infidèle, d'ailleurs, au génie le plus authentique et aux traditions les plus nobles de la France.

Me sera-t-il permis d'espérer que ce livre aidera les *jeunes* qui le liront à trouver ce après quoi soupire, non pas seulement leur cœur, mais aussi leur conscience ? Nombreux sont les jeunes gens qui, vivant auprès de Fallot, ont vu resplendir sur leur route des clartés révélatrices grâce auxquelles ils ont discerné le but de leur vie et découvert le sentier sur lequel Dieu les appelait à marcher. A travers ces pages dont il a lui-même, jeune encore, écrit un si grand nombre, d'autres jeunes gens, peut-être, sentiront les tressaillements d'une âme qui cherche, lutte, aime, se donne, s'ouvre à la vie. Lorsqu'ils auront, eux aussi, cherché et lutté, ils découvriront sans doute à leur tour qu'avant d'être *action* la vie doit être *obéissance*, qu'un

homme ne *fait* que dans la mesure où il *est* et que, pour travailler à la réalisation des ambitions de justice sociale et de fraternité humaine dont a battu le cœur du Christ, il doit commencer par être lui-même une œuvre de Jésus-Christ ⁽¹⁾.

(1) Voir ci-dessous, page 345.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE I

	Pages
Les Origines	1

CHAPITRE II

Les premières années. L'éducation (1844-1862)	28
---	----

CHAPITRE III

Préparation à l'industrie (1862-1864).	63
--	----

CHAPITRE IV

Christophe Dieterlen et son influence sur T. Fallot en 1865 . . .	126
---	-----

CHAPITRE V

La Conversion (1865-1867).	194
------------------------------------	-----

CHAPITRE VI

Dernières années à Fouday (1867-1870).	241
--	-----

CHAPITRE VII

La guerre et la vocation (1870-1871).	282
---	-----

CHAPITRE VIII

Les Études théologiques. — <i>La Vie et la Pensée.</i> — <i>Les Pauvres et l'Évangile</i> (1871-1872)	313
---	-----

LA VIE ET LA PENSÉE

DE T. FALLOT

LA PRÉPARATION

CHAPITRE I

LES ORIGINES

« Séparé de la plaine d'Alsace par le vaste plateau du Champ du Feu, un des massifs les plus froids et les plus élevés des Vosges, le Ban-de-la-Roche est formé par quelques vallons étroits dont les pentes abruptes et rocailleuses envoient leurs cours d'eau dans la Bruche. Les flancs de la montagne sont couverts, çà et là, de forêts de hêtres et de sapins, plus souvent encore déboisés, parsemés de roches de granit et revêtus d'une maigre végétation de genêts. C'est dans ces gorges sauvages que s'étaient réfugiées à diverses époques, et en particulier pendant les guerres de religion, des familles originaires de plusieurs pays : d'Italie, de Suisse, de France, d'Allemagne. Le mélange des races avait donné à ce petit peuple une physionomie à part : vivant entre l'Alsace et la Lorraine, il n'était devenu ni Alsacien ni Lorrain... (1). »

C'est ainsi que Fallot a décrit un jour le pays où il naquit,

(1) T. Fallot, art. *Oberlin*, dans : *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, 1^{re} partie, II, pages 2127-2132 (Paris, 1887). — Sur le Ban-de-la-Roche et sur Oberlin, dont je n'ai pas à parler ici en détail, on trouvera une bibliographie complète dans la récente étude de M^{me} E. RÖHRICH, U. RAUSCHER et H. HAUG, *Jean-Frédéric Oberlin* (Extrait de la *Revue alsacienne illustrée*, vol. XII, n° II, Strasbourg, 1910), pages 36-44.

le 4 octobre 1844, dans le petit village de Fouday situé au confluent de la vallée de la Bruche, qui ouvre sur la plaine d'Alsace, et de celle de la Girgoutte, qui monte vers Waldersbach, résidence d'Oberlin jusqu'à sa mort. Ses parents lui donnèrent le prénom de Thomas ; en fait, on ne l'appela jamais que Tommy ⁽¹⁾.

I

Son père, Louis Fallot, n'était pas originaire du Ban-de-la-Roche. Né à Montbéliard en 1812, il descendait, d'une famille noble et très ancienne du *Pays*. Les Fallot, en effet, s'appelaient autrefois de Brognard. Sortaient-ils du village de ce nom ? Lui avaient-ils au contraire donné le leur ? C'est ce qu'il est impossible de dire aujourd'hui. Toujours est-il qu'en 1480, lorsque Renaud et Cuenin de Brognard acquirent la bourgeoisie de Montbéliard, où existait déjà une famille du même nom, ils reçurent le surnom de Fallot qui, dans la suite, a seul subsisté ⁽²⁾.

Au dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, les Fallot sont très nombreux au pays de Montbéliard. Parmi eux l'on rencontre beaucoup de pasteurs de l'Église luthérienne qui, à vrai dire, ne sont pas tous des ascendants de Louis Fallot. Quelques-uns cependant lui tiennent de près, et il convient de s'arrêter à l'un d'entre eux, Frédéric Fallot, son bisaïeul.

Frédéric Fallot fut *ministre* pendant plus de quarante ans. Nous le connaissons assez bien par ce qu'ont écrit de lui, dans leurs rapports, les divers surintendants ecclésiastiques

(1) C'est sous ce prénom de Tommy que M. et M^{me} Fallot voulaient faire inscrire leur fils ; mais l'officier de l'état civil déclara ne pouvoir accéder à leur désir. On nomma donc l'enfant Thomas... pour pouvoir l'appeler Tommy.

(2) Cf. *Tableaux de la descendance de Jean-David Sahler* (parus en 1894, sans nom d'auteur ni d'éditeur).

chargés de visiter sa paroisse ⁽¹⁾. Il était né en 1719. Après avoir fait ses humanités au gymnase de Montbéliard, il avait passé trois ans et demi à l'université de Tubingue. C'est là que le duc de Wurtemberg, prince souverain de Montbéliard, envoyait alors les jeunes gens du *Pays* qui désiraient étudier la théologie ; ils vivaient, à ses frais, au séminaire ducal annexé à l'université ⁽²⁾.

Il semble bien que les études de Frédéric Fallot aient été médiocres. C'est, du moins, ce qu'assure à diverses reprises le surintendant Macler ⁽³⁾. Il avait eu cependant à Tubingue de bons et pieux professeurs, dont Pfaff et Bilfinger ⁽⁴⁾. Pendant les premières années de son ministère, dans la paroisse de Tremoins, il se mit plus sérieusement au travail. Le manuel de dogmatique de Hollaz ⁽⁵⁾ devint alors et resta jusqu'à la fin de sa vie, avec les ouvrages de Pfaff, l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* de Basnage et la *Morale* de Pictet, l'objet de son étude persévérante ⁽⁶⁾.

(1) La plupart de ces rapports sont conservés aux Archives nationales, K. 2175 et K. 2176. Il manque malheureusement le rapport de la visite faite à Tremoins, en 1770, par le surintendant Bensen. Il y était longuement question de Frédéric Fallot, d'après ce que dit Bensen dans son rapport de 1771 : « Tout ce qui regarde le cours de ses études, son mariage et sa famille, se trouve consigné dans ma relation précédente » (Archives nationales, K. 2175).

(2) Cf. sur ce point et, d'une façon générale, sur l'état religieux et moral des Églises du pays de Montbéliard à cette époque : John VIÉNOT, *La Vie ecclésiastique et religieuse au pays de Montbéliard au dix-huitième siècle* (Audincourt, Jacot, 1895).

(3) Rapports de 1747 et 1749 (K. 2175).

(4) Sur Pfaff et Bilfinger, voir VIÉNOT, *op. cit.*, pages 89 et suiv.

(5) *Examen theologicum acroamaticum universam theologicam thetico-polemicam complectens* (1707), ouvrage d'une orthodoxie irréprochable, mais plus religieuse et plus biblique que la plupart des dogmatiques luthériennes du XVIII^e siècle.

(6) Il est intéressant de voir Frédéric Fallot étudier parallèlement, pendant de longues années, Hollaz et Pictet. Celui-ci se rattachait au calvinisme le plus rigoureux ; mais, de même que l'orthodoxie luthérienne de Hollaz, l'orthodoxie réformée de Pictet était caractérisée par un esprit large et conciliant, inconnu de la plupart de ses contemporains. Pictet, dont les ouvrages théologiques furent très nombreux, était avant tout, cependant, un pasteur pieux et zélé. *La Morale chrétienne ou l'Art de bien vivre* parut à Genève en 1708.

La cure de Tremoins, où Frédéric Fallot arriva en qualité de pasteur en 1746, était une paroisse rurale située à deux bonnes lieues de Montbéliard, et dépendant en partie du comté de Montbéliard, en partie de la seigneurie d'Héricourt. Avec ses trois annexes de Coisevaux, Verlans et Champey, Tremoins comptait environ 750 paroissiens ⁽¹⁾.

Frédéric Fallot y exerça son ministère pendant trente-deux ans. Comme prédicateur, il paraît avoir eu des débuts assez difficiles. « Il n'est pas encore beaucoup au fait de la prédication ni de la catéchisation », écrit le surintendant au lendemain de sa visite de 1747 ⁽²⁾. « Il affecte de parler avec éloquence; ses expressions sont recherchées; sa voix est assez bonne, mais il se rend beaucoup inintelligible par l'absorption des dernières silabes des mots; un peu plus de modestie lui conviendrait. » Mêmes observations dans les rapports de 1749 et de 1750. Quelques années après, les notes deviennent meilleures. Est-ce parce qu'à Macler a succédé Blanchon, et que le goût du surintendant a changé? Frédéric Fallot « a des expressions nettes » ⁽³⁾, il « doit édifier ses auditeurs par ses prédications et ses catéchèses qui sont en règle et claires » ⁽⁴⁾. D'ailleurs, ces qualités d'ordre dans la prédication, de clarté et de netteté dans l'expression frapperont, jusqu'à la fin de sa vie, les divers surintendants ecclésiastiques. En 1787, un an avant la mort de Frédéric Fallot, J.-J. Duvernoy écrira encore de lui : « Il prêche par méditation et par cœur, d'une manière claire, méthodique et très instructive, ayant pour textes ordinaires les dominicales ⁽⁵⁾. »

Entre Frédéric Fallot et sa paroisse les choses ne mar-

(1) Les chiffres des différentes années figurent aux *Rapports* (K. 2175 et 2176).

(2) K. 2175.

(3) Rapport de 1757 (K. 2175).

(4) Rapport de 1762 (*loc. cit.*).

(5) Rapport de 1787 (K. 2176).

chèrent pas toujours aussi bien qu'on eût pu le souhaiter. Au début, les paroissiens sont contents de son ministère ⁽¹⁾. « Ses mœurs et sa conduite sont bonnes et régulières; il remplit les fonctions de son ministère avec exactitude et on ne s'en plaint pas ⁽²⁾. » Les services du dimanche et de la semaine sont fréquentés. Mais, avec les années, avec des charges de famille toujours plus lourdes ⁽³⁾, Frédéric Fallot se relâche quelque peu. Il continue d'édifier ses paroissiens; ceux-ci le respectent, « mais ce qui leur fait beaucoup de peine, c'est qu'il est trop souvent à Montbéliard » ⁽⁴⁾. C'est qu'à Montbéliard sont plusieurs enfants et de nombreux parents et amis de Frédéric Fallot, et la tentation est grande de franchir, plusieurs fois par semaine, les deux lieues qui séparent Tremoins de la petite capitale. De sorte que les paroissiens, qui aiment leur ministre ⁽⁵⁾, finissent par trouver qu'il a « une manière quelquefois trop commode d'exercer les fonctions de sa charge » ⁽⁶⁾; ils s'en plaignent à Bonsen, le surintendant d'alors, et celui-ci, après des observations répétées, peut rendre ce témoignage à Frédéric Fallot, en 1773, que « son absence de la maison curiale est aujourd'hui moins fréquente et de moindre durée qu'elle ne l'était les années précédentes » ⁽⁷⁾.

D'ailleurs, si les gens de Tremoins se plaignent parfois du pasteur, celui-ci est loin d'être toujours content d'eux. Leurs négligences, leur grossièreté, leurs vices même, l'affectent de plus en plus vivement. Mais pourquoi, au lieu de chercher

(1) Rapport de 1747 (K. 2175).

(2) Rapport de 1750 (*loc. cit.*).

(3) Il avait épousé, en 1749, Marie-Sophie Sahler, issue d'une très ancienne famille d'Augsbourg. De ce mariage naquirent, de 1750 à 1764, six fils et quatre filles. Le dernier seul de ces dix enfants mourut en bas âge.

(4) Rapport de 1767 (K. 2175).

(5) Rapport de 1768 (*loc. cit.*).

(6) Rapport de 1773 (*loc. cit.*).

(7) *Ibid.*

à les convertir, compte-t-il, pour les transformer, sur les ordonnances de l'Église ou les décrets du duc de Wurtemberg ? Peut-être se serait-il fait une autre idée de son ministère si, comme quelques-uns de ses collègues, il s'était laissé gagner par les Frères Moraves dont l'arrivée au pays de Montbéliard souleva tant d'orages et dont il ne paraît pas que Frédéric Fallot ait jamais subi l'influence ⁽¹⁾ ? Toujours est-il qu'en 1771 il demande à Bonsel de faire remédier, par voie d'ordonnances, à certains abus qu'il découvre et désapprouve chez un grand nombre de ses paroissiens ⁽²⁾.

Les dernières années que Frédéric Fallot passa à Tre-moins furent attristées encore par une autre préoccupation. Son second fils, Samuel-Frédéric, avait commencé, en 1767, ses études de théologie à Tubingue, et Frédéric Fallot se réjouissait de l'avoir bientôt pour vicaire. Mais une grave maladie de poitrine l'obligea à donner, au bout de quatre ans, « sa démission du séminaire de Tubingue » ⁽³⁾ et à

(1) Sur l'arrivée des Moraves à Montbéliard, les discussions qui s'ensuivirent et les quelques pasteurs qui prirent le parti des frères, voir VIÉNOT, *op. cit.*, chapitre VIII.

(2) Rapport de 1771 (K. 2175). Voici ce que note, à ce sujet, le surintendant :

« Ces abus ont pour objets principaux :

« 1^o La négligence des Pères et Mères à envoyer diligemment leurs enfants à l'école.

« 2^o La tenue des fêtes de village qu'il conviendrait d'abolir par autorité souveraine, attendu que ces fêtes abusives sont ordinairement accompagnées et suivies de désordres scandaleux...

« 3^o Un troisième abus regarde les cabarets, où l'on donne à boire et à manger, les jours de dimanche, pendant que le service divin se célèbre, et où l'on garde souvent des buveurs jusque bien avant dans la nuit.

« 4^o Le blâmable et criminel divertissement que se donnent plusieurs jeunes hommes, mariés et non mariés, en jouant aux cartes la plus grande partie des jours de dimanche et fêtes.

« 5^o L'indécence répréhensible avec laquelle plusieurs paroissiens assistent au service divin, en gardant un chapeau ou un sale bonnet sur leur tête pendant le chant des Psaumes et des Cantiques sacrés. »

(3) Ce sont les termes du « gracieux décret » du 17 juin 1771, par lequel le duc de Wurtemberg fit remise à Samuel-Frédéric des frais et dépenses qu'il aurait dû normalement rembourser (Archives nationales, K. 2172).

entreprendre à ses frais des études de droit. Pendant longtemps, il demeura maladif. Sa santé finit cependant par se rétablir, il devint avocat, puis notaire à Montbéliard, et c'est de son second fils que naquit Louis Fallot.

Un autre fils de Frédéric Fallot, Charles-Christophe, quoique doué, lui aussi, « d'une complexion faible et d'une santé chancelante » (1), put achever ses études de théologie (2) et seconder son père lorsque celui-ci, transféré en

(1) Rapport de 1786 (K. 2176).

(2) Comme son père et son frère, il les fit à Tubingue. Les Archives nationales possèdent (K. 2172) la requête par laquelle Frédéric Fallot demanda au duc de Wurtemberg d'admettre son fils au séminaire de Tubingue. Je reproduis en entier cette curieuse supplique qui montre en quels termes un pasteur du pays de Montbéliard, il y a à peine cent cinquante ans, demandait l'admission de son fils à une faculté de théologie.

« A Son Altesse Sérénissime Monseigneur Charles, duc régnant de Wurtemberg et Teck, prince de Montbéliard, Seigneur de Hendenheim, etc., etc.

« Sérénissime Duc, très gracieux Prince, Seigneur souverain,

« Supplie avec tout le respect possible le Ministre de la paroisse de Tre-
« moins et dit :

« Que son quatrième fils, écolier de la classe du Recteur du Gymnase de
« cette ville se destine à la Théologie, et souhaiterait de passer dans une
« Université pour s'appliquer à cette étude.

« Le suppliant pense que son fils est assez instruit dans les humanités
« pour profiter des leçons des Professeurs d'une Université.

« Les compromotionaux de ce jeune homme, qui ont également dessein
« d'étudier la Théologie, soit parce qu'ils sont moins âgés, soit parce qu'ils
« n'ont pas les mêmes raisons que lui de se presser d'aller à l'Université,
« ou qu'ils sont retardés par d'autres raisons particulières, ne demandent
« point encore de quitter les classes.

« Le suppliant, qui est déjà d'un âge assez avancé, qui se ressent des
« fatigues qu'il a essuyées depuis environ trente ans dans une des cures les
« plus pénibles de ce pays, désire de voir ce fils en état de l'aider dans les
« travaux de son ministère.

« Chargé d'une famille nombreuse dont il a la douleur de voir l'aîné
« dans l'impuissance d'embrasser aucun état dans la société, ce suppliant
« souhaiterait que son fils pût profiter de la grâce que Votre Altesse
« daigne accorder à la plupart des Etudiants de ce pays qui se dévouent à
« la Théologie en les recevant au Séminaire de Tubingue.

« Le très humble suppliant recourt avec le plus profond respect à la
« bonté de Votre Altesse Sérénissime pour qu'il vous plaise, Monseigneur,
« admettre gracieusement son fils, Charles-Christophe, au nombre des Etu-
« diants de votre Séminaire ducal de Tubingue, aux avantages dont jouis-

1778 de Tremoins à la cure voisine de Couthenans, fut devenu « valétudinaire au point de ne pouvoir faire aucune fonction publique » (1).

La fin de ce long ministère n'est pas sans mélancolie. Le vieux ministre a perdu, en 1779, la fidèle compagne de sa vie (2); ses enfants ont quitté le foyer paternel, à l'exception de Charles-Christophe, revenu en 1780 de l'Université. Le père et le fils habitent ensemble la cure de Couthenans, dont le mauvais état (3) n'est pas fait pour adoucir l'existence du vieillard et de son fils malade. Frédéric Fallot ne voit plus que les malades qui réclament sa visite; il lit *Hol-laz* et l'*Apocalypse* (4); son activité se restreint de plus en plus, et son fils, qui cependant a des talents, de bonnes études et prêche bien (5), ne peut, à cause de sa santé, le suppléer dans tous les devoirs qu'impose à un pasteur une paroisse de plus de 700 âmes. Tout n'est pas parfait, d'ailleurs, chez les paroissiens : les scandales, les désordres ne

« sent ceux qui y sont reçus, en ordonnant qu'avant son départ pour cette « Université, MM. les Examineurs des Classes fixeront son ordre de « promotion parmi ses condisciples.

« Cette grâce, Sérénissime Duc, sera pour le suppliant et sa famille un « motif de reconnaissance, qui les engagera à redoubler les vœux qu'ils « adressent au Ciel tous les jours pour la santé et la prospérité constante « de Votre Altesse Sérénissime.

« A Montbéliard, le huitième de Mars mil-sept-cent-soixante-seize. »

« FALLOT. »

(1) Rapport de 1786 (K. 2176).

(2) Samuel-Frédéric Fallot a écrit de sa mère : « Marie-Sophie Sahler, dont je n'écris pas le nom sans être pénétré de respect et de reconnaissance, tant elle avait de douceur et d'aménité dans le caractère, d'égalité et de fermeté pour l'éducation de ses enfants. » (*Tableau de la descendance de Jean-David Sahler*).

(3) « La maison de cure, quoique bâtie depuis peu d'années, a besoin de quelques réparations. D'ailleurs, elle est peu commode, n'y ayant ni grange ni écurie, ce qui empêche le ministre d'entretenir quelques bestiaux qui sont pourtant très utiles et même nécessaires à la campagnes. » (Rapport de 1787, K. 2176.)

(4) Rapport de 1785 (K. 2176).

(5) Rapport de 1786 (*loc. cit.*).

sont que trop fréquents, mais Frédéric Fallot n'a plus le courage de convoquer le consistoire chargé, avec lui, de les réprimer (1).

Il s'éteignit à Couthenans, le 5 juin 1788. Après sa mort, son fils exerça encore, de 1792 à 1793, les fonctions de *diacre* — c'est-à-dire de vicaire — de l'église Saint-Georges de Montbéliard; il mourut lui-même en 1794.

Un fils de Samuel-Frédéric Fallot, Isaac-Louis, fut également pasteur. Après avoir étudié la théologie à Strasbourg, il devint vicaire en 1821, puis pasteur de Couthenans en 1823. C'est là qu'il mourut, à trente-deux ans, en 1830.

Malgré cette hérédité pastorale Louis Fallot n'avait jamais songé à entrer dans le ministère. Admis à seize ans à l'École des Mines de Saint-Étienne, il fut quelque temps sous-ingénieur à Ronchamp. Mais la chimie l'attirait et, désireux d'étudier à fond cette science et ses applications pratiques, il quitta bientôt Ronchamp et vint se fixer à Paris. Il y trouva non seulement des maîtres éminents, mais aussi un milieu qui devait exercer une influence profonde sur sa vie religieuse.

Un de ses compatriotes et amis d'enfance l'avait précédé à Paris de quelques mois : c'était le jeune pasteur Louis Meyer. Après des années d'études et de voyages, il avait accepté d'accompagner à Paris, en qualité de *gouverneur*, deux jeunes Alsaciens, Nicolas et Daniel Schlumberger. Avec ses élèves, il demeurait chez le pasteur Jean Monod

(1) « Depuis que le pasteur actuel est à Couthenans, il ne s'y est tenu aucun consistoire, ce qui est étonnant, vu les abus, les désordres et les scandales qui se sont commis dans cette paroisse. » (Rapport de 1785.)

Le *consistoire* était alors, mais seulement à peu près, ce qu'est le conseil presbytéral d'aujourd'hui. Composé du pasteur, du maire et de trois anciens, il était chargé de maintenir l'ordre et la discipline dans la paroisse et de faire exécuter les règlements ecclésiastiques. « C'était tout à la fois un tribunal de mœurs et une justice de paix. » (VIÉNOT, *op. cit.*, page 200.)

le père. On peut lire ailleurs⁽¹⁾ à la suite de quelles circonstances Louis Meyer, ses élèves et un ami fondèrent, au mois de novembre 1833, la *Société des Amis des pauvres* qui devait initier tant de jeunes hommes à l'intelligence sociale de l'Évangile. Louis Fallot se joignit à eux dès les débuts⁽²⁾ et, pendant les quelques années qu'il séjourna à Paris, fut un des membres les plus zélés de la Société. Les Amis des pauvres se réunissaient une fois par semaine sous la présidence de Louis Meyer. L'un après l'autre, chacun rendait compte des visites et des enquêtes qu'il avait faites, puis l'entretien s'engageait sur les difficultés de la tâche, sur les problèmes que soulevaient les misères entrevues et l'impossibilité d'y apporter un soulagement efficace, sur le devoir qu'imposait aux chrétiens et aux églises un si misérable état social. Un sentiment poignant de leur misère et de leur détresse s'emparait de ces jeunes gens à la pensée de tous les maux dont ils étaient témoins et auxquels ils entretenaient que le christianisme devait, sous peine de faire faillite, apporter un remède.

C'est à cette détresse que répondait la seconde partie de la réunion, consacrée à l'étude de la Bible et à la prière. Dans ces heures inoubliables, Louis Meyer déversait toutes

(1) *Louis Meyer, sa vie, son œuvre* (2^e édition, Paris, Fischbacher, 1893), pages 81 et suiv.

(2) A vrai dire, le nom de Louis Fallot ne figure pas dans le procès-verbal de la réunion du 13 novembre 1833, reproduit dans *Louis Meyer...*, page 82. Mais dans le premier règlement manuscrit de la Société, rédigé quelques semaines après et précieusement conservé par Louis Fallot, je lis ceci :

« Quelques amis ont formé une Société dont le but est de soulager les malheureux. Ils ont adopté le règlement suivant :

« 1^o Une commission, composée de L. Mayer (sic), L. Fallot, N. et D. Schlumberger et A. Hauser, se réunira une fois par semaine pour s'entretenir sur les travaux et intérêts de la Société... »

Il semble donc bien que, si Louis Fallot n'a pas assisté à la réunion du 13 novembre 1833, il se soit joint presque immédiatement à ses quatre amis et ait élaboré avec eux le règlement définitif de la Société.

les richesses de son âme devant ses amis, et leur enseignait surtout à découvrir dans la Bible et à s'assimiler par la prière les énergies divines dont il savait merveilleusement éveiller le besoin dans leurs cœurs. L'un de ceux pour qui ces réunions furent, dans la suite, le point de départ d'une vie franchement chrétienne, Gustavé Steinheil, a caractérisé en quelques lignes ces études bibliques : « La manière dont M. Meyer expliquait la Bible avait un charme et une puissance incomparables. Ce n'était pas l'éloquence d'un savant orateur, c'était l'expérience d'un croyant uni à Christ, c'était la vie débordante qui se communique aux âmes ⁽¹⁾. »

La *Société des Amis des pauvres* devint ainsi, il est juste de le reconnaître, l'un des berceaux du christianisme social français. Tommy Fallot, en effet, tiendra de très près à trois des jeunes gens qui y reçurent, à quelques années de distance, une impulsion décisive : à Louis Fallot, son père, à Christophe Dieterlen, son maître, à Gustave Steinheil qu'il connut toujours et dont il devint le gendre.

Lorsque Louis Fallot quitta Paris, pour aller occuper une place de chimiste à Mulhouse, il était bien résolu à mettre en pratique les enseignements qu'il avait reçus à la *Société des Amis des pauvres*. D'une ardeur que rien ne pouvait décourager, il fonda en peu de temps une société semblable à celle qu'il laissait derrière lui, un ouvroir pour les jeunes ouvrières, une société de lecture pour les ouvriers. L'instruction des ouvriers, les conditions du travail des femmes et des enfants dans les manufactures étaient les questions qui le préoccupaient et auxquelles, sans se lasser, il cherchait des solutions pratiques. Au surplus, il n'était point indifférent au mouvement d'idées que le socialisme nais-

(1) *Gustave Steinheil*, par Pierre DIETERLEN (Paris, Berger-Levrault, 1907), page 18.

sant faisait surgir autour de lui ; il avait le désir de se tenir *au courant*, et lisait consciencieusement Proudhon et Fourier.

Dans les congrès scientifiques, comme dans les assemblées des sociétés religieuses, Louis Fallot prenait volontiers la parole ; il y apportait toute la fougue, parfois même la véhémence de son caractère. En 1842, le congrès scientifique de France tint sa dixième session à Strasbourg. Louis Fallot y prononça, contre le fouriérisme, un réquisitoire auquel Victor Considérant tint à répondre lui-même. Une des questions inscrites à l'ordre du jour de ce congrès était : *Comment attacher les ouvriers aux grands établissements industriels, comme le propriétaire est attaché au sol ?* Au cours de la discussion, un homme d'une soixantaine d'années, dont beaucoup de membres de l'assemblée ignoraient même le nom, demanda la parole : c'était l'ami d'Oberlin, le continuateur de son œuvre au Ban-de-la-Roche, Daniel Le Grand. Avec une extrême énergie, il s'éleva contre les abus de la grande industrie, dénonça les dangers qu'elle faisait courir à la vie du foyer, à l'éducation des enfants, à la moralité du travail, et, à l'heure où tout présageait le triomphe prochain et inévitable de la machine à vapeur, défendit la cause de l'industrie de famille.

Sans doute beaucoup de congressistes accueillirent-ils d'un léger sourire le discours d'un homme qui leur paraissait si étranger aux préoccupations de son époque. Louis Fallot, lui, fut conquis du premier coup aux idées de Daniel Le Grand ; non seulement il les fit siennes, mais, avec son enthousiasme habituel, il voulut travailler sans retard à leur réalisation. L'année suivante, il devenait l'associé de Daniel Le Grand et, peu après, épousait la fille aînée de celui-ci, M^{lle} Louise-Émilie Le Grand. Nul n'était plus digne que lui de devenir le collaborateur et, plus tard, le continuateur de

celui qui regardait comme son devoir le plus sacré de poursuivre, au Ban-de-la-Roche, l'œuvre entreprise par Oberlin.

II

Depuis la mort d'Oberlin, en 1826, Daniel Le Grand était l'âme du Ban-de-la-Roche. Et pourtant, ce pauvre canton des Vosges n'était pas sa terre natale. Sa famille, originaire de Picardie, avait dû se réfugier à Tournay à l'époque de la Révolution; au dix-septième siècle, elle était allée se fixer à Bâle ⁽¹⁾ où plusieurs de ses membres occupèrent des charges publiques. Deux d'entre eux reposent dans le cloître de la cathédrale, et l'on peut lire leurs épitaphes « dans ce coin de poésie et de silence où se conserve encore l'arome de la dévotion des âges abolis » ⁽²⁾.

Le père de Daniel, Jean-Luc Le Grand, avait été appelé au Directoire de la République helvétique, à l'époque de la Révolution. Mais il ne tarda pas à se démettre de cette charge, et, dès lors, se consacra tout entier à son industrie où son zèle philanthropique et sa passion de l'éducation trouvaient plus facilement à s'exercer. Il appartenait, en effet, à cette génération qu'enthousiasmait « le progrès des lumières ». Ayant fait son étude favorite d'ouvrages de pédagogie, très lié avec Pestalozzi, il n'avait pas cessé de travailler, de diverses manières, au développement de l'instruction, inséparable, à ses yeux, de l'éducation. Pendant les guerres de la Révolution, il avait fondé l'institut de Stanz,

(1) Un Daniel Le Grand, né à Tournay en 1613 d'un Abraham Le Grand, commerçant, devint bourgeois ou citoyen de Bâle en 1640. Il était l'aïeul, au 5^e degré, de notre Daniel Le Grand. J'écris le nom de Le Grand en deux mots, comme Daniel l'a toujours fait et ainsi qu'il est écrit sur son acte de mariage dressé par Oberlin.

(2) Henri MONNIER, *Daniel Le Grand et la législation internationale du travail* (Paris, 1908), page 5.

pour les enfants des soldats morts en campagne, et Pestalozzi, sur ses instances, en avait pris la direction. Lorsque, plus tard, retiré des affaires publiques, il eut établi, à Saint-Morand, près d'Altkirch, sa fabrique de rubans de coton, lui-même dirigea l'instruction des enfants de ses ouvriers.

Daniel Le Grand avait débuté comme industriel à Saint-Morand. Né à Bâle en 1783 ⁽¹⁾, il avait passé deux années à l'institut de Reichenau, où Louis-Philippe proscrit venait d'enseigner les mathématiques, puis, après un séjour à Bâle, il était venu partager avec son père la direction de la fabrique de Saint-Morand. C'est là que tous deux reçurent, en 1812, la visite du plus jeune fils d'Oberlin.

« Henri Oberlin cherchait un industriel qui consentît à s'établir au Ban-de-la-Roche, et à y acclimater un genre d'occupations que son père jugeait indispensable à l'achèvement de son œuvre. Introduire au Ban-de-la-Roche l'industrie, ne serait-ce pas le plus sûr moyen de fixer la population au sol natal, en lui procurant le supplément de ressources nécessaires pour la promouvoir à un degré supérieur de civilisation ?

« En visitant la fabrique de Saint-Morand, Henri Oberlin remarqua des choses étranges. C'était une industrie toute patriarcale. Les ouvriers logeaient dans l'usine et mangeaient à la table du patron. Le fils et la fille de Jean-Luc Le Grand donnaient des leçons aux ouvriers dans l'usine même. Charmé de sa découverte, Henri Oberlin pressa Jean-Luc Le Grand d'émigrer au Ban-de-la-Roche. Jean-Luc y envoya, en éclaireur, son fils Daniel, qui revint conquis par le génie d'Oberlin et pressa son père de s'y rendre.

(1) Il était le troisième de sept enfants. On ne trouve aucun pasteur parmi ses ascendants directs. Par contre, son jeune frère, Guillaume, entra dans le ministère et fut pasteur à Bâle pendant de longues années. Il est à peine besoin de dire que la famille Le Grand se rattachait à l'Église réformée.

Jean-Luc partit donc, accompagné de douze familles d'ouvriers, qu'il installa dans son voisinage à Fouday ⁽¹⁾. »

Une étroite amitié unit bientôt Jean-Luc et son fils à Oberlin. Celui-ci résidait à Waldersbach, à 2 kilomètres de Fouday ; mais les rencontres étaient fréquentes, la collaboration incessante. Laissant de plus en plus la direction des affaires à son fils, Jean-Luc Le Grand ne s'occupa plus que d'instruction. Oberlin partageait sa passion de la pédagogie ; dès son arrivée au Ban-de-la-Roche, il s'était mis à fonder des écoles ; aidé de son ami, il allait pouvoir en ouvrir de nouvelles ; ce fut, à la fin de son ministère, une grande joie. Pendant douze ans, ils unirent ainsi leurs efforts pour donner aux enfants du Ban-de-la-Roche une éducation et une instruction capables de faire de ceux-ci des *hommes* ⁽²⁾. Puis, lorsque Oberlin fut entré dans le repos, après ses cinquante-neuf années de labeur, Jean-Luc Le Grand poursuivit l'œuvre à laquelle son cœur s'était si profondément attaché ; il visitait les écoles, en prenait lui-même, parfois, la direction ; il formait les instituteurs, les initiait à de nouvelles méthodes, dressait des plans d'étude. Frappé de cécité deux ans avant sa mort, il se faisait lire, encore, chaque semaine, les cahiers des maîtres, « afin de suivre les progrès de ses élèves et de désigner leurs travaux pour la semaine suivante » ⁽³⁾.

Les mœurs patriarcales qui avaient si vivement frappé Henri Oberlin au cours de sa visite à Saint-Morand régnaient aussi dans l'industrie que Daniel Le Grand dirigeait au Ban-de-la-Roche. S'il défendait avec tant d'énergie, dans les congrès, la cause de l'industrie de famille, ce n'est pas seule-

(1) Henri MONNIER, *op. cit.*, pages 6-7.

(2) Cf. *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, *loc. cit.*, page 2129.

(3) Frédéric MONNIER, *Notice sur Daniel Le Grand* (Le Cateau, 1859), page 7.

ment parce que les conséquences sociales des agglomérations manufacturières lui faisaient horreur, c'est encore parce qu'il était témoin des effets bienfaisants de l'industrie telle qu'il la comprenait. C'est cette paisible industrie de famille « qui faisait régner l'aisance dans les chaumières du Ban-de-la-Roche. Les métiers à rubans y étaient installés un peu partout, dans la vallée et dans la montagne, à Belmont, à Bellefosse, jusqu'à la lisière du Champ du Feu. La *Chaumière* ⁽¹⁾ de Fouday ne renfermait que des bureaux. Les produits du travail à domicile y étaient centralisés. L'industrie familiale, c'était la bonne fée qui mettait dans la vie un peu de superflu, un peu de luxe honnête, du confort à tout le moins, et qui animait — juste ce qu'il fallait — la vie auparavant trop calme des habitants de la montagne. Elle se contentait de peu. Elle ne nuisait pas au travail de la terre : les foin et le labour restaient l'essentiel de la vie paysanne. Mais le métier ne chôlait guère. Quand le père se reposait, le fils reprenait l'ouvrage. Et grâce à l'industrie, chacun avait un pré, une vache, des pommes de terre. La liberté individuelle restait sauve : l'homme avait la fierté de gagner son pain en restant son maître ; la machine ne le façonnait point à sa ressemblance » ⁽²⁾.

Le grand bienfait de l'industrie familiale, aux yeux de Daniel Le Grand, était de sauvegarder le foyer : or, l'instinct pédagogique, qu'il avait hérité de son père et qui s'était fortifié au contact d'Oberlin, lui faisait voir dans le foyer la pierre angulaire d'une société d'hommes libres ; toute atteinte à la vie de famille, toute diminution de l'influence du foyer contribue fatalement à abaisser le niveau

(1) Ainsi s'appelait la maison au toit de chaume, construite par Sébastien Scheidecker en 1791, et que Jean-Luc Le Grand avait achetée à son arrivée à Fouday.

(2) Henri MONNIER, *op. cit.*, pages 10-11.

de la moralité privée et, par là même, à ruiner la moralité publique. Il ne pardonnait pas à l'industrie manufacturière de préparer la destruction de la vie de famille.

Daniel Le Grand, cependant, ne pouvait pas se désintéresser des problèmes poignants que soulevaient les formes nouvelles de l'industrie. Une condamnation en bloc ne satisfaisait pas sa conscience, troublée par les souffrances que le machinisme semait autour de lui. Il se sentait uni par une solidarité profonde à ces enfants et à ces femmes soumis à une odieuse exploitation et, tout à la fois, à ceux qu'il considérait comme les auteurs responsables de toutes ces souffrances. Il entreprit donc auprès de plusieurs gouvernements européens, et poursuivit jusqu'à sa mort d'incessantes démarches en faveur d'une réglementation du travail des enfants dans les ateliers et d'une législation internationale du travail. Dans l'étude de ces problèmes nouveaux et délicats, son intelligence des applications sociales de l'Évangile fit de lui un précurseur ⁽¹⁾.

Il le fut aussi dans beaucoup d'autres. Dans le domaine de l'éducation scolaire, il ne se borna pas à continuer l'œuvre de son père et d'Oberlin ; il la perfectionna en fondant, en 1844, dans les villages du Ban-de-la-Roche, six écoles enfantines, qui furent les premières salles d'asile ; il réclama même l'instruction gratuite et obligatoire. Il souffrait de voir les maigres ressources consacrées à l'instruction primaire. « Pourrait-on ignorer, s'écrie-t-il dans un de ses mémoires, qu'il y a 38.000 salles d'asile et 10.000 écoles à fonder, de bons livres à fournir aux écoliers, de nouvelles bourses à créer pour les écoles normales, et le bienfait de l'instruction religieuse et morale à faire pénétrer dans les prisons ; que nous avons nos possessions d'Afrique et nos

(1) Voir, sur ce point, Henri MONNIER, *op. cit.*, pages 12 et suiv.

îles à doter de salles d'asile, d'écoles et de tous les éléments moraux entièrement négligés jusqu'ici ! »

Dans le domaine fiscal, Daniel Le Grand préconisait, dès 1832, une réforme complète de l'impôt. Il entendait par là l'établissement, au moyen de la déclaration, de l'impôt sur le revenu, avec dégrèvement des petits revenus et, comme corollaire de la réforme, suppression des impôts indirects. En 1847, dans un mémoire au duc de Broglie, ambassadeur à Londres, il demandait, comme urgente mesure de *justice réparatrice*, l'établissement d'un impôt sur la fortune ou le revenu, unique ressource suffisante à ses yeux pour remplacer les contributions qui sont en opposition à l'article 2 de la charte française, ainsi conçu : « Les Français contribuent indistinctement dans la proportion de leur fortune, aux charges de l'État », et seul moyen surtout de subvenir aux besoins moraux et matériels des classes souffrantes.

Le monopole des boissons distillées entraînait dans son plan de réforme fiscale. Mais l'État devait, selon lui, favoriser la consommation domestique du cidre, de la bière et du vin. Il conseillait aussi la création de caisses d'épargne dans toutes les communes de France.

Une autre réforme lui tenait à cœur : la reconnaissance, par la loi civile, du repos dominical. « Qu'une loi *sociale*, demanda-t-il dans une de ses brochures, consécration de la loi *divine* par la loi *civile*, assure à nos populations, après six jours de peine, un jour de repos ; que le Gouvernement lui-même la respecte, en laissant reposer ses travaux, et que la religion et la philanthropie se dévouent ce jour-là aux intérêts les plus sacrés de l'humanité. » « La classe ouvrière, écrivait-il encore, serait abrutie et ruinée par une application fausse et anti-sociale des principes du droit de l'homme et de la liberté individuelle, dans l'importante question de la sanctification du septième jour du repos, fondée sur l'auto-

rité de la parole divine et sur les besoins moraux et physiques de la nature humaine. »

Ce précurseur de tant de réformes, entrées peu à peu dans la plupart des législations, apparaît, à certains égards, comme un socialiste ; mais son socialisme s'inspirait uniquement de l'Évangile, dans lequel il avait appris à voir le remède aux maux dont souffre, non seulement l'âme humaine, mais aussi la société. Il rêvait un État chrétien, et dans un élan de foi il saluait le jour où l'Évangile serait devenu « la grande charte des nations » (1).

La civilisation d'un peuple, c'est sa foi, aimait à redire Daniel Le Grand ; il voulait que toutes les activités nationales fussent vivifiées et pénétrées par l'esprit de l'Évangile. Mais, pour atteindre cet idéal, il fallait que l'Évangile fût connu, qu'il fût répandu largement dans tout le pays. La nécessité de travailler à la diffusion de la Bible s'était imposée à Daniel Le Grand peu après son arrivée au Ban-de-la-Roche. Avec Oberlin et le plus jeune fils de celui-ci il avait constitué une société biblique dès le printemps de 1816 ; pendant bien des mois il parcourut une partie de la France, établissant un peu partout des dépôts de Bibles, recrutant des colporteurs, obtenant même de l'archevêque de Bordeaux et de l'évêque d'Angoulême la permission de répandre, dans leurs diocèses, une version catholique du Nouveau Testament. Aussi, lorsque la Société biblique protestante fut fondée, en 1819, elle n'eut pas d'ami plus fidèle et plus généreux que Daniel Le Grand. Il apportait de même son concours à toutes les œuvres qui naissaient alors dans le protestantisme français.

(1) THIERSCH a rendu hommage au projet de réforme sociale de Daniel Le Grand, dans *Ueber den christlichen Staat* (Bâle, Schneider, 1875, pages 127, 253-254).

III

Le christianisme de Daniel Le Grand, qui lui inspirait de si généreuses ambitions de justice sociale et un pareil dévouement aux œuvres de l'Église, avait passé peu à peu, sous l'action de diverses influences, par de profondes transformations.

A son arrivée au Ban-de-la-Roche, sa piété, comme celle de son père, Jean-Luc, encore imprégnée de la mentalité religieuse du dix-huitième siècle, se résumait dans une soumission, très touchante, trop optimiste peut-être, à la « Providence ». Mais ce « christianisme aimable » ⁽¹⁾ ne devait bientôt plus lui suffire. Lié d'une amitié fraternelle avec Henri Oberlin, il allait, avec son ami, tenir des réunions religieuses dans les chaumières du Ban-de-la-Roche ; autour d'eux se réunissaient quelques familles auxquelles ils lisaient et expliquaient l'Évangile. Dans ces *veillées* intimes, la piété d'Henri Oberlin se révélait vigoureuse et profonde, et, à son contact, Daniel Le Grand se laissait insensiblement gagner à une conception moins superficielle et plus austère de la vie chrétienne. D'ailleurs, l'effort même qu'il faisait pour répandre autour de lui l'Évangile l'amenait, sans peut-être qu'il s'en rendît clairement compte, à s'en assimiler la substance.

Au cours d'un voyage qu'il fit en Allemagne, en 1816, Daniel Le Grand séjourna plusieurs semaines chez Schleiermacher. Auprès du grand penseur, il acquit une notion

(1) Henri MONNIER, *op. cit.*, page 9.

plus intime de la piété individuelle ; il comprit que, pour devenir l'instrument des rénovations auxquelles il rêvait de travailler, il devait posséder en lui-même, avec une plénitude toujours plus complète, cette vie chrétienne qui, après être restée longtemps engourdie, commençait à se réveiller dans les églises et s'affirmait, puissante déjà, dans quelques âmes.

Les hommes du Réveil (1) auraient difficilement consenti à séparer leur piété des croyances dont la prédication venait de renouveler leur vie religieuse. Leur foi, nette et ferme, s'appuyait sur des promesses de l'Évangile, parfois inexac-tement comprises, et sur un paulinisme que la nécessité de mettre en relief la grande doctrine de la justification par la foi avait forcément mutilé. Les Bost, les Malan, les Gaussen vivaient d'une foi inconsciemment identifiée avec quelques affirmations de la théologie paulinienne ; mais la pensée mystique de l'apôtre leur restait étrangère. Leur influence sur Daniel Le Grand fut très grande. Ses relations avec eux dataient des premiers jours du Réveil ; associé à leur œuvre, s'efforçant de propager, dans les églises d'Alsace, le mouvement qui, semblable à une vague puissante, déferlait sur les églises de France, il ne pouvait manquer d'admirer le sérieux, la fidélité, le rayonnement de leur christianisme et de s'assimiler, avec leur foi, les doctrines qui, d'après eux, lui servaient de support. Cependant, il n'accepta jamais de suivre certains de ses amis dans leurs innovations dogmatiques ou ecclésiastiques ; la théopneustie de Gaussen se heurta tou-

(1) L'on désigne généralement sous ce nom les hommes qui, gagnés les premiers au mouvement religieux qui se manifesta à Genève aux environs de 1815, devinrent, en Suisse et en France, les propagateurs et les hommes représentatifs du *Réveil*. L'on consultera avec fruit, sur les origines de ce mouvement, les *Mémoires* d'Ami Bost (Paris, Meyrueis, 1854), ainsi que l'ouvrage classique d'Édouard MAURY, *Le Réveil religieux à Genève et en France* (2 vol., Paris, 1892).

jours, chez lui, aux plus expresses réserves, et, lorsqu'il vit des chrétiens qu'il aimait et admirait se séparer de leur église pour organiser de nouvelles communautés, il en éprouva un profond regret.

Comme tous les hommes du Réveil, qu'ils fussent laïques ou pasteurs, Daniel Le Grand s'intéressait aux problèmes théologiques alors débattus dans les Églises. Par la correspondance qu'il entretenait avec Vinet, Verny, Adolphe Monod, Tholuck et bien d'autres encore, dispersés en France, en Suisse, en Allemagne, par ses rencontres avec ses amis, au Ban-de-la-Roche ou dans les assemblées religieuses, il démêlait sans peine et suivait dans leur développement et dans leurs conflits les divers courants théologiques de son époque. L'évolution de Scherer, la crise à laquelle elle aboutit, la secousse qu'elle provoqua dans les Églises devaient, un peu plus tard, retentir jusqu'au fond de son âme. Les convictions auxquelles il était arrivé, le prix qu'il y attachait et l'esprit dans lequel il les défendait et travaillait à les répandre ressortent clairement d'une lettre qu'il écrivit à Scherer peu après l'apparition de la *Revue de Strasbourg*, et dont il faut citer quelques fragments ⁽¹⁾ :

« Je sens depuis quelques mois le besoin de vous écrire et de le faire avec cette franchise dont j'use surtout avec les personnes que j'affectionne et que j'estime. Absents, je prends leur défense autant que ma conscience me le permet ; mais dans mes rapports directs avec elles, je leur dis par devoir des choses plus fortes que celles qui leur sont adressées par leurs adversaires...

« Chaque système a une cause morale, il y a une connexion intime entre lui et l'individualité de son auteur.

(1) Cette lettre est datée de septembre 1850.

Comme toute individualité est entachée de péché, il doit être attentif à examiner, avec une conscience éclairée par la lumière de l'Évangile, quelle portion de son système est de Dieu et laquelle est de lui. Le vôtre ne date pas d'aujourd'hui; vous l'avez nourri depuis nombre d'années, il a pris corps, il est devenu chair et os, et vous subissez son influence réactive tant dans votre doctrine que dans la manière dont vous envisagez celle des autres... Je dis avec vous que la négation du péché est pour ainsi dire la seule ou principale hérésie, parce qu'elle est la source d'où toutes les autres découlent; mais je vais encore plus loin, en admettant que le degré de profondeur et de clarté dans le sentiment de notre état de péché et de faiblesse détermine en grande partie le plus ou moins de vérité et de fidélité dans la doctrine... Oui, le manque de profondeur et de clarté dans le sentiment du péché provoque le rationalisme et sa manifestation dans les doctrines, les sympathies et les antipathies, et dans l'appréciation de l'homme et de l'individualité. Chaque indice que nous commençons à marcher dans cette voie doit être pour nous comme le cri d'une sentinelle qui nous avertit que nous sommes exposés à un grand danger. »

Et alors, après avoir décrit les emblèmes sous lesquels — alors que, précisément, il pensait à Scherer — lui étaient récemment apparus l'Ancien et le Nouveau Testament, en particulier deux colonnes de granit s'unissant en une voûte dont la croix du Christ est la clef, Le Grand continuait ainsi :

« Croyez-vous pouvoir consolider la clef de voûte en humanisant la Bible, en en retranchant des portions et amoindrissant d'autres et en substituant le noble accent de

la voix humaine à celui des écrivains sacrés dont le Seigneur a spécialement illuminé l'entendement, en surveillant encore d'une manière spéciale, par sa providence, la création et la composition du recueil d'écrits qui doivent fixer à jamais pour le monde les enseignements de Jésus et des Apôtres et que je puis donc appeler la Parole de Dieu? Par contre, dans le système de la dictée littérale par le Saint-Esprit, la Bible devient un bas-relief sur lequel la figure du Christ et de sa croix, se trouvant au même niveau que toutes les autres figures, reste ainsi cachée, souvent pendant quelque temps, et quelquefois pour toujours, à ceux que l'aspect du Dieu Sauveur, resplendissant d'amour et de miséricorde et mourant à la croix pour nous donner la vie et l'immortalité, aurait pu attirer de suite et à jamais. Heureux cependant les hommes chez lesquels cette croyance fortifie encore davantage la foi en Christ!

« Puissent les théologiens des deux camps porter le sacrifice de leurs vues particulières pour se dévouer uniquement et en commun au triomphe de l'Évangile et de son action génératrice sur tout être auquel la bonne nouvelle du salut en Christ peut être annoncée!... La période des luttes passionnées et des assertions hasardeuses et regrettables qu'elles enfantent est passée; il est temps d'entrer dans une ère de charité et de vérité, dans le fond et dans les formes, qui puisse édifier les âmes, les convaincre de péché et leur montrer le chemin du salut. »

Ce n'est pas seulement la foi de Daniel Le Grand que révèlent ces pages; elles reflètent la droiture et la générosité de son caractère, la noblesse de son âme, le respect qu'il témoignait aux convictions les plus différentes des siennes, son sens profond de l'unité de l'Église; elles montrent aussi la répugnance que lui inspirait l'idée d'une théo-

logie dont la valeur fût indépendante de celle du théologien ; tous ces aspects de sa personnalité doivent être notés, car ils revivront dans le petit-fils qui grandissait près de lui au moment où sa vie chrétienne s'épanouissait dans sa beauté et dans sa vigueur.

Cependant, avec les années, le christianisme de Daniel Le Grand, sans rien perdre de sa richesse, se simplifiera de plus en plus pour se résumer, au terme de cette évolution, en une personne et en un nom : Jésus-Christ. Quelques mots d'Adolphe Monod, que lui avait rapportés la duchesse d'Orléans⁽¹⁾, sur la présence personnelle du Christ dans l'Église, avaient révélé de nouveaux horizons à sa foi. Il semble que *Le Regard* de Vinet ait contribué, aussi, à éveiller dans son âme la soif d'une communion personnelle avec le Christ vivant. Quoi qu'il en soit, c'est vers ce but que tendront désormais, de tout leur effort, sa piété et sa pensée religieuse. La doctrine ne perdra pas de son importance à ses yeux, mais il ne lui sera plus possible de la séparer de la personne de Jésus-Christ, ni de lui reconnaître la moindre valeur là où elle n'est pas étroitement unie à l'obéissance à Jésus-Christ. C'est à développer, à affermir et à répandre cette conviction qu'il consacrera les dernières années de sa vie. Quelques mois avant sa mort, il distribuera encore, à des centaines de mille exemplaires, en France, en Allemagne, en Suède et même en Russie, de petites feuilles détachées qui resteront comme le testament spirituel de ce grand chrétien.

Leur titre est une question : *Qu'est le christianisme?*

(1) A la suite de circonstances qu'il serait trop long de rappeler ici, des relations très suivies s'étaient établies entre Daniel Le Grand et la duchesse d'Orléans. Au mois de juillet 1842, la princesse, en séjour à Plombières, se préparait à partir pour le Ban-de-la-Roche lorsqu'elle fut appelée à Paris par la mort du duc d'Orléans, tué dans un accident de voiture. Cf. Frédéric MONNIER, *op. cit.*

suivie d'une réponse : *Jésus-Christ!* que développe la confession de foi reproduite sur la première page. En tête de la seconde se lisent ces mots : « Christ est-il pour nous un Sauveur présent, et vivons-nous dans une communion filiale et directe avec lui? Question intime, adressée aux chrétiens de toutes les confessions, aux personnes de tout âge, de tout sexe et de toute position sociale. » Puis viennent les paroles dans lesquelles Daniel Le Grand, déjà sur le seuil de l'Invisible, résume sa foi. « Pour être un chrétien entier, s'écrie-t-il entre autres, il faut posséder Christ entier, dans la plénitude de sa puissance et de son amour. Sa divine doctrine ne peut être séparée de sa divine personne, ni la foi à son sacrifice sur la croix de la foi à sa présence et à sa grâce toujours prévenante et agissante sur notre vie... Le christianisme n'est pas seulement une doctrine, il consiste avant tout dans la foi bienheureuse en la personne divine de notre Seigneur Jésus-Christ, et tout spécialement en sa miséricordieuse présence auprès de qui-conque la réclame. La communion filiale et directe avec le Sauveur est le grand privilège du chrétien; sans la jouissance de ce privilège, il n'y a pas de christianisme. »

Enfin, à côté de quelques paroles d'Adolphe Monod et de Vinet, ce témoignage de Lavater :

« Mon cœur saigne en voyant les plus fervents et les meilleurs des chrétiens vouloir, non pas un Christ présent, mais un Christ futur, se le représenter comme par-dessus les étoiles, et si rarement là même où ils se trouvent...

« Parler du Sauveur, du dispensateur de la grâce, toujours comme passé et futur, jamais comme présent, c'est repousser la preuve la plus décisive de sa venue et le gage le plus certain de son retour, qui est l'expérience même de sa présence.

« Le résumé du résumé : *Avoir Christ ou désespérer.* »

Avoir Christ ou désespérer : c'est là, aussi, le résumé du christianisme de Daniel Le Grand. Alors que tant d'hommes du Réveil se laissaient entraîner à un dogmatisme sec et stérile, l'élan qu'il avait reçu d'Henri Oberlin, aux jours de sa jeunesse, n'avait cessé de le pousser à la conquête d'une foi qui fût avant tout une vie. La foi à laquelle il parvint ainsi montrera sa puissance de rayonnement par l'influence profonde qu'elle exercera sur Tommy Fallot, à l'heure de sa conversion.

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ANNÉES

L'ÉDUCATION

(1844-1862)

I

Daniel Le Grand habitait une maison d'apparence rustique, qui devait à son toit de chaume, semblable à celui de toutes les habitations du Ban-de-la-Roche, d'être appelée la *Chaumière de Fouday*. Depuis la mort de sa femme, Adèle Scherer, survenue en 1842, il y continuait, entouré des six enfants qui devaient lui survivre, son existence simple et austère. Son hospitalité était recherchée par tous ceux que la vie avait mis en relations avec lui. D'ailleurs, la chaumière était sur la route de Waldersbach où le souvenir d'Oberlin attirait un nombre croissant de visiteurs. Volontiers ceux-ci s'arrêtaient chez Daniel Le Grand ; bien vite ils étaient conquis par cette nature généreuse, par cet esprit ouvert à toutes les aspirations de l'époque, si ferme en même temps dans l'affirmation de ses convictions morales et religieuses ; près de lui, selon le mot du duc d'Orléans à

sa femme, ils pouvaient « oberliner à loisir » (1), mais peu à peu, ils prolongeaient leur visite ou leur séjour, non plus à cause des souvenirs que Daniel Le Grand gardait si vivants sur le patriarche du Ban-de-la-Roche, mais parce qu'à son contact ils étaient élevés dans un monde meilleur, où l'âme sentait passer sur elle un souffle purificateur.

M. et M^{me} Louis Fallot avaient passé à la Chaumière la première année de leur mariage. Quelques mois après la naissance de leur fils, ils s'installèrent dans une vaste maison, plus moderne d'apparence, toute proche de l'église et du cimetière, dont les grands ormeaux abritaient déjà plusieurs tombes qui leur étaient chères, groupées autour de celle de *Papa Oberlin*. C'est là que Tommy Fallot vécut les huit premières années de son enfance et que son âme s'ouvrit à des impressions dont les années n'effaceront jamais la trace.

« J'ai le privilège d'être un enfant du Ban-de-la-Roche, écrira-t-il plus tard. J'y ai grandi dans le rayonnement de la grande figure d'Oberlin. Ce voyant, qui passait ses nuits en prière, a renouvelé l'aspect matériel de mon pays natal. Il a creusé des routes, construit des ponts, changé des marécages en terres fertiles, couvert les coteaux arides d'arbres fruitiers... (2) »

Tout ce que Fallot enfant voit, en effet, ce qu'il découvre dans ses premières promenades autour de Fouday, les portraits et les gravures qui garnissent la chambre de son grand-père, tout lui parle d'Oberlin. Sur la route de Rothau, il entend le récit des labeurs accomplis par Oberlin pour mettre le Ban-de-la-Roche en communication directe avec la vallée ; au Pont de Charité, on lui parle de ce pasteur

(1) Frédéric MONNIER, *op. cit.*, page 12.

(2) *Simple Explication*, page 54 (*Christianisme Social*, page 244).

qui apprenait à ses paroissiens à tailler des pierres et à manier la truelle ; à l'église de Fouday, il aperçoit, sur le rebord de la chaire, le sablier dont Oberlin s'est toujours servi ; le maître, avec lequel il prend ses premières leçons, met entre ses mains la carte du Ban-de-la-Roche et les images de tous les animaux de l'univers qu'Oberlin faisait lui-même pour les enfants de ses chères écoles.

Au foyer, le nom d'Oberlin retentit sans cesse aux oreilles de l'enfant. Sa mère, qui se souvient de l'avoir vu dans son cercueil et qui a connu Louise Scheppler ⁽¹⁾, lui raconte bien des traits de sa vie ou de son ministère. Puis, dans les *leçons de religion* qu'elle s'est réservé de lui donner, elle lui fait apprendre, non seulement la liste des prophètes que, comme ses sœurs, il trouve terriblement longue, mais de beaux versets imprimés sur de petits carrés de papier, précieuses reliques de « Papa Oberlin ».

Enfin, dans les promenades que Daniel Le Grand aime à faire avec son petit-fils, l'aïeul conte à l'enfant les souvenirs d'autrefois. Ainsi se grave, dans le cœur de l'enfant, l'image du philanthrope mystique de Waldersbach ; son esprit très ouvert saisit sans peine les multiples aspects de la puissante personnalité dont le mystérieux parfum flotte tout alentour ; comment, dans la suite, ne comparerait-il pas, instinctivement, tout ministère pastoral à l'idéal de *pasteur-éducateur* dont a été imprégnée son âme d'enfant ⁽²⁾ ?

Tommy Fallot n'a pas encore quatre ans lorsque éclate la Révolution de 1848. Sans doute, il ne prête pas grande

(1) Louise Scheppler, d'abord servante d'Oberlin, devint, lorsqu'il fonda ses premières écoles, une des plus zélées *conductrices de la jeunesse*. Cette humble femme exerça, par le rayonnement de sa piété, une action profonde sur tous ceux qui furent soumis à son influence.

(2) « Il fut par excellence le pasteur éducateur, le pasteur paysan, le pasteur citoyen. » (Fallot, art. *Oberlin*, dans le *Dictionnaire de pédagogie*, etc., *loc. cit.*, page 2132.)

attention à ce qui se dit autour de lui. Chez son père comme à la Chaumière, il n'est question que de politique. Daniel Le Grand est trop clairvoyant pour ne pas avoir pressenti, depuis longtemps déjà, les catastrophes vers lesquelles l'égoïsme de bourgeois enrichis entraîne la France. A ceux-ci il reproche d'avoir semblé ignorer « qu'il existe à côté d'eux un peuple de trente-quatre millions d'êtres vivants, ayant des droits imprescriptibles à leur constante et paternelle sollicitude » (1). Aussi l'effondrement de la monarchie de Juillet ne le surprend-il pas. La question qui préoccupe, qui angoisse les vrais patriotes, au Ban-de-la-Roche comme ailleurs, est : que sera et que fera l'Assemblée nationale ? Beaucoup de protestants estiment que leurs églises et leur esprit doivent être représentés et leurs intérêts directement défendus à l'Assemblée. Dès l'ouverture de la campagne électorale, la candidature de Coquerel est mise en avant, puis celle de Verny, pasteur de l'Église luthérienne de Paris, que ses amis veulent présenter à la fois à Paris et dans le Bas-Rhin ; à ce sujet une correspondance, très active, s'établit entre M. Louis Fallot et ses amis de Paris : quel sera le programme du candidat ? de quelles personnalités acceptera-t-il le patronage ? une alliance sera-t-elle conclue entre son comité et le club catholique qui soutient la candidature de Lacordaire ? Ces questions, et bien d'autres encore, sont longuement débattues entre Paris et Fouday. Tommy Fallot ne comprend pas grand'chose à cette fièvre politique. Un fait le frappe cependant, un fait qui symbolise les espérances de rénovation sociale dont, autour de lui, tressaillent tous les cœurs.

« Il y a plus de cinquante-deux ans, racontera-t-il un jour — c'était un dimanche matin, j'étais alors un tout

(1) Lettre à Scherer, septembre 1850.

petit enfant — ma mère m'aidait à colorier des images ; c'était, en ce temps-là, une récréation fort usitée. Je peignais de mon mieux un cerf, et, à ses pieds, un étang... lorsqu'une fusillade éclata à deux pas de notre maison ! Je me jetai sur ma mère : — Maman, j'ai peur. — N'aie pas peur, mon enfant, ce n'est rien. C'est l'arbre de la liberté que l'on vient de planter (1). »

Dans cette vie d'enfant, l'arrivée d'un visiteur, chez les Fallot ou à la Chaumière, est un événement. Tantôt c'est un ami de Strasbourg, comme Cuvier ou Colani, tantôt c'est un ami de Paris, comme Adolphe Monod, ou de Genève comme Scherer. Parfois l'hôte attendu doit venir à pied, du Val de Villé ou de Saint-Dié, et Daniel Le Grand, prenant avec lui son petit-fils, va à sa rencontre. Tommy Fallot évoquera, longtemps après, dans une lettre à sa mère (2), le souvenir d'une de ces visites :

« Je me suis revu à l'âge de six ans, à côté de grand-papa qui recevait le vieux père Bost (3) sur le chemin de Saint-Blaise, au-dessus du blanchiment. Grand-papa m'a présenté en mettant sa main sur ma tête, et en disant : « Voilà mon petit-fils ! » Depuis ce jour-là j'ai su ce que signifiait l'expression *petit-fils*. Le père Bost a prêché à Rothau : un chien a aboyé dans la rue, les auditeurs ont tourné la tête et ont été grondés pour cela. Je n'assistais pas à la prédication, mais on a raconté cela le soir à Fouday. »

Cependant, les années s'écoulent, les leçons de M. Mar-

(1) *La Religion de la Solidarité*, page 208.

(2) 6 juillet 1886.

(3) Il s'agit d'Ami Bost, qui fut, à plusieurs reprises, l'hôte de Daniel Le Grand.

chal, l'instituteur de Rothau, deviennent insuffisantes pour un garçon de huit ans en qui se révèle une vivacité d'esprit extraordinaire. Le temps est venu de commencer des études sérieuses; pour un enfant du Ban-de-la-Roche, cela signifie qu'il faut dire adieu à ce qui a fait la joie et le charme de la première enfance. Malgré la discipline un peu rude du foyer et ce je ne sais quoi de compassé qu'une grande rigidité morale communique aux actes les plus simples de la vie de famille, et dont la nature ardente de Tommy Fallot aura toujours peine à s'accommoder, son cœur est bien triste au moment où il doit partir pour le collège. Il devra donc renoncer aux promenades en forêt ou sur les montagnes, avec ses petites sœurs ou avec son grand-père; c'est avec une inconnue qu'il devra dire sa prière du soir; au lieu des bonnes vieilles chaumières de Fouday, dont tous les habitants lui sont familiers, il sera seul, à huit ans, au milieu d'une ville étrangère! Et pourquoi toutes ces souffrances? ... Parce qu'il doit commencer le latin.

Il quitte donc *la maison* pour la première fois... Cinquante ans plus tard, il rappellera, en tête d'*Une Noble Entreprise*, la grande leçon qu'il avait apprise, tout petit, au foyer de sa première enfance :

« Tandis que j'écris ces lignes, j'évoque, ô ma mère, ton austère et chère figure dont le rayonnement a enveloppé mon enfance. La femme du foyer! nulle ne le fut plus que toi! Jamais tu ne sortais de ton foyer; tu en étais l'âme; tu en étais l'inspiratrice. Nous, tes enfants, nous savions de reste que la première place dans ton cœur nous appartenait, mais tu nous avais enseigné qu'à notre foyer la place d'honneur appartenait de droit aux autres, à ceux qui venaient y dire leurs besoins, y pleurer leurs souffrances ou tout simplement y chercher un peu de sympathie. Et

si l'on nous eût demandé ce que nous appelions avec tant de fierté : *la maison*, nous eussions répondu : *nous et les autres*.

« Telle était la puissance de cette quotidienne leçon de choses que, dès les jours de ma plus tendre jeunesse, et tout égoïste que je fusse, j'ai regardé *la vie pour les autres* comme la seule qu'il valût la peine de vivre ici-bas.

« Bénie sois-tu, ma mère, à cause de cela ⁽¹⁾ ! »

II

Le collège Galliard, où Fallot va demeurer huit années, était de fondation récente, mais il avait conquis déjà une réputation qui s'était étendue bien au delà des frontières de la Suisse. M. Galliard, directeur du collège cantonal de Lausanne, s'était séparé de cet établissement officiel après les événements de 1846, et, encouragé par quelques amis, au nombre desquels il faut nommer Vinet, avait fondé un collège secondaire libre. C'était au milieu de 1847 ; pendant cinquante ans, ce collège devait porter le nom de son fondateur ⁽²⁾.

Les jeunes gens de huit à seize ans pouvaient y faire, d'une façon complète, leurs études classiques. Répartis en quatre classes, divisées elles-mêmes en deux sections, non parallèles mais successives, « ils devaient recevoir, dans les deux premières années, des leçons d'histoire sainte, de langues française et latine, d'arithmétique, de géographie,

(1) *Une Noble Entreprise*, pages 8-9.

(2) Voir, pour les détails, *Le Collège Galliard et son fondateur* (Lausanne, 1901).

d'écriture, de dessin, de musique; à dix ans venaient s'ajouter des leçons d'allemand et d'histoire; à douze ans, des leçons de grec; à quatorze ans, l'étude de l'histoire sainte faisait place à une instruction religieuse préparant les catéchumènes à l'admission à la sainte Cène; l'étude des langues prenait un caractère plus littéraire et se complétait par des cours de rhétorique et d'antiquités; à l'arithmétique succédaient la géométrie et l'algèbre; la géographie recevait comme couronnement un cours de cosmographie et une introduction aux sciences naturelles » (1).

A son arrivée au collège, Fallot entre dans la deuxième section de la 4^e classe. Dès le début, il se montre assidu au travail et prend rang parmi les premiers. Il en sera de même pendant toutes ses études de Lausanne. Et pourtant les efforts d'une mémoire très rebelle arrachent parfois des soupirs à ce qu'il appellera plus tard sa paresse d'enfant (2). Sur les registres du collège, son nom n'est jamais accompagné, comme le sont parfois quelques autres, de remarques critiques sur son travail, sa conduite, son caractère. C'est manifestement un bon élève.

L'influence de M. Galliard, au foyer duquel Fallot vivra ses huit années de Lausanne, est bien faite, d'ailleurs, pour stimuler tout ce que l'enfant porte en lui de bon, d'ardent et de généreux. C'était un pédagogue de grande race que M. Galliard, et le petit-fils de Daniel Le Grand n'eût pu être confié à un maître plus excellent. En annonçant l'ouverture de son établissement d'instruction, J.-L. Galliard avait nettement indiqué dans quel esprit il entendait instruire et, surtout, élever les jeunes garçons qui lui seraient confiés. « L'éducation, écrivait-il, aura pour base les principes chrétiens. » Il ne s'agissait nullement, cela va de soi,

(1) *Le Collège Galliard...*, page 43.

(2) *Simple Explication*, page 42 (*Christianisme Social*, page 226).

de faire de l'école un moyen de propagande confessionnelle. Mais M. Galliard voulait que les maîtres, à commencer par lui-même, fussent pénétrés de l'esprit de l'Évangile et que les élèves se sentissent enveloppés d'une atmosphère de christianisme large et viril.

C'est donc à un foyer chrétien que Tommy Fallot passe les dernières années de son enfance. Il n'oublie pas, certes, son cher Ban-de-la-Roche et, une fois par an, aux vacances d'été, il en reprend avec joie le chemin. Mais peu à peu il s'attache profondément à M. Galliard, au collège et à Lauzanne; ses études l'intéressent de plus en plus; il a de bons camarades avec lesquels il joue à la *semelle*, à *saute-mouton*, au *cheval-mal-monté*, à la *courate*, à *pourri-croisé* et *pourri-perché*. Son cœur s'ouvre à la joie de vivre, de connaître, d'avoir des amis.

Les six premières années passent vite. En 1858, l'établissement est obligé de quitter la rue Saint-Laurent et de se transporter au Pré-du-Marché, dans une propriété, alors située presque à la campagne, que M. Galliard vient d'acheter. Fallot déménage avec le collège. Le voici dans sa nouvelle chambre, dont la fenêtre donne au midi, sur la cour qu'ombrage un beau marronnier. Il a treize ans : un âge où l'on commence à dédaigner les jeux de l'enfance et où l'on aspire à des divertissements plus nobles! Fallot vient de traverser cette crise. Il ne s'est plus senti fait pour les ébats de la rue Saint-Laurent, et avec trois amis de son âge, il a fondé une société littéraire : l'*Étude*.

Ne passons pas, sans nous arrêter, devant cette première éclosion, dans la vie de Fallot, de l'instinct d'association. L'acte de fondation porte ceci : « Le vendredi 8 janvier 1858, quatre élèves du collège libre (collège Galliard) décidèrent de former entre eux une société littéraire, et après l'avoir fondée de proposer à quelques-uns de leurs camarades de

s'adjoindre à eux. » Les quatre membres fondateurs furent : Tommy Fallot et Alfred Renevier en 1^{re} section de 2^e classe, Maurice Francillon et Auguste Bernus en 2^e section de 2^e classe. La première séance eut lieu, le 13 janvier, avec quatre autres élèves du collège qui s'étaient joints aux premiers.

Les *Étudiens* se réunissent chaque semaine dans le local que M. Galliard, partisan du droit d'association, a mis à leur disposition ; ils chantent, lisent les compositions en prose et même en vers qu'ils préparent à tour de rôle, récitent des morceaux d'auteurs célèbres, se livrent à des discussions parlementaires. Un comité, fréquemment renouvelé, préside aux débats et dirige la critique. Des procès-verbaux, les *Acta*, retracent consciencieusement le récit de ces séances, et un *pantologue* conserve, pour la postérité, les compositions jugées dignes de cet honneur. Un ruban rouge et bleu et un petit bonnet, dit *céréfis*, distinguent les *Etudiens* ; pendant quelque temps même, ils arborent, dans la rue, une casquette aux couleurs de la société.

Dès le début, Fallot prend une grande part aux travaux de l'*Étude*. Un jour, racontent les *Acta*, « Fallot déclame une ballade turque. On trouve qu'il devrait prendre des sujets comiques plutôt que toujours des sérieux. Mais à chacun son genre ». A plusieurs reprises la critique lui reproche d'être « monotone » dans son débit, de « regarder les planches ». Cependant, Fallot s'efforce de mieux réussir, et une composition intitulée : *Une Aventure dans les solitudes de l'Amérique du Sud* rencontre l'approbation générale. « Il nous raconte, disent les *Acta*, des scènes à la fois horribles et intéressantes. »

A la fin de 1858, Fallot est nommé président de l'*Etude*. Le *rapport du grabaud*, qui apprécie, plusieurs fois par an, la manière dont les membres du comité se sont acquittés de leur charge, caractérise ainsi la présidence de Fallot :

« T. Fallot, dès les commencements de sa présidence, a montré le zèle dont il a donné des preuves pendant toute la durée de sa charge. A la séance anniversaire, il nous charma d'un discours fort bien conditionné et remarquable par la nouveauté du genre dans notre société. On n'a presque pas eu de reproches à lui faire pendant sa présidence, et je l'en remercie cordialement, tout en pensant qu'aucun des membres ne pourrait en faire autant. »

Lorsque Fallot quittera Lausanne, ses amis de l'*Étude* lui témoigneront leur affection et leur reconnaissance, en lui conférant le titre de membre honoraire (1).

Ces années 1858 à 1860 ont, par ailleurs, une grande importance dans la vie de Fallot. C'est alors qu'il fait son instruction religieuse avec le pasteur Louis Bridel, un disciple de Vinet.

Lorsqu'il avait pris le chemin de Lausanne, en 1852, Tommy Fallot était un brave petit garçon, au cœur excellent et droit, mais il ne semble pas que jusqu'alors son âme eût ressenti des impressions religieuses très profondes. Cependant bien des semences, qui germeront plus tard, avaient été déposées en elle par les « leçons de religion » que lui donnait sa mère, par les cultes de famille de Daniel Le Grand, par l'évocation constante de la vie et de l'œuvre d'Oberlin.

C'est à Divonne, dans l'automne de 1854, que Fallot reçoit une première impression sérieuse. Adolphe Monod est là; pour obéir aux médecins, il a retardé son retour à Paris et fait une dernière cure; il donne plusieurs prédications pendant son séjour. Fallot, que son père ramène en

(1) Je dois ces détails sur la fondation de l'*Étude* et le rôle qu'y joua T. Fallot à l'extrême obligeance de M. Philippe Bridel. Il n'est que juste que je lui en exprime ici ma reconnaissance.

Suisse après les vacances, entend le grand prédicateur ; sa conscience d'enfant est remuée jusqu'au fond et, d'un bond, son âme ardente va jusqu'aux conséquences extrêmes de ce qu'il vient d'entrevoir : « Je ne pécherai plus », s'écrie-t-il.

A Lausanne même, l'influence personnelle de M. Galliard tend à fortifier ses désirs de vie religieuse ; c'est une action continue, qui enveloppe Fallot d'une atmosphère de piété chaude et sereine et le préserve des contacts prématurés avec le mal. Ainsi que Fallot le dira plus tard, M. Galliard « ne l'a jamais pris corps à corps » ; mais, s'il ne provoque pas une *conversion* qui, peut-être, eût été superficielle, lui aussi sème pour l'avenir, il soutient les élans féconds de ce cœur enthousiaste, tout en en réprimant doucement les écarts, et, surtout, il enseigne de bonne heure à l'enfant le respect de la femme et le respect du travail.

L'instruction religieuse de M. Louis Bridel renforce, à partir de 1858, l'influence bienfaisante de M. Galliard. Lorsque Tommy Fallot caractérisera le fruit de cet enseignement, il se servira d'un seul mot : *réveil*. Pour la première fois il se rend compte que des conflits s'élèvent entre les forces qui, dans les profondeurs de sa conscience, se disputent la souveraineté de sa vie ; la vie lui apparaît comme un combat, non pas seulement contre le mal grossier, mais contre l'indiscipline d'une nature ardente qui, si elle reste maîtresse de sa destinée, se laissera dominer par les impulsions les plus contradictoires. Il s'aperçoit qu'il lui faut, d'abord, se vaincre lui-même et qu'une pareille victoire ne peut être remportée que dans la force de Dieu. Il apprend ainsi, dans ces deux dernières années de Lausanne, à discerner quel doit être le but essentiel de son activité morale.

Diverses circonstances contribuent à rendre ses réflexions plus sérieuses encore. Daniel Le Grand meurt en mars 1859,

et ses dernières paroles, prononcées au milieu de souffrances et d'angoisses indicibles, redisent à tous les siens, avec une infinie tendresse, l'appel qu'il leur adressa toute sa vie : « Je vous aime tous en mon Sauveur; aimez-le, gardez-le avec amour; j'aime tendrement les petits et les grands, les riches et les pauvres, les bons, les saints, les pieux et les méchants. Je les aime tous en mon Sauveur, tous pour l'éternité. »

Puis, quelques mois plus tard, ce sont les conférences d'Ernest Naville sur la Vie éternelle (1). Fallot les entend; pour la première fois il est secoué par le frisson de la véritable éloquence, et il reçoit un choc qu'il ne pourra jamais oublier. Ce sont ensuite, en janvier 1860, les réunions de prières de l'Église libre qui lui font pressentir les joies saintes de la communion avec Dieu. C'est enfin, au printemps de cette même année, la fin de son instruction religieuse. A mesure qu'il s'en approche, il comprend mieux la grandeur et la sainteté de la Cène à laquelle il va être admis et éprouve des scrupules à communier aussitôt après la clôture de son instruction religieuse :

« Je pense beaucoup à la décision que je dois prendre, écrit-il à sa mère, mais je n'ai pas encore trouvé la solution. Je suis bien léger, chère maman; on me le reproche et moi-même je le sais; mais comment, malgré toute la légèreté possible ne réfléchirait-on pas lorsqu'il s'agit de commettre un acte si important qui, s'il est commis d'une manière irréfléchie, est un terrible sacrilège et peut nous mener à notre perte? Puis, je ne le sais que trop, jusqu'à présent ce n'est pas assez mon cœur qui a reçu les vérités chrétiennes, c'est trop mon esprit. J'ai encore bien besoin de me recueil-

(1) Ces conférences ont été publiées en un volume qui porte le même titre (Genève et Paris, Cherbuliez, 1861).

lire avant cet acte solennel; et maintenant je suis distrait et préoccupé par mes leçons d'abord, puis, un peu, je l'avoue, par la poésie. J'en lis dans mes moments perdus, de très bonnes sans doute, qui en temps ordinaire ne me feraient rien du tout, mais il me semble toujours que je devrais y renoncer pour d'autres choses plus sérieuses. Je me dis à chaque instant : quand j'aurai fini d'apprendre ce morceau, je ne lirai plus de poésies; puis elles reviennent également à la charge. C'est si agréable de savoir quelques belles poésies pour se les répéter de temps en temps! J'en sais maintenant de toute espèce, depuis Corneille à M^{me} Amable de Tastu...

« Mais ne va pas croire que j'emploie mon temps à cela, puisque toutes les poésies que je sais, je les ai apprises pendant mon indisposition. Et maintenant si j'apprends quelques vers, c'est ordinairement en me couchant ou en me levant. »

Les hésitations dont Fallot fait ainsi part à sa mère se dissipent peu à peu, et il communie pour la première fois, dans l'Église libre de Lausanne, au mois de juin 1860.

Vers le même temps, il reçoit un trésor que l'avenir fera fructifier : la première révélation de ce qu'il est appelé à devenir pour son peuple.

En 1857, pendant une course de vacances faite au château de Salm avec ses parents, il avait entendu lire quelques fragments d'un petit livre dont on parlait autour de lui avec admiration : *Les Paroles d'un croyant*. Il n'avait que treize ans, mais les paroles de Lamennais, écoutées ce jour-là, demeurèrent gravées dans son cœur. Une année se passe; il entre un jour à Lausanne chez un bouquiniste de la rue du Bourg; il trouve le même petit livre, l'achète, le lit, et cette lecture lui donne comme une commotion électrique. Une page, entre toutes, lui paraît écrite en lettres de

feu : « Jeune soldat, où vas-tu ? — Je vais combattre pour la justice, délivrer mes frères de l'oppression ⁽¹⁾. »

« Depuis ce jour-là, écrivit plus tard Fallot, je compris la grandeur des luttes qui s'imposent à notre génération, je pris en horreur l'iniquité sous quelque forme qu'elle se présente, et je jurai d'être fidèle à toutes les causes justes et saintes que Dieu placerait sur mon chemin, si impopulaires qu'elles puissent être au reste ⁽²⁾. »

C'est ainsi que les pensées maîtresses de son existence s'élaborent dans son âme. Pendant ces premières années de fermentation intérieure, d'une façon confuse et incohérente, mais avec puissance, il éprouve les sentiments et acquiert les convictions qui, vingt ans plus tard, détermineront son activité. Un de ces nobles cœurs, dont l'amitié laisse un parfum sur toute une vie, l'aide à entrevoir quelle sera sa tâche d'homme. Et lorsque, en 1893, écrivant *Simple Explication*, il jettera un regard en arrière, il aura conscience de ce qu'il doit aux impressions de sa seizième année.

« Oh ! les belles promenades de jadis, s'écriera-t-il alors. J'en réveille le radieux souvenir, et dans cette brume qu'il dissipe peu à peu se dessine un très pur et très noble profil de jeune fille.

« Il est faux que les sentiers du passé soient uniquement jonchés de feuilles mortes. Quand je me baisse, j'y ramasse avec émotion des perles de grand prix, et je remercie Dieu qui, après avoir fait scintiller les étoiles dans les cieux, n'a pas dédaigné de faire germer les chastes et naïves affections sur la terre.

« Ne méprisez pas les naïvetés de l'enfance, elles devien-

(1) *Paroles d'un croyant*, chapitre XXXVI.

(2) Lettre à l'*Étude* à l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation (23 décembre 1882).

ment les clartés rédemptrices de l'âge mûr. Nous nous aimions beaucoup, mais nous étions souvent bien graves parce que nous tâchions de résoudre ensemble des questions très difficiles auxquelles nous mettions tout notre cœur. Elle me disait un jour : « Quand vous serez un homme, « que ferez-vous ? » Je réfléchis une semaine, puis je revins tout joyeux : « Je servirai mon peuple. — De quelle façon ? « — Je ne sais pas au juste, répondis-je un peu confus... »

« Une autre fois, le soleil venait de se coucher derrière le Jura, sur la terre de France. « Regardez », me dit-elle. Invisible, il envoyait ses rayons en gerbe brisée colorer tout le paysage. Au fond du lac, les rochers de Naye et les tours d'Aï s'allumaient ; devant nous le massif de la Dent d'Oche, au profil taillé à coups de hache, flambait en rose. « Com-
« prenez donc, dit-elle, avec une expression que je n'oublierai jamais. C'est la France qu'il a éclairée en dernier
« lieu, mais dès qu'elle a été éclairée, tout a resplendi. La
« France sera la dernière nation conquise au Christ, mais,
« lorsque sa lumière se lèvera sur elle, le monde entier sera
« illuminé ! »

« Trente-trois ans se sont écoulés. Que de fois, depuis lors, ne me suis-je pas répété cette parole ! Et cette prophétie, que mon cœur d'enfant recueillait pieusement, réchauffe encore aujourd'hui mon courage si près de faiblir... (1). »

Toutes ces influences semblent se condenser dans l'émotion que lui font éprouver, peu de temps avant son départ de Lausanne, des vers de M^{me} de Pressensé, et cette émotion est si profonde que le souvenir lui en reviendra quelques semaines avant sa mort :

« Connais-tu le *Psaume de la vie* ? Il a été comme une

(1) *Simple Explication*, pages 42-43 (*Christianisme Social*, pages 227-228).

révélation pour moi lorsque j'avais seize ans. C'était pendant mes derniers temps de Lausanne. Mes yeux tombèrent un jour sur cette poésie de M^{me} de Pressensé, elle m'enflamma d'un grand enthousiasme.

... Marche ! et que chaque jour te trouve à son aurore
Plus près du but sacré, le flambeau dans la main.
Agis, le temps est court, il se hâte et dévore
Ce qui n'est pas réel, immortel et divin...

Que ton pied sur le sol laisse une noble empreinte,
Et peut-être, suivant tes sentiers après toi,
Quelque esprit agité par le doute et la crainte
Retrouvera l'espoir, le courage et la foi...

« Je déclamais cela à pleine voix pendant les vacances qui ont suivi mon retour de Lausanne, en revenant de Waldersbach à Fouday. Oh ! les temps passés, je me souviens encore si bien⁽¹⁾ ! »

III

M. et M^{me} Fallot-Le Grand s'étaient résolus à envoyer leur fils à Paris, pour qu'il y fit, au lycée Bonaparte, les classes de rhétorique et de philosophie. M. et M^{me} Edmond de Pressensé avaient accepté de le prendre comme pensionnaire, en même temps qu'un autre jeune homme du même âge, Gabriel Monod. Un étudiant en théologie, récemment sorti de la Faculté de théologie de Montauban, M. Charles Babut, désireux de compléter ses études avant de prendre la charge d'une église, devait servir de précepteur aux deux jeunes gens et s'installer avec eux dans un petit apparte-

(1) *Entretiens de Pentecôte 1904.*

ment contigu à celui que M. et M^{me} de Pressensé occupaient avec leurs enfants⁽¹⁾.

Tommy Fallot arrive à Paris au début d'octobre 1860. Dès les premiers jours, il est conquis par le milieu où il va vivre deux années « incomparables »⁽²⁾ et, tout en travaillant avec zèle, il s'abandonne sans effort aux jouissances de l'intelligence et du cœur que lui offre à profusion sa nouvelle vie.

Edmond de Pressensé était alors « au premier épanouissement de son talent et de sa renommée... Tout en consacrant le meilleur de lui-même à la double cause du christianisme évangélique et du développement des églises libres, tout en ne négligeant ni le soin des pauvres, ni la cure d'âmes, tout en jouant un rôle actif dans les sociétés religieuses et les réunions pastorales, il ne croyait pas que rien de ce qui est digne de passionner l'humanité : liberté politique, réformes sociales, art, littérature, pût lui rester étranger. C'était bien l'âme la plus chrétienne à la fois et la plus séculière qui fût jamais. Sa foi religieuse était le foyer de sa vie ; mais il n'en enfermait pas les flammes derrière les murs du sanctuaire, il les laissait rayonner sur le monde »⁽³⁾.

Tommy Fallot est, dès l'abord, fasciné par ce vif éclat. A l'heure des repas, aux conversations du soir qui le réunissent, ainsi que ses compagnons, au cercle de famille, il écoute avidement ce que M. de Pressensé raconte des grandes batailles d'idées qui passionnent alors le monde. Quel contraste avec les années de Lausanne ! Là-bas, c'était la vie calme, sereine, le travail tranquille, le recueillement presque facile, l'unité d'attention et d'efforts maintenue sans

(1) Voir, dans la *Revue Chrétienne* de mai 1891, une lettre de M. Gabriel Monod. Cf. la brochure du même auteur, *Madame Edmond de Pressensé* (Paris, Fischbacher, 1904).

(2) Le mot est de M. Gabriel Monod.

(3) *Revue Chrétienne*, mai 1891, page 383.

de trop pénibles luttes. Ici, c'est l'existence dans la fièvre et le bruit; pour une âme ardente, c'est chaque jour un nouveau sujet d'indignation ou d'enthousiasme; ce sont mille nobles préoccupations sollicitant à la fois l'esprit et le cœur, c'est la perpétuelle tentation du dilettantisme, l'indiscipline intellectuelle presque inévitable, l'âme entraînée à vivre à la surface d'elle-même dans le désir toujours insouvi d'enthousiasmes toujours nouveaux.

« La conversation de M. de Pressensé, dit encore M. Gabriel Monod en évoquant les souvenirs lumineux que Fallot et lui avaient conservés de ces deux années, aussi brillante, aussi animée pour les siens qu'elle l'était dans les cercles étrangers les plus choisis, tour à tour spirituelle ou pathétique, grave ou enjouée, fréquemment mêlée de lectures à haute voix, nous ouvrait tous les horizons de la vie et de la pensée. Théologie, philosophie, politique, poésie, tout ce qui est digne d'être admiré et aimé, il nous le faisait admirer et aimer avec lui, soit qu'il nous parlât de Vinet ou de Neander, soit qu'il nous répâtât en rentrant des séances du Palais-Bourbon, les protestations éloquentes des Cinq contre le despotisme impérial, soit qu'il nous lût des fragments des *Misérables*, des articles de Sainte-Beuve ou des vers de la *Légende des Siècles*. Tous les quinze jours, il réunissait chez lui quelques jeunes gens pour discuter avec eux des questions de littérature, de philosophie ou de morale⁽¹⁾. »

Tandis que M. de Pressensé exerce, sur les jeunes gens qui vivent à son foyer, cette action entraînante et chaleureuse, une autre influence, moins apparente, plus intime, plus profonde aussi, les pénètre peu à peu et, sans le vouloir, les conquiert tout entiers. M^{me} de Pressensé a trente-

(1) *Revue Chrétienne*, mai 1891, page 354.

quatre ans. Brune, grande, élancée, elle se tient toujours un peu inclinée, comme si elle était gênée de sa haute stature. Sa timidité et sa réserve semblent d'une toute jeune fille. Ses yeux très doux, au regard profond et lumineux, se voilent, à l'ordinaire, de leurs longs cils. Elle se mêle rarement à la conversation générale et, lorsqu'elle y prend part, c'est le plus souvent d'une voix assourdie et hésitante; mais si quelque sujet fait vibrer une corde profonde de son âme, sa voix devient expressive, et son visage s'illumine de la lumière intérieure. Sa présence suffit à chasser les pensées mauvaises. De tout son être moral et physique se dégage un tel rayonnement de pureté qu'auprès d'elle on se sent contraint de s'ouvrir à l'idéal le plus élevé.

Tommy Fallot ne tarde pas à subir le charme exquis de cette noble femme et bientôt son cœur, si sensible à la beauté morale et si altéré d'affection donnée et reçue, s'attache passionnément à celle qui doit un peu lui servir de mère et qu'il aime bientôt filialement. Il la laisse pénétrer dans le tumulte de son âme et de sa pensée; d'ailleurs, elle déchiffre sans peine cette nature si riche, mais exaltée, et elle essaie, de sa main délicate et tendre, de mettre un peu d'harmonie dans le désordre de ces impressions, de ces ambitions, de ces rêves d'avenir. Mais, par son action même, elle achève de se révéler, et Fallot entrevoit les luttes et les souffrances dont l'âme de M^{me} de Pressensé est alors toute meurtrie. Elle est en pleine crise religieuse; les anciens fondements de sa foi se sont écroulés; une seule certitude lui reste, celle de l'amour de Dieu; sa conscience et sa pensée cherchent encore les nouveaux points d'appui que Charles Secrétan l'aidera à trouver quelques années plus tard; parfois, dans son rude labeur pour atteindre la vérité, elle se sent désespérément seule. Tommy Fallot devine ce drame intérieur, il se lamente de l'impuissance de son affec-

tion en face d'une pareille détresse et d'un si terrible combat; parfois même, il se révolte contre une souffrance dont il mesure, de jour en jour plus nettement, l'intensité, mais il est subjugué par cet amour passionné du vrai, par cette loyauté dans la recherche, par cette horreur de ce qui n'est que formule mensongère, par ce refus d'accepter aucune croyance qui ne traduise une réalité morale vécue. L'esprit de Fallot, naturellement hostile à l'intellectualisme, est entraîné par cet exemple à une opposition violente contre tout ce qui, dans les croyances de l'époque, lui paraît factice ou artificiel.

Un autre sentiment, aussi profond, quoique de nature différente, s'empare de son cœur : une amitié très tendre pour Gabriel Monod, son camarade d'études, le compagnon de sa vie. Ces deux âmes généreuses et loyales sont faites pour s'aimer et bientôt les liens les plus étroits les attachent l'une à l'autre. Gabriel Monod subit, lui aussi, les influences qui rayonnent du foyer dans l'intimité duquel il a été admis. Il y vit « dans une disposition constante d'enthousiasme et de ferveur, enthousiasme pour les idées, l'art, la philosophie, la politique; ferveur au travail, ferveur religieuse, ferveur de charité » (1). Les deux amis vibrent à l'unisson. Cependant, la fougue, la véhémence, l'exaltation presque continue de l'un, se heurtent chez l'autre à un souci constant de la beauté de la forme et de la mesure dans l'expression, à une volonté sans cesse affirmée de garder l'équilibre, à une plus grande discipline naturelle du cœur et de l'esprit. De là, de brusques et courtes tempêtes qui viennent fondre sur cette amitié que, loin de la mettre en péril, elles laissent plus fraternelle et plus tendre que jamais. Si Fallot éprouve, alors, quelque amertume à

(1) G. MONOD, *Souvenirs d'adolescence* (Paris, Fischbacher, 1903).

la pensée qu'il n'a pas été compris, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il y a peut-être de sa faute et que son affection passionnée se montre, parfois, un peu exclusive et jalouse.

« Il y a, écrit-il un jour à son ami, quelques mots qui m'ont peiné dans ta lettre. Ta sœur m'avait dit le matin même que l'idée du cours d'histoire était finie pour toi. J'ai compris tout de suite quel devait avoir été ton chagrin après avoir fait tant de rêves à propos de ce projet ; mais j'ai senti aussi que la manière aigre et ironique dont je m'étais servi pour défendre une opinion contraire à la tienne mettait pour le moment entre nous une barrière, t'empêchait de venir me raconter à cœur ouvert ta déception et te faisait au contraire sentir avec plus d'amertume le peu de cas que tu devais faire d'un ami qui, depuis quelque temps, s'était occupé de combattre et de railler tous tes désirs plutôt que de les seconder.

« Ta lettre qui m'est arrivée le même soir m'a laissé entrevoir, en m'annonçant la nouvelle, assez de découragement pour ce qui concerne mon amitié et peu de confiance. Je sais que je l'ai mérité, et que j'ai mérité bien plus encore ; il en est d'autres aussi dont l'affection m'abandonnerait que je ne pourrais le trouver injuste. Mais, bien heureusement, ce n'est pas par des propositions mathématiques et des rétributions légales que l'on aime. Vos deux bonnes lettres⁽¹⁾ me l'ont fait sentir et, si je ne vous ai pas immédiatement répondu, c'est que j'avais peur de me laisser aller à une émotion passagère et d'exprimer des sentiments exagérés ; j'aurais encore voulu attendre afin de pouvoir vous dire avec plus d'énergie la peine que me causent beaucoup de choses qui sont venues attrister vos deux cœurs de

(1) Une lettre de M^{me} de Pressensé accompagnait celle de Gabriel Monod.

frère et de mère ; mais j'ai pensé que, si je mettais un plus long délai à vous répondre, vous me croiriez froid ou froissé, ce que, pour tout au monde, je ne désirerais pas. Je viens donc vous présenter le peu que j'ai encore acquis : le désir énergique de ne plus tout gâter par mes moqueries et mon amertume et de faire tous mes efforts pour être, durant le mois qui va s'écouler, avant que nous ne nous séparions, un vrai fils et un vrai frère (1). »

Puis, lorsque les nuages se sont dissipés, Tommy Fallot recommence à goûter toutes les joies de l'affection qu'en dépit de son humeur parfois « fantasque » chacun ne cesse de lui témoigner.

Il apporte la même passion et la même fougue dans ses études que dans ses affections. M. Babut s'efforce de discipliner cette intelligence qui voudrait tout apprendre à la fois et de concentrer les efforts de son élève sur la préparation du baccalauréat, que l'on passait alors à la fin de la classe de philosophie. Fallot a l'esprit ouvert, alerte, curieux ; il rencontre cependant quelques difficultés. Son style, où se reflètent les bouillonnements de son âme et de sa pensée, désespère son professeur de rhétorique qui le menace des pires catastrophes. Un jour, l'élève lui apporte une analyse littéraire, une comparaison de l'*Iphigénie* de Racine et de celle d'Euripide. Pauvre composition française ! elle lui revient, les marges surchargées de notes de ce genre : *jargon, mal écrit, que de mots pour une phrase si simple ! barbare ! vous faites le précieux donc ! on voit régner chez vous l'ithos et le pathos !* Et voici la critique générale qui résume toutes les corrections dont la sévérité paraît assez justifiée : « Vous êtes dans une voie de dévergon-

(1) Lettre écrite, au printemps de 1862, pendant un court voyage en Angleterre.

dage intellectuel dont il faut vous hâter de sortir. Il n'y a dans ce devoir ni plan, ni juste observation des traits qui marquent la différence entre les deux personnages. Le style est détestable, confus, maniéré, précieux, prétentieux. Revenez aux bonnes sources, et laissez à la queue du romantisme les belles phrases auxquelles vous semblez vous complaire. »

Une autre fois, c'est une dissertation littéraire qui mérite une appréciation presque aussi sévère : « *De omni re scibili, et quibusdam aliis*. Vous ne saurez composer que quand vous aurez un plan, que vous vous y tiendrez au risque de sacrifier les deux tiers des idées que le sujet éveille. De plus, il faut apprendre à écrire avec précision et clarté. »

Les critiques les plus dures ne parviennent pas, au reste, à décourager le jeune Ban-de-la-Rochois qui veut apprendre à écrire en français. Il essaie de faire mieux, et il finit par y réussir. « Du travail et de l'intelligence, écrit son professeur en marge d'une dissertation. Vous avez raison toutes les fois que vous ne poussez pas votre idée à outrance. Style négligé, pas toujours sûr, mais cette fois du moins, vivant et animé. »

Les vacances n'arrêtent pas le zèle de Tommy Fallot. A vrai dire, il se résigne difficilement à n'étudier qu'en vue de l'examen.

« La plus grande partie de ma semaine s'est passée dans ma cellule de travail, mande-t-il à Gabriel Monod ⁽¹⁾. J'y ai fait connaissance avec les Juifs pour qui j'ai pris une certaine affection, et dont j'ai mieux saisi et accepté le rôle de dépositaires de la vérité.

« J'ai aussi été captivé par les Égyptiens et surtout par la grandeur des Assyriens. C'est vraiment grandiose le passage où Ézéchiél, ou je ne sais quel prophète, parle de la

(1) Août 1861.

ruine de Ninive : *O roi d'Assur, vos généraux se sont endormis, vos princes ont été ensevelis dans le sommeil...* (1). Il n'y a pas de poète ni d'historien, me semble-t-il, qui frappe autant notre esprit par la peinture de ces grands empires que les prophètes. L'année prochaine, quand le bachot sera passé, il faudra que je les étudie quelque peu. O malheureux bachot ! on ne sait où donner de la tête : ici, les versions, les discours qui me feront inmanquablement retoquer, si je n'en fais presque chaque jour ; là le grec, là l'histoire, là les sciences ! *Laborare, laborare, semper laborare !* Je ferai tout pourvu que Dieu ne m'envoie pas la grande épreuve, ou que, s'il me l'envoie, il me fasse si chrétien et me donne une telle vie intérieure que je puisse la supporter calmement. Car alors ne gagnerais-je pas au change ? Je suis si froid dans ma religion que j'ose à peine dire oui. Au reste, il y a de l'autre côté mes parents et mes amis qui n'y trouveraient pas la même récompense, et pour lesquels je suis décidé à si bien lutter que je mette, avec l'aide de Dieu, la chance de mon côté. »

A Pâques 1862, un voyage en Angleterre lui apporte un peu de détente et de repos. Il passe ses journées à la National Gallery, au British Museum ; il éprouve d'intenses jouissances artistiques. De Londres, il va à Oxford, puis revient à Paris pour achever de se préparer à ce « malheureux bachot ». A mesure qu'il approche de la fin de ses études, il se sent envahi par une insurmontable lassitude, conséquence d'un travail trop dispersé. Il s'en ouvre à Gabriel Monod, alors absent de Paris :

« Jamais, je crois, je ne me suis trouvé dans un tel état d'apathie dès qu'il s'agit de faire un effort sérieux... Ce

(1) Nahum 3 : 18.

n'est pas le temps qui m'a manqué pour t'écrire, mais plutôt l'énergie et l'activité... Ne me gronde pas trop, cher ami, de cet aveu de paresse; si tu savais combien j'en souffre, tu ne te fâcherais point contre moi... »

Le jour de l'épreuve arrive enfin, et Tommy Fallot en sort vainqueur. Son succès ne fait que raviver son désir de tout savoir. Il est à peine en vacances qu'il forme de nouveaux projets : « Que de choses à faire ! Tout étudier, ne rien négliger, puis se mêler aux hommes, apprendre à les connaître, comprendre ce que c'est qu'agir pour leur vrai bien. Que de choses ! Mais je veux avoir du courage ; sciences, théologie, histoire, tout y passera... (1). »

Son ambition, pendant ces années de Paris, ne se borne pas à acquérir une solide culture classique. Il veut se préparer à vivre une vie digne de ce nom, et il rêve de conquérir à son idéal tous les jeunes gens dont l'existence est mêlée à la sienne. Une lettre qu'il écrit à Gabriel Monod au début de 1862, révèle la place que tient dans son esprit cette préoccupation :

« J'aurais voulu te dire avant ton retour beaucoup de choses qui, dans les lettres, s'expriment mieux que de vive voix. Je te remercierai une autre fois de tes affectueuses et tendres lignes.

« Mais voici une belle devise que j'aimerais que nous deuxussions mettre en pratique : Ἀληθείην ἐν ἀγάπῃ (2); c'est-à-dire que, dès que la moindre parcelle de vérité nous sera connue, nous nous efforcions de la faire connaître aux autres et que nous ayons un égal amour de la vérité et des hommes.

« L'autre jour on s'est moqué de ma foi en notre géné-

(1) A Gabriel Monod, été 1862.

(2) Ephés. 4 : 15.

ration. J'ai déclaré que nous ferions de grandes choses, et je le crois; nous sommes deux ou trois qui croyons et voulons croire de plus en plus et nous appuyer de plus en plus sur la force divine. Nous serons le sel de notre génération. Mais pour cela il ne faut pas que nous restions oisifs, il faut que nous rassemblions cette sainte cohorte dont parlait M. Dhombres et que nous recrutions sans cesse de nouveaux compagnons de combat. Cela veut dire en pratique (et je t'en prie, ne refuse pas ce plan de vie avant d'y avoir mûrement réfléchi) qu'outre l'amour qui nous animera, durant ces six mois, pour nos études, nous devons nous efforcer d'être de vrais apôtres de la vérité parmi la jeunesse que nous voyons. C'est ainsi, me semble-t-il, que nous suivrons l'exemple de cet homme dont parle la parabole et qui, ayant reçu dix talents, en ramassa dix autres. Sois sûr, de plus, qu'en voulant faire du bien aux autres sérieusement nous nous en ferons toujours plus.

« Mais ce ne seront pas des discussions sans fin sur la politique ou la philosophie, ce ne sera aucune discussion *théorique* qui fera grand'chose. Il me semble que cette méthode ne vaut rien et qu'à nous deux il s'agit d'en trouver une autre. Je crois en comprendre une autre : ce serait de ne s'avancer dans ses affirmations qu'en s'appuyant constamment sur des données de la conscience de son adversaire; puis, surtout, de témoigner de l'affection et d'en avoir vraiment. Comme M. Babut va nous être utile! Il faudra bien méditer aussi ce que dit M. Dieterlen : en fait d'amour du prochain, il y a peu d'hommes qui sachent comme lui vous le communiquer. De plus, nous ferions peut-être bien d'entrer en correspondance avec lui. Enfin, il faudra tâcher de s'unir à quelques jeunes gens comme Buisson, etc. (1).

(1) M. Ferdinand Buisson fréquentait les réunions de jeunes gens dont il est parlé plus haut (Voir page 46).

« Ainsi, nous organiserions la sainte croisade. Dieu sera notre chef et notre guide; il nous a donné une belle âme pour nous exciter; ce serait un péché, entourés comme nous le sommes, que de rester dans notre coquille, égoïstes et froids. Notre génération est, dit-on de toutes parts, bien semblable à celle du temps d'Auguste; si nous pouvions avoir le caractère et la foi de saint Paul, nous ferions de grandes choses. »

Gelée blanche, écrira douze ans plus tard Tommy Fallot, dans une note intitulée : *Abrégé de ma véritable vie*, pour indiquer quel fut, d'après lui, le résultat de ses années de Paris. Au premier abord, après la lettre qu'on vient de lire, ces deux mots paraissent difficiles à comprendre. Bien peu de jeunes gens ont, à la fin de leurs *humanités*, une semblable conception de la vie. Et puis, n'est-ce pas l'influence de M^{me} de Pressensé qui, prolongeant la secousse provoquée par les *Paroles d'un croyant*, a fixé définitivement, dans l'âme de Fallot, l'enthousiasme de l'humanité ? Auprès d'elle, ce sentiment a pris, du reste, une forme particulière : il est devenu amour profond des pauvres. C'est là ce qu'au soir de sa vie Tommy Fallot déclarera devoir à M^{me} de Pressensé.

Cependant, à y regarder de plus près, on s'aperçoit que le jugement porté par Fallot sur sa « véritable vie » de Paris, de 1860 à 1862, révèle une connaissance très exacte de l'histoire de son âme. A son arrivée à Paris, il portait en lui des germes de vie spirituelle près d'éclorre, il avait pris des résolutions viriles, se jurant de leur demeurer fidèle. Que deviennent, pendant les deux années qui suivent son départ de Lausanne, ces germes et ces résolutions ? Il y a des élans en tout sens, des aspirations incessantes, des programmes de vie toujours nouveaux; mais la

continuité manque dans l'action et l'harmonie dans l'effort. Les résolutions de Lausanne sont paralysées par cet enchevêtrement de désirs élevés et d'ambitions généreuses. On voit se manifester ici, dans les tendances psychologiques que Fallot a héritées de ses ancêtres, la prédominance très nette de l'élément Fallot sur l'élément Le Grand. « J'ai été beaucoup plus Fallot que Le Grand, dira-t-il lui-même. Les Le Grand ont des vertus sérieuses, beaucoup plus de rigidité morale; ce sont des hommes de devoir. Les Fallot ont quelque chose de génial que je n'avais pas, avec un peu de légèreté. Je tenais d'eux tout ce que j'avais d'ardeur, mais rien de réfléchi (1). » A Paris, sa *nature* le fait déjà souffrir, pas assez cependant pour qu'il comprenne qu'elle ne peut servir, telle quelle, de sanctuaire à la vie dont l'idéal le hante et qu'il doit attendre de Dieu, en lui-même, une nouvelle création. Avant d'en arriver là, il devra traverser encore d'autres tempêtes et d'autres souffrances.

Mais au moment même où la « gelée blanche » semble empêcher la maturation de si beaux germes, de nouvelles semences sont déposées dans son âme. Un nom vient d'apparaître pour la première fois dans une de ses lettres, le nom de M. Dieterlen. Tommy Fallot a, de tout temps, connu Christophe Dieterlen. Celui-ci dirige, avec son beau-frère Gustave Steinheil, l'industrie cotonnière de Rothau, à quelques kilomètres de Fouday. Il est l'ami de M. Louis Fallot. D'un bout de l'année à l'autre, les rencontres sont fréquentes entre la famille Fallot et les habitants de l'*Enclos* (2). Mais à l'époque des vacances, lorsque les enfants dispersés à Strasbourg, à Paris, à Lausanne, à Genève, ren-

(1) *Entretiens de Pentecôte 1904.*

(2) Voir sur la vie à l'*Enclos* : Pierre DIETERLEN, *Gustave Steinheil* (Paris, Berger-Levrault, 1907).

trent à leurs foyers, elles deviennent presque quotidiennes, et c'est en jouant avec les fils aînés de M. Dieterlen que Fallot s'est peu à peu rapproché de l'homme qui va exercer une action si profonde sur sa vie et sur sa pensée.

C'est, semble-t-il, pendant l'été de 1861, qu'un premier contact s'établit entre Christophe Dieterlen et Tommy Fallot. Ni l'un ni l'autre ne pressentent de quels liens leurs vies morales vont bientôt s'unir. Ils ont, au hasard de leurs rencontres, de premières conversations dont Fallot sort fasciné. Il devine, dans cette âme, une si extraordinaire puissance de sympathie ! Il lit les quelques traités que M. Dieterlen a déjà publiés, les médite, et sans qu'il en ait clairement conscience, leur substance pénètre jusqu'aux régions profondes où se prépare sa personnalité de demain. Puis, il repart pour Paris, et c'est sa dernière année de travail fiévreux et de réflexion intense mais indisciplinée. Il lit beaucoup, et ses lectures le laissent tantôt croyant, tantôt sceptique. Rien ne lui fait oublier, pourtant, le mystérieux attrait éprouvé auprès de Christophe Dieterlen, et lorsque, le baccalauréat passé, il quitte Paris pour retrouver la vie paisible du Ban-de-la-Roche, il ne peut résister longtemps à l'ascendant de l'ami retrouvé ; dès lors, il est et il reste — oh ! non pas sans luttes, sans abandons momentanés et sans souffrances, — le disciple de celui que, jusqu'à sa mort, il appellera : *mon maître*.

Tous ces mouvements de son âme se reflètent dans quelques pages adressées à Gabriel Monod en octobre 1862 :

« Ta lettre me fait voir plus clairement encore deux choses que je savais du reste : que, *primo*, je suis encore fort inhabile dans l'art d'exprimer et de faire comprendre mes pensées et mes impressions ; que, *secundo*, tu as tou-

jours un certain défaut, dont je t'ai déjà trouvé plusieurs fois coupable, d'exagérer ma versatilité et, à chaque impression un peu vive que je ressens, de me dire que je change.

« Il faut, en effet, que j'aie singulièrement dénaturé mes impressions et que ta disposition ait encore augmenté cette métamorphose involontaire de la réalité pour que, du simple récit ⁽¹⁾, un peu exalté, je l'avoue, de mes sentiments et de mes pensées, tu aies tiré avec malice l'ironique conclusion qu'une nouvelle conversion s'est opérée en moi et que, pour la quatrième fois depuis le commencement de cette année, la girouette a tourné du nord au sud, de l'orient à l'occident. J'avoue à ta décharge que j'ai maladroitement mêlé, dans mon enthousiasme un peu trop vif, deux impressions entièrement différentes *quant à leur source et quant à leur effet*.

« Ce que j'ai eu de plus précieux durant ces vacances a été sans contredit les conversations de M. Dieterlen. Tu dois toi-même avouer que, longtemps d'avance, j'avais assigné une grande latitude aux changements que pourrait produire le commerce de M. Dieterlen. Au reste, calme-toi : quelque prédit qu'ait été ce changement, quelque légitime par conséquent, il est bien peu visible et je n'ai guère changé depuis le commencement des vacances.

« Or, pour en revenir au sujet en question, une des seules conversations avec M. Dieterlen qui m'ait vraiment remué et qui ait eu, je crois, une action immédiate (quoique peu visible) sur mon esprit, plutôt que sur ma volonté, a eu lieu peu de jours avant la visite des... Comme je te l'ai dit, elle a donné à mon esprit la satisfaction d'être d'accord avec

(1) Gabriel Monod venait de faire un séjour à Fouday. — L'on retrouve dans cette lettre des traces de l'amertume à laquelle Fallot se laissait entraîner, lorsqu'il se croyait incompris. Mais, ainsi qu'il a été dit plus haut, ce n'était qu'une bourrasque passagère.

mon cœur qui n'avait presque jamais renoncé à la prière. (Ma prière était, à la vérité, languissante, comme maintenant encore elle l'est ordinairement; mais autant que possible, depuis un mois avant mon départ de Paris, je récitais le soir l'oraison dominicale, me répétant sans cesse que Jésus-Christ, dans son état de sainteté absolue, avait dû avoir des lumières sur le monde moral dont notre pauvre esprit eût été ridicule de faire abstraction.)

« Est-ce là un si formidable changement ? Je priais, sans comprendre comment Dieu pouvait exaucer ma prière. Soudain, je comprends plus clairement que jamais pourquoi et comment il le peut; et cette clarté subite me réjouit et me rend heureux : qu'y a-t-il de plus logique et de plus excusable ?

« ... Je ne reprendrai pas maintenant les vieilles récriminations que tu aimes tant à répéter, et dont tu sais que mon esprit ne reconnaît pas la parfaite justesse. Tu es d'abord dans l'erreur la plus grande en parlant de mon orthodoxie farouche, résultat de mes entretiens avec Théodore V... Je crois t'avoir déjà souvent répété que je confesse que mon *être moral* a déjà subi les plus grands revirements, mais j'ai toujours nié énergiquement que mon esprit soit sujet à ces soubresauts que tu te plais à lui attribuer.

« Qu'ai-je besoin de te refaire, pour la centième fois, cette vieille histoire ? Ma conversion à l'occasion de Théodore V... (puisque c'est ainsi qu'il te plaît de l'appeler) ? elle n'a pas eu le moindre empire sur mon esprit. J'étais découragé, j'avais passé par de vilains moments...; n'ayant du reste aucune objection contre la prière, contre l'efficacité de la foi; craignant seulement, ou plutôt n'ayant que du dégoût en me redisant ces vieilles choses; T. V. est venu avec son bon cœur et son ardeur de néophyte, il m'a donné de la confiance et, de plus, l'envie de sortir du mau-

vais pas où je m'étais engagé, et j'ai lutté avec ardeur durant deux mois, surmontant le mal par le bien, comme dit saint Paul (tu vas supposer que je suis piétiste). Après ces deux mois le mal a commencé lentement à reprendre son pouvoir. A cela sont venus s'ajouter des doutes et des négations de l'esprit, des questions qui sont loin d'être résolues pour moi; et j'ai passé par la phase où j'affichais, parfois ridiculement, un scepticisme qui pourtant était légitime, produit qu'il était par des lectures et l'examen de différents sujets religieux. Ce scepticisme était aussi moral en ce sens que, tout en reconnaissant continuellement les lois morales, j'étais durant une époque tombé si bas que je n'osais plus affirmer ma foi à ces règles immuables. Mais, longtemps avant de repartir de Paris, j'avais déjà repris la lutte. Elle a été facilitée à Fouday par l'éloignement où je suis de quelques-unes de mes occasions de chute et par la vie paisible que j'ai menée...

« Quant au scepticisme intellectuel, il dure encore sur une foule de questions et il serait toujours aussi vif si je voyais les termes du problème posés comme ils le sont toujours dans notre monde qui se plaît à subtiliser sur toutes les questions. Heureusement pour moi, je commence, grâce à M. Dieterlen, à concevoir une manière beaucoup plus générale, et partant plus vraie, de poser la question. Mes doutes scientifiques subsisteront tant que l'*expérience* et des études sérieuses ne m'auront pas donné la faculté de les dissiper, mais je me serai assuré certains points d'appui. Je dis : je me *serai* assuré, car il n'y a encore rien de fait; j'ai beaucoup discuté, beaucoup sondé les belles et grandes idées de M. Dieterlen, je les ai trouvées plus *larges* et plus philosophiques, mais je ne puis pas dire que je m'en sois encore approprié aucune. Pour acquérir une conviction, il faut expérimenter cette conviction en vivant avec elle, c'est-à-

dire en luttant et en s'en servant comme d'une arme. Jusqu'à présent, l'engourdissement et la paresse morale et intellectuelle où m'ont plongé mes vacances ne me permettent pas de dire que j'aie encore lutté; bientôt la vie sérieuse et austère commencera; je réfléchirai alors plus calmement et je digérerai, ou rejetterai ce qui ne me conviendra pas. Il est toutefois un point de la doctrine de M. Dieterlen dont je sens légitime l'acquisition : je veux parler de toutes ses idées magnifiques sur la *Solidarité*. Un jour ou l'autre je te procurerai ce traité...

« Tu comprends maintenant, je l'espère, que je ne suis nullement réveillé; un peu plus décidé, beaucoup trop peu, hélas! à combattre le mal et à me ranger du bon côté dans ce terrible drame de la vie dont le sérieux nous échappe si souvent. Rien n'est encore fait qui m'autorise à me croire ce qu'on appelle à tort sauvé; le mal me sollicite parfois avec plus d'énergie que le bien; et que dire d'un homme sans énergie? ce ne seront pas les sermons, les *revivals*, les cérémonies à grand orchestre qui pourront le changer. Une vie monotone aux yeux des autres, mais pleine d'intérêt aux siens propres par l'ardeur qu'il mettra à surmonter sa mollesse jusque-là incurable; de longs mois de travail, de lutte pour apprendre à s'oublier et à se surmonter, non seulement pour soi, mais pour les autres : voilà le seul moyen d'arriver à quelque chose. Ce n'est pas l'éclat ni la vivacité des impressions, c'est la durée des efforts et leur réussite prolongée qui seule aura quelque signification. Telle est depuis longtemps mon idée. J'en recommence bientôt la mise à exécution. Dieu veuille qu'elle réussisse mieux que par le passé...

« Adieu, mon cher ami, pardonne-moi la longue et personnelle lettre que je t'envoie; c'est la dernière de mes œuvres avant de dire adieu à mon cher Ban-de-la-Roche. »

Ainsi, le loyal examen de conscience de ce jeune homme de dix-huit ans s'achève sur une pensée de mélancolie... C'est qu'en effet, par vocation héréditaire mais aussi, et plus encore peut-être, par amour de son peuple et de sa terre natale, Tommy Fallot s'est décidé à devenir industriel. De nouvelles années d'études spéciales et d'initiation pratique sont nécessaires. Une fois de plus, il s'en va vers une ville inconnue où, bientôt, « la vie austère et sérieuse commencera ».

CHAPITRE III

PRÉPARATION A L'INDUSTRIE

(1862-1864)

« Zurich après Paris ! Le lac sera mon grand consolateur ; j'y ai déjà été deux fois. Ce soir il était si fort en colère que je n'ai pas pu quitter le port ; encore ai-je failli y être renversé... ⁽¹⁾ »

Les premières impressions de Tommy Fallot, lorsqu'il arrive à Zurich, sont celles d'un exilé que le destin condamne à vivre sur la terre étrangère. Pendant quelque temps, il date ses lettres par mois et par jours d'exil. Il lui semble qu'après les années d'enthousiasme qu'il vient de vivre il ne peut trouver à Zurich, à côté de ses études au *Polytechnicum*, que déceptions et ennui. Et cependant, peu de périodes de sa vie sont aussi riches, pour le développement de sa personnalité, que ce séjour de deux ans au centre de la Suisse allemande.

I

Il s'installe, dans les premiers temps, au foyer de Zurichois excellents, mais un peu bohêmes, qui lui donnent le

(1) Lettre à Gabriel Monod, octobre 1862.

vivre et le couvert. Son hôte est professeur, docteur en philosophie, mais une lacune, immense aux yeux d'un étudiant qui arrive de Paris, se révèle dans son esprit : il ne comprend pas grand'chose à la politique.

« Mon excellent docteur s'en occupe fort peu, écrit FalLOT, comme tous les Allemands, ou du moins, tout en s'y intéressant et en ayant même des aspirations très prononcées de patriotisme allemand, envisage tout tellement autrement que notre jeune France que je préfère ne pas entamer de discussions sur ce sujet. Il est immensément savant, très profond dans ses idées philosophiques et littéraires, un Allemand tel qu'on en peut rêver un ; ne sachant pas que quand une lampe, après avoir brûlé quatre heures de suite, commence à s'éteindre, c'est un signe qu'il faut la remonter : ignorant bien d'autres choses encore de la vie pratique ; petit, disgracieux, gauche, presque complètement sourd, ne connaissant pas même toutes les notions de la propreté, et nous expliquant, en se curant gravement les dents, combien c'est une chose utile que d'avoir un cure-dents ; mais avec cela un profond et enthousiaste penseur, *ein genialer Mensch*, comme on dit en allemand...

« La femme du docteur est charmante ; elle doit avoir une trentaine d'années. Jadis, m'a-t-on dit, elle était fort riche ; elle avait fait un très beau mariage, puis son mari est mort, elle a perdu sa fortune et elle est devenue une brave *Frau Professorin*, comme on appelle les épouses de professeurs. Elle aime d'une façon touchante son petit mari qui pourrait être son père et qu'elle soigne et dirige comme un enfant, mais qu'elle écoute avec enthousiasme. Elle est très instruite, surtout en littérature allemande. Cela fait que mes conversations avec eux m'instruisent beaucoup et me font complètement pénétrer dans les idées et les sentiments germaniques.

« Quant à ma chambre, elle est très grande, trop grande seulement, car elle ne peut presque pas se chauffer, le fourneau étant aussi peu pratique que ses maîtres. J'ai une assez bonne bibliothèque, 300 bouquins que j'ai apportés de Fouday. J'ai la chance d'avoir un canapé devant ma table de travail. Cet hiver, un paravent séparera ma chambre en chambre à coucher et chambre d'étude; cette dernière sera tout à fait *chic*, un vrai salon. Sur ma table de travail, j'ai mon vieux pupitre que tu connais, mon album de photographies avec tous mes chers amis dedans : toi et tous les miens, puis ta grosse Bible latine qui me fait en même temps penser à toi et à autre chose. A côté de ma table de travail, j'ai ce que je rêvais depuis longtemps, une table de travail de ma hauteur où je puis travailler debout. Je déteste d'être assis. Ma pensée est infiniment plus dégagée et plus saine lorsque je suis debout. A côté de ce pupitre est ma bibliothèque. Au-dessus de mon canapé, mon grand-père, mon père et ma mère sont mes anges gardiens... (1). »

C'est dans cet intérieur que Fallot passe la plus grande partie de son séjour à Zurich. Il le quitte une première fois dans l'hiver 1863, « par suite de la prochaine arrivée d'un nouvel arrivant »; à ce moment il vit, pendant deux mois, chez un avocat, M. Spöndlin, dont l'amitié lui est dès lors très bienfaisante. Puis, en 1864, fatigué du laisser-aller extérieur de ses hôtes, des « révolutions domestiques » incessantes, il se met à la recherche d'un foyer où il puisse terminer paisiblement son séjour.

Le *Polytechnicum* de Zurich, où Fallot vient achever sa préparation technique à l'industrie, attirait depuis longtemps déjà des jeunes gens de tous les pays du monde, désireux d'acquérir de solides connaissances scientifiques. C'était un

(1) A Gabriel Monod, novembre 1862.

établissement d'une réputation universelle, installé dans d'immenses bâtiments où plus de cinquante professeurs groupaient autour de leurs chaires près de sept cents étudiants. L'enseignement était réparti sur une durée de trois années, dont la première, à cause de son caractère préparatoire, s'appelait le *Vorkurs*.

C'est dans ce *Vorkurs* que Fallot est admis en octobre 1862. Pendant les premiers mois il suit un enseignement exclusivement allemand. Ses journées sont presque tout entières employées à suivre des cours, à les préparer, à faire des calculs, toujours d'après les méthodes allemandes et dans la langue allemande qu'il ne connaît encore qu'imparfaitement. Levé à six heures, il prend, dès six heures et quart, une leçon de trigonométrie ou de physique. De huit à dix, ou de huit à midi, il suit des cours d'algèbre, de mécanique, de physique. L'après-midi, de nouveaux cours le prennent jusqu'à cinq heures. Le soir il doit encore revoir ses notes ou se livrer à d'arides calculs. Ce n'est pas sans luttes qu'il parvient à accepter ce régime, si différent des études qui le passionnaient à Paris; mais il se cramponne à l'idée que sa vie morale s'y fortifiera.

« Aujourd'hui, écrit-il à ses parents, j'ai encore passablement bûché la mécanique, si bien que j'ai pour la première fois senti un certain malaise moral et un profond mal du pays pour les belles études que j'ai abandonnées. Ne vivre que dans des choses aussi pratiques est par moment fort décourageant. Quand on s'est cassé la tête pour vaincre une difficulté et qu'au bout d'une heure de travail on s'aperçoit que ce qu'on a appris n'est qu'une chose purement pratique : la composition d'une machine, son mécanisme, on se sent comme perdu dans ces questions qui, au fond, n'ont que peu de valeur pour comprendre les grandes choses dont la solu-

tion nous importe ici-bas. Toutefois, les études que je fais maintenant sont, par un autre côté, excellentes pour mon régime moral. Lorsque j'ai pu passer deux heures entièrement occupé d'une question, complètement absorbé par mes calculs, je sens renaître en moi toutes sortes de bonnes choses que la légèreté et la superficialité de mes études passées avaient complètement fait disparaître. Je crois que j'apprends maintenant à bûcher, et c'est le meilleur appui pour toutes mes luttes morales (1). »

Au bout de quelques mois, il entre dans une autre section du *Vorkurs* : là, à sa grande joie, les mathématiques sont enseignées à la française; il peut se servir d'ouvrages français; au lieu de douze heures de calcul par semaine, il n'en a plus que deux; mais, par contre, il fait beaucoup plus de théorie. Peu à peu, il surmonte les difficultés du début, comprend la valeur des sciences mathématiques et se livre tout entier à leur étude avec l'ambition de parvenir à les posséder. Il y joint l'étude du droit commercial dont il reconnaît de plus en plus l'utilité pour sa future carrière.

« J'ai trente heures de cours par semaine, écrit-il au début de sa seconde année, parmi lesquelles treize heures de mathématiques (calcul différentiel, géométrie descriptive, géométrie analytique). Ces cours de mathématiques demandent la plupart, pour être suivis avec fruit, une grande préparation, trois ou quatre heures par jour. Ajoute à cela un cours de chimie de cinq heures par semaine, que je désire aussi travailler à fond, puis passablement de dessins à exécuter à la maison, et tu verras que ce n'est pas le travail qui me manque. Tu dois, de plus, savoir que les études mathématiques ont cela de particulier qu'elles exigent une vigoureuse

(1) A ses parents, 13 novembre 1862.

et persévérante discipline ; si l'on est pris d'une passion pour un sujet quelconque, et qu'on les délaisse seulement huit jours, on risque bien en voulant les reprendre de n'y plus rien voir du tout. Or, comme je sens de grandes lacunes dans les connaissances mathématiques que je possède, je désire avant tout ne rien négliger pour réparer, à force d'attention et de persévérance, ce qui me manque. Et puisque l'occasion se présente de faire à fond cette partie de la science, ne vaut-il pas mieux en profiter et s'y adonner de toutes ses forces afin d'acquérir sur ce terrain des connaissances approfondies ? — Sans doute, si j'avais pu choisir, j'aurais infiniment préféré autre chose ; mais puisque j'y suis conduit, autant vaut en profiter le plus possible que de le faire de mauvaise grâce et en y faisant le moins d'attention possible...

« Ainsi donc, la conclusion à laquelle je suis arrivé est celle-ci : j'emploierai mon semestre d'hiver à me rendre maître des mathématiques et à suivre de mon mieux les quelques autres cours qui sont obligatoires. Comme ces autres cours se donnent en allemand, je m'efforcerai d'apprendre l'allemand en les rédigeant chaque jour avec soin. Je tâcherai aussi d'apprendre l'allemand par des conversations et des lectures, mais je ne suivrai aucun autre cours (1). »

Lorsqu'il a terminé l'étude du calcul différentiel, il aborde le calcul intégral ; mais il le juge d'abord « joliment compliqué ». Cependant il finit par trouver qu'il y a « un vrai charme à travailler à des matières bien stériles et à comprendre clairement toutes sortes de questions qui lui semblaient fort obscures ». A côté du calcul intégral, il poursuit ses études de technique mécanique, s'initie aux mille et

(1) A sa mère, 23 octobre 1863.

mille combinaisons du commerce et pénètre même les mystères de la coupe des pierres !

Ces fortes études mathématiques forment Tommy Fallot à une méthode de travail rigoureuse ; il s'habitue à ne jamais étudier une question d'une manière superficielle, pour l'abandonner à la première difficulté qui se présentera. Il acquiert ainsi une conscience dans l'étude qui ne faiblira jamais. Cependant, il ne peut renoncer tout à fait à développer la culture générale, les connaissances historiques et littéraires dont ses études classiques lui ont donné un goût si vif ; et, tout au moins pendant sa première année de Zurich, il s'efforce de réserver quelques heures par semaine à l'histoire, à la littérature et à la philosophie. Presque chaque jour à cinq heures, lorsqu'il a déjà derrière lui de longues heures de mathématiques, il va entendre le professeur Vischer, dont deux cours sont consacrés l'un à Shakespeare, l'autre à l'esthétique :

« J'ai eu une leçon de Vischer fort intéressante. C'est vraiment un grand critique. On y apprend quelque chose de plus qu'au cours de Saint-Marc Girardin. Il a représenté Shakespeare comme le chef d'une grande école littéraire qui, contrairement à la France, ne cherchait le sujet de ses drames que dans son histoire nationale, et qui, ainsi, fondait toute une littérature vraiment populaire ⁽¹⁾. »

« Après sa leçon sur Shakespeare, Vischer donne une leçon d'esthétique, beaucoup moins suivie mais vraiment admirable. Nous n'avons rien comme cela en France. Comme j'avais le temps, j'y suis resté. Il exposait le caractère esthétique des différentes époques de l'humanité. J'en ai été

(1) A ses parents, 2 novembre 1862.

vraiment transporté. Il a surtout fait un admirable parallèle entre l'antiquité et le Moyen Age.

« Dans l'antiquité, tout a un cachet de simplicité grandiose, tout est clair, net, admirable de contour ; la forme et le fond se fondent en un tout harmonieux. Le Moyen Age, résultat de deux actions simultanées, les idées germaniques et les idées chrétiennes faisant irruption dans le monde romain, offre le contraste le plus frappant. Une lutte s'est établie entre la chair et l'esprit, l'harmonie a été violemment rompue, mais un monde nouveau s'est dévoilé : le monde intérieur...

« Mais en même temps, par un singulier mélange de toutes ses anciennes croyances avec ses nouvelles, le Moyen Age se représente et se figure ce monde idéal comme matériel. Il est parvenu à connaître tout un monde spirituel inconnu à l'antiquité, mais ce monde spirituel, il le rend de nouveau matériel. Il ne peut pas avoir seulement le respect de la femme, il invente une sorte de déesse, un idéal concret, *Marie*, qu'il égale bientôt à Dieu. Il ne peut pas se représenter une chevalerie et une bravoure employées au service du bien, sans que cette chevalerie soit obligée d'aller *reconquérir le tombeau du Christ*, c'est-à-dire sans avoir une idée concrète de l'idéal de cette chevalerie. Ce mélange du monde moral et du monde matériel est d'autant plus utile à remarquer que nous n'en sommes pas encore complètement débarrassés.

« En sortant de cette leçon, j'étais dans une profonde admiration devant les richesses de la langue allemande à qui deux mots suffisent pour dire ce que nous n'exprimerions qu'en dix si nous pouvions le comprendre ⁽¹⁾. »

« Nous étudions avec Vischer *Othello*, écrit-il quelques

(1) A ses parents, 13 novembre 1862.

jours plus tard (1); je le lis aussi chez moi et j'en suis plus enthousiasmé que de toutes les tragédies que j'ai lues. C'est d'une vérité admirable et d'un pathétique ou d'un *pathos*, comme disent les Allemands, sans égal. Chaque après-midi, avant de recommencer mon travail, j'ouvre Shakespeare et *Othello* m'a déjà bien souvent fait oublier mes mathématiques... »

Le soir, avec son *Philister*, il lit d'autres tragédies de Shakespeare ; c'est là que, pendant plusieurs mois, il trouve le contrepoids nécessaire à la sécheresse des mathématiques; aussi est-ce un douloureux sacrifice, lorsque, pour profiter plus complètement des études spéciales du *Polytechnicum*, il renonce au cours de littérature de Vischer et à l'intimité de Shakespeare. Il renonce en même temps à des cours sur l'histoire de l'art, sur Luther et son temps.

Par contre, il persévère jusqu'à la fin dans son effort pour acquérir, pendant son séjour dans la Suisse allemande, une connaissance aussi approfondie que possible de la pensée, de la civilisation et de l'âme germaniques.

« Les Allemands d'ici, écrit-il en avril 1863, me sont pour la plupart antipathiques. Leur manière frivole de jeter leur vie dans des préoccupations sans valeur, tandis que tous les jeunes gens devraient se préparer aux grandes luttes qu'il nous sera sans doute réservé de voir, cette frivolité me déplaît énormément ; cela m'empêche de beaucoup me joindre à eux. Toutefois, pour absorber ici le plus d'idées allemandes possible, je suivrai d'autant plus scrupuleusement les cours de Vischer (2). Les trois leçons que j'ai jusqu'ici entendues m'ont vivement intéressé : d'une part sur l'his-

(1) A Gabriel Monod, décembre 1862.

(2) Il s'agit d'autres cours que ceux dont il vient d'être question.

toire de la littérature ou plutôt de tout le mouvement d'idées qui a rempli la fin du siècle passé en Allemagne, de l'autre sur le *Faust* de Goethe à propos duquel il nous donne un cours de philosophie fort intéressant, nous exposant peu à peu toutes ses idées qui sont celles de l'école philosophique actuelle en Allemagne. Avec ces deux cours je pénétrerai au cœur de l'Allemagne (1). »

A ses heures de loisir, il lit beaucoup d'ouvrages allemands ; pour s'y encourager, il en demande pour ses étrennes de Noël 1862, et le voilà plongé dans les mémoires de Goethe et dans les *Gedichte* de Schiller.

« J'ai lu aussi ces derniers temps, mande-t-il à sa mère (2), une vie du Freiherr von Stein. Quel grand caractère ! J'ai presque envie de consacrer mes vacances de Pâques à digérer la grande biographie de Pertz, en six volumes, qui se trouve, si je ne me trompe, chez oncle Henri ; ce serait une étude qui me ferait comprendre à fond la grandeur de l'Allemagne. Les Allemands d'ici sont tout à fait étonnés de mes sympathies allemandes ; avec leur passablement grande *Beschränktheit*, ils ne peuvent concevoir qu'un Français s'enthousiasme pour des ennemis de son pays. »

« Je bûche formidablement mon allemand, écrit-il un an plus tard à Gabriel Monod. Il faut que dans un an je parle, pense et agisse comme le plus lourd des Allemands. Alors, je redeviendrai Français... (3). »

A force de persévérance il réalise son ambition, trop complètement même, car il aura beaucoup de peine, dans la suite, à se défaire d'un style un peu germanique.

(1) A ses parents, 24 avril 1863.

(2) 15 février 1863.

(3) 21 février 1864.

Ainsi son séjour à Zurich, en lui donnant l'occasion de pénétrer dans l'intimité du génie allemand, lui prépare, avec un moyen d'action dont il saura admirablement se servir, un immense enrichissement de la pensée.

II

La vie de l'âme, que cet intense labeur intellectuel enveloppe sans jamais la comprimer, traverse, pendant ces deux années, des crises profondes. C'est, éclatant dans toute sa violence, le conflit entre la *nature* et l'*idéal* qui s'impose à la conscience, toujours plus noble mais aussi toujours plus exigeant.

Au début de son séjour à Zurich, Fallot souffre de son isolement moral qui contraste étrangement avec les multiples affections qui l'entouraient à Paris. Il se plaint à ses correspondants habituels, mais les réponses qu'il en reçoit lui font regretter « le sentimentalisme allemand et la tristesse peu virile » qui remplissent ses lettres, et il prend la résolution, s'il a encore la faiblesse de se laisser décourager, de ne plus avoir la double faiblesse d'ennuyer ses amis de ses plaintes (1). Il refoule donc cette souffrance au fond de son cœur, mais n'en songe que plus douloureusement aux jouissances si élevées qui ont donné tant de prix à sa vie de Paris, et qui semblent devoir lui manquer désormais complètement. Les années qui viennent de s'écouler deviennent peu à peu le sujet de ses méditations; il entrevoit de plus en plus clairement qu'il n'a pas su mettre à profit,

(1) A Gabriel Monod, décembre 1862.

comme il aurait dû le faire, les richesses intellectuelles et morales que lui offrait à profusion le milieu dans lequel il vivait; cette nouvelle cause de souffrance accroît encore, dans ces premiers mois de Zurich, une mélancolie que dissipent seules, de temps à autre, les lettres de ses parents ou des chers amis de Paris. Cet état d'âme transparait dans une lettre qu'il écrit à M^{me} de Pressensé pour l'anniversaire de sa naissance (1) :

« ...Que deux ans amènent de choses, que deux ans suffisent pour en emporter! Il y a deux ans, je ne vous connaissais pas encore. Depuis, je suis devenu votre enfant; ou plutôt j'ai trouvé une mère, et vous parfois un fils qui n'avait d'autre ambition que de vous faire de la joie, mais trop souvent quelqu'un d'autre. Et maintenant tout est passé! Reste-t-il encore quelque chose? Pour moi beaucoup de beaux souvenirs, fort beaux dès qu'ils vous concernent, cruels et amers pour ce qui me regarde. Si j'avais pu ne pas être là pendant ces deux ans, et pourtant en jouir, tout aurait été beau et sans tache, et maintenant encore je posséderais toutes sortes de biens que ni le temps ni l'éloignement ne pourraient m'enlever...

« Mais c'est une bien sotte idée, n'est-ce pas? chère Madame, que de venir avec mes plaintes funèbres troubler ce beau jour! Je suis toujours du nombre de ces personnes trop nombreuses qui, par amour pour vous, exercent contre vous la plus ennuyeuse des persécutions.

« *Samedi soir.* — Je rentre à l'instant de mes leçons et je retrouve votre lettre. Oubliez ce qu'il a pu y avoir de doute dans ce que je viens d'écrire. Je redeviens bon, croyant, confiant; vous venez de me mettre au paradis, pour... je n'oserais dire combien de temps, mais pour quel-

(1) 20 décembre 1862.

ques minutes, cela suffit. Quelque pénible, quelque décolorée que sera la vie de mon cœur, je serai encore le plus heureux des hommes si je reçois souvent de semblables lettres. Merci du fond du cœur ; pardon de la fatigue que j'ai donnée à votre pauvre bras ; mais vraiment vous ne la regretteriez pas si vous saviez tout le bonheur, le vrai, le pur bonheur que vous m'avez donné. »

Il *réalise* à tel point la place que tiennent dans son cœur les êtres bien chers dont il est éloigné qu'il ne peut supporter l'idée de se créer de nouvelles amitiés. Il semble même qu'il veuille s'enfermer dans l'isolement dont, cependant, il souffre si cruellement.

« Il n'y a rien, écrit-il, qui me semble aussi pénible que de refaire, non des amitiés, mais de simples connaissances ; et lorsque je me suis un peu laissé aller à parler avec abandon à une de ces nouvelles personnes, je me sens pris d'une étrange tristesse. Recommencer, toujours recommencer les mêmes relations, pour les briser quand on est parvenu à les rendre bien solides ! Il y a bien là matière à de tristes réflexions sur la vie humaine... Oh ! pourquoi devoir ainsi toujours quitter ceux qu'on aime ? L'esprit ne peut-il se développer qu'à condition que le cœur ait constamment à souffrir (1) ? »

Ce dont il souffre le plus, c'est de ne plus avoir auprès de lui l'ami auquel il a pris l'habitude de confier ses plus secrètes pensées. Les lettres qu'il échange avec Gabriel Monod, alors élève de l'École normale supérieure, ne satisfont qu'imparfaitement les exigences de cette tendre amitié. Celles qu'il reçoit font tressaillir son cœur et couler les

(1) A ses parents, 13 novembre 1862.

larmes de ses yeux, même au milieu d'une leçon de trigonométrie ; si précieuses qu'elles soient, cependant, Fallot éprouve, dans sa solitude, un immense besoin de voir des êtres aimés. Il ne peut penser à se rapprocher de ceux qui vivent à Paris ; mais Noël sera bientôt là, il retournera pour quelques jours au Ban-de-la-Roche, il reverra les siens... et voici que, par un travail inconscient, toutes les énergies de sa sensibilité se concentrent sur ce prochain séjour au foyer paternel, il rêve aux joies qu'il ne peut manquer d'y trouver, il s'absorbe dans la vision du village natal qui lui apparaît, maintenant, comme la terre promise où son cœur altéré d'affection connaîtra de nouveau la tendresse et la paix.

« Vous allez me trouver inconcevable, écrit-il à M^{me} de Pressensé, lorsque je vous dirai en finissant une nouvelle dont j'aurais dû plutôt vous parler dès la première ligne tellement elle me remplit le cœur. Savez-vous la joie courte, mais immense, que je vais avoir ? Devinez ! Cela ne vous concerne pas, ni Gabriel ; par conséquent, cela concerne le Ban-de-la-Roche. Devinez-vous ? Nous avons douze jours de vacances et... je vais les passer à Fouday. Voilà trois jours que j'en ai reçu la permission et, depuis trois jours, je suis dans un bonheur et dans des angoisses sans fin ! Cela me semble si beau que je n'y crois pas. Je pars demain, ou après-demain, ou mardi, et je reste jusqu'après le nouvel an. Je vais voir mon village, mon beau, mon cher village, puis ma mère, puis mon père, puis M. Dieterlen, enfin mes sœurs avec lesquelles je suis, grâce à une fréquente correspondance, de plus en plus lié, enfin, mon petit frère. Je n'y tiens pas d'impatience, de joie, de crainte. Pensez à moi mardi soir, au moment où je reverrai, pour la première fois depuis onze ans, mon village enseveli sous la neige (1). »

(1) 20 décembre 1862.

Il arrive à Fouday, en effet, le mardi et dès le lendemain, veille de Noël, il fait le tour des chaumières du village :

« Mercredi matin, visite aux paysans de Fouday. Une femme me dit : « Mon Dieu! monsieur Tommy, si seulement je pouvais vivre assez longtemps pour vous avoir « comme maître. » Sur quoi je la réprimandai fort vivement, lui disant que je ne serais le maître de personne et que j'étais trop démocrate pour cela. — « Mais enfin, monsieur, c'est vous qui nous faites gagner notre vie. — Et « vous la nôtre », repris-je; réponse qui m'attira un sermon de maman qui ne veut pas que j'encourage l'égalitarisme de nos braves ouvriers.

« Jeudi, sermon de M... pendant lequel je me fais mon sermon qui m'édifie beaucoup plus que l'autre. Je rêve à l'immortalité, à la grandeur que donnent les affections, à la hauteur où nous sommes, nous tous que remplit un idéal des choses d'en haut; à la pitié que nous devons avoir pour la pauvre plèbe, pour cette masse immense qui, pour le moment, n'a d'autre destinée que de faire nombre. *Nos numeri sumus*, peuvent-ils dire avec les Romains de Lucain.

« A travers les souillures, à travers les taches de tout genre, à travers les ténèbres qui nous enveloppent, nous avons été éclairés de je ne sais quel rayon lumineux qui a fait de nous d'autres hommes... Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que tu m'as donné, sur les choses humaines et divines, je ne sais quelles notions supérieures à celles de la foule qui m'empêcheront toujours de me livrer au vulgaire bonheur et qui feront de moi, un jour peut-être, un instrument propre à exécuter tes décrets (1). »

Mais ses vacances ne se passent pas en élévations de ce

(1) A Gabriel Monod, 27 décembre 1862.

genre ; il jouit, avec délices, de l'intimité du foyer auquel la fête de Noël donne, comme à tout foyer d'Alsace, un charme si particulier. Il oublie les souffrances des mois passés, sa mélancolie se dissipe, il est heureux de sentir que sa présence est une joie pour les siens.

« ...Je tâche de faire passer aux miens quelques jours un peu animés, raconte-t-il à Gabriel Monod (1). Je francise mon monde. Le soir, chacun des enfants joue un morceau de piano et récite une poésie ; mon petit frère et ma sœur récitent du La Fontaine ; Hélène, Jenny, mes cousines et moi, nous jouons quelques scènes des *Femmes savantes*. Je suis le bonhomme Chrysale. »

Il semble donc que ce séjour auprès de ses parents ait dû lui donner la force d'affronter de nouveau la solitude de Zurich. Tout au contraire, son immense besoin d'affection a été exaspéré par les joies ressenties au foyer, et ces quelques jours de détente, qui paraissaient devoir ramener dans son cœur un peu de calme et de courage, ne font que précipiter une crise morale beaucoup plus violente que celles qu'il avait jusqu'alors traversées.

Il est à peine de retour à Zurich que la tempête éclate. Si désespéré qu'il soit, il cherche à se ressaisir en ouvrant le fond de son âme à son confident des bons et des mauvais jours :

« Ne crois pas que je me livre à de chimériques angoisses... Je viens de souffrir trop cruellement depuis huit jours pour que je me crée des maux factices. Une fois, je te raconterai la semaine de torture que je viens de traverser depuis que j'ai quitté mon paradis et mes bien-aimés. Sache

(1) 31 décembre 1862.

seulement qu'un sentiment plus vif que jamais du manque complet de sympathie qui fait une immense solitude autour de moi, que la triste assurance de ne trouver aucun ami véritablement ami, que la répugnance pour la vie aride et les desséchantes études qui sont mon lot, et de plus je ne sais quelle mystérieuse angoisse de ne plus revoir mes parents pour qui j'ai si peu été jusqu'à présent m'ont fait passer par des jours que je n'oublierai pas. Le soir, seul, je suis tranquille ; pendant la journée, où que ce soit, dans la classe, dans les repas, les larmes viennent m'empêcher de parler ; et aujourd'hui je suis fier de ma force, parce que je me suis empêché de verser le déluge de pleurs que je n'avais pu retenir les jours précédents. Ton frère est faible et ne sait pas se surmonter. Plains-le, gronde-le, mais ne t'en moque pas. Un jour peut-être aussi, lorsque tu seras seul, loin de tous ceux que tu aimes, dans la Grèce où tu rêves d'aller, un tel *Heimweh* te saisira que tu croiras en devenir fou.

« Mais je sens qu'il n'est pas sain de me laisser ainsi aller. Je te quitte, avec la promesse de revenir à toi quand je me sentirai de nouveau maître de moi, bientôt, je l'espère, sans toutefois y compter (1). »

Hélas ! il a raison de ne pas s'attendre à une prochaine victoire. Le lendemain, vaincu par la souffrance et par l'angoisse, il quitte brusquement Zurich et retourne en toute hâte à Fouday. Il a lui-même écrit, pour M^{me} de Pressensé et pour Gabriel Monod (2), le récit de cette défaite qui devait révolutionner les fondements de sa vie morale :

« ...Avant tout, je tiens à vous expliquer que, d'un côté, je suis surchargé pour quelques semaines, que, de l'autre,

(1) A Gabriel Monod, début de janvier 1863.

(2) A Gabriel Monod, 26 janvier 1863.

pour complètement me guérir de la maladie morale qui m'a atteint, je m'interdis le plus possible de m'analyser et, par conséquent, d'exposer aux autres mes sentiments ; c'est pourquoi ne m'accusez pas de froideur si, pendant un ou peut-être même deux mois, mes lettres sont plus rares et plus courtes. Je n'ai qu'un but, celui que notre mère me traçait du reste si bien hier : « acquérir la somme de volonté sans « laquelle on ne mérite pas d'être appelé un homme ». J'ai compris maintenant que je ne serai un homme qu'en restant ici, en subissant les contrariétés de mes études, de mon isolement et de mon éloignement de ceux que j'aime. En subissant une nouvelle défaite j'abdiquerais complètement mes droits à devenir un homme : c'est ce que mes parents comprenaient parfaitement lorsqu'ils m'ont, pour ainsi dire, forcé à revenir ici. Je le croyais impossible. Maintenant que, depuis cinq jours, je suis de nouveau seul en face de mon devoir, je trouve la chose rude, mais possible.

« Je cède, quoique à contre-cœur, à la demande que me fait notre mère de raconter ce que j'ai souffert et pourquoi je me suis laissé aller à cet acte désespéré de tout laisser au bout de huit jours et de m'enfuir aussi lâchement. Ce sera, je l'espère, la dernière analyse morale que j'aurai à faire avant bien longtemps. Comme je ne tiens pas à la répéter, je te prierai de l'envoyer à M. Babut. Je lui ai aussi écrit depuis Fouday ; mais là, quoique inquiet sur les suites de ma déroute, je me retrouvais si heureux au milieu des miens que la réalité ne m'apparaissait pas dans toute sa force.

« Vous le savez mieux que personne : j'ai, durant le séjour que j'ai fait à Paris, perdu le peu d'énergie que j'y avais apporté. A quoi cela tient-il ? Ce serait trop long de l'expliquer ici. A mesure que je perdais mon énergie, s'accroissait en moi une sensibilité extraordinaire, ridicule dans un jeune homme si elle n'eût été fort dangereuse.

« M. Babut me l'a souvent répété : je faisais tout par sentiment, rien par devoir. Il y a eu quelques exceptions, entre autres le commencement de la seconde année.

« Le rude labeur des premiers mois passés à Zurich m'avait bien rendu quelque force, mais beaucoup moins que je ne le croyais. Mon ardeur à sentir et à vouloir toujours vivre par le sentiment était restée à peu près la même. Maintenant encore, elle a peu diminué. Seulement, elle avait changé de direction. Jusqu'à l'année passée, tout en aimant ma famille et notre vie de famille, je l'avais fait fort raisonnablement, n'apportant nullement dans cette affection l'excès que j'apportais aux autres. Souvent même, je dois l'avouer, tout ce qui touche ma famille m'avait laissé assez indifférent. L'éloignement, une vie du cœur plus calme, une atmosphère plus saine m'ont fait considérer plus sainement beaucoup de choses que j'avais cessé de comprendre. Je me suis senti alors un immense remords de n'avoir pas mieux aimé ceux qui auraient dû être tout pour moi. Lorsque je suis rentré, au nouvel an, à la maison, je me suis senti comme fou de joie. Je ne me reconnaissais plus. Douze jours n'ont pas suffi pour étancher cette soif de donner et de recevoir de l'affection; en partant, j'étais encore plus altéré qu'en arrivant. J'oubliais seulement une chose, c'est que l'accomplissement du devoir est au-dessus de tout et que le meilleur moyen de causer quelque joie à mes parents était de persévérer résolument et fidèlement dans la voie qu'ils m'avaient tracée.

« A cette soif inouïe de jouir du foyer paternel et de connaître, ne fût-ce que pendant quelques mois, le bonheur de travailler au milieu de sa famille, s'ajoutait un énorme dégoût pour les études mathématiques qui commençaient à devenir tellement exigeantes que j'eusse dû m'y consacrer tout entier. Si c'eût été l'étude véritable des mathémati-

ques, passe encore ! mais te figures-tu l'abrutissement qui doit résulter de quatre heures employées chaque jour à calculer dans le seul but d'exercer, non l'intelligence, le raisonnement, mais la faculté mécanique du calcul. Après avoir fait les études que j'ai faites, et que je ne dépose que pour les reprendre plus tard, je me croyais fait pour autre chose ; ou plutôt je ne me sentais plus la force de continuer. Ajoute à cela un isolement que j'augmentais encore en ne voulant, par amour des anciens amis, en avoir aucun ici. Le fait est qu'il y a ici une foule de personnes bienveillantes pour moi, mais qu'à peine une ou deux s'intéressent à ce qui me préoccupe le plus vivement. Si mon courage augmente, cette solitude peut m'être extrêmement précieuse pour former calmement mes idées, mais il est des moments où elle me pèse cruellement. Je t'assure, cher frère, qu'il y a des jours où j'aurais presque proféré le blasphème de souhaiter que je ne t'eusse jamais connu. J'acceptais toutes les privations, mais ne plus t'avoir ou ne plus avoir l'autre affection qui partageait avec la tienne mon cœur me semblait insupportable. Tout cela qui, exposé froidement, ne semble pas si terrible, s'était pourtant accru à un degré trop considérable pour mon pauvre cœur. Un tel découragement, une telle frayeur se sont emparés de moi que j'ai été incapable de reprendre le dessus et que, avec le conseil de cet avocat dont je t'ai parlé, à qui j'ai laissé voir ce qui se passait en moi, je me suis résolu à la défaite que vous savez.

« Mes parents m'ont en grande partie excusé. Ils ont tout mis sur le compte d'un mal du pays fou, mais m'ont fait comprendre que ce serait un échec terrible si je ne retournais pas à mon devoir. Les deux premiers jours, j'étais dans un tel état d'exaltation malade qu'on n'osait pas m'en parler ; j'avais juré que je ne remettrais plus les

pieds à Zurich, il me semblait que j'en deviendrais fou. Je comprends maintenant que c'est en restant ici que je vais faire l'apprentissage de la vie et acquérir les forces nécessaires pour supporter sans faiblesse le long et rude chemin qui me sépare du port où je me réjouis presque d'arriver. Je sens donc que ce Zurich que j'ai tant maudit me sera peut-être cher un jour. Quelque dure que soit la souffrance, les lieux où on l'a supportée et surmontée doivent plus tard sembler bien beaux, car c'est là qu'on a gagné ses plus beaux titres de gloire.

« Maintenant, en voilà assez pour le passé. Pardonnez-moi si j'ai été par trop lâche; excusez-moi, mais tâchez de vous consoler en pensant que c'est la faiblesse de l'enfance qui ne m'aurait pas abandonné sans ce triste éclat...

« Quant à ma vie actuelle, pour conclure, la voici : emporter d'assaut un an et demi ou deux de Zurich dans l'espoir qu'en sortant de cette épreuve je serai un homme; profiter de toutes les relations que j'ai ici pour me faire une idée plus nette de la vie humaine et de ce qui lui importe; tâcher de trouver une étude quelconque qui, en m'absorbant, me soit un auxiliaire contre les faiblesses; apprendre à toujours mieux aimer en laissant mes affections s'épurer par l'absence; être prêt dans deux ans à entrer dans la vie avec force et intelligence des choses importantes. Je renvoie à ce temps-là beaucoup d'études que je ferai mieux lentement et avec méthode.

« Je ne pense pas revenir à Fouday à Pâques; on me le permet, mais je ne suis pas encore assez sûr de moi. J'espère avoir déjà fait du chemin lorsque, au mois d'août, j'aurai l'ineffable bonheur de te serrer dans mes bras. »

Il n'était pas inutile de reproduire tout au long cette confession; elle met en lumière l'exacte signification de la

crise qu'elle raconte et son importance pour le développement de la personnalité de Tommy Fallot. Pendant des années, il a peu à peu abandonné à ses sentiments et à ses impulsions la souveraineté incontrôlée de son être intérieur; les tentatives qu'il a pu faire, à des intervalles plus ou moins éloignés, pour discipliner sa sensibilité ont été sans lendemain; le jour vient où, au moindre choc, cette sensibilité accumulée fait explosion, et, brusquement, éclate à ses yeux, avec une évidence aveuglante, le désaccord qui déchire sa vie morale; il a un immense idéal de l'homme et de la vie, il porte au fond de son cœur l'obscur pressentiment d'être appelé à faire œuvre durable ici-bas, et il a livré son âme à la domination exclusive d'affections passionnées, d'enthousiasmes éphémères, d'impressions qu'un effort un peu persévérant de la volonté eût suffi à dissiper, mais qui, accueillies sans résistance, ont causé de grandes souffrances. Il a « vécu par le sentiment », il n'a pas été un homme de devoir; il faut que cela change, que la volonté redevienne maîtresse de sa vie morale et que, par son action, toutes les forces qui bouillonnent en lui se transforment en énergie pour l'accomplissement de la tâche quotidienne, si austère soit-elle. Alors, il méritera de nouveau d'être un homme, et il pourra se remettre en marche vers l'idéal dont cette défaite n'a pas voilé la lumineuse vision :

« Je puis encore devenir grand, oh oui! bien grand, par la manière dont je sentirai la douleur et le mal qui dévore l'humanité et par l'effort que je ferai pour en guérir quelque partie. »

C'est avec le désir très loyal d'atteindre aussi rapidement que possible le but ainsi déterminé que Fallot reprend la vie de Zurich et ses études qui — on l'a vu plus haut —

reçoivent au même moment des modifications qui leur ôtent un peu de leur sécheresse. Pour réagir contre sa tendance à l'isolement, dont il a reconnu le caractère maladif, il accepte de former de nouvelles amitiés, et il fait part de cette résolution à Gabriel Monod :

« J'ai déposé le scrupule que j'avais de donner à quelqu'un le nom d'ami, après te l'avoir donné; j'ai senti qu'il n'était pas bon d'être toujours seul; je me suis choisi un compagnon habituel. C'est Stockhausen, le frère du chanteur. Pour première qualité, il a celle de t'avoir vu une fois et de connaître beaucoup toute ta famille; pour seconde qualité, d'être, à ce qu'il me semble, moral, d'aimer beaucoup sa mère et, pour l'amour d'elle, d'aller tous les dimanches à la messe. Enfin, il est très modeste, ce qui fait que je ne sais pas encore s'il a beaucoup d'esprit; toutefois, il s'intéresse à la littérature allemande, lit beaucoup de Goethe et trouve fort intéressante *La Littérature au dix-neuvième siècle*, de Vinet, que je lui ai prêtée. Hier, j'ai passé la soirée chez lui. Il avait pour son souper un peu de lait, une miche de pain et, par extraordinaire, deux tranches de jambon. En mon honneur, il a fait du thé, nous avons partagé la miche de pain et le jambon; ensuite de quoi nous avons résolu de nous tutoyer... (1). »

Ceci est un peu extérieur; en lui-même, il engage la lutte contre sa nature dont il ne veut plus subir le joug, il s'efforce de discipliner ses impressions, de maîtriser ses impulsions; il est résolu d'apprendre à *vouloir* avec persévérance.

Ce n'est pas qu'il remporte la victoire du premier coup. Il rencontre sur son chemin de rudes difficultés, et l'ennemi lui livre souvent de terribles assauts. « Oh! que l'on a de

(1) 23 mars 1863.

peine à devenir un homme ! » s'écrie-t-il, dans une lettre à ses parents ⁽¹⁾ ; et, le jour même, il ne peut s'empêcher d'éprouver une de ces mystérieuses angoisses qui ont, en partie, provoqué sa défaillance : « Quelle terrible chose que de vivre loin de ceux qu'on aime avec la continuelle possibilité de les voir s'en aller sans qu'on puisse seulement échanger avec eux une parole d'adieu ! » Mais si parfois encore il connaît la défaite, il ne se laisse plus aller au découragement ; il comprend qu'il vaut mieux prendre sans retard sa revanche. Au bout de quelques mois, il a conscience que ses efforts n'ont pas été stériles :

« Autrefois, écrit-il à Gabriel Monod ⁽²⁾, quand j'allais à droite et à gauche, m'enthousiasmant un jour pour une idée, le lendemain pour l'idée opposée, tu décernais à juste titre le nom de boutade à toutes mes tirades ; mais maintenant que je remercie Dieu de m'avoir fait trouver le centre de ma vie, le point d'appui de mon activité intellectuelle et morale, je ne crois pas que tu aies raison d'employer encore le même terme pour désigner mes paroles. Je sais fort bien que souvent il peut m'arriver de me soustraire pour quelque temps à la discipline à laquelle je me suis soumis et d'exprimer une impression passagère au lieu de ne parler qu'en vertu de ma conviction ; toutefois je m'efforce de dompter autant que possible ce mauvais côté de ma nature. »

Les défaites passagères lui semblent d'autant plus amères que, depuis qu'il a résolu de devenir un homme de volonté, il attache du prix à sa vie morale. Et ce qui cause à son âme si délicate une souffrance plus grande encore, c'est, lorsqu'il a été vaincu dans un de ses combats intérieurs, de

(1) 28 janvier 1863.

(2) 10 novembre 1863.

se sentir aimé et respecté par ceux qui l'entourent. Mais cette souffrance rend plus intense, maintenant, son désir de devenir un homme nouveau et d'acquiescer définitivement le sentiment de victoire et de force qu'il cherche depuis si longtemps (1).

Trouve-t-il dans des convictions chrétiennes un utile secours ? C'est ici le moment d'étudier le développement, pendant ces deux années, de sa vie religieuse et la part de celle-ci dans la formation de sa personnalité.

Lorsqu'il arrive à Zurich, malgré l'impulsion reçue pendant le séjour qu'à son retour de Paris il a fait au Ban-de-la-Roche, sa piété est encore bien faible. Pas plus qu'auparavant il n'accepte les croyances orthodoxes dont vivent tant d'êtres qui lui sont chers ! Il tient volontiers l'orthodoxie pour responsable de l'incrédulité. « Figurez-vous le Christ revenant sur la terre ! écrit-il à M^{me} de Pressensé. Qu'y verrait-il ? Il me semble qu'il verrait sa doctrine si mal comprise, ses intentions si mal exécutées, qu'il se tournerait vers ceux qui le renient et qui combattent ses disciples pour leur dire : « Je vous pardonne votre erreur, je vous en aime « d'autant plus. En repoussant une foule d'erreurs qu'on vous « prétendait être mes doctrines, vous m'avez plus honoré, « vous avez plus honoré la vérité que j'ai servie que ceux « qui s'intitulent mes disciples. Pauvres esprits tourmentés et « angoissés, venez, contemplez-moi tel que je suis, non tel « que ceux-là veulent me faire, et vous serez consolés, et « vous apprendrez par quel chemin on arrive à la vérité (2). »

A vrai dire, il a conscience que ces lignes sont un peu hardies. Elles sont à peine écrites qu'il renonce à les envoyer à M^{me} de Pressensé ; il les adresse à Gabriel Monod : « Je

(1) A Gabriel Monod, 30 mars 1863.

(2) 31 décembre 1862.

me suis aperçu qu'elles étaient un peu trop hétérodoxes pour passer sous les yeux de quelqu'un de plus sévère sur cet article qu'elle ; elles sont donc pour toi ».

Sa réaction contre l'orthodoxie, si vive qu'elle soit à cette époque, est cependant devenue moins âpre ; il ne se scandalise plus, par exemple, de la « mythologie chrétienne » que l'on enseigne aux enfants à propos de Noël. « La vérité, écrit-il un peu sentencieusement, ne pourra jamais se faire accepter des esprits grossiers et simples si on ne la farde avec les couleurs dorées de la fiction ⁽¹⁾. » Au même moment, il traverse les luttes morales qui ébranlent tout son être ; mais il confesse que sa piété lui est d'un bien faible secours : « J'ai peu prié, car je crois peu encore à la prière. J'y crois cependant un peu. Je crie parfois à Dieu, mais jamais quand la tentation me vient. Mon travail rude et âpre a été mon plus salutaire remède... Dis-moi comment tu pries, ce que tu pries, parle-moi à fond de ces choses-là ⁽²⁾. »

Et un jour que son ami a accédé à ce désir : « Merci, lui répondit-il, merci, merci de m'avoir laissé pénétrer dans tes combats religieux. Là aussi, sois sincère avec toi-même. Conserve l'idéal que tu as. Repousse toute alliance avec les sophistes, avec les gens satisfaits, avec ceux qui ne savent plus ce que c'est que vivre. Bientôt je m'entretiendrai avec toi, je l'espère, de ce sujet, le plus important de tous ⁽³⁾. »

Ainsi, lorsqu'il sort de la bourrasque de janvier 1863, un double mouvement se dessine en lui : d'une part, son âme aspire à une vie religieuse plus riche et plus puissante ; de l'autre, sa pensée, que ne peut pas satisfaire le rejet pur et

(1) A Gabriel Monod, 27 décembre 1862.

(2) A Gabriel Monod, *ibid.*

(3) 30 mars 1863.

simple des doctrines orthodoxes, ne veut pas ignorer, non plus, les antinomies les plus angoissantes et, d'un effort loyal, cherche à avancer vers la vérité.

Il ne semble pas que la vie religieuse de Fallot ait puisé la moindre force dans l'Église de Zurich, divisée, à cette époque, par des luttes dogmatiques très vives. Mais, près de Zurich, est Männedorf, ce lieu béni où, depuis plusieurs années déjà, tant d'âmes ont cherché et reçu de grandes délivrances. Dorothée Trudel est entrée dans la lumière de l'invisible en septembre 1862, et Samuel Zeller, son fidèle disciple, est depuis lors l'âme de ce sanctuaire de la prière et de la foi. Tommy Fallot a déjà entendu parler de Männedorf; il sait qu'Arnold Bovet, son ami du collège Galliard, y a trouvé la guérison du corps et la paix complète du cœur ⁽¹⁾. Peut-être Dorothée Trudel lui eût-elle fait comprendre, à lui aussi, qu'il ne serait vainqueur dans ses combats intérieurs que lorsqu'il accepterait d'être vaincu par Dieu ?... Mais « *Mütterli* » n'est plus là. Il veut cependant voir Männedorf : « Je vais à Männedorf, écrit-il à ses parents un dimanche matin, pour assister au culte de l'après-midi et dîner dans l'établissement ; je suis curieux de juger enfin moi-même de tout cela. Je suppose que l'on peut bien se faire une idée de ce que c'était du temps de la *Mütterli*. » Et le soir, du bateau à vapeur qui le ramène à Zurich, il leur fait le récit de cette première visite :

« J'ai été fort bien reçu par M. Zeller. C'est un homme d'une trentaine d'années ; ses manières, son genre me plaisent beaucoup. Il a fait une méditation, sur l'entrevue de Joseph avec ses frères, qui m'a intéressé. Malgré certaines

(1) Cf. sur Männedorf, *Arnold Bovet*, par Pierre DIETERLEN (Paris, Fischbacher), pages 44 et suiv. ; *Charles Secrétan*, par L. SECRÉTAN (Paris, Fischbacher), pages 344 et suiv. ; *Was er dir Gutes gethan ?* par Alfred ZELLER (Männedorf, 1910).

objections de détail, l'ensemble m'a plu et m'a fait du bien. Il y a là de la vie et toutefois, m'a-t-il semblé, de la mesure. Je n'ai rien vu qui m'ait choqué. On dit du reste que M. Zeller a adouci beaucoup d'angles, fait disparaître beaucoup de singularités. Je me propose d'y retourner un autre dimanche ⁽¹⁾. »

Il y retourne, en effet, le dimanche suivant :

« J'ai été aujourd'hui à Männedorf. Je suis content de ma course et je me propose de souvent la répéter. Il y a là un grand dévouement. A part M. Zeller qui est vraiment remarquable par la richesse de ses idées religieuses, il n'y a là que de braves et bonnes femmes assez vulgaires et qui seraient fort peu intéressantes sans leur dévouement hors ligne. C'est dans de pareilles circonstances que l'on juge de la valeur intrinsèque de la charité qui rend intéressantes des créatures assez bornées... Le catéchisme pour les enfants m'a beaucoup plu par la vie et l'animation qui y régnaient ⁽²⁾. »

« Je vais souvent à Männedorf, mande-t-il à Gabriel Monod en février 1864 ; cela me fait du bien, et j'y vois de belles choses. » Les méditations de M. Zeller l'intéressent, l'affection que lui témoignent plusieurs hôtes de la maison le touche, mais surtout, il sent que, dans l'atmosphère si étrangement spirituelle de ce petit coin de terre, son âme se pacifie. Sans doute n'accepte-t-il pas tout l'enseignement de Männedorf sur la guérison par la prière ; mais la question vaut, à ses yeux, d'être étudiée avec un grand respect.

Vers le même temps, la lecture de la Bible prend une

(1) 8 février 1863.

(2) A ses parents, 15 février 1863.

place plus grande dans sa vie. Au début de 1863, il commence une étude approfondie de l'évangile de Matthieu, puis des Actes. Quelques mois après, il cède pour la première fois à l'attrait que l'apôtre Paul ne cessera plus, dès lors, d'exercer sur lui :

« Dans les moments de loisir, écrit-il ⁽¹⁾, j'ai commencé à étudier les épîtres de saint Paul. J'aimerais arriver à une intelligence complète de ce grand apôtre et de ses idées ; j'aimerais, de plus, en me plongeant dans sa vie et ses écrits, parvenir à le refaire vivre dans mon esprit, non pas son système, mais lui, sa personne, avec tous ses contrastes et ses véhémentes passions. Pour tous ceux qui, de près ou de loin, se réclament des idées chrétiennes, saint Paul est une des plus grandes figures historiques. Grâce à ses nombreuses épîtres, au récit de sa vie que nous donnent les Actes, nous le voyons vivre, souffrir, aimer ; nous l'apercevons sans un trop grand effort, tandis que la vraie figure du Christ est, pour notre œil charnel, encore enveloppée de je ne sais quel nuage qui nous empêche d'en apercevoir distinctement les contours.

« Nous pouvons de plus étudier toutes les idées de saint Paul : sa théodicée, sa morale, sa psychologie, sa logique ; tout est vigoureusement discuté et expliqué dans ses épîtres. Si, après être parvenus à faire revivre cette grande individualité, nous arrivions à ressaisir dans tout leur enchaînement les idées auxquelles il a consacré sa vie, ne serions-nous pas en possession d'un vrai et sûr critérium pour juger, à un point de vue vraiment chrétien, toutes les choses d'ici-bas ? C'est à la poursuite de ce trésor — car c'en serait un — que j'aimerais te convier avec moi. J'ai commencé cette étude et, vraiment, je suis arrivé en peu

(1) A Gabriel Monod, 8 novembre 1863.

de temps à des clartés dont je ne me serais pas douté. Je crois que la bonne méthode à suivre ne serait pas tant de discuter verset après verset, mais de tâcher de s'imprégner de l'esprit qui anime toute la personnalité de saint Paul, en lisant d'un bout à l'autre quelques-unes de ses grandes épîtres, celles aux Corinthiens, par exemple. Seulement, pour que l'on pût arriver à s'imprégner d'un pareil esprit, il faudrait autant que possible éloigner les mille distractions de la vie ordinaire. Et vraiment, pour toi qui vis dans ce grand tumulte qu'on appelle Paris, cela t'est bien difficile.

« Toutefois, je te propose de commencer cette semaine avec moi l'étude de la première épître aux Corinthiens, d'y bien réfléchir et, dans ta prochaine lettre (dans une quinzaine), de me donner tes résultats ; je te donnerai aussi les miens. Ce qui m'intéresse surtout, c'est de remarquer tout ce que l'apôtre dit d'intime sur lui. Fort souvent il laisse échapper quelque détail sur sa vie intérieure. En notant tous ces passages, j'espère arriver à une espèce de biographie intérieure de saint Paul qui m'aidera beaucoup pour comprendre tout le reste. Je te recommande ce que j'appellerai sa morale. La liaison intime qu'elle a avec sa théodicée lui donne une vigueur et une fermeté admirables. »

« As-tu commencé l'étude de saint Paul ? demande-t-il à son ami un mois plus tard (1). J'ai médité la première partie de l'épître aux Corinthiens. Je crois que des neuf premiers chapitres on peut tirer tout ce qui concerne l'évangélisation et le mode d'apologie du christianisme. Comme il serait dangereux pour tous nos apologètes, si beaux parleurs, si convenables, que le vieux saint Paul vînt à ressusciter et vînt leur demander comment ils continuent son œuvre ! C'est là

(1) 10 décembre 1863.

qu'on trouve l'explication fort simple de la parfaite stérilité de toutes les apologies actuelles. »

Et dans la même lettre :

« Il m'est nécessaire de pénétrer de plus en plus par la lecture et la réflexion dans l'intelligence de la Bible. Comme je te l'ai déjà dit, saint Paul est mon guide ou plutôt mon soutien pour le combat. Toutefois, il y a des jours où j'en suis comme lassé. C'est un tel lutteur que, quand on est fatigué du combat, on redoute son contact. Je prends alors l'Ancien Testament où je commence à entrevoir d'immenses clartés. C'est désolant de voir les absurdes préjugés répandus partout sur cette sublime épopée où sont racontés, successivement, toutes les luttes, les souffrances ou les triomphes des héros qui, depuis le commencement des siècles, se sont alliés avec Dieu et ont fait, au milieu du mal et de la corruption, leur cause de la cause de l'humanité : tantôt, au nom de Dieu, l'avertissant de se détourner du mal, tantôt demandant à Dieu pardon et miséricorde pour les péchés qu'elle commettait. Celui qui a lu seulement quelques chapitres d'Ésaïe voit clairement que le Dieu au nom duquel il parle et celui auquel s'adresse Jésus-Christ sont un seul et même Dieu. »

Le goût d'approfondir toute chose que développe, au même moment, dans l'esprit de T. Fallot, la sévère discipline intellectuelle à laquelle il s'est soumis l'amène à étudier certains ouvrages de critique biblique.

« J'ai commencé un livre d'Ewald sur les prophètes ⁽¹⁾. J'aimerais que tu pusses en lire l'introduction. La manière dont il peint ces prophètes, leur vie sainte, leur union avec

(1) *Die Propheten des alten Bundes*, 1840-1841.

Dieu, est grandiose. J'ai été tout étonné qu'un théologien allemand eût autant de vie en lui. Ewald est du reste tout différent de l'école de Tubingue. Il possède un sens historique très profond, si profond qu'il ne veut rejeter aucun miracle des évangiles, sans toutefois vouloir s'expliquer à ce sujet. L'école de Tubingue, Baur, Strauss et C^{ie}, sont au contraire les esprits les moins historiques qu'il est possible. Avec quelques formules hégéliennes, ils prétendent, sans être jamais sortis de leur cabinet, sans avoir jamais connu les hommes, avoir reconstruit et rétabli l'histoire du christianisme.

« Ewald est un homme fort original. Ce qui lui nuit peut-être le plus, c'est un orgueil incroyable. A force d'avoir vécu avec les prophètes, il s'est pris du désir de jouer aussi un grand rôle et, maintenant, il se met à écrire des lettres au pape et aux différents souverains de l'Europe. On dit qu'il devient un peu fou. Toutefois, c'est une grande personnalité. On dit, en France, Renan disciple d'Ewald ; il paraît que ce dernier a écrit une critique extraordinairement vive et mordante de la *Vie de Jésus*. Au reste, une fois qu'on lit les Allemands, Renan semble une bouillie sans grande saveur. »

C'est pendant les vacances précédentes qu'il a lu la *Vie de Jésus*. « J'ai lu à fond la *Vie de Jésus*, » écrit-il alors (1) ; mais il ne semble pas qu'il ait subi la fascination que cette œuvre superficielle a exercée sur tant d'esprits. Un livre qui laisse dans sa pensée des traces plus durables, ce sont les *Reden* de Schleiermacher (2). « J'ai continué Schleiermacher, écrit-il à ses parents (3) ; je vais bientôt l'avoir fini.

(1) A Gabriel Monod, 30 août 1863.

(2) *Ueber die Religion. Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern*. Voir cependant plus loin, chapitre VIII.

(3) 5 mars 1863.

Il me faudra le lire encore une fois pour en avoir une idée bien nette et pour m'approprier l'énorme quantité d'idées fertiles qui y est contenue. »

De plus en plus, il consacre ses rares heures de loisir à l'étude des questions religieuses. La pensée du Père Gratry l'émeut par sa générosité, mais elle ne peut le satisfaire :

« Je désirais connaître à fond le système du P. Gratry. Je commence à le concevoir. Il y a là de nobles et généreuses aspirations, mais la donnée fondamentale : « Réunir « nos efforts pour constituer une science chrétienne qui sau-
« vera le monde » est fausse. Ce n'est pas la pensée qu'il s'agit d'éclairer, c'est la *volonté* qu'il faut délivrer des entraves qui l'empêchent de tendre vers le bien. Ce n'est donc pas un travail de cabinet, mais une lutte au milieu des hommes, des actions inspirées d'en haut et accompagnées de prières qui sauveront le monde. Cela n'empêche pas que ce livre (*Les Sources*) a de fort belles pages, surtout vers la fin du second volume, lorsque l'auteur explique que la meilleure méthode pour se former une conviction religieuse est de visiter les pauvres et de s'efforcer de répondre à tous leurs besoins. »

Un petit fait montre à quel point, pendant cette année 1863, son esprit est préoccupé par le problème religieux. A Noël 1862 il n'avait demandé, pour ses étrennes, que des ouvrages de littérature ou d'histoire. Maintenant, à sa mère qui l'interroge sur ses désirs, il fait répondre par son père : « Je la prie bien instamment de ne pas me donner de Goethe cette année-ci ; je suis dans un courant d'idées si différent que, vraiment, je n'aurais *pour le moment aucun plaisir* à recevoir Goethe, fût-il doré sur tranche. Voilà

par contre un choix de livres entre lesquels elle pourra choisir... (1) »

Suit une liste d'ouvrages, parmi lesquels les *Tischreden* de Luther, la *Philosophie de la Liberté* de Secrétan, la *Connaissance de l'âme* de Gratry, la *Christliche Ethik* de Culmann, « livre fort intéressant, note-t-il, qui vient de paraître en produisant une grande sensation ».

L'on voit déjà que sa pensée répugne à tout intellectualisme et, s'avancant dans la direction entrevue pendant son séjour à Paris (2), cherche une nouvelle méthode qui lui permette de saisir, dans sa vivante complexité, la réalité religieuse. C'est à ce moment qu'il entre en contact, pour la première fois, avec la pensée de Secrétan : sa tendance anti-intellectualiste sort de cette rencontre encore plus accentuée.

« As-tu fini de lire Secrétan ? demande-t-il à Gabriel Monod (3). C'est vraiment très fort. Il démontre autant (plus peut-être) qu'il est possible de démontrer en pareille matière et tout y est traité d'une manière vigoureuse. Peu de livres ont autant élucidé et élucideront (car je compte le relire) à un tel point mes idées sur cet ensemble de questions... Voilà au moins un esprit indépendant qui a su enfin sortir de cette constante méditation des idées émises par Vinet, méditation dans laquelle presque tous les autres épuisent leurs forces et leur temps.

« Pour quelqu'un dont la *volonté est pure*, je crois que ce livre est convaincant. Toutefois, il n'est pas suffisant ; il y manque un certain élan ; on comprend, tout devient clair, mais on ne se sent pas fortement sollicité. La pensée et les

(1) 15 novembre 1863.

(2) Voir plus haut, page 54.

(3) 10 décembre 1863. Il s'agit de *La Raison et le Christianisme*, paru en mai 1863.

abstractions y ont une trop grande place. Puis il y a certaines questions passées sous silence : le *mal*, par exemple, son origine, son mode d'action. Il me semble qu'il penche beaucoup trop vers l'opinion que le mal était presque inévitable ; et dès lors le mal devient pour lui cette abstraction si stérile dont il nous importe avant tout de combattre la notion. Pas d'abstraction, toujours des *réalités*, de « grosses réalités » comme les nomment ces raffinés de l'esprit qui ont toujours vécu dans des nuages. Le jour où j'ai été délivré de la véritable obsession qui me rendait parfois presque fou de désespoir ⁽¹⁾, j'ai senti une réalité ; ma délivrance a été une démonstration, grossière peut-être, mais beaucoup plus concluante que toute autre, des vérités qui font maintenant le fondement de ma vie. »

Mais une autre question s'est imposée à son esprit : les progrès de la science ne rendent-ils pas intenable l'attitude des hommes qui prétendent conserver une conception religieuse du monde et de la vie ? Il s'efforce de la résoudre avec son habituelle loyauté.

« Je suis arrivé à la conviction que la science usurpait une place qui ne lui appartenait pas, s'arrogeait des droits auxquels elle n'avait aucun titre. Étant d'un autre côté pleinement convaincu que la science est quelque chose de bien réel, ayant sa valeur et sa mission, je cherche à me rendre compte de la place qu'elle doit occuper. Cette recherche est difficile. Car, d'un côté, j'ai devant moi tous ceux qui s'occupent d'études et qui tous déclarent que la science ne peut exister si on ne lui accorde les droits qu'ils réclament pour elle ; de l'autre, je me trouve uni par mes

(1) T. Fallot fait allusion ici à cet état de sensibilité malade qui aboutit à la crise morale racontée ci-dessus.

croyances les plus chères à une foule d'âmes simples qui ont bien autre chose à faire qu'à se tourmenter au sujet de la science et qui, pour cette raison, déclarent ingénument que la science n'est rien et ne signifie rien. Quoique je sois bien plus en communion d'esprit avec ces dernières, je ne puis non plus admettre cette explication, trop facile pour être vraie. Je ne puis pas admettre que Dieu donnerait à une foule d'existences le devoir de se sacrifier dans des efforts et des recherches absolument inutiles. Il est pourtant bien évident qu'un grand nombre d'hommes, qui n'ont d'autre ambition que l'avancement du règne de Dieu dans l'humanité, sont obligés de consacrer une partie de leur vie et de leurs jours à la science; et toutes ces forces seraient nécessairement perdues, toutes ces sueurs seraient inutiles? Pour moi, il est évident que non; toutefois, il m'est aussi évident que, malheureusement, presque tous ceux qui étudient envisagent la question d'une manière complètement fausse, étudient mal, épuisent en vain leurs forces et perdent leur temps. Ne serait-ce pas un problème digne d'attention, et dont la résolution serait bien plus importante que beaucoup d'autres que de comprendre quelle est la loi de la science (ou connaissance), ses bornes, son vrai but? C'est un problème auquel nous tous, qui devons consacrer une partie de nos forces à l'étude et qui, d'un autre côté, voulons vouer notre vie à l'avancement du bien parmi les hommes, devrions beaucoup songer; peut-être l'un de nous arriverait-il à quelque lumière; peut-être, si ses efforts et ses recherches étaient faits dans l'esprit d'humilité qui seul plaît à Dieu, seraient-ils bénis? Oh! si nous deux, nous unissant plus que jamais, nous le pouvions (1)! »

S'il rencontre parfois encore la tentation du scepticisme,

(1) A Gabriel Monod, 10 décembre 1863.

il ne se permet plus d'accepter, comme autrefois à Paris, sans un examen sérieux, les objections que l'on fait au christianisme :

« Oui, reconnaît-il, il y a de grandes difficultés à admettre le christianisme, ou plutôt à comprendre par quelle voie nous devons nous unir à Dieu, devenir ses instruments, jusqu'à quel point nous devons nous passionner pour ce qui nous attire... Oui, il y a là de vraies difficultés : parfois le problème paraît insoluble ; parfois la faiblesse humaine se mettant de la partie, on renonce à le résoudre et on se lance dans la mêlée, sans plus vouloir raisonner ses actions... Toutefois, je t'en supplie, ne compliquons pas les choses à plaisir, ne nous remplissons pas la tête d'idées fausses, de banals lieux communs qu'il est permis à d'autres de répéter, mais que nous n'avons pas le droit d'employer pour notre justification (1). »

Ce n'est pas pour lui-même seulement qu'il cherche la solution de toutes ces difficultés. Des êtres qui lui sont bien chers les éprouvent de leur côté, et s'adressent à lui comme au guide qui peut les conduire plus près de la vérité. Les lignes suivantes montrent combien ces responsabilités nouvelles lui semblent à la fois sérieuses et douces (2).

« D'aujourd'hui en quinze je serai de nouveau en plein bonheur extérieur ; je serai à la maison avec mes chers bien-aimés. Que je suis furieux contre moi-même lorsque je songe au temps où la famille et les affections de famille n'avaient pour moi presque aucune signification ! Ce tourbillon de Paris m'avait-il entraîné !... Zurich, dont j'ai tellement médité et dont parfois j'ai encore envie de médire, m'a, parmi tous

(1) A Gabriel Monod, 1^{er} février 1864.

(2) A Gabriel Monod, 10 décembre 1863.

les dons qu'il m'a faits, révélé le bonheur et les joies sans égales qu'on trouve dans les affections de famille lorsque ces affections deviennent de l'intimité. Je sacrifierais actuellement presque toutes mes affections à celle de mes deux sœurs aînées. Quelle plus grande joie y a-t-il que de se sentir en communion de jour en jour plus intime avec des âmes qu'on a d'abord admirées de loin sans bien les comprendre et sans avoir réussi à les gagner ? Lorsque soudain, sans qu'on le mérite, elles se donnent à vous, vous laissent pénétrer jusqu'au fond de leur pensée et de leurs sentiments, on a d'abord comme un effroi involontaire ; c'est si pur, le cœur d'une jeune fille ! Et le nôtre, malgré toutes nos luttes, tous nos efforts, est si souvent encombré de pensées interdites ! Oh ! qu'ils sont à plaindre les pauvres jeunes gens qui, au fond de leur cœur, se figurent qu'ils ont le droit de mépriser les femmes ! Si seulement nous pouvions leur céder notre place pour quelque temps ! Lorsque je songe aux trois femmes que Dieu a mises auprès de moi comme mes anges gardiens, à ma mère et à mes deux sœurs, j'ai honte de parfois me plaindre des difficultés de la vie. J'aimerais, avant que l'une ou l'autre me fût enlevée, devenir vraiment *quelqu'un* : comment dirais-je ? un homme, un caractère énergique et pur sur lequel d'autres puissent s'appuyer, afin que tout ce qu'elles dépensent pour moi d'affection soit un peu récompensé.

« Ne crois pas, du reste, que je n'aie moi aussi ma part de travail et que je puisse toujours seulement jouir de ces affections. Elles amènent avec elles leur suite de devoirs et d'obligations, bien douces il est vrai, mais aussi bien sérieuses. Dans trois mois H. et J. vont faire leur première communion ; elles sont maintenant presque uniquement absorbées par la pensée de me faire profiter de ces derniers mois de préparation. Elles pensent beaucoup à toutes ces

questions et me parlent toujours de leurs difficultés. Au commencement, je leur répondais aussi bien que possible, mais sans y attacher grande importance; maintenant que je sens le sérieux de la chose, et que je m'aperçois que des paroles imprudentes ou légères ont parfois produit beaucoup de trouble, je suis effrayé de ma responsabilité; j'aimerais mieux ne pas avoir à répondre à tant de demandes. J'ai déjà de la peine à alimenter ma propre vie, et je dois encore donner de quoi satisfaire les autres! »

Il semble que tout ce travail de l'âme et de la pensée doive déterminer la crise décisive qu'on nomme *conversion*. En lisant les lettres que Fallot écrit pendant cette période de sa vie, on songe même que beaucoup de jeunes gens *convertis* donnent une moindre place aux préoccupations religieuses, et surtout ignorent cet effort loyal et douloureux vers la vérité..., peut-être parce qu'ils s'imaginent la posséder tout entière. Pourquoi donc cette recherche de Dieu n'aboutit-elle pas encore à une entrée pleinement consciente dans la vie chrétienne ?

Fallot a engagé une lutte acharnée contre la domination d'une sensibilité qui le faisait cruellement souffrir; il a voulu devenir un homme de volonté, mais il paraît bien qu'il ait surtout compté, pour atteindre ce but, sur sa propre volonté, et non sur la volonté et la puissance de Dieu. De cette erreur initiale il ne se rend pas compte tant qu'il est à Zurich; il n'en aura conscience que plus tard, lorsqu'elle l'aura conduit à un nouvel échec. Cependant ses fâcheuses conséquences se manifestent déjà. Dans le moment même où il tente, par tous les moyens, de discipliner sa sensibilité, celle-ci cherche à prendre sa revanche. Et c'est, dans cette vie intérieure déjà si mouvementée, un nouveau tumulte qui risque de rendre vains tant d'efforts vers la possession de

soi-même et vers l'harmonie : il est provoqué par les affaires de Pologne.

III

La jeunesse des écoles, sous le second Empire, était volontiers frondeuse. Pendant son séjour à Paris, Tommy Fallot avait assisté et même pris part à plusieurs manifestations d'étudiants. Il s'était passionné pour les premiers efforts de l'opposition. Auprès d'Edmond de Pressensé, il s'était familiarisé avec toutes les questions qui agitaient alors l'opinion publique. La politique avait pris une grande place dans ses préoccupations. Comment lui eût-il été possible de renoncer, dans sa solitude de Zurich, à rien savoir de son pays ?

Aussi, dès son arrivée, le voit-on prendre l'habitude de passer quelques instants, chaque soir, au *Musée* pour y parcourir les journaux de France. Mais cela ne lui suffit pas. Il réclame de son ami resté à Paris les nouvelles qui pourront l'intéresser et lui envoie son opinion sur les événements du jour. Peu à peu, cependant, son enthousiasme pour les *Cinq* et leurs amis diminue et il apprend, à distance, à juger les hommes et les choses avec plus d'impartialité. La fréquentation des réfugiés politiques français, très nombreux à Zurich, contribue d'ailleurs à dissiper certaines de ses illusions. Il le reconnaît dans une lettre à Gabriel Monod ⁽¹⁾ :

« Les débats du Corps législatif m'ont laissé profondément malheureux et troublé. Quand, autrefois, je pouvais

(1) 15 février 1863.

être transporté par la moindre parole de l'opposition, que je ne voyais dans les impérialistes que des démons, dans les républicains que des anges, j'étais fort tranquille. Maintenant, je n'éprouve pas de sympathie plus grande que par le passé pour les honorables orateurs du Gouvernement, mais je ne suis plus entièrement sympathique à l'opposition; ou plutôt j'ai toutes sortes de doutes sur ses intentions, sur la valeur de ses paroles. J'admire beaucoup l'éloquence de Jules Favre; mais, au fond, tout ce bruit de paroles avance-t-il quelque chose, a-t-il quelque utilité? Mes croyances politiques sont à reconstruire; ce qu'il y a de positif, c'est que je déteste et méprise un certain anti-impérialisme grossier avec lequel j'ai certains rapports ici : réfugiés, exilés ambitieux, qui se figurent que nous ne ferons une révolution que pour leur donner des places. »

« Je ne méprise nullement la politique, écrit-il quelques semaines plus tard (1); le seul point que j'aie modifié en moi, c'est que je m'efforce, comme dit M. Dieterlen, de conserver ma liberté. Je ne veux être d'aucun parti, parce que tous sont étroits et veulent rétrécir les esprits de leurs adhérents. Je suis, comme tous ceux qui pensent, *républicain*, mais je ne veux appartenir à aucun des partis républicains; l'étroitesse avec laquelle les journaux des réfugiés considèrent toutes les questions, n'ayant d'autre occupation que d'injurier l'Empereur, dédaignant presque de parler de la Pologne parce qu'ils ne trouvent là aucun sujet d'insulte, me semble ignoble. »

Peu de jours après, il précise son nouveau point de vue (2):

« Je suis, jour par jour, toutes vos préoccupations poli-

(1) A Gabriel Monod, 30 mars 1863.

(2) A Gabriel Monod, 19 avril 1863.

tiques; elles sont intéressantes, mais elles sont un peu rétrécissantes. Je ne pardonnerai jamais à Weiss et à Prévost-Paradol leur désolation de ce que la résurrection de la Pologne soit venue détourner l'attention de la France de leurs petites intrigues politiques. Depuis le commencement des affaires électorales, j'ai lu beaucoup trop les journaux (chaque jour je parcours les *Débats*, généralement assez plats, le *Temps* que j'aime beaucoup, à part cet imbécile de Peyrat, le *Siècle*, le *Constitutionnel*, l'*Indépendance belge*, la *Patrie*, qui est très bien renseignée sur la Pologne, le *Journal de Genève* et d'autres petits journaux); cela m'autorise à me former une opinion sur le mouvement libéral actuel; dussé-je te fâcher, je le trouve étroit, sans horizon, sans largeur, trop souvent le résumé de toutes sortes de luttes et d'ambitions personnelles. Les républicains ont été ridicules à l'égard du *Courrier du Dimanche*! Les seuls gens sensés sont le parti Neftzer, Scherer, et peut-être Weiss et Prévost-Paradol. J'oublie de te parler de la couleur républicaine foncée que tu ne peux sans doute étudier parce qu'elle se compose surtout d'exilés. C'est là un ramassis de tous les ambitieux, les entêtés et les orgueilleux possibles; c'est la plus stupide étroitesse... Je tremble pour la France le jour où cette horde nous reviendra. Ne crois pas que je parle de tous les exilés. Il y en a de sérieux que j'aime de tout mon cœur, comme Quinet et Charras. « Réunissons-nous tous pour *le* faire tomber, me disait Dufraisse (1); « puis, une fois que cela sera fait, ce sera une course pour arriver le premier au pouvoir. »

« La conclusion de tout cela est que je suis et que je

(1) Marc Dufraisse avait été représentant de la Dordogne à l'Assemblée nationale de 1849. Proscrit au lendemain du coup d'État, il fut d'abord correcteur d'imprimerie à Bruxelles, puis professeur de législation comparée à l'École polytechnique de Zurich. Fallot le vit souvent pendant son séjour.

reste républicain, parce que tant que les peuples et les gouvernements seront, comme le dit dans sa lettre M^{me} de Pressensé et comme le répète M. Dieterlen, deux choses distinctes, rien de généreux ne se fera. On le voit maintenant : tous les peuples veulent aller au secours de la Pologne, et leurs gouvernements se moquent d'eux. »

A son ami, qui lui reproche de ne pas s'intéresser suffisamment au réveil politique provoqué par les élections de 1863, il répond (1) :

« Le réveil politique est bien plutôt un réveil d'ambitions personnelles qu'un réveil de patriotisme. Jamais si Laboulaye, si Jules Simon, si Pelletan, nos plus purs, nos meilleurs libéraux, n'avaient consulté que leur patriotisme, ils n'auraient toléré que leurs noms fussent publiés et loués par le *Siècle* et la *Presse*. La PRESSE donne la nausée !

« Une immense lacune se fait sentir dans ce réveil politique. Tu es d'avis, comme moi, que le patriotisme sans la religion n'est rien, que la vie politique sans la vie religieuse n'a aucune grandeur, que les actes politiques d'une nation sans religion n'ont pas plus d'intérêt que des spéculations commerciales. Lis un peu toutes ces circulaires, les plus libérales, les plus nobles. Tu remarqueras, non seulement que le nom de Dieu n'y est pas prononcé une seule fois, mais que l'on n'y sent pas la moindre trace d'aspirations religieuses. On y parle beaucoup d'excellentes choses, de réductions d'impôts, de liberté de la presse, de liberté de commerce, d'instruction même, mais de religion, de ce qui fait la vie d'une nation, sa seule raison d'être, pas un mot !

« N'y a-t-il pas là quelque chose de navrant ? Un pays qui oublie Dieu dans ses plus grands actes politiques est un

(1) Fin de mai 1863.

pays qui marche à la rencontre de grands malheurs... Le pays qui a produit Jeanne d'Arc, ou plutôt qui a pour *symbole* Jeanne d'Arc, n'est pas destiné à croupir dans la matière comme tant de pauvres peuples qui agonisent... »

Ainsi ses convictions politiques subissent le contre-coup du travail qui se poursuit dans son âme et dans son esprit. Son cœur ne cesse pas de battre pour l'idéal démocratique, mais il se prend à douter, chaque jour davantage, de la valeur absolue des préoccupations, des réformes, de l'activité politique; et il cherche une manière de voir qui s'accorde avec les convictions morales et religieuses qu'il conquiert au prix de tant de luttes. Il va même, dans un de ces mouvements de réaction qu'il ne parvient pas encore à maîtriser, jusqu'à ne plus lire de journaux français! Mais il ne tarde pas à renoncer à cet ascétisme d'un genre particulier, et il se permet de nouveau la lecture des débats du Corps législatif, des discours de Thiers surtout : « ce petit bonhomme » lui paraît « plus intéressant et plus terrible que tous les autres » (1).

Ah! s'il n'y avait eu que la lutte des républicains contre l'Empire, la sensibilité de Tommy Fallot n'eût peut-être pas trouvé l'occasion de se venger de la défaite qu'il vient de lui infliger! Mais il y a la Pologne! Comment une âme ardente, passionnée d'idéal, frémissant au moindre contact avec l'injustice, eût-elle pu rester insensible aux nouveaux malheurs qui accablent alors la Pologne et aux efforts désespérés d'un peuple qui ne veut pas se laisser arracher son droit à la vie?

Dès les premières nouvelles de l'insurrection de 1863, il s'indigne de ne pas sentir ceux qui l'entourent aussi vibrants

(1) A Gabriel Monod, 22 mai 1864.

que lui. Il est heureux de savoir que ses parents partagent ses préoccupations et il compte les jours qui le séparent de son prochain voyage au Ban-de-la-Roche : « Je pourrai parler de la Pologne sans être toujours en butte à toutes les moqueries et aux sarcasmes de ces bourgeois zurichois qui se figurent de souverain bon ton de mépriser ce que nous aimons ! J'ai eu un long entretien avec un jeune Polonais qui va partir pour se battre... »

Zurich, en effet, est un lieu de passage pour de nombreux Polonais, réfugiés en Suisse, qui se hâtent vers leur patrie. Au Polytechnicum même, plusieurs étudiants polonais se préparent à partir. Fallot les voit ; leurs paroles et la pensée qu'ils vont donner leur vie pour leur pays achèvent de l'enflammer.

« Hier, vendredi, j'ai fait des connaissances qui m'auraient fait passer de beaux jours dans cette ville. J'ai passé l'après-midi avec dix Polonais qui vont partir pour la Pologne. J'ai été tirer avec eux à la carabine. C'était assez émouvant de se dire que ces dix jeunes gens, qui visaient une cible, dans dix jours viseraient des hommes et qu'eux aussi seraient visés et peut-être tomberaient tous ⁽¹⁾. »

Après avoir eu honte de la presse française, il cède un peu vite à l'espoir que la France interviendra. Chaque jour il déchiffre de nombreux journaux allemands et anglais. Il consacre la plus grande partie de son temps à étudier l'histoire de la Pologne et les origines les plus lointaines de l'insurrection... Mais les semaines s'écoulent, et l'intervention ne se produit pas. Au contraire, la Prusse favorise la politique de répression brutale de la Russie. Fallot n'a plus qu'une préoccupation : la Pologne sera-t-elle vaincue ? Ses jours se

(1) A son père, février 1863.

passent dans l'angoisse. « Je n'ai pas perdu tout espoir », écrit-il à son père (1).

Il fait part à M^{me} de Pressensé de ses anxiétés :

« ... Et tout d'abord notre Pologne, notre Pologne bien-aimée ! Tout est sombre et lugubre de ce côté-là. Et c'est pourtant par la résurrection de la Pologne que doit commencer la résurrection des peuples. Que ne vous ai-je auprès de moi ! Je vous raconterais, au risque de m'entendre tout d'abord railler, les choses admirables que l'on découvre en étudiant l'histoire de ce pays. Ah ! je comprends maintenant que L... ait été enthousiasmé par Mickiewicz. Je ne connais que quelques-unes des idées dont Mickiewicz s'était fait l'apôtre, et déjà l'histoire des peuples et leur destinée me deviennent claires et lumineuses... (2).

« Je commence à croire que le moment de la délivrance

(1) 28 février 1863.

(2) Adam Mickiewicz fut un des plus grands écrivains et poètes polonais du siècle dernier. Né en 1798, il avait débuté dans l'enseignement comme professeur au Collège de Kovno. Après bien des vicissitudes, il vint s'établir en France et fut désigné pour occuper au Collège de France la chaire des langues et littératures slaves qui venait d'être créée sur la proposition de Victor Cousin (1840).

C'est à ce moment que des relations intimes s'établirent entre Mickiewicz et André Towianski dont il sera question dans une autre lettre de Fallot. Towianski, venu à Paris une première fois en 1835, au lendemain de l'insurrection polonaise, y avait subi l'influence de Saint-Simon. Lors d'un nouveau séjour, après 1840, il entreprit de prouver, dans une série de conférences, que, seul, le mysticisme pouvait transformer l'état social de l'humanité. Towianski voulait remplacer la religion courante par un christianisme profondément mystique qui devait, dans sa pensée, régénérer les foyers, les corporations, les États. L'annonce de la venue prochaine d'un nouveau Messie couronnait l'enseignement de Towianski. Devenu son plus fidèle disciple, Mickiewicz transporta peu à peu, dans sa chaire du Collège de France, les doctrines de son maître. A la suite de protestations émanant du clergé de Paris, il fut obligé de prendre un congé. Il mourut du choléra à Constantinople en 1855, tandis qu'il y organisait des légions polonaises. Quant à Towianski, il se fixa, après 1848, à Zurich où sa présence ne cessa d'attirer de nombreux Polonais.

Cf. Ladislas MICKIEWICZ : *Adam Mickiewicz, sa vie, son œuvre*, Paris, 1888 ; et SEMENENKO : *Towianski et sa doctrine*, Paris, 1850.

n'est pas encore venu pour la Pologne. Mais en tout cas il ne tardera pas; ce grandiose sacrifice qu'une nation fait d'elle-même ne sera pas rejeté par Dieu, et bientôt viendra l'heure du relèvement. Alors la Pologne sera la première nation de l'Europe... (1). »

Peut-être sera-t-on tenté de sourire devant cette prophétie dont la réalisation paraît si incertaine! Mais on se représente difficilement, aujourd'hui, l'exaltation que les souffrances de la Pologne développaient, vers 1863, chez tous ceux qui avaient un peu de noblesse d'âme et l'horreur de l'injustice. A Paris, dans le milieu qu'a fréquenté Tommy Fallot, il semble qu'il n'y ait plus qu'un seul sujet de conversation, qu'une seule question digne d'étude, qu'une seule souffrance capable d'exciter la sympathie des hommes. L'insurrection de la Pologne est l'*affaire* de cette époque... Les vers de M^{me} de Pressensé (2) montrent à quelle intensité de sentiments la vue d'une si grande détresse élevait ce noble cœur. Quant aux amis, aux camarades d'études que Fallot a laissés à Paris, ils partagent ses indignations et ses enthousiasmes. Anatole Leroy-Beaulieu, le futur économiste, célèbre lui aussi, dans des vers, l'héroïsme du peuple martyr (3). Gabriel Monod aspire à une communion plus visible avec les souffrances des Polonais opprimés : il veut partir et se battre à leurs côtés. Fallot songe de son côté à un semblable départ. Mais, à cette pensée, certains pressentiments se précisent en lui, qui le font renoncer à son rêve.

« Et toi aussi, tu as voulu partir! *Gemini ambo* : est-ce que cela ne veut pas dire, si je ne me trompe, que nous sommes deux frères, de vrais frères? Je n'ai jamais senti

(1) Printemps 1863.

(2) *Poésies*, 1869, page 67.

(3) *Heures de solitude*, 1865, pages 41, 197.

toutefois autant que toi le devoir de partir. J'en brûlerais d'envie, mais je n'oserais pas, pour le moment, m'y décider. Tout cela est bien complexe. Ce n'est pas que toutes nos connaissances, criant en chœur que je suis fou, m'empêcheraient grandement. C'est, comme toi, le devoir positif de devenir tôt ou tard le soutien de ma famille..., c'est enfin le sentiment que j'ai une mission *encore plus élevée* à remplir ici-bas; c'est tout cela qui me retient, quelque brûlant que soit parfois mon désir. Que ne suis-je un tout ordinaire étudiant qui n'a jamais senti ou qui ne s'est jamais figuré que Dieu voulait quelque chose de lui...? Oh! quel plaisir! oh! quelle joie d'aller mourir là-bas, mourir avec ces martyrs, avec ces nobles jeunes gens dont je serrais, il y a huit jours encore, la main et qui, bientôt sans doute, auront aussi rejoint là-haut leurs pères. J'aimerais que tu me comprennes : ce n'est ni orgueil, ni lâcheté qui m'empêchent d'aller là-bas mourir. C'est, tout d'abord, le doute où je suis de mon devoir; c'est ensuite un sentiment vague, quoique persistant, et qu'à toi seul j'avoue, qu'il y a quelque chose pour moi à faire ici-bas. Du jour où j'ai rencontré M. Dieterlen, j'ai senti que j'étais appelé à quelque chose. Je cherche encore ce que c'est, comment je dois le faire, mais une voix confusément m'excite et me crie constamment : « *Excelsior*, comprends la vie plus élevée qu'on ne la comprend ordinairement, comprends la vérité et son ministère « plus haut qu'on ne se le figure ». Ils sont sans doute des héros, ceux qui meurent pour une idée; mais la facilité avec laquelle j'irais moi aussi à cette mort me montre que je dois me réserver à quelque chose de plus difficile...

« Je me reproche de te laisser entrevoir ces hésitations à toi-même, car je serais fort peiné que tu pusses me croire tiède en face du drame palpitant qui se déroule maintenant. Depuis un mois, j'ose le dire, j'ai tellement vécu avec ce

pauvre pays qu'il m'est devenu une seconde patrie. Je ne crois pas que je doive le servir maintenant par les armes, mais j'ai fait vœu de faire en ma vie quelque chose pour lui. J'ai commencé à me préparer à cette œuvre en étudiant l'histoire de la Pologne. Il y a là des choses admirables et, sans vouloir me lancer inconsidérément dans le parti mystique de Mickiewicz, je ne puis m'empêcher de trouver dans l'histoire de cette nation toutes sortes d'enseignements bien plus élevés que partout ailleurs (1). »

Plus il avance dans cette étude, plus elle le passionne. Elle le met en contact avec une civilisation et une culture qu'il a jusqu'alors ignorées et sa vie religieuse elle-même en reçoit des impulsions nouvelles.

« C'est à vous, écrit-il à ses parents (2), que je réserve le résultat de mes recherches. Tous les jours la question s'élargit. Après n'avoir été en contact qu'avec des idées françaises, puis anglaises (toutes les idées libérales qu'on nous inculque à Paris sont anglaises), j'ai éprouvé une vive admiration pour la profondeur et la poésie du génie allemand. Mais j'éprouve un sentiment bien plus puissant en m'initiant à l'histoire et aux croyances des Slaves et en particulier des Polonais. Il y a là des idées toutes neuves pour notre vieille civilisation occidentale, des notions religieuses que nous n'avons plus et qui s'épanouissent chez eux. Je suis maintenant persuadé que le jour où la Pologne revivra, où elle aura une vie à elle et un développement particulier, elle apportera, dans le réservoir d'idées commun à tous les peuples, des trésors immenses ; l'élément slave, s'unissant à l'élément germanique, anglais et latin, comblera des lacunes

(1) A Gabriel Monod, 30 mars 1863.

(2) 24 avril 1863.

que nous ne ressentons que trop vivement tout en les niant. Un sentiment qui va se perdant de jour en jour, le plus important de tous, la croyance en un Dieu personnel, reviendra plus vivace et plus fort que jamais.

« J'ai un ami polonais; il est protestant, originaire de l'Allemagne et par conséquent impartial; il s'est toutefois imprégné des idées polonaises. C'est un garçon que, pendant six mois, j'ai cru fort borné, un des mauvais élèves de la classe au point de vue de l'intelligence des mathématiques. Heureusement, j'ai vu ce qui était sous cette enveloppe désagréable; il y a plus que de l'intelligence, plus que des talents brillants : un sentiment religieux et une piété remarquables. Il faut l'entendre parler de la religion qui seule pourra sauver sa patrie; cette figure si lourde s'illumine, toute sa personne se transforme pendant quelques instants; on oublie avec qui on parle, on se figure qu'on a devant soi le jeune homme le plus riche de talents et d'avenir, tandis qu'on n'a qu'un pauvre élève qui pourra à peine entrer à l'École polytechnique tellement il est faible... »

D'autres Polonais sont aussi les amis de Fallot; lui qui, six mois auparavant, se refusait à donner le nom d'ami à quelque jeune homme que ce soit, il se lie maintenant, en quelques heures, d'une amitié que rien ne semble devoir briser, à ces futurs héros et à ces futurs martyrs de la Pologne. Son exaltation ne cesse de grandir dans leur intimité; son existence est désorganisée; d'ailleurs, il n'a pas conscience que l'étrange état d'âme par lequel il passe puisse être dangereux.

« Je passe et je vais passer par de mauvais jours, mande-t-il à Gabriel Monod ⁽¹⁾. Lorsque je te raconterai, aux

(1) 12 mai 1863.

vacances prochaines, ce que sont ces jeunes Polonais qui sont devenus mes amis, tu comprendras qu'après avoir pu à peine pendant un mois vivre avec eux, mon cœur soit plus ou moins déchiré par leur prochain départ... Je jouis avec fièvre et ardeur des derniers moments que je puisse passer avec eux ; j'avoue que je m'inflige souvent la tâche la plus courte possible, me disant que mes livres, que Vischer, que tout ce qui nourrit mon intelligence reste toujours à ma portée, tandis qu'avant peu de jours je les aurai perdus, sans doute pour toujours sur cette terre. Il y en a un qui vient de quitter l'École Centrale de Paris, il a passé quelques semaines ici et je me suis profondément lié avec lui. Tout d'abord nos souvenirs communs de Paris nous ont rapprochés, puis nos espérances, nos sympathies nous ont complètement unis. Aujourd'hui il a reçu une lettre de son père contenant la somme nécessaire à son voyage et la bénédiction paternelle. J'ai presque pleuré lorsqu'il me l'a lue... Il s'appelle Rylski ; lorsque tu verras ce nom dans les journaux, pense à moi. Mon ami part dans deux jours. J'ai beau raisonner, beau me persuader que c'est là ce qu'il doit faire ; l'idée qu'avant huit jours peut-être il sera tué me révolte, je ne puis l'accepter, je ne puis accepter la pensée de cette séparation. Et pourtant, il faut apprendre à se surmonter!...

« J'ai passé des heures que je n'oublierai pas avec mes amis. Pourvu qu'il en reste au moins un ! Tous sont disciples de Towianski et ont un sérieux, une fermeté de conviction et une énergie admirables ! Ils partent les uns après les autres, ne voulant rien faire par élan, mais attendant qu'ils se sentent complètement prêts à l'œuvre sainte à laquelle ils se consacrent. Car ce n'est pas seulement pour tirer des balles et pour tuer des Russes qu'ils vont en Pologne, c'est pour convertir toute la jeunesse aux idées qui, selon eux et selon moi, peuvent seules sauver leur patrie.

Tu comprends que la société de ces gens-là est loin d'être énervante, qu'il n'y a même pas avec eux le risque de s'enflammer d'un faux enthousiasme pour un coup de tête quelconque. Ils sont si convaincus que chacun ne doit consulter que Dieu et sa conscience qu'ils blâmeraient celui qui les imiterait sans y être appelé. »

Mais il n'y a pas que des héros parmi les Polonais qui débarquent à Zurich ; de vulgaires escrocs, qui font semblant de brûler du désir de mourir pour leur patrie, soutirent aux enthousiastes l'argent indispensable à un voyage qu'ils n'ont aucune intention d'accomplir. Tommy Fallot est une de leurs victimes ; il vide sa bourse, se dépouille de ses vêtements, fait ou fait faire d'innombrables démarches pour des Polonais qu'il voit, déjà, ornés de l'auréole du prochain martyr et que, quelques semaines plus tard, il considérera comme de simples mais habiles voleurs. Son amour pour la Pologne n'en est pas diminué ; mais cependant il est amené à mesurer les conséquences de son enthousiasme ; il voit à quelle anarchie morale et intellectuelle celui-ci l'entraîne et se rend compte qu'il n'est que temps de réagir.

« La partie de mon année que j'ai consacrée un peu trop exclusivement à ne vivre que pour la Pologne est close. J'ai senti qu'il fallait choisir entre mes devoirs positifs et mon enthousiasme. J'ai eu le bon sens de choisir les premiers. Je te raconterai toutes les singulières choses que j'ai vues et entendues durant cette époque. En tout cas, elle n'aura pas été sans fruit pour le développement général de mes idées. Prolongée, elle eût pu lui être funeste (1). »

Ses amis polonais, dont le départ — réel celui-là — l'a

(1) A Gabriel Monod, 8 juillet 1863.

fait si cruellement souffrir, ébranlent eux-mêmes sa confiance. Ils ne sont pas tous tués et, après avoir pris part pendant quelques mois à l'insurrection, plusieurs reviennent à Zurich. Tommy Fallot écrit à son père de ne pas se « tourmenter » de ce retour ⁽¹⁾. « Je n'ai vu l'un d'eux qu'un soir, et tout ce qu'il m'a dit et raconté m'a convaincu de la véracité de ce que tu affirmais, malgré mes protestations, que le peuple polonais, comme peuple, était intéressant, mais que les individus l'étaient fort peu. »

Et il ajoute quelques jours après : « Tout ce qu'ils m'ont raconté de la Pologne et de l'insurrection, en augmentant ma pitié pour ce pauvre peuple, m'a beaucoup enlevé de ma sympathie. »

Une raison plus profonde contribue, d'ailleurs, à rétablir l'équilibre dans ses affections et dans ses pensées. Aux heures d'exaltation passionnée, il ne s'est pas aperçu que ses amis ne comprennent pas qu'avec son désir intense de connaître la vérité il puisse vivre dans leur intimité sans partager leur foi. Les lettres de sa mère et ses propres réflexions l'amènent à se rendre compte de l'opposition irréductible qui existe entre cette foi catholique si ardente et la vérité religieuse telle qu'il la saisit à ce moment. Il se refuse à entrer en lutte sur ce terrain avec ses amis, et peu à peu cesse de les voir. « J'ai le ferme sentiment, écrit-il à sa mère, que ce n'est qu'à l'amour de la vérité et à mes croyances chrétiennes, si peu fortes qu'elles soient, que j'obéis dans cette circonstance ⁽²⁾. »

Il sort donc vainqueur de cette nouvelle crise ; mais à la période d'excitation fébrile qu'il vient de traverser succède une dépression physique, intellectuelle et morale, qui se prolonge pendant plusieurs mois. Replié sur lui-même, il se

(1) 8 février 1864.

(2) Printemps 1864.

demande s'il retrouvera jamais quelque force de volonté qui l'aide à recommencer à vivre. Un jour, cependant, il secoue sa torpeur pour écrire à Gabriel Monod ⁽¹⁾ :

« Je suis depuis si longtemps plongé dans une sorte de somnolence morale et intellectuelle qu'il me faut un vigoureux effort pour me décider à sortir de mon engourdissement... Je suis fort peu en état de justifier à tes yeux comme à ceux d'autrui la phase par laquelle je passe. Ennuyé par presque tout, dégoûté de toutes les opinions que je vois si mal défendues de part et d'autre, enfin affaibli intérieurement, épuisé par toutes mes allées et venues, par mes enthousiasmes et contre-enthousiasmes, j'ai honte de moi et ne sais plus que faire. Voilà de longs mois que j'attends que quelque chose vienne me réveiller et je risque bien de m'endormir pour toujours dans une sorte de paresse de l'esprit et de l'âme qui me semble être le lot des gens médiocres. »

Puis, répondant à une question que lui a posée son ami, il ajoute :

« Faire son devoir tranquillement, au jour le jour, avec confiance en un Dieu qui vous aime, c'est la seule méthode pour arriver à la vérité. C'est la seule que je veuille tâcher d'observer, mais pour cela il est besoin d'une certaine vigueur que je n'ai plus et que tu as encore. J'espère en Dieu ; peut-être me la rendra-t-il ! Vois-tu, c'est la seule utilité que je trouve à la phase de dégoût par laquelle je passe. J'ai compris que les discussions religieuses, les dissertations philosophiques ou théologiques, les exagérations piétistes nourrissent aussi peu l'âme que les pâtisseries, confiseries et autres hors-d'œuvre ne nourrissent le corps... Le jour où,

(1) 22 mai 1864.

lassé de ma torpeur, je secouerais mes pauvres membres fatigués et recommencerais à marcher, j'espère qu'instruit par l'expérience je n'aurai d'autre devise que celle que nous nous étions choisie : *Ora et labora*, travaille chaque jour à l'œuvre qui t'est donnée et aie confiance que Dieu t'aidera. »

Mais bientôt des événements surviennent qui lui rendent toute son ardeur.

Une *révolution* éclate au Polytechnicum, plus de trois cents élèves se soulèvent contre les autorités. Au début, Fallot paraît être parmi les meneurs; mais il ne tarde pas à s'apercevoir que ses camarades et lui font fausse route; il veut les amener à une entente avec la direction; une semblable proposition, faite par un de ceux que l'on considérerait comme l'un des plus avancés, les exaspère; au lieu de l'écouter, ils dépassent toute mesure; trois cents d'entre eux doivent quitter l'école dont cette crise a un instant compromis l'existence. Fallot, qui est resté dans la légalité, souffre de voir que beaucoup de ses camarades n'ont pas compris son attitude. Il n'en est cependant pas troublé. « J'ai le sentiment, écrit-il, que c'est une des premières occasions où j'aie agi avec courage et indépendance ⁽¹⁾. » Peu de semaines après il passe ses examens de fin d'année et quitte Zurich avec la perspective d'y revenir, pour un an encore, vers le milieu d'octobre.

IV

« Pour ne pas perdre deux mois à flâner à Fouday, j'ai obtenu de mon père la permission d'aller passer ces deux

(1) A Gabriel Monod, 29 août 1864.

mois en Allemagne », mande Fallot à son ami ⁽¹⁾. « Par suite d'anciennes relations de famille, j'ai obtenu la grande faveur d'être reçu pour deux mois comme volontaire dans la plus grande fabrique de machines d'Allemagne. Je joins donc à l'étude de la langue l'étude de l'industrie, ce qui est devenu, tu le sais, depuis quelque temps, mon étude de préférence. »

Le voilà donc installé à Chemnitz, un des plus remarquables centres industriels de la Saxe. Chemnitz compte, à cette époque, environ 50.000 habitants. Six ou sept établissements de constructions mécaniques de première importance s'élèvent au milieu de plus de trente filatures de coton, de tissages à profusion, d'ateliers de construction de deuxième ordre, de filatures de laine. Un des caractères les plus frappants du rapide développement industriel de Chemnitz est que les principaux chefs d'industrie ont été d'abord de simples ouvriers parvenus, à force d'énergie, à leur situation actuelle. Le patron qui accueille Tommy Fallot est arrivé à Chemnitz comme ouvrier serrurier ; peu à peu, il est devenu son maître, il a fondé un établissement qu'il n'a cessé d'agrandir ; en 1864, il occupe deux mille ouvriers dans ses usines.

Ainsi c'est à Chemnitz que Fallot entre en contact avec cette grande industrie qui faisait si peur à son grand-père Daniel Le Grand, parce qu'il voyait en elle une puissance de destruction. Il admire l'effort gigantesque dont elle témoigne, mais, au total, il éprouve une désillusion.

« L'industrie a ici une influence plutôt mauvaise, plutôt contraire au développement moral et intellectuel. Les ouvriers, qui regardent en haut, ne voient à leur tête que des ouvriers comme eux, plus habiles peut-être, mais surtout

(1) A Gabriel Monod, 29 août 1864.

plus heureux ; à part l'habileté et la chance, rien ne les distingue d'eux sinon leurs équipages et leur bonne chère : d'instruction, ils en ont moins que le petit bourgeois, de morale aussi peu que possible, de manières encore moins... La triste conclusion que j'ai tirée, d'abord, de mes observations serait donc celle-ci : dans ce pays instruit, moral, cultivé comme tous les pays protestants de l'Allemagne, l'industrie, avec son immense activité, ne serait qu'un instrument de destruction de la vie de famille, de la moralité et du sérieux ; sous ses dehors séduisants, avec les développements si brillants de toutes ses forces, elle n'aurait fait que détruire les anciennes relations, les anciennes croyances, les anciennes mœurs pour les remplacer par la soif de gagner, de faire fortune, ou la nécessité de se dissiper afin d'oublier la misère présente et la plus grande misère à venir. Ces conclusions seraient complètement justes pour une population comme la nôtre. Seulement il faut tenir compte de beaucoup de bons éléments qu'on trouve dans les classes pauvres et qui sont un réactif contre le mal qui vient d'en haut. L'instruction très solide de la petite bourgeoisie, l'instruction assez développée des plus basses classes, l'amour de la vie de famille, sentiment que les mauvaises mœurs n'ont pas encore réussi à détruire : voilà autant de facteurs importants dont il faut tenir compte avant de se prononcer complètement. La bourgeoisie, ici, a tenté et tente beaucoup pour venir en aide à la classe ouvrière : les sociétés charitables, les caisses de secours, les sociétés pour l'enseignement des ouvriers, les sociétés de musique, tout ce qui peut contribuer au développement du peuple et à son amélioration abonde. Seulement, ce qui donne peu d'importance à ces efforts, ou du moins une importance bien moins grande que celle qu'ils devraient avoir, c'est que les fabricants y sont presque complètement

étrangers. A part une caisse pour les malades, pour ainsi dire obligatoire dans chaque fabrique, le fabricant ne s'occupe de ses ouvriers que comme de machines qu'il ne faut pas laisser manquer des soins nécessaires afin qu'elles ne deviennent pas hors d'état de servir...

« Ce n'est certes pas ce que je m'attendais à trouver lorsque je rêvais à cette immense activité comme à un véritable palais enchanté ! Que tout est difficile dans ce monde et que de peine on a à comprendre comment et avec quoi on pourra faire quelque bien ! Si l'industrie était partout ce qu'elle est ici et ne pouvait être que cela, quel non-sens, quelle dérision serait la société moderne, car enfin, c'est bien l'industrie qui en est la principale puissance.

« Malgré tout, je suis bien heureux de me livrer à ces études pratiques et de pouvoir envisager les choses comme elles sont et non comme je veux les rêver. J'étudie aussi les machines dont j'ai autour de moi une ample collection. Malgré le plaisir qu'il y a à avoir compris un de ces organismes si compliqués de rouages, de chaînes et de leviers, et à se rendre compte de chacun de ses mouvements, je te souhaite de toujours étudier l'histoire : c'est un plus intéressant et moins rude métier. Une heure passée à genoux devant une machine, à me casser la tête et à me salir les mains pour saisir le jeu de tous ses organes, me creuse plus l'estomac et me fatigue plus la tête que quatre heures de théorie ; à cela ajoute le train vraiment infernal qui ne discontinue une minute que pour recommencer de plus belle, la poussière qui vous entre par le nez et la bouche, et tu verras que je suis à une véritable école pour devenir un vrai fabricant qui soit d'acier trempé comme les machines qu'il emploie ⁽¹⁾. »

(1) A Gabriel Monod, 29 août 1864.

A ses heures de loisir, il continue son étude de la littérature et de la philosophie allemandes. C'est l'époque où l'école matérialiste tente, dans toute l'Allemagne, un immense effort de propagande. *Forcé et Matière*, de Büchner, a paru en 1855 et, depuis lors, de nombreuses éditions ont prouvé l'intérêt passionné qu'éveille la nouvelle doctrine. Tommy Fallot le lit ; il est frappé de la clarté de l'exposition, de la force de l'argumentation, mais ne peut accepter une philosophie qui ignore les aspirations essentielles de son âme. Il essaie de formuler, dans une lettre à Gabriel Monod, l'impression que lui laisse cet ouvrage ; on le voit, tandis qu'il écrit, s'efforçant de s'expliquer à lui-même pourquoi il rejette la conception matérialiste de l'univers et de la vie.

« Ne crois pas que je ne rêve qu'industrie. Je suis pour le moment encore plus préoccupé d'un terrible livre que j'étudie : *Kraft und Stoff*, par Büchner. C'est le matérialisme poussé jusque dans ses dernières limites. Mais une logique ! une puissance de raisonnement ! Je n'ai rien lu, à part la Bible, qui soit en état de tenir tête à ce livre qui n'est au reste que l'éloquent et habile résumé du matérialisme allemand. C'est quelque chose de différent du positivisme français. Ce dernier, si je ne me trompe, ne prétend que constater des faits sans vouloir conclure sur une foule de points, comme Dieu, l'immortalité, etc., qui, dit-il, ne sont pas de sa compétence. Le matérialisme allemand, au contraire, dont Büchner, Moleschott, Vogt sont les apôtres, prétend conclure, et le fait avec une audace et une insolence qui, à elles seules, feraient craindre aux gens impartiaux pour la justesse de ses conclusions.

« J'étudie avec grand intérêt Büchner ; son style, comme celui de Moleschott et de Vogt, est d'une clarté admirable ;

il est magnifique quand il se moque de cette vieille philosophie nuageuse dont l'obscurité était la condition *sine qua non*. Il est très vrai et très éloquent dans toute sa controverse contre les gens dont le courage recule devant les conclusions matérialistes, mais dont les doctrines ne sont que de vaines abstractions. Je crois même plus : il aurait complètement raison si (et ce *si*, Dieu merci ! me semble solide) si nous n'avions en nous qu'un esprit qui eût besoin d'être éclairé par des déductions logiques sur tout ce qui l'environne ; mais, Dieu merci ! la vie de l'esprit ou de l'intelligence est subordonnée chez nous à la vie du cœur, du sentiment ; nous sommes grands par nos affections plus que par nos pensées, nous vivons par le sentiment plus que par la pensée, et celle-là seule sera la vérité vraie qui pourra satisfaire mon sentiment. Or, les conclusions matérialistes, contre lesquelles mon esprit ne peut élever que des doutes sans grande signification, répugnent complètement à mon sentiment. Et par ce mot de *sentiment* je n'entends pas un certain instinct de sensibilité auquel il faut souvent résister, mais l'ensemble de certaines sensations mystérieuses dont je ne puis me rendre compte, mais dont je sais bien par la douleur ou la joie qu'elles occasionnent en moi que c'est en elles que réside ma personnalité. Mon intelligence est plus ou moins indépendante de moi-même : c'est une forme d'envisager les choses que je partage avec tous les hommes. Mon sentiment moral, ma manière d'aimer, de souffrir, d'être heureux, c'est là ce qui m'appartient en propre. Je prétends donc — et c'est là où je voulais en arriver à travers cette dissertation un peu obscure peut-être — je prétends donc avoir le droit de rejeter un système comme incomplet, et faux, par conséquent, s'il ne satisfait pas mon sentiment.

« Et pourtant que conclure ? Mon esprit est satisfait, si

mon cœur ne l'est pas ; mon esprit n'est donc plus un juge compétent. Mais s'il faut que j'en récuse désormais le témoignage, que faire ? Devrai-je me laisser diriger aveuglément par mon sentiment ? Je n'accepterai rien qui blesse mon sens moral ni tous les autres besoins de mon cœur ; mais je pourrai alors, comme je l'ai trop souvent fait, aller m'égarer à l'aventure ; et cela aussi est mauvais, fort mauvais : on le paie toujours plus tard. Voilà le point où gît la difficulté ; elle est grande : que Dieu me vienne en aide pour la résoudre !

« En attendant, je réponds à tous les raisonnements matérialistes : C'est vrai ! Tout ce que vous dites de l'absurdité de croire à une volonté créatrice, ou à un commencement et à une fin de la matière, ou à une limite de celle-ci, tout cela est logique, fort logique ; mais tout cela est peu important pour moi si vous ne répondez pas aux vraies questions qui se pressent en moi. Qu'est-ce que ce besoin de faire le bien, ce besoin d'être heureux qui ne sont jamais satisfaits ? Qu'est-ce enfin que ce besoin de vérité qui vous fait commettre même l'absurde contradiction de proclamer tout comme nécessaire, la croissance de cette mauvaise herbe et, par conséquent aussi, la production de telle ou telle opinion, et qui vous fait vous emporter contre cette opinion ? Si tout est nécessaire, si l'antique fatalisme redevient une nouvelle vérité, pourquoi insulter cet homme s'il croit ceci ou cela ? N'est-il pas forcé par sa constitution, par la construction de son cerveau, que sais-je ? par la nourriture dont il alimente ses forces d'avoir cette opinion et non pas une autre ? Vous ne pouvez répondre à toutes ces questions que par des dérisions. Les autres systèmes dont vous montrez admirablement l'absurdité ne peuvent y répondre. La Bible seule, dont vous prouvez une foule d'erreurs (semble-t-il), y répond. — Mais ici que faire ? La

Bible contient bien la réponse, mais est-elle tout entière cette réponse ? Toujours cette vieille histoire entre le contenant et le contenu ! Dieu est, le bien est, l'amour pour les autres, tout cela existe, cela suffit pour le moment ; si Dieu existe, il nous entendra ⁽¹⁾. »

Ainsi ses études pratiques si absorbantes ne peuvent arrêter le travail de son esprit et de sa conscience. Il saisit toutes les occasions qui s'offrent à lui d'observer, d'écouter et de réfléchir.

Un jour il entend Wichern, qui lui fait une impression profonde. Les paroles du « père de la mission intérieure » apportent une vigueur nouvelle aux tendances que Tommy Fallot a héritées de son père, de Daniel Le Grand et, à travers celui-ci, d'Oberlin. Mais elles font apparaître plus lamentable encore l'état social d'une ville industrielle comme Chemnitz ! A mesure que le jeune *volontaire* découvre la réalité, il éprouve le sentiment qu'une irrémédiable déchéance a frappé la société qui l'entoure. Qu'importe la valeur matérielle de ces tissages, de ces filatures, de ces établissements métallurgiques ! Il ne peut plus y attacher le moindre prix. Tout s'efface devant la laideur du mal. Il se sent submergé par ce flot d'immoralité qui menace de tout détruire : vie de famille, respect de la dignité humaine, effort intellectuel. Il lui semble qu'il vit dans une atmosphère empoisonnée. Mais ce qui lui cause la plus grande souffrance, c'est la révélation d'un mépris de la femme dont, jusqu'alors, il n'a jamais été témoin. Une angoisse, qu'il ne parvient pas à dominer, étreint son cœur. Pour son organisme affaibli par deux années de labeur intense et d'incessantes luttes intérieures, ce dernier choc est trop violent. Il tombe malade vers la fin de septembre ; une fièvre typhoïde se déclare,

(1) 29 août 1864.

d'une extrême gravité. On le transporte à l'hôpital de Chemnitz; sa mère accourt pour le soigner. Le jour de ses vingt ans, le 4 octobre, son état paraît désespéré.

Il reste entre la vie et la mort pendant quelques jours, puis la vie triomphe. Alors commence une longue convalescence, que retardent bien des misères. Une périostite très douloureuse le condamne à l'immobilité. Lorsqu'on peut enfin le transporter à Fouday, à la fin de novembre, il n'a pas encore la permission de marcher.

Cette maladie modifie ses plans d'avenir. Au moment de son départ pour Chemnitz, son père l'avait persuadé d'accomplir une troisième année de préparation à Zurich. Sa santé le contraint d'y renoncer. Il est décidé qu'il demeurera à Fouday jusqu'à Pâques, pour achever de se rétablir; ensuite, il entreprendra de nouveaux voyages d'études.

« J'ai la douce perspective de rester à Fouday jusqu'à Pâques, écrit-il à Gabriel Monod ⁽¹⁾. Ce sera un peu monotone parfois; mais ce sera bon d'apprendre à se suffire à soi-même. Et puis M. Dieterlen n'est qu'à une lieue d'ici, et je ne serai pas toujours, je l'espère, un pauvre infirme. »

M. Dieterlen! Ce nom revient à chaque instant sous la plume de Tommy Fallot, pendant ses années de Zurich. C'est qu'avec lui l'on atteint la région la plus profonde de l'être, celle où germent lentement les pensées maîtresses de la vie. Mais pour comprendre ce qu'a été, d'abord de 1863 à 1865, puis pendant les années suivantes, cette influence dont aucune autre, en dépit des apparences, ne triomphera jamais, il est nécessaire de s'arrêter quelques instants devant M. Dieterlen et d'essayer de pénétrer dans l'intimité de son âme et de sa pensée.

(1) 25 novembre 1864.

CHAPITRE IV

CHRISTOPHE DIETERLEN ET SON INFLUENCE SUR T. FALLOT JUSQU'EN 1865

Lorsqu'on traverse les épaisses forêts de sapins qui couvrent les montagnes des Vosges, on rencontre parfois un arbre géant dont la flèche s'élance, bien au-dessus de la forêt, jusque dans l'infini du ciel. Il semble, au vide qui l'entoure, que ses compagnons, étonnés de ce qu'il ne se soit pas contenté de leur commune mesure, ne le reconnaissent pas tout à fait pour l'un des leurs et préfèrent vivre à quelque distance de son immense ramure. Solitaire il monte vers le ciel, paraissant étranger à la terre; mais autour de lui, le sol laisse deviner qu'il ne s'élève si haut que parce que ses vigoureuses racines se sont étendues au loin.

Tel apparaissait, au premier abord, M. Dieterlen. Très différent des hommes au milieu desquels se déroulait son existence, incompris de la plupart, il paraissait vivre solitaire, dans un monde invisible vers lequel son âme s'élevait sans effort. Nul plus que lui, cependant, n'entrait aussi résolument en contact avec la détresse humaine pour y recueillir

les plus humbles soupirs que son cœur portait ensuite jusqu'à Dieu.

I

Les événements extérieurs de sa vie se résument en quelques lignes. Il était né en 1818, à Sainte-Marie-aux-Mines, dans le Haut-Rhin. Par son père, qui était brasseur, il descendait de Wurtembergeois émigrés en Alsace au cours du dix-huitième siècle. Son enfance s'était écoulée dans sa ville natale où, après avoir terminé ses études primaires, il avait commencé un apprentissage commercial. De 1840 à 1846, il avait vécu à Paris, comme employé dans différentes maisons de commerce. Entré ensuite dans les fabriques de Rothau dont son ami, M. Gustave Steinheil, venait de prendre la direction, M. Dieterlen était devenu, au bout d'un an, l'associé de celui-ci. Peu après son installation il avait épousé M^{lle} Julie Steinheil; de cette union naquirent deux filles et dix fils. Avec sa nombreuse famille, il habitait une des maisons de l'*Enclos*. Il ne devait plus quitter Rothau jusqu'au lendemain de l'annexion.

Le développement de sa vie religieuse se rattachait à deux faits décisifs : sa conversion, et, quelques années plus tard, sa rencontre avec le pasteur Blumhardt.

Lorsqu'il était arrivé à Paris, il avait vingt-deux ans. Il ne connaissait pas le Dieu de l'Évangile et n'avait aucun désir de le connaître; mais il éprouvait, au fond de son cœur, une soif ardente de bonheur, et souffrait de ne rien trouver qui pût l'apaiser. Le vide immense qui cherche en vain à se dissimuler derrière les joies factices du monde

l'obsédait douloureusement. L'incessant écoulement de la vie, dont il ne recevait aucune réponse aux aspirations de son âme, accentuait la tendance mélancolique de son caractère. Lui-même s'est comparé un jour, tel qu'il était alors, à une brebis perdue et errante, qui n'a devant elle que la mort.

C'est à ce moment que Gustave Steinheil, retrouvé à Paris, le mit en relations avec Louis Meyer. La Société des Amis des pauvres, que continuait de diriger le jeune pasteur de l'Église des Billettes, devenait une véritable école de prophètes ⁽¹⁾. Christophe Dieterlen subit bientôt l'action pénétrante de ce milieu où se formaient, l'un après l'autre, des chrétiens d'une vigueur extraordinaire. A travers la piété de Louis Meyer, il vit luire sur sa route, jusqu'alors si obscure, une lumière divine.

« Ce n'était qu'un premier rayon, tombé dans de profondes ténèbres, a-t-il écrit plus tard ⁽²⁾, mais ma vie a été dès lors rattachée à la vie éternelle. Je voyais confusément devant moi des combats, des douleurs nécessaires pour purifier et tremper mon âme, mais rien ne m'effraya; l'appel céleste dominait en moi toutes les clameurs du monde, les résistances de la chair et du sang; sans regarder à ma faiblesse, à tout ce qui me séparait de toi, je répondis joyeusement : Je suis à toi ! je suis à toi ! »

C'est ainsi que Christophe Dieterlen naquit à la vie chrétienne. La piété devint tout de suite, à ses yeux, la seule chose nécessaire. Le reste, position, gains, affaires, plaisirs, santé, passa à l'arrière-plan. Il eut même la tentation de renoncer à l'industrie pour devenir pasteur, mais céda aux

(1) L'expression est de Pierre Dieterlen (*Gustave Steinheil*, page 16).

(2) *L'Enfant prodigue* (Paris, 1868, page 25).

conseils de Louis Meyer qui le pressait de servir l'Évangile là où l'Évangile l'avait conquis.

M. Dieterlen était depuis peu de temps à Rothau lorsqu'il entendit parler du pasteur Blumhardt qui, quelques années auparavant, avait vu se produire, dans son église de Moettlingen (Wurtemberg), un remarquable mouvement religieux ⁽¹⁾. Il alla à Moettlingen, y fit la connaissance de Blumhardt et se lia avec lui d'une amitié profonde. Il est plus exact de dire que Blumhardt le subjuga. M. Dieterlen vit en lui un prophète, le prophète dont la parole ne pouvait manquer de secouer la torpeur de l'Église de Dieu, de lui donner l'horreur de sa pauvreté spirituelle et de son impuissance et d'éveiller en elle l'aspiration vers une prise de possession nouvelle des *dons* de l'âge apostolique et l'attente du royaume de Dieu. Il s'attacha non seulement à l'homme, mais à son idéal de la vie chrétienne, à sa notion si riche de l'œuvre de l'Esprit; il se laissa gagner par la foi de Blumhardt dans la toute-puissance de la prière et dans la vertu surnaturelle de l'imposition des mains. On verra bientôt ce que la pensée de M. Dieterlen dut à cette influence. Mais c'est avant tout sa vie religieuse qui reçut de ce contact une impulsion toute nouvelle. A Moettlingen, et plus tard à Bad-Boll, dont son inépuisable générosité rendit en grande partie possible l'acquisition ⁽²⁾, il se sentait dans une atmosphère surnaturelle, où les grandes espérances de son âme prenaient une nouvelle vigueur. Là, la réalité du monde invisible s'imposait à lui avec plus de puissance que partout ailleurs. Auprès de Blumhardt, il reçut des forces spirituelles qui contribuèrent à don-

(1) L'on trouvera des détails sur ce réveil et les circonstances extraordinaires qui l'ont précédé dans F. GRIN : *Jean-Christophe Blumhardt* (Lausanne, Mignot).

(2) F. GRIN, *op. cit.*, page 190.

ner à sa personnalité chrétienne son originalité et sa grandeur.

Lorsqu'on approchait M. Dieterlen, la première impression était que l'on avait devant soi un homme *singulier*. Tout en lui était *original*, en ce sens que ses paroles et ses actes étaient toujours l'exacte expression des mouvements de son âme.

Ceux qui avaient le privilège de pénétrer dans son intimité pressentaient que le fond de son âme était une soif intense de Dieu. Il avait soif de Dieu, de sa présence, de son amour. « Rien ne le satisfaisait de ce que les hommes lui offraient. Il rattachait chaque circonstance de la vie à Dieu lui-même. » Mécontent de tout ce qui ne lui apportait pas Dieu, il avait horreur de ce qui lui semblait une forme vide. « Peu lui importaient les formes plus ou moins excellentes sous lesquelles plusieurs déguisent leur pauvreté religieuse. C'était Dieu même qu'il cherchait. »

Cette incessante recherche de Dieu caractérise les mystiques. M. Dieterlen était mystique, en effet. Mais il est bon de ne pas oublier qu'il y a deux sortes de mysticisme. L'un « conduit l'homme à Dieu par le chemin de la repentance et de l'humilité, en sorte que l'homme s'écrie : *Toi avec moi*, et même *Toi en moi*, mais sans jamais perdre de vue l'abîme qui persiste entre le *Toi* très saint et le *moi* très infirme et très souillé. Et puis il y a la fausse monnaie du mysticisme, la caricature, l'ange des ténèbres se revêtant de lumière pour persuader à l'homme qu'il doit se faire Dieu. Cette prédication est très vieille : *eritis sicut dii* » (1). C'est à la première de ces tendances que se rattachait M. Dieterlen. Le Dieu dont la pensée éveillait dans son âme une inexprimable nostalgie était, pour lui, la person-

(1) Lettre de T. Fallot à Ernest Naville, 14 janvier 1898.

nalité la plus déterminée qu'il y eut jamais dans l'univers, le Dieu de la Bible, le Dieu vivant.

Ce besoin intense de Dieu trouvait une complète satisfaction dans la personne de Jésus-Christ. Sa passion pour Jésus-Christ était l'un des aspects les plus caractéristiques de sa piété. Jésus-Christ était pour lui une personne vivante, dont la radieuse beauté attirait tous ses regards. Il voyait en lui non seulement son Sauveur et son Dieu, mais l'ami de tous les instants, « le Maître dont la moindre parole avait plus de poids que toute la philosophie des hommes, le prophète dont la parole éclaire, seule, les obscurités de l'avenir, le Christ, c'est-à-dire le Roi de la nouvelle humanité ». Sa vie n'avait qu'un but : servir Jésus-Christ. Cette passion de Jésus-Christ l'a conduit à de grandes souffrances. « Comme bien d'autres, a dit plus tard Fallot, il aurait pu essayer de servir Jésus-Christ en restant à l'abri de la souffrance, en évitant la voie du sacrifice. Mais il a voulu *souffrir* avec Jésus-Christ et pour lui. Sa vie a eu cette apparence de dépouillement, de *folie*, qui est le sceau véritable de toute vie vraiment consacrée à Jésus-Christ. Il a montré par sa vie, plus encore que par ses paroles, que pratiquer la doctrine de la Croix c'est pratiquer une folie. Selon son expression énergique, Jésus-Christ comptait pour lui (1). »

Ce témoignage ne montre-t-il pas à quel point fut exaucée la prière qu'en écrivant un de ses traités M. Dieterlen laissait un jour jaillir de son cœur : « Que ce soit la gloire de ma vie de prendre la forme de serviteur, comme toi, et de donner ma vie pour mes frères (2) ! »

Dans sa pensée comme dans sa vie, en effet, le service de Jésus-Christ ne se séparait pas du service de l'humanité.

(1) Note du 28 juillet 1875. Les citations précédentes proviennent de la même note.

(2) *L'Enfant prodigue*, page 26.

Mais son amour n'allait pas à l'homme envisagé comme un être abstrait ; ce qu'il aimait, c'était l'âme humaine, dont les misères et les souillures ne pouvaient voiler à ses yeux la noblesse divine et l'impérissable beauté. Tant qu'il n'avait devant lui que l'homme tel qu'il se montre à ses semblables, il n'était pas satisfait. Il fallait qu'il pénétrât, à travers les apparences, jusqu'au sanctuaire invisible dans lequel il voulait faire briller la lampe de l'Éternel. Lorsque, après la guerre, il se fixa aux environs d'Épinal, il écrira quelques lignes qui trahissent cet impérieux besoin de son cœur ⁽¹⁾ :

« Dans ce pays j'arrive à peu : il n'y a pas de pauvres, pas de malades, pas d'affligés ; on voit des gens intelligents, rangés, qui travaillent comme des fourmis et se nourrissent de lard ; mais on ne découvre pas les âmes. »

A Rothau et au Ban-de-la-Roche, il « découvrait les âmes », et lorsque, à force d'amour persévérant, il avait réussi à se faire ouvrir un de ces mondes intérieurs, il en franchissait le seuil avec un tel respect que les plus déchus se sentaient relevés à leurs propres yeux. Il avait le don très rare d'écouter avec une patience infinie toutes les plaintes que peut exhaler une âme meurtrie ; aucun détail n'était insignifiant pour lui, dès qu'une âme était en jeu.

Mais, comme il l'a dit lui-même, la passion de l'âme humaine a ses douleurs. « La vie extérieure est un voile qui cache la condition réelle de l'humanité ; mais quand il s'ouvre et qu'on voit dans le secret des âmes, que d'abîmes se révèlent ! Il y a des blessures qui ne peuvent se guérir, des ruines qu'on ne peut réédifier, des chutes si terribles qu'on en est épouvanté et qu'on reculerait si on ne se sentait pas soutenu par le Seigneur et par sa Parole : Ne crains point,

(1) Lettre à M. Louis Fallot (1873).

— rien n'est impossible à Dieu. Oui, il y a de grandes angoisses, des défaillances, des déceptions, des larmes, pour qui cherche ce qui est perdu... (1) ».

Ce contact incessant avec tant de douleurs humaines et cet effort pour les porter dans son cœur avaient accentué en M. Dieterlen la tendance mélancolique qu'il devait à une nature sensible à l'extrême à tout ce qui est laid. Parfois, ceux qui vivaient près de lui évoquaient, à son approche, l'image de l'homme de douleurs. L'on sentait qu'il connaissait la souffrance, non seulement pour avoir souffert lui-même, mais parce que, jour après jour, il descendait dans la souffrance de tous ceux qui venaient à lui ou qui l'appelaient à eux. Il savait souffrir avec ceux qui souffrent, et c'est avant tout à cause de cette extraordinaire puissance de sympathie que les pauvres, les misérables, les vaincus de la vie s'attachaient à lui. Il avait vécu, avant de les écrire, ces paroles de *La Religion pure et sans tache* : « Amour, dans ce monde déchu, se traduit par dévouement, sacrifice, souffrance ; son emblème, c'est la croix ; l'amour éternel fait chair était « l'homme de douleurs » ; sa vie a été une passion ; l'amour fera aussi de ses disciples des « hommes de « douleurs ». La vraie piété recherche la communion des souffrances du Christ ; la piété qui recherche la jouissance n'est pas inspirée par lui (2). »

A vivre en tête à tête avec le péché sous ses formes les plus hideuses, M. Dieterlen était devenu, en apparence, un pessimiste. Il voyait le mal et voulait le voir. Il était souvent comme obsédé par la vision du mal répandu sur la terre. Et pourtant, auprès des âmes qu'il a aimées et servies, il a toujours été un prophète de l'espérance. Il ne pouvait comprendre la religion que comme un cri d'espérance de

(1) *La Religion pure et sans tache*, pages 11-12.

(2) Pages 32-33.

l'homme auquel Dieu répond par une promesse de délivrance. Parce qu'ils sentaient dans son cœur l'écho de toutes les douleurs du monde, les malheureux croyaient aux paroles d'espérance qu'il leur adressait. — S'il osait parler d'espérance, lui qui souffrait des souffrances de tous, c'est donc qu'il y avait une espérance pour tous! — Lorsqu'il avait parlé, ou prié, il était impossible de ne pas croire au relèvement ou à la délivrance; et c'est pour cela qu'il inspirait une si étrange confiance à des hommes sur lesquels les chrétiens les plus fidèles n'avaient aucune action.

« Je visite un village, disait-il un jour, où il y a beaucoup d'âmes accessibles. Plusieurs fois, quand les gens m'ouvraient leur cœur, je leur ai dit : Pourquoi ne dites-vous pas cela à M. X. ? On m'a répondu : Que pensez-vous ? Nous n'oserions jamais; il est beaucoup trop saint. Pauvre ami, dont la piété fait peur au lieu d'attirer ⁽¹⁾ ! »

Sa haine du péché s'alliait à un profond respect et à une immense compassion pour l'esclave du péché. « Il faut respecter l'homme jusque dans son avilissement, disait-il, car c'est ton frère ⁽²⁾. » Il ne pouvait pas identifier une âme avec le mal dont elle portait le joug et, lorsqu'il s'agissait de l'âme d'un pauvre, d'un buveur, d'une fille perdue, d'instinct il voyait en elle une victime plutôt qu'une coupable. Avec quelle simplicité et quelle humilité il s'abaissait jusqu'aux plus tombés ! On le verra d'après cette lettre qu'il écrivait à une jeune fille :

« Ce que tu dis de l'égoïsme — le moi haïssable de Pascal — m'a rappelé une parole de notre Jules. Il avait été méchant, et avait cela sur le cœur en se couchant; sa maman, après sa confession, lui recommanda de prier afin

(1) *L'Enfant prodigue*, page 6.

(2) *La Religion pure et sans tache*, page 14.

que le mal soit chassé. Un instant après, il la rappela, disant : « Maman, j'ai prié maintenant, mais cela revient « toujours ».

« Cela revient toujours, comme la mauvaise herbe. Voilà bientôt vingt-cinq ans que je prie et, comme chez Jules, cela revient toujours. C'est fatigant, désolant, presque désespérant. Que faire cependant ? se laisser entraîner par le courant ? non, je prie toujours.

« Cette défaite constante a ceci de bon qu'elle rend miséricordieux ; je me sens des tendresses pour tous les vaincus, et si le *Singe* (1) venait me dire : « Je prends de « bien bonnes résolutions, malgré cela je rebois toujours », je lui répondrais : mon cher Singe, c'est comme moi.

« Je crois que les vauriens voient un peu, à travers mon gilet, ce qui se passe en moi, et que c'est pour cela qu'ils m'aiment. »

L'on reprochait parfois à M. Dieterlen une indulgence excessive à l'égard des pécheurs et l'on exprimait la crainte qu'en leur témoignant un tel amour il leur fît plus de mal que de bien. Il souffrait de certaines désapprobations qu'il sentait peser sur lui, mais savait comment y répondre.

« On dit quelquefois : l'amour est aveugle ; au contraire, l'amour donne la vraie lucidité ; l'amour éclaire la mère et lui fait voir dans son enfant des choses ravissantes, cachées aux étrangers ; l'amour fait que l'enfant de parents fâcheux ne voit point leurs défauts et n'est pas troublé, quoi qu'on lui dise, dans le respect qu'il leur porte.

« L'aveugle, ce n'est pas cette mère bienheureuse, ce n'est pas cet enfant qui ignore la honte de ses parents.

« L'aveugle, ce n'est pas Jésus-Christ mourant pour les

(1) Surnom d'un buveur de Rothau.

pêcheurs, priant sur la croix pour ceux qui lui crachaient au visage; ce n'est pas son disciple qui se dévoue, se sacrifie, malgré l'indignité, l'ingratitude et l'endurcissement de ceux dont il s'occupe; mais celui-ci est aveugle qui, calmement, prudemment, raisonnablement, sous prétexte de voir clair, s'abstient d'aimer. Appelant aveuglement, illusion, la *clairvoyance* de ceux qui aiment, il leur dit : n'allez pas trop loin; en voulant faire du bien, vous risquez de faire du mal.

« Oh! ne craignez point, vous qui marchez dans la voie lumineuse et douloureuse de la charité : aimez tant que vous pourrez, aimez toujours davantage; plus vous aimerez, plus vous serez dans la lumière. Lorsque, arrivés dans l'autre monde, nous verrons face à face ce que maintenant nous ne voyons que confusément, tous nous aurons un grand regret : celui de n'avoir pas assez aimé ⁽¹⁾. »

La soif de Dieu, qui portait M. Dieterlen à vivre toujours plus dans l'intimité de Jésus-Christ et à chercher le germe divin dans l'âme la plus flétrie, s'exprimait aussi dans une vie de prière qui était devenue un état habituel. La petite brochure anonyme qu'il a consacrée à la prière ⁽²⁾ laisse entrevoir ce qu'elle était pour lui. Jamais homme, peut-être, n'eut au même point la crainte des vaines redites. Il n'accordait de réalité à la prière que lorsqu'elle traduisait la volonté de l'homme et s'appuyait sur un effort d'obéissance. D'ailleurs, il n'avait pas le courage d'entretenir longuement Dieu de lui-même ou d'intercéder pour quelques amis privilégiés, et se sentait contraint de prier pour tous. « Prie pour tous, a-t-il écrit ⁽³⁾, et tu auras

(1) *La Religion de la Bible*, page 85.

(2) *De la Prière*.

(3) *Ibid.*, page 14.

prié pour toi et tes amis ; mais pense surtout à ces gens qui passent là dans la rue, à ce domestique, à ce voisin fâcheux, à ceux qui ne t'aiment pas, à ceux que tu n'aimes pas ; pense à ces multitudes qui s'agitent autour de toi et au loin dans le péché, dans l'ignorance, sans joie, sans espérance, affamés, altérés, errants, comme un troupeau qui n'a pas de berger ! »

« En général, le *Notre Père* me suffit », disait-il un jour à Tommy Fallot. L'oraison dominicale était le moule dans lequel il jetait toutes les prières qui jaillissaient de son âme ; et celle-ci entendait, à travers toutes les circonstances de la vie, un appel à la prière.

« Parce que Dieu est grand, il n'y a rien de petit pour lui ; les petits événements d'un village l'intéressent autant que ceux qui occupent le grand monde et il donne autant d'attention aux affaires d'un bûcheron qu'aux embarras des puissants. Tu peux donc lui parler de tout ; si ta pensée et ta volonté sont inspirées par la pensée et la volonté de Dieu, tu seras appelé au recueillement même par les choses qui pour d'autres sont des distractions : la lecture du journal qui te raconte les luttes et les souffrances lointaines, les bavardages du quartier, les cloches de l'église annonçant la naissance ou la mort, la joie ou le deuil, les bruits de la rue, toutes choses te seront un appel à la prière ⁽¹⁾. »

Ses prières pouvaient ne pas recevoir d'exaucement visible, il n'en avait pas moins la certitude qu'elles coopéraient à l'action de Dieu dans le monde. « Ici tu ne verras probablement jamais le résultat de tes prières, mais dans l'autre monde, ceux pour qui tu auras intercédé viendront au-devant de toi pour te dire comment, à la suite de tes

(1) *De la Prière*, page 28.

prières, des courants de vie éternelle sont venus de la part du Seigneur faire épanouir leur âme (1). »

Cette foi dans la puissance et dans l'efficacité de la prière s'appuyait sur les promesses que la Bible apporte au croyant de la part de Dieu. M. Dieterlen faisait de ces promesses une incessante méditation, son regard s'arrêtait souvent sur le jour de leur complète réalisation. Elles lui apparaissaient toutes résumées dans cette parole : « Je viens bientôt » ; et lui, de son côté, résumait toutes les espérances de l'humanité dans cette prière : « Oui, Seigneur Jésus, viens ! »

Une vie de prière si intense le conduisait à de nouvelles souffrances, mais aussi à un plus grand amour. Il découvrait toujours plus l'étendue et la puissance du mal, mais en même temps il avait une révélation plus poignante des souffrances de Dieu, et entraînait avec lui dans une sainte communion de douleur et d'amour. « Il y a des gens pieux, a-t-il écrit, dont la prière est une incessante protestation contre toute participation aux souffrances du Christ. » M. Dieterlen n'a jamais été de ceux-là, lui dont la vie semblait avoir pour devise : « Vivre, c'est aimer ; aimer, c'est souffrir, pour le disciple comme pour le Maître (2). »

Lorsqu'il priait devant les hommes, il le faisait brièvement, se servant toujours de mots très simples. Nul ne pouvait l'entendre sans en être remué jusqu'au fond de l'âme ; par quelques paroles, cet homme se révélait comme un géant de la prière. M^{me} de Pressensé, qui l'entendit prier peu de semaines avant sa mort, en conserva un ineffaçable souvenir. « Le vendredi saint, il pria après la communion, écrivait-elle, et j'entends toujours ces mots de sa prière :

(1) *De la Prière*, page 46.

(2) *Ibid.*, pages 29, 31.

« Que nos cœurs deviennent grands comme ton cœur. » Et le jour même où M. Dieterlen délaissait les ombres de la terre pour la lumière du ciel, elle écrivait encore : « Je n'oublierai jamais sa prière du vendredi saint, si belle, si simple, qu'on en avait une sorte de frisson au plus intime de l'âme. Oh ! comment ne pas croire en présence d'une telle âme, d'un tel amour, si croire c'est autre chose que de formuler théologiquement sa certitude (1). »

Quiconque s'entretenait avec M. Dieterlen se sentait, presque malgré soi, en contact avec un monde autre que celui des apparences, des formes, des phénomènes que nous font connaître nos sens ordinaires. T. Fallot traduisait un jour cette impression par ces mots : « Toute conversation avec lui laisse un sentiment très vif de la réalité du monde invisible (2). » M. Dieterlen était l'homme de l'invisible, de l'invisible qui nous enveloppe et de l'invisible que tout homme porte en lui. Il dédaignait ce qu'on voit pour se préoccuper de ce qu'on ne voit pas. Le visible n'avait de valeur, à ses yeux, que comme le reflet de l'invisible qui est éternel. Celui dont il fut le maître, dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, lui a rendu un jour ce témoignage : « Je n'ai jamais connu pareil héros de l'invisible (3). »

Mais le monde invisible n'était pas seulement, pour lui, le sanctuaire où Dieu règne, entouré de ses anges, et d'où le Christ vivant agit sur les âmes et dans le monde, directement ou par l'intermédiaire de ses disciples ; il *sentait* — ce n'était pas simplement une opinion — que l'histoire de l'humanité est étroitement liée aux événements du monde invisible, et qu'un même drame se poursuit sur la

(1) *Lettres inédites* (*Revue Chrétienne*, novembre 1908, pages 866 et 867).

(2) Note du 1^{er} novembre 1873.

(3) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

terre et dans l'autre monde : nous sommes acteurs de ce drame, mais nous n'en connaissons que la partie terrestre; le reste nous demeure presque toujours voilé. Les victoires que le croyant remporte et les défaites qu'il subit sur la terre ont leur retentissement dans l'invisible; et, de même, les combats que les héros de la foi livrent dans l'invisible, contre Satan, ses anges et l'armée des démons, ont une influence profonde sur l'histoire de l'humanité. L'homme, d'ailleurs, à chaque pas qu'il fait ici-bas, se rencontre avec le monde invisible; des adversaires invisibles l'assaillent, d'invisibles alliés combattent à ses côtés (1).

De ces correspondances mystérieuses entre la terre et le monde supra-terrestre, M. Dieterlen avait la sensation. A vrai dire, cette certitude d'une action et d'une réaction constantes du visible sur l'invisible lui faisait attacher une valeur religieuse excessive à bien des récits de la Bible qui lui paraissaient soulever un coin du voile. Des interventions surnaturelles dans une existence humaine, qu'elles fussent le fait de Dieu ou de Satan, étaient, à ses yeux, si naturelles qu'il semblait parfois entraîné par un irrésistible attrait pour le merveilleux, le miraculeux, jusqu'au point où la foi risque de devenir crédulité. Mais son christianisme était trop biblique, sa conscience trop droite et son cœur trop humble pour que son mysticisme devînt jamais malsain. Il ne pouvait se faire à l'étroit horizon dans lequel s'enferme si souvent la piété protestante, il se sentait engagé dans une lutte qui débordait les limites de la terre et, trouvant dans la Bible les affirmations auxquelles son mysticisme le portait, il puisait dans ces affirmations l'assurance qu'il était dans le vrai.

(1) Voir la brochure : *Du Monde invisible et ses rapports avec le monde visible* (Paris, Grassart, 1856); voir aussi : *Étude sur la Religion de la Bible* (Paris, Meyrueis, 1863), pages 27, 52-54, 76.

II

Un chrétien de pareille envergure devait, semble-t-il, avoir une grande activité, prêter son concours à des œuvres nombreuses, tenir une place importante dans les conseils d'églises. Il n'en était rien cependant.

Par nature, M. Dieterlen aimait à agir en dehors de toute organisation ecclésiastique ou charitable. Dans son activité extérieure, comme dans sa vie chrétienne, il était un solitaire. Parmi les ouvriers qui travaillaient dans les fabriques de Rothau, beaucoup habitaient des villages relativement éloignés. M. Dieterlen visitait régulièrement deux de ces villages, Wildersbach et la Haute-Côte. Il s'en allait seul, « fortement chaussé, armé d'une canne sur laquelle il ne s'appuyait jamais et qu'il tenait derrière son dos; il aimait ces courses solitaires, pendant lesquelles le spectacle continu des richesses de Dieu dans la nature et celui des misères humaines dans les maisons lui inspiraient, par leur contraste, de longues méditations » (1). Il s'arrêtait chez les malades, chez les affligés, chez tous ceux qui avaient besoin d'une parole d'amour. Il était l'ami de tous, mais surtout des plus petits et des plus misérables. On pouvait tout lui dire, on osait tout lui dire; chacun se sentait compris de lui.

A Rothau, M. Dieterlen tenait, chaque dimanche, une réunion du soir dans laquelle il parlait à ses auditeurs, comme à des amis, de ce qu'il savait leur tenir à cœur. Il disait les choses comme tout le monde les sent et les dit;

(1) Pierre Dieterlen, article sur Jacques-Christophe Dieterlen dans *L'Ami chrétien des Familles* du 12 février 1909.

par instinct, beaucoup plus que par un effort raisonné, il employait le langage du plus simple; il était ainsi fait que, tout naturellement, comme son Maître, il s'adressait d'abord aux derniers de la terre, à ceux qui ne comptent pour rien dans le monde ⁽¹⁾. Certaines paroles de lui, toutes simples, mais si grandes dans leur simplicité, faisaient l'effet d'une vague qui soulève ⁽²⁾. Elles avaient une saveur, un peu rude au premier abord, mais étrangement pénétrante qui se retrouve dans tout ce qu'il a écrit.

En 1856 M. Dieterlen avait fait paraître sa première brochure, un *tract* de quatorze pages : *Des miracles*, signé de ses initiales. Plusieurs brochures suivirent la même année et l'année suivante. Un peu plus tard, il publia, toujours sans nom d'auteur, à la Société des livres religieux, deux études : *La Prière*, et *La Religion pure et sans tache*. Son écrit le plus important : *Étude sur la religion de la Bible*, parut en 1863. Enfin, il collaborait régulièrement à *L'Ami chrétien des Familles*, fondé au pays de Montbéliard en 1857 : un grand nombre des méditations qu'il donna à ce journal furent réunies, sous le titre même de celui-ci, dans deux petits volumes publiés le premier avant, le deuxième après la guerre ⁽³⁾.

Ce qui frappe, dès l'abord, lorsqu'on ouvre un traité

(1) T. Fallot nota cette impression dans la réunion qu'il présida, le 25 février 1872, après le départ de M. Dieterlen pour les Vosges.

(2) M^{me} DE PRESSENSÉ, *loc. cit.*

(3) Voici la liste à peu près complète, des écrits de M. Dieterlen dont le premier seul porte les initiales J.-C. D. : *Des Miracles*, *Le Royaume des cieux est semblable à dix vierges*, *Solidarité*, *Le Monde invisible* (1856); *Des Maladies*, *La Mission de l'humanité* (1857); *La Prière*, *La Religion pure et sans tache*, *Étude sur la Religion de la Bible* (1863); *L'Enfant prodigue* (1868); *L'Ami chrétien des Familles* (2 vol.). On ne trouve plus en librairie que *La Prière*, *La Religion pure et sans tache* et *L'Ami chrétien...* (à la Société de Toulouse). M. Dieterlen publia, en outre, quelques feuilles libres sur des sujets divers, et des articles dans un journal éphémère, la *Croix* et, après la guerre, dans le *Libérateur*, fondé par M. Théodore Monod à la suite du mouvement Pearsall-Smith.

de M. Dieterlen, c'est l'abondance des citations bibliques. Certaines de ces brochures ne renferment presque que des paroles de la Bible. L'auteur s'efface complètement. Que veut-il ? établir un système ? proposer une nouvelle conception de la vie ? — Nullement. Il n'a qu'un but : rappeler aux hommes de sa génération quelques données bibliques sur un sujet particulier ⁽¹⁾. Mais ces données bibliques ne sont pas simplement juxtaposées les unes aux autres ; elles sont soudées ensemble et encadrées par des paroles qui laissent transparaître une âme qui vit en Dieu. Il en est qui condensent les expériences, les prières, les souffrances de longues années. Le style rappelle, d'une façon frappante, certaines pages de la Bible : tout y est concret, vrai, sobre et puissant.

Ces quelques brochures, ces réunions, ces visites à des pauvres et à des malades donnaient à M. Dieterlen une activité en marge des églises, indépendante des œuvres chrétiennes. « Il avait un sentiment si poignant de la pauvreté des églises, des sectes, du piétisme, qu'il se défiait des meilleures choses qui venaient de ce côté-là ⁽²⁾. » Il lui semblait que l'Église, après avoir commencé par l'Esprit, se fût laissée vaincre par la chair : au lieu de vivre la vérité, les croyants l'ont abandonnée aux théologiens « qui la discutent comme des hommes qui, de nuit, parlent d'un même objet qu'ils ne voient plus et dont il ne reste que des souvenirs » ⁽³⁾. Les divisions des églises, qu'il attribuait à un manque d'amour et non à une différence de convictions, leur formalisme, les querelles ecclésiastiques lui infligeaient une perpétuelle souffrance. De là une tendance à ne pas

(1) *Le Monde invisible*, page 4.

(2) Lettre de T. Fallot à P. Minault, 8 février 1891.

(3) *La Religion de la Bible*, page 60.

estimer à leur juste valeur les tentatives faites, au sein de diverses églises, pour préparer un réveil de la foi ; de là aussi une sévérité, souvent exagérée, pour les pasteurs qu'il aurait voulu moins éloignés de la *condition apostolique*, et, pendant de longues années, une grande répugnance à assister régulièrement au culte public.

Aux œuvres nées du Réveil, il reprochait de revêtir, le plus souvent, un caractère trop strictement protestant qui, sous prétexte de fidélité, mutilait la piété chrétienne. Un jour que M. Louis Fallot lui demandait de se réunir chez lui avec quelques amis désireux de fonder une œuvre de propagande évangélique parmi les populations catholiques des Vosges, il lui répondit par un refus qui montre à quel point son christianisme s'accommodait mal des séparations confessionnelles :

« ... Ce n'est pas volontairement, légèrement, que je refuse mon concours, pour une œuvre dont je reconnais le bon but, à des amis que j'aime et que je respecte.

« Croyez que c'est une conviction sérieuse, profonde qui m'a guidé. Vous croyez que c'est par l'esprit d'indépendance, de liberté que j'agis ainsi ? Cher ami, je ne me permets pas d'être indépendant sans la permission du Seigneur.

« Qu'est-ce donc ? me demanderez-vous. — Allons droitement, simplement, soumis à la Parole, éclairés par elle ; en Lui, nous nous rencontrerons.

« En attendant, *ignorez-moi* pour tout ce qui est protestantisme et protestants. Permettez-moi par contre d'être toujours plus votre ami, votre frère,

D.

« Protestant — qui voudrait bien être protestant — si les protestants n'étaient pas si... protestants. »

Dans cette attitude de M. Dieterlen à l'égard des églises et des œuvres par lesquelles les croyants s'efforcent de suppléer à l'impuissance des églises, il y avait beaucoup plus qu'une impossibilité naturelle de s'enchaîner à une organisation quelconque ou un éloignement marqué pour toute entreprise confessionnelle. C'était une *méthode* d'action qu'il opposait à celle que l'on suivait autour de lui et qu'il croyait plus conforme au plan de Dieu et plus adaptée aux détresses de l'humanité.

Lorsque Tommy Fallot comprit, pour la première fois, que, derrière ce que l'on appelait les bizarreries de M. Dieterlen, se cachait toute une conception de l'action chrétienne, il eut l'intuition qu'il venait d'être honoré d'une inappréciable révélation.

« Quelle singulière manière de considérer la vie ? écrivit-il. Depuis Jésus-Christ et ses apôtres, quelqu'un s'est-il tracé un but aussi grand, aussi humain ? »

« Ayant horreur d'enfermer son existence, ses luttes et ses efforts dans aucun des cadres reçus ; par exemple de se vouer au bien de l'humanité en se consacrant à une réforme partielle ; ne voulant donc enfermer son esprit ni dans les luttes politiques, ni dans les luttes théologiques, mais ne luttant que pour la seule réforme qui puisse changer de fond en comble tous les hommes et qui les concerne tous, c'est-à-dire pour la réforme qui, par la victoire définitive sur le mal, réunira Dieu et les hommes et en fera des alliés. Il force sans cesse ceux qui l'entourent à sortir des cadres reçus, à comprendre l'insignifiance et la nullité des réformes partielles, bien plus, *leur danger*. Être absorbé par une seule de ces directions, être *einseitig* est non seulement, selon lui, infructueux, c'est dangereux. Ne donner ses forces, ses pensées et ses prières qu'aux efforts qui tendent réellement

à relever tous les hommes sans exception et à sauver tous les hommes : voilà ce qu'il faut. « Cherchez le Royaume de Dieu et sa justice, et tout vous sera donné par-dessus. » C'est là sa méthode. Il s'interdit donc, lui qui pourrait réussir dans toute direction, de se spécialiser dans aucune ; il veut rester un homme cherchant cela seulement qui intéresse tous les hommes, de tous les temps et de tous les lieux.

« Quelle foi n'est pas nécessaire pour se lier ainsi en apparence les mains ! S'interdire tout travail riche en résultats parce que ces résultats ne sont pas de vrais résultats ! Quelle foi dans la grandeur et la vérité de ses idées pour se condamner à paraître un serviteur inutile, parce qu'on a la conviction qu'en travaillant comme les autres on deviendrait un serviteur inutile !

« Point de réformes partielles, parce qu'elles ne sont que partielles et qu'elles ne font qu'effleurer la grande réforme, la seule nécessaire qui les amènera toutes à sa suite. Toutes ces réformes sont stériles et, de plus, dangereuses parce qu'elles distraient de la seule nécessaire.

« En ne suivant qu'une seule direction, impossible de travailler à la vraie réforme. Pour être un instrument convenable, rester un homme complet (1). »

Comment se réaliserait cette délivrance de toute l'humanité à laquelle seule, d'après M. Dieterlen, il valait la peine de consacrer ses efforts ? Ce point relève non de l'action, mais de la pensée. Il doit être indiqué ici, cependant, que l'eschatologie de Blumhardt avait exercé une influence profonde sur l'idée que M. Dieterlen se faisait du Royaume de Dieu. C'était un Royaume de Dieu sur la terre auquel il aspirait, mais un Royaume de Dieu descendant du ciel

(1) Note du 26 septembre 1865.

en un clin d'œil, de façon magique. Cette conception, qui satisfaisait son amour du surnaturel, réagissait sur son activité. Par moments, il entrevoyait la nécessité de tenter des *efforts révolutionnaires* pour donner aux églises l'intelligence de tout ce que Dieu voulait faire sur la terre et en préparer l'accomplissement ; « puis il reculait et se concentrait uniquement dans la prière » (1).

Cette méthode n'allait pas sans lui faire courir de graves dangers. Ses meilleurs amis ne le comprenaient pas toujours ; de là, pour lui, un isolement qui convenait à sa nature, mais qui l'empêchait de soumettre ses idées au jugement d'autrui. « Autrui » ne se privait pas de juger, sans doute, mais M. Dieterlen ne pouvait pas corriger ce que ses impressions avaient parfois de violent, et sa méthode tendait à devenir un système dont il risquait de devenir prisonnier.

Une contradiction, facile à relever d'ailleurs entre sa notion du Royaume de Dieu et son activité de tous les jours, le préservait d'une aussi fâcheuse conséquence. Blâmant les œuvres particulières, qu'il trouvait dangereuses, il voulait travailler à la délivrance de l'humanité entière et pensait ne pouvoir le faire que par la prière ; mais il se dépensait en efforts incessants pour amener quelques âmes au *salut* et rien n'aurait pu l'arrêter lorsqu'il avait entrepris d'arracher au mal une seule de ses victimes. N'eût-il pas été plus *logique*, de sa part, de se contenter de prier pour que l'avènement du Royaume se produisît sans retard ? — Peut-être, mais ce n'est pas la logique qu'il faut chercher chez M. Dieterlen. L'amour résolvait, dans la pratique, toutes les contradictions. Il aimait l'humanité et ne pouvait pas ne pas attendre et demander la délivrance complète ; il aimait l'âme humaine

(1) Lettre de T. Fallot à Paul Minault, 8 février 1891.

et ne pouvait pas, lorsqu'il la rencontrait meurtrie par ses chaînes, ne pas se pencher sur elle pour lui donner, à travers son amour, le secret de la liberté.

III

Peut-on parler de la *pensée* de M. Dieterlen ? Non, si l'on entend par ce terme un ensemble d'idées philosophiques, psychologiques et morales, qu'un esprit a peu à peu élaborées et qui, liées les unes aux autres, constituent un système. Oui, si l'on veut dire qu'un homme a eu des vues originales, des aperçus profonds, et qu'il a donné à ses intuitions une expression devant laquelle quiconque pense est contraint de s'arrêter pour réfléchir.

M. Dieterlen était ennemi de l'intellectualisme dans quelque domaine que ce fût, mais ne pouvait particulièrement le souffrir dans l'étude des questions morales et religieuses. Les hommes qui ne voient dans le monde moral que des *idées* et s'égarent dans les abstractions, cherchant, sans la trouver jamais, la *formule exacte de la vérité* ⁽¹⁾, lui semblaient végéter dans un monde imaginaire, sans contact avec la réalité vivante. Il ne pardonnait pas à l'orthodoxie de son époque son dogmatisme desséchant, son inintelligence des lois de la vie, sa notion abstraite de la vérité. Le rationalisme ne le satisfaisait pas davantage, et volontiers, il les eût renvoyés l'un et l'autre dos à dos, car sa pensée, essentiellement *religieuse*, se mouvait sur un tout autre plan que celui des luttes théologiques et des controverses philosophiques.

(1) Voir *La Religion de la Bible*, page 93.

Une étude qu'il écrit, en 1864, sur le positivisme et le christianisme ⁽¹⁾ marque nettement l'orientation de son esprit. Dans le positivisme, il voyait un effort pour dégager la question humaine de toutes les abstractions métaphysiques, et lui donner une réponse *positive* ; et cet effort lui paraissait légitime. Mais au positivisme scientifique, qui ignore l'homme en tant que personnalité libre et responsable et n'admet comme *positifs* que les faits et les lois constatés par les sciences classées comme telles, il voulait substituer le *vrai positivisme*, prenant comme point de départ « ce qui est et a été réalité pour tout homme, dans tous les pays, dans tous les temps, dans toutes les conditions sociales ». Or « tout homme aspire au bonheur. Ce bonheur est diversement compris, selon les temps, le milieu et la nature de chaque individu ; mais pour tous la définition idéale de la vie est : être heureux. Depuis le commencement, une génération après l'autre poursuit une glorieuse vision, s'avance avec une joyeuse espérance, et tous reviennent meurtris. La défaite des aînés n'arrête point les jeunes ; à leur tour ils s'avancent vers le but, et, malgré son histoire que l'on pourrait appeler un long martyre, l'humanité croit au bonheur. Posons donc, comme premier élément du vrai positivisme : l'homme veut être heureux ».

Mais deux obstacles empêchent l'homme d'atteindre le bonheur : le mal et la mort. « Les hommes, selon leur degré de culture, comprennent différemment le mal, mais, chez tous, il y a la notion du mal et la protestation contre le mal qui nuit à leur bonheur, soit qu'ils le subissent, soit qu'il le commettent eux-mêmes. Tous aussi protestent contre la mort dans ses manifestations diverses : destruc-

(1) *Positivisme et Christianisme*, par C. D., manuscrit de 56 pages. Ce manuscrit est une copie faite par T. Fallot, en décembre 1864 et janvier 1865, de l'original, sans doute disparu.

tion de ce qu'on aime, destruction de la propre existence à ses différents degrés, fatigue, infirmité, maladie, mort finale. Ainsi, chez tous, comme deuxième élément du vrai positivisme : protestation contre le mal et la mort (1). »

De la rencontre de ces deux éléments se déduit le *programme* de l'humanité : être heureux par l'affranchissement du mal et de la mort. La question humaine se résume en un cri : Qui me délivrera ? Rien n'est plus positif que les désirs, les douleurs, les craintes, les espérances qu'exprime cette question. Celle-ci est un fait, le fait humain par excellence, auquel Dieu répond par des faits non moins positifs. Nul ne peut entendre la réponse divine s'il ne sent la question humaine vivante dans son âme. C'est à écouter cette réponse et à la transmettre aussi fidèlement que possible que s'appliquait M. Dieterlen.

La Bible apporte la réponse de Dieu aux questions qui obsèdent l'esprit de l'homme et angoissent sa conscience ; la Bible est une révélation, parce qu'elle donne l'explication du mystère de la vie. Pour M. Dieterlen, la Bible était la parole de Dieu. Il n'avait certainement jamais songé à mettre en doute l'historicité d'aucun de ses récits, ni l'authenticité d'aucune de ses paroles ; cependant, il n'eût pas accepté de passer pour théopneuste. Sans doute, il avait trouvé dans la Bible la réponse à son cri intérieur ; mais c'est à cause de son caractère essentiellement humain qu'il avait reconnu en elle la voix du Dieu de Jésus-Christ, du Père, et qu'elle avait autorité auprès de lui (2). « Lorsque l'homme a reconnu dans la Bible la voix du père qui cherche son enfant et qu'il s'est dit : « Tu es « cet enfant », il entend cette voix dans tous les livres qui

(1) *Op. cit.*, pages 2-3.

(2) *La Religion de la Bible*, page 13.

la composent, elle lui explique tout; aucune contradiction apparente ne le trouble; les paroles les plus sévères comme les paroles débonnaires sont pour lui l'expression d'un même amour à la fois véhément, absolu, jaloux et plein de grâce (1). »

M. Dieterlen cherchait donc dans la Bible les pensées et les volontés de Dieu. Mais il n'apportait, dans cette recherche, aucun *a priori* philosophique ou dogmatique. Il se défait de toute tentative pour édifier, à l'aide de paroles bibliques, une doctrine particulière. « Dès que l'on arrache des passages hors de l'ensemble, écrivait-il, on tue le sens divin de l'Écriture. Il faut se garder de ceux qui viennent avec un système appuyé sur des textes isolés et qui veulent l'imposer en disant : « Il est écrit ». Il faut se garder du tentateur qui, pour effrayer l'âme ou pour la faire tomber, lui citera des textes détachés, comme à Jésus-Christ, et dira : « Il est écrit ». Chaque texte séparé doit être ramené à l'harmonie de l'ensemble (2). »

« L'important, ajoutait-il, n'est pas de *savoir* la Bible par l'intelligence, mais d'y *avoir* Dieu par le cœur (3). » Ceci indique que M. Dieterlen distinguait entre l'esprit et la lettre, entre la réalité vivifiante et son enveloppe souvent grossière. Son intelligence pouvait rencontrer des difficultés, mais la lumière dont Dieu éclairait pour son âme chaque page de la Bible lui révélait, derrière l'extrême diversité des livres bibliques, l'unité vivante du message divin. « C'est à tort qu'on a voulu établir une différence entre l'esprit de l'Ancien et celui du Nouveau Testament; une même pensée les anime, un même courant d'amour y circule; ensemble ils forment l'histoire d'un

(1) *La Religion de la Bible*, page 13.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

enfant entraîné dans le mal, histoire résumée par ces paroles de la parabole de l'enfant prodigue : « Il était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé (1). »

Un homme a beau regarder la Bible comme le livre des livres et trouver, dans « cette parole vibrante et profonde », « l'aiguillon le plus puissant de la réflexion » (2), il ne peut faire qu'au moment où il se met humblement à son école il n'ait subi des influences qui, sans qu'il en ait conscience, orientent sa recherche et le préparent à apercevoir certaines parties du message biblique dans un relief plus saisissant. Lorsque M. Dieterlen écrivit son *Etude sur la Religion de la Bible*, Blumhardt exerçait, depuis longtemps déjà, une action considérable sur sa vie et sur sa pensée et, d'autre part, son esprit, nourri d'ouvrages mystiques, avait appris de ceux-ci à comprendre, d'une façon nouvelle, l'enseignement biblique sur les relations de Dieu avec l'homme.

Parmi les mystiques, M. Dieterlen avait lu plus particulièrement Jacob Bœhme et les mystiques théosophes dont le cordonnier de Goerlitz fut le maître : Saint-Martin, Franz von Baader, et ses contemporains Schaden et Culmann. La *Christliche Ethik* de Culmann, dont le premier volume parut dans les derniers mois de 1863 (3), est contemporaine de *La Religion de la Bible*; elle fit une très profonde impression sur M. Dieterlen et l'on se rend aisé-

(1) *La Religion de la Bible*, page 13.

(2) C'est ce que, d'après M. Boutroux, la Bible fut pour Jacob Bœhme (*Études d'histoire et de philosophie*, page 216).

(3) *Die christliche Ethik*, von Theodor CULMANN, erster Theil, Stuttgart, 1864 (l'ouvrage parut en 1863). Culmann était pasteur à Speyer. Il mourut en octobre 1863. La seconde partie de sa morale parut en 1866, suivie d'une étude de l'auteur sur les principes de la philosophie de Baader et de Schaden.

ment compte des liens qui l'unissaient aux grands esprits dont la pensée de Culmann est imprégnée.

Pour M. Dieterlen, comme pour les mystiques théosophes de la famille de Bœhme, « la révélation capitale, la clef de toutes les autres, c'est la première mention que Dieu fait de l'homme : *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance*. D'après cette parole, il y a un lien de parenté intime entre Dieu et l'homme. Donc, pour comprendre Dieu, l'homme devra s'étudier lui-même, et plus il approchera de Dieu, mieux il se connaîtra; car si l'homme est la ressemblance de Dieu, celui-ci a caractère humain, et si Dieu a créé l'homme à son image, c'est que celui-ci a nature divine (ce que la philosophie ancienne avait entrevu, comme saint Paul le rappelle aux Athéniens, Actes 17) » (1).

Cette première affirmation : l'homme est la ressemblance de Dieu, éclaire toute la révélation biblique : « Dieu et l'homme sont deux semblables qui se sont perdus et qui se recherchent (2). » C'est sur le même postulat que Culmann fonde toute la morale chrétienne (3).

Il suit de là qu'aucune définition abstraite, si exacte qu'elle soit, ne peut donner à l'homme la connaissance de Dieu. Déjà Bœhme cherchait la divinité au fond de sa conscience, et sa connaissance de Dieu était avant tout une connaissance de nous-mêmes (4). Il en est de même, on vient de le voir, pour M. Dieterlen. Celui-là seul peut connaître Dieu qui a conscience de son origine divine. Et ceci est affaire, non d'analyse, mais d'intuition. « Pour l'attirer (l'homme) et pour le régénérer, il faut que la

(1) *La Religion de la Bible*, page 7.

(2) *Ibid.*, page 13.

(3) *Op. cit.*, page III.

(4) BOUTROUX, *op. cit.*, page 254.

vérité éternelle qui est Dieu lui apparaisse personnelle, vivante, humaine, semblable à lui. La vérité, c'est la Parole de Dieu, qui est Dieu, faite chair ⁽¹⁾. »

« Qu'est-ce que Dieu ? demande l'homme.

« La Bible lui montre *un homme*, débonnaire, touché de compassion à la vue de nos misères, qui pleure avec ceux qui pleurent, qui laisse venir à lui les enfants, les malades, les pécheurs ; qui a des bénédictions, des secours, des consolations pour tous, qui, dans son amour, se sacrifie pour tous.

« En considérant cet homme, l'homme reconnaît son Dieu, à la ressemblance duquel il est créé. Tous ses instincts divins se réveillent ; en même temps l'étendue de sa ruine lui est manifestée ; heureux et navré à la fois, il se jette aux pieds de Jésus et s'écrie : Mon Seigneur et mon Dieu ⁽²⁾ ! »

Ainsi, toute connaissance de Dieu est, à son début, une intuition. Il y a d'ailleurs pour l'homme, selon M. Dieterlen, deux modes de connaissance qui répondent aux deux lois qui la dominent, la loi de la vie et la loi de la mort.

« La vie sous-entend liberté, spontanéité. La mort sous-entend loi, mécanisme. La vie procède par instinct ou sens commun (Jean 9 : l'aveugle). La mort procède par analyse ou raisonnement (Jean 9 : les Pharisiens). La spontanéité et l'ordre mécanique règnent ensemble dans l'homme et la création ; la première, expression de la loi de vie ; la seconde expression de la loi de mort...

« L'homme, étant sous ces deux lois, selon l'Esprit, l'âme

(1) *La Religion de la Bible*, page 82.

(2) *Ibid.*, page 52.

et le corps (I Thess. 5 : 23), peut étudier Dieu, soi-même, la création selon l'une ou l'autre.

« Il verra Dieu, soi-même, la création plus ou moins par la vie ou par la mort, selon que lui-même sera plus ou moins dominé par l'une ou l'autre. Si Christ, la vie, règne en lui, il verra toutes choses en toute vérité (Jean 16 : 13-15).

« Les étudier selon la loi de vie ou du sens commun ⁽¹⁾, reconnaître *dans* et *au-dessus* de l'ordre mécanique l'ordre de la spontanéité, voir dans le miracle sa libre manifestation, c'est la sagesse selon Dieu.

« Les étudier selon la loi de mort, ou du raisonnement, nier le miracle en lui cherchant une explication *naturelle*, comme l'on dit, c'est la sagesse selon le monde (I Cor. 1 et 2) ⁽²⁾. »

En s'efforçant de connaître Dieu « selon la loi de la vie », M. Dieterlen avait senti qu'il entrait en contact avec une *personnalité* libre et agissante. La Bible, d'ailleurs, lui enseignait à voir partout des personnalités à l'œuvre ; et l'influence de la pensée de Bœhme, que l'on a pu appeler une philosophie de la personnalité ⁽³⁾, le fortifiait encore dans ce point de vue.

« L'homme demande : Qu'est-ce que la vérité ? — La Bible répond : une personnalité, ressemblance de l'homme.

« Il objecte : Pourquoi, si je viens de Dieu, que je ne puis comprendre que parfait, suis-je assujetti au mal ? — Au lieu de lui faire une théorie sur le mal, la Bible raconte sa chute : une rencontre de personnalités. Lorsqu'il s'écrie : Misérable que je suis, qui me délivrera ? elle l'adresse à une

(1) Pour lequel Dieu est manifesté dans ses œuvres (Rom. 1 : 19-20) et dans la conscience (Rom. 2 : 15). (Note de M. Dieterlen.)

(2) *Des Miracles*, pages 5, 7.

(3) BOUTROUX, *op. cit.*, page 223.

personnalité. Elle définit la vie du croyant une guerre contre des personnalités (Ephés. 6)...

« En constatant la personnalité de Dieu, la Bible relève celle de l'homme. En révélant l'humanité de Dieu, elle oblige l'homme à des sentiments divins...

« Personnalité dit volonté et responsabilité (1). »

L'homme, ressemblance de Dieu, est, lui aussi, une volonté libre et responsable. Sa chute, que d'autre ont précédée, est un acte de désobéissance de sa volonté libre : à la communion avec Dieu, l'homme a préféré la communion avec le règne des ténèbres.

M. Dieterlen connaissait toutes les spéculations des théosophes sur l'origine de Satan et de ses anges, mais il ne s'était pas laissé séduire par elles et, à l'école de la Bible, il avait appris à n'aborder ce point qu'avec réserve. « Il y a là, disait-il, des mystères que notre pensée affaiblie ne peut sonder, des abîmes dans lesquels elle ne peut plonger sans vertige (2). » « Du reste, lorsqu'on est impressionné par un grand malheur, on ne discute pas longuement sur les causes : *toutes les pensées et toutes les forces sont employées à le réparer...* S'enquérir de l'origine du mal par delà les limites de notre histoire est une curiosité oisive et indiscrete, celui qui a le mal en horreur, qui en souffre, concentre tout son effort pour déchirer ses liens honteux (3). »

La personnalité humaine, étant définie une volonté libre et responsable, l'œuvre de la Rédemption apparaît comme l'effort de la volonté de Dieu pour rencontrer la volonté de l'homme, la persuader et s'unir à elle.

« Dieu ne peut rien faire pour l'homme sans l'homme ;

(1) *La Religion de la Bible*, pages 93-94.

(2) *Ibid.*, page 8.

(3) *Ibid.*, page 10.

créé à la ressemblance de Dieu, ayant une volonté libre et responsable, celui-ci, quoique lié dans le mal et impuissant par lui-même, doit justifier par sa libre acceptation toutes les pensées miséricordieuses de Dieu.

« Chaque pas en avant dans l'œuvre du salut est déterminé par la rencontre de la volonté de Dieu avec la volonté de l'homme ; et le couronnement de cette œuvre, la consommation en unité de ces deux volontés.

« Ainsi s'explique, par le respect de Dieu pour l'homme, sa ressemblance, le retard de la délivrance. La prolongation de la souffrance de l'humanité est le fait de sa grandeur. Dès le moment de la chute, Dieu aurait voulu ramener à lui son enfant et y a employé toute l'énergie de son amour, et cependant des siècles se sont passés, parce que la volonté de l'homme, égarée et affaiblie par l'influence des ténèbres, n'a pas suffisamment répondu aux pressants appels de son amour.

« La coopération de l'homme étant indispensable à toute action de Dieu en sa faveur, chaque existence humaine est, pour Dieu aussi, une espérance en vue de la délivrance générale (1). »

Par cette prééminence de la volonté en Dieu et dans l'homme, l'action acquiert, comme mode de connaissance, une incomparable efficacité. Ici encore, la Bible se rencontre avec la philosophie de Bœhme et de ses disciples dans son influence sur M. Dieterlen. Dieu se révèle à l'homme par l'action qu'il a accomplie dans les personnalités dont la Bible raconte l'histoire et par l'action qu'il exerce dans les profondeurs de son être et par laquelle il prépare, en lui, l'épanouissement de la personnalité ; et l'homme apprend à se connaître lui-même dans son effort pour s'offrir à l'action

(1) *La Religion de la Bible*, pages 15-16..

divine. La connaissance n'est donc que la conscience de l'action. « La conversion du cœur dessille l'œil de l'intelligence. Comme l'homme extérieur voit le monde extérieur, ainsi l'homme nouveau voit le monde divin où il habite (1). »

Il ne faut pas exagérer, toutefois, la part qui revient aux mystiques dans l'élaboration de telle ou telle vue originale de M. Dieterlen. La pensée de ceux dont il aimait à lire les ouvrages s'était, de même que la sienne, développée dans l'intimité de la Bible ; son âme était de même qualité que la leur et plongeait ses racines dans le même sol. Ainsi peuvent s'expliquer, plus encore que par une influence directe, de très réels rapprochements dans la notion générale de la connaissance et dans l'interprétation de la pensée biblique.

Il semble bien, par exemple, que la notion de la solidarité, telle que M. Dieterlen l'exposait dans ses écrits, ait des origines exclusivement bibliques.

Dieu est père de l'homme ; Dieu et l'homme sont donc solidaires l'un de l'autre. « L'humanité, issue de Dieu, forme un *corps*, dont la vie ou la félicité, — car la vie dans sa parfaite acceptation est une félicité, — vient de la communion de ses membres entre eux par leur communion avec le chef, qui est Dieu.

« Il est vrai que cette communion a été déchirée lorsque, par la désobéissance d'Adam, le mal est entré dans le monde ; mais l'élément divin est si indestructible que, malgré la chute de l'humanité, la solidarité de ses membres demeure, tellement que le péché *d'un seul*, Adam, s'est étendu sur tous, et que la justice *d'un seul*, Jésus-Christ, est pour tous. L'humanité est donc encore un *corps* ; mais un *corps en souffrance* (2). »

(1) BOUTROUX, *op. cit.*, page 224.

(2) *La Religion de la Bible*, page 16.

« L'homme, depuis qu'il est séparé du Père, est divisé en lui-même (1). » Caïn, solidaire d'Adam dans le mal et la mort, se sépare d'Abel parce que la solidarité avec Dieu est brisée. « Cette indifférence pour son frère, cet individualisme, se retrouve dans toute l'histoire de l'homme, et jusque dans sa piété : il veut sauver *son* âme (2). »

Comment la solidarité dans le bien et dans la vie peut-elle être reconstituée entre les hommes ? — Par Jésus-Christ, le second Adam. « Tout l'enseignement de Jésus-Christ tend à sortir l'homme de lui-même et à rattacher sa vie à Dieu et au tout de l'humanité... Chaque vie d'homme est une espérance de Dieu en vue de la délivrance de l'ensemble (3). »

De ce point de vue, la piété du chrétien acquiert une valeur sociale, et son action se répercute à travers les siècles et les mondes. Mais comme on est loin de « la piété individualiste qui dit : Suis-je le gardien de mon frère ? » (4) !

« Dans la prière que Jésus nous enseigne, celui qui prie s'ignore :

« *Pour la cause de Dieu* : Que ton nom soit sanctifié, ton règne vienne, ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

« *Et pour la cause de l'humanité* : Donne-nous, pardonne-nous, délivre-nous... (5). »

Ainsi Jésus-Christ, parfaitement solidaire de Dieu et des hommes, initie les croyants à la pratique de la solidarité ; ou, plus exactement, il fait de chacun d'eux un homme solidaire. « Comme le Christ, ils disent au Père : Tout ce

(1) *Solidarité*, page 5.

(2) *Ibid.*, page 11.

(3) *Ibid.*, page 11.

(4) *Ibid.*, page 12.

(5) *Ibid.*, page 12.

qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi (Jean 17), confondant la cause de Dieu, la cause de l'humanité, leur cause. L'humanité sauvée par Dieu dans l'humanité (1) ! »

Le chrétien ne reçoit que s'il demande pour tous. « Selon l'esprit de Christ, chaque individu doit combattre au nom de tous, chaque église doit combattre en faveur des autres églises, et la chrétienté entière doit travailler à la délivrance de ceux qui sont encore loin de Christ (2). »

« Quand les fidèles, dans le sentiment de la solidarité, *veulent*, avec Dieu, que *tous les hommes* soient sauvés; quand, avec Jésus-Christ, *ils se font chair*, s'abaissent avec son amour et sa douleur dans le corps de l'humanité (Phil. 2 : 1-8) « et ne lui laissent pas de repos jusqu'à ce qu'il ait « rétabli Sion » (Esaïe 42 : 6-7), alors le règne de Dieu avance (3). »

C'est par la foi que l'homme prend possession de la vie solidaire. Mais qu'est-ce que la foi ?

Pour l'orthodoxie née du Réveil la foi ne pouvait se séparer des croyances par lesquelles elle s'exprime et qui prouvent sa réalité. Lorsque M. Dieterlen regardait autour de lui, il trouvait, chez la plupart des chrétiens de son temps, cette conception très intellectualiste de la foi. « Croire, selon l'interprétation ordinaire, c'est admettre, comme autorité, un ensemble de dogmes; on dit de quelqu'un : il croit à la divinité de Jésus-Christ; on dit : la confession de foi d'une église, pour dire l'exposé de ses principes. On ne comprend pas la foi sans une doctrine. On est un peu déso-

(1) *Solidarité*, page 14.

(2) *La Religion de la Bible*, page 17.

(3) *Solidarité*, page 16.

rienté lorsque, avec cette conception de la foi, on lit la Bible (1). »

Et M. Dieterlen cherchait, dans la Bible, des exemples de foi : Abraham partant sans savoir où il allait, la Cananéenne insistant, malgré les refus de Jésus, pour qu'il lui accordât la guérison de sa fille, la femme inconnue saisissant le bord du manteau de Jésus. « Rien dans ces exemples, concluait-il, qui rattache la foi à une doctrine... La foi est donc l'instinct de l'homme intérieur qui, en raison de sa nature divine, tend vers son origine comme l'aiguille aimantée tend vers le nord, et qui tressaille chaque fois que Dieu s'approche de lui; immédiatement se réveillent en lui les souvenirs de sa grandeur passée, l'espérance d'être délivré du mal, de retrouver la pureté, la liberté, la joie par la communion avec Dieu... (2). »

Telle est la foi à son début; elle se fixe dans l'âme et se développe en se manifestant par l'obéissance. « La foi, aspiration de l'homme vers Dieu et vers les choses éternelles, tend à mettre le sentiment humain à l'unisson avec le sentiment divin, et active, dans la conscience, le témoin de Dieu en l'homme, la lutte pour le bien et contre le mal... Partout où il y a foi, il y a obéissance; d'où on peut conclure que là où il y a obéissance, il y a foi (3). »

« Le légalisme ne s'introduit-il pas dans la vie du croyant? Non; car, d'abord, la loi, révélation des sentiments de Dieu, appelle l'homme à la perfection en lui proposant pour motif la perfection divine, et éveille ainsi sa foi en son incomparable grandeur. Et, d'autre part, l'homme, ressemblance de Dieu, n'est dans son *état normal* que quand

(1) *La Religion de la Bible*, page 24.

(2) *Ibid.*, page 25.

(3) *Ibid.*, page 31.

il aime, quand il est vrai et pur; l'égoïsme, le mensonge, l'impureté sont des chaînes; la désobéissance à Dieu est un état d'esclavage, et, seule, *l'obéissance est la vraie liberté* (1). »

Faire de l'obéissance le critère de la foi, c'est, du même coup, ne reconnaître qu'une valeur très secondaire à la croyance. A vrai dire, on accorde que celle-ci ait tenu une place à peu près nulle dans la vie d'un Abraham, d'un Moïse. Mais s'il est vrai qu'il n'y a de salut que par la foi en Jésus-Christ, n'est-il pas indispensable qu'une certaine connaissance de Jésus-Christ et de son œuvre précède et accompagne la foi? — « Il peut y avoir de la foi en Jésus-Christ, répond M. Dieterlen, là où la connaissance de son œuvre rédemptrice est incomplète, là même où elle n'existe pas, comme aussi la foi en lui peut manquer là où il y a une connaissance parfaite de son œuvre et des apparences de haute sainteté (2). »

Jésus-Christ est l'homme solidaire; ce qui s'est passé dans son âme se répercutera, tôt ou tard, dans toute âme d'homme. « Toute l'humanité est comprise dans l'œuvre de Jésus-Christ, et toutes les créatures arrivent en sa présence, soit dans cette vie, soit dans l'autre. Toute manifestation de foi par l'obéissance conduit à lui, et sa grâce rayonne sur le moindre lumignon de foi (3). »

« La foi vient de ce qu'on entend », écrivait saint Paul (4). Mais, se souvenant des miracles qui avaient marqué sa mission de Corinthe, il disait aux Corinthiens : « Mes discours, mes prédications ne tiraient pas leur valeur des arguments de la sagesse, mais ils la tiraient des démonstrations

(1) *La Religion de la Bible*, page 32.

(2) *Ibid.*, page 72.

(3) *Ibid.*, page 71.

(4) Romains 10 : 17.

de l'Esprit et de la puissance divine, afin que votre foi ne reposât pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu ⁽¹⁾. » Sans cesse la pensée de M. Dieterlen se reportait vers ces temps glorieux où des délivrances extraordinaires, signes d'un rapprochement de Dieu, faisaient jaillir en l'homme l'étincelle sacrée de la foi. Maintenant, hélas ! « le signe n'accréditant pas la parole, le monde ne croit plus que Dieu a parlé et qu'il ait envoyé quelqu'un » ⁽²⁾. « L'Évangile, représenté actuellement par des dogmes, laisse le monde muet ; mais lorsqu'il sera, comme dans les premiers temps, *une puissance de Dieu*, lorsque les porteurs de la bonne nouvelle pourront dire à tous les malheureux, comme saint Pierre au paralytique : « Je n'ai ni argent ni or, mais ce que j'ai je te le donne : au nom de Jésus-Christ, lève-toi et marche ! », alors il y aura une résurrection de la foi, un cri de joie des affligés : Dieu a visité son peuple ⁽³⁾. »

Par tempérament, M. Dieterlen était porté à accorder une valeur particulière à tout événement d'apparence surnaturelle ; et ce qu'il avait vu et entendu à Mœttlingen, ce qu'il voyait à chacun de ses séjours auprès de Blumhardt, à Boll, lui faisait attacher une importance essentielle aux miracles dans l'œuvre de Dieu. Les miracles sont des paroles de Dieu incarnées dans des faits de délivrance : c'est par eux que Dieu s'affirme comme une personnalité.

« Comme la parole est une manifestation de la vie, spontanée, libre, les miracles aussi sont une manifestation de la vie dans sa liberté, dégagée de la mort ; ils ne brisent aucune loi de Dieu, mais ils révèlent à l'homme que la

(1) II Cor. 2 : 4-5.

(2) *La Religion de la Bible*, page 38.

(3) *Ibid.*, page 27.

condition de mort dans laquelle lui et la création se trouvent est un état anormal, intervenu, qui doit être remplacé de nouveau par le règne de la vie ⁽¹⁾. »

Mais Dieu n'intervient pas, ici-bas, par des paroles ou des miracles *directs*. « C'est toujours par intermédiaires humains que Dieu se manifeste par paroles et par signes; l'homme ayant donné sa coopération à Satan pour amener la mort, sa coopération avec Dieu est nécessaire pour ramener la vie ⁽²⁾. » « L'agent par lequel l'homme devient coopérateur de Dieu, par paroles et par signes, est la Foi. Par la foi le sens commun ⁽³⁾ reconnaît que la condition actuelle de l'homme et de la création est anormale, que les lois naturelles ne sont que relatives, aspire vers le règne de la vie dans sa liberté et en amène la manifestation ⁽⁴⁾. »

Ainsi, les miracles, accréditant la parole, éveillent la foi; et celle-ci, lorsqu'elle a pris possession de l'homme tout entier, coopère avec Dieu à de nouveaux faits de délivrance. « La foi agit par la prière qui est le cri de la vie, retenue dans la mort, vers sa liberté, l'aspiration de l'homme, créé à l'image de Dieu, vers son origine ⁽⁵⁾. »

Parmi ces *faits de délivrance*, M. Dieterlen mettait au premier rang la guérison des maladies; sur ce point, il était le disciple authentique de Blumhardt. A toute maladie, il assignait une cause morale; sa guérison est donc un *acte spirituel* ⁽⁶⁾. A vrai dire, pas plus que Blumhardt, il ne prétendait à des lumières nouvelles dans ce domaine; l'un et

(1) *Des Miracles*, pages 8 et 9.

(2) *Ibid.*, page 11.

(3) On a vu plus haut la signification que M. Dieterlen attache à cette expression (voir page 155).

(4) *Des Miracles*, page 11.

(5) *Ibid.*, page 12.

(6) *Des Maladies*, page 22.

l'autre avaient conscience de s'en tenir à l'enseignement biblique. « A toutes les explications de la science sur les causes de nos maladies, disait M. Dieterlen, la révélation oppose cette cause unique : « L'Éternel te frappera... » Admettre pour les maladies des causes naturelles conduit à employer des remèdes naturels; si de loin Jésus-Christ eût admis ce point de vue, il eût indiqué aux malades des remèdes naturels ou les aurait renvoyés aux médecins, avec la promesse de bénir le traitement employé; au lieu de cela, il leur dit : Ta *foi* t'a sauvé, sois délivré. Ainsi la guérison est une *grâce* directe de Dieu; une parole de Christ, ou au nom de Christ, suffit pour délivrer ⁽¹⁾. »

La maladie et la mort viennent du péché; elles doivent disparaître avec leur cause. « Ainsi, *pardon* et *guérison* sont intimement liés ⁽²⁾. » Il est donc évident que l'ordre de Jésus-Christ aux premiers disciples envoyés : « Guérissez et annoncez le règne de Dieu » est pour tous les temps, jusqu'à ce que le péché et la mort soient vaincus ⁽³⁾. Le don de guérison devait être, comme les autres charismes de l'âge apostolique, un fruit permanent de l'Esprit de vie.

Pourquoi ces dons miraculeux se sont-ils perdus? « Parce que l'Église n'a pas *persévéré dans la charité*... Quel était le mobile des guérisons opérées par le Sauveur? Sa compassion (Mat. 9). L'Église avait puissance de guérir, de ressusciter, de lier et de délier tant qu'elle est restée animée des compassions de Dieu; avec le refroidissement de la charité est venue « la nuit où personne « ne peut rien faire ». Maintenant on dit que les miracles n'étaient que pour les premiers temps; vouloir déguiser

(1) *Des Maladies*, pages 7, 24.

(2) *Ibid.*, page 21.

(3) *Ibid.*, page 30.

ainsi notre « dépouillement » (Esaïe 42), c'est dire que les compassions de Dieu n'étaient que pour les premiers temps ⁽¹⁾. »

Le miracle par excellence qu'ait produit la coopération de Dieu et de l'homme, c'est Jésus-Christ. A plusieurs reprises, déjà, on a pu entrevoir la place que tenait, dans la pensée de M. Dieterlen, la personne de Jésus-Christ. Il convient de s'y arrêter plus longuement.

Il croyait à la naissance surnaturelle de Jésus, telle que la racontent les Évangiles. Il voyait, en Marie, « le plus parfait exemple de foi simple et entière. C'est dans cette foi de Marie qu'est la force, le salut de l'humanité ; c'est en disant avec elle : « Rien n'est impossible à Dieu », qu'elle supporte toutes les angoisses, renverse les obstacles, surmonte tous les ennemis et va de victoire en victoire » ⁽²⁾. Par sa naissance, Marie était enfant d'Adam ; en elle, la volonté humaine qui veut le bien était liée par le mal. « Mais quand la vertu du Très-Haut couvrit Marie de son ombre, le mal se trouva écarté. » Ainsi Marie fut *immaculée* au moment de la conception de son Fils. « Et Jésus, né de la sainte et libre volonté de Dieu et de la volonté humaine qui veut le bien, fut une sainte et libre volonté ⁽³⁾. »

Les hommes, qui s'acharnent à morceler la réalité et ont oublié qu'ils sont créés à l'image de Dieu, se sont demandé comment la nature divine avait pu s'unir, en Jésus-Christ, à la nature humaine.

« Quand on regarde au visible, on voit l'homme tellement au-dessous de Dieu que l'union des deux natures paraît

(1) *La Religion de la Bible*, pages 88-89.

(2) *Ibid.*, page 48.

(3) *La Mission de l'humanité*, page 5.

impossible. Mais si, au lieu de s'arrêter à sa ruine actuelle, on se rappelle l'origine divine de l'homme, la difficulté des deux natures disparaît, et Jésus-Christ, la Parole éternelle, en se manifestant en chair, est venu chez les *siens* comme il est écrit ; car *tous* viennent d'*un*, Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés (Hébr. 2).

« Or, croire, c'est regarder à l'invisible et ne pas regarder au visible. C'est ainsi que la foi reconnaît en Jésus, né de la race de David, selon la chair, le Fils du Dieu vivant, la splendeur de sa gloire, l'empreinte de sa personne (Hébr. 1), Emmanuel — *Dieu avec nous* (Matth. 1) (1). »

M. Dieterlen confessait donc la divinité de Jésus-Christ, mais, s'il voyait en Jésus l'incarnation de la Parole éternelle, sa doctrine de la *ressemblance* lui permettait de prendre très au sérieux l'humanité du Christ. En cela, il se distinguait de la plupart des chrétiens évangéliques de son temps qui, dans leur ardeur à exalter la divinité du Christ, ne savaient que dire de son humanité. Dans la page suivante, il montre, au contraire, dans celle-ci le fondement même de la toute-puissance actuelle de Jésus-Christ.

« Lorsque je vois en lui un Dieu, je ne comprends plus comment Satan a pu le tenter ; je ne comprends pas comment l'obéissance d'un Dieu peut être imputée aux hommes. S'il a combattu contre le mal comme Dieu, sa victoire ne peut point me servir de stimulant ; si c'est comme Dieu qu'il est assis à la droite de Dieu, je n'en suis point par là rapproché de Dieu.

« Mais sa vie, ses combats, sa mort s'expliquent et deviennent miens, son triomphe m'élève et me garantit la

(1) *La Religion de la Bible*, page 49.

victoire si je vois en lui « le Fils de l'Homme » (1), comme il s'appelle lui-même.

« C'est comme homme qu'il a crû en sagesse, en stature et en grâce.

« C'est comme homme qu'il a porté nos maladies et toutes les infirmités de notre condition terrestre, qu'il a eu faim et soif, qu'il a été fatigué.

« C'est comme homme qu'après avoir passé ses journées à enseigner le peuple, à guérir les malades, il se retirait le soir à l'écart pour demander de nouvelles forces à son père; qu'il a pendant les jours de sa chair offert, avec de grands cris et avec larmes, des supplications et des prières, et qu'il a *appris l'obéissance* par les choses qu'il a souffertes.

« C'est comme homme que, dans le jardin des Oliviers, il commença à être fort triste et dans une amère douleur, que son âme a été saisie de tristesse jusqu'à la mort et qu'il pria : Mon Père, que cette coupe passe loin de moi, s'il est possible ! toutefois qu'il en soit, non comme je le voudrais, mais comme tu le veux.

« C'est comme homme qu'il s'est écrié sur la croix : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! et qu'enfin il expira avec un cri de victoire : Tout est accompli !

« C'est *cet homme* qui est maintenant assis à la droite de Dieu, médiateur entre Dieu et les hommes.

« Ainsi Jésus-Christ, comme la Parole qui *est Dieu*, est *venu*.

(1) M. Dieterlen ignorait — il est à peine besoin de le dire — les nombreux travaux qui, au cours des dernières années, ont mis en pleine lumière la signification du titre : *Fils de l'homme*. Il voyait uniquement dans ce terme, comme la plupart des chrétiens le font encore aujourd'hui, l'affirmation de l'humanité parfaite du Christ. Cf. sur cette question : Henri Monnier : *La Mission historique de Jésus* (Paris, Fischbacher, 1906), chap. I.

« Comme le Fils de l'homme, ayant tout accompli, il est *devenu*.

« Ce n'est pas parce qu'il était dès le commencement avec Dieu qu'il a été souverainement élevé, mais parce que, comme serviteur des pécheurs, il s'est abaissé lui-même et a été obéissant jusqu'à la mort de la croix ⁽¹⁾. »

Jésus est donc le second Adam. Sa volonté sainte et libre doit être *éprouvée* comme celle du premier Adam. « Le premier Adam est une volonté libre *surmontée par le mal*. Le second Adam est une volonté sainte et libre qui a *surmonté le mal par le bien* ⁽²⁾. »

« Jésus-Christ accomplit l'œuvre de la Rédemption — en persévérant dans la charité ⁽³⁾. » « Son triomphe est d'avoir *tout porté*. C'est en se chargeant de tout qu'il a tout surmonté ⁽⁴⁾. » En dépit des efforts désespérés de Satan, « Jésus-Christ crucifié, comme manifestation du Dieu invisible, a persévéré dans la charité ; comme représentant de l'humanité, il est resté obéissant jusqu'à la mort. De cette manière il a à la fois glorifié Dieu et justifié l'homme ; il a répondu victorieusement à toute contestation de notre adversaire, il a brisé sa puissance, et, par sa mort, il a arraché l'empire de la mort au diable (Hébr. 2) » ⁽⁵⁾.

Ainsi « Jésus-Christ est la victoire de la vie sur la mort ; nul ne vient au Père que par lui, qui porte à la fois le caractère du Père et le caractère de l'enfant perdu » ⁽⁶⁾. « La défaite du premier Adam avait entraîné la défaite de toute l'humanité. La résistance du second Adam la ramena dans

(1) *La Religion de la Bible*, pages 50-51.

(2) *La Mission de l'humanité*, page 9.

(3) *La Religion de la Bible*, page 86.

(4) *Ibid.*, page 81.

(5) *Ibid.*, page 55.

(6) *Des Miracles*, page 12.

la voie de la victoire... Tout était accompli. Les liens de la mort étaient déchirés et le chemin nouveau qui mène à la vie était frayé (1). »

Les disciples du Christ devaient, selon sa promesse, faire les mêmes œuvres que lui et même en faire de plus grandes, « en raison des plus grands obstacles qui pouvaient être opposés par le règne des ténèbres auquel il s'agit d'arracher sa proie » (2). Ils en reçurent la force par le Saint-Esprit. Aussitôt leur parole devint une puissance, et ils accomplirent les œuvres que faisait leur Maître. « L'Esprit de Dieu est un courant de vie qui pénètre l'esprit, l'âme et le corps et qui rayonne autour de celui qui le porte, devenant une odeur de vie pour ceux qui l'approchent (3). »

L'Esprit communique la force de vivre la vie solidaire. « La pensée et la volonté de chacun étant mises par l'Esprit d'accord avec la pensée et la volonté de Dieu, les disciples, après la Pentecôte, étaient tous un cœur et une âme, malgré les différences de caractère qui restaient parfaitement respectées, car l'union en Dieu n'efface point les individualités, elle les développe, au contraire, en les sanctifiant. L'unité veut la liberté, elle est le contraire de l'uniformité (4). »

Les apôtres, éclairés et conduits par l'Esprit, ne prêchent ni une abstraction, ni une doctrine. « Leur théologie consiste à raconter *les faits* de Dieu (5). » Ainsi saint Paul, « en vrai positiviste, cherche à déterrer en ceux à qui il s'adresse le vrai programme humain, montrant ensuite que le fait

(1) *La Religion de la Bible*, pages 54-55.

(2) *Positivism et Christianisme*, page 25.

(3) *La Religion de la Bible*, page 69.

(4) *Ibid.*, pages 58-59.

(5) *Ibid.*, page 65.

divin qu'il annonce est l'exacte réponse à la question humaine » (1). « Jamais d'abstraction, pas de science, des *faits*, seule évidence du positivisme (2). »

Comme Jésus-Christ, « l'Église naissante devait représenter la puissance et la sagesse de Dieu, détruire par celle-ci la puissance des ténèbres, lui arracher sa proie, l'humanité, et la ramener à Dieu » (3).

« C'est de l'Esprit que l'Église devait tout attendre et tout apprendre... Mais l'homme a de la peine à rester dans la spiritualité et tend naturellement à substituer au Saint-Esprit une autorité et un ordre extérieurs; au lieu de *vivre la vérité*, il veut la formuler (4). » Et pourtant « jusqu'à la consommation de toutes choses, la vérité n'a d'autorité et d'action que quand elle est *faite chair*, quand elle est, non pas quelque chose, mais *quelqu'un* qu'on peut entendre, voir, contempler, toucher de ses mains; les disciples la prêchent quand ils peuvent dire comme saint Paul : *Christ vit en moi*, et : Soyez mes imitateurs comme je le suis de Christ » (5). « La parfaite expression de la vérité, c'est *un homme, une parole vivante*, qui doit devenir chair en nous, que nous devons continuer (6). » « Quand l'incrédulité dit : Qu'est-ce que la vérité ? il faut pouvoir lui répondre : Voyez la vie divine des chrétiens.

« La vie des premiers chrétiens, leurs œuvres, la charité qui les unissait étaient leur unique autorité; il n'y avait pas alors de dogmes. Mais, à mesure que les croyants ont cessé d'être la vérité, on a voulu la formuler, comme l'homme remplace par une jambe en bois celle qu'il a fallu

(1) *Positivism et Christianisme*, page 31.

(2) *Ibid.*, page 33.

(3) *La Religion de la Bible*, page 63.

(4) *Ibid.*, page 59.

(5) *Ibid.*, page 83.

(6) *La Religion pure et sans tache*, page 34.

lui amputer pour cause de carie; et, plus la vie divine s'est perdue, plus les dogmes se sont multipliés, et plus aussi s'est développée la confusion et s'est renforcée l'incrédulité (1). »

« Dans quel état est aujourd'hui l'Église, « la maison qui « avait été balayée et ornée » ? Elle n'a plus les caractères de l'Église apostolique, et sa ruine est d'autant plus grande qu'elle n'en a pas conscience. Ses membres ne sont plus *un* cœur et *une* âme. L'unité de tous en Dieu, ce témoignage pour le monde que Dieu a envoyé Jésus-Christ (Jean 17 : 21), est perdue; les dons de l'Esprit qu'on doit désirer sont méconnus (2). » « Ils se sont endormis et sont devenus impuissants, parce qu'ils ont abandonné la première charité (3). » Et les hommes ne veulent plus du christianisme, parce qu'il ne répond plus à leur cri de délivrance.

La pensée de M. Dieterlen s'arrêtait-elle, découragée, devant cette faillite de l'Église ? « Non, il y a de l'espérance, *car l'homme souffre*; il y a de l'espérance, *car Dieu aime encore et cherche son enfant*, et pendant que des esprits chagrins (parce qu'ils n'aiment pas) désespèrent de l'humanité, les anges se réjouissent déjà pour le moment où ce qui était perdu sera retrouvé (4). »

Mais « quand les hommes croiront-ils en Dieu ?

« Quand les gens religieux croiront en l'homme; quand ils seront persuadés que, créé à l'image de Dieu, et racheté par Jésus-Christ, il *peut* et *doit* être rendu à la vie divine; quand ils ne feront pas attention à ce qu'il est comme un corps mort, stérile, mais que, *ne doutant pas des promesses de Dieu*, ils glorifieront auprès des hommes celui qui fait

(1) *La Religion de la Bible*, page 83.

(2) *La Mission de l'humanité*, page 23.

(3) *La Religion de la Bible*, page 95.

(4) *Ibid.*, pages 94-95.

revivre les morts et appelle les choses qui ne sont pas afin qu'elles soient (Rom. 4).

« Quand les hommes aimeront-ils Dieu ?

« Quand les gens religieux aimeront les hommes, comme Jésus-Christ nous a aimés *lorsque nous étions encore ses ennemis* (Rom. 5); lorsque pour eux nous nous abaisserons, sacrifierons, comme Lui s'est abaissé, sacrifié, les aimant jusqu'à la mort.

« Quand les hommes espéreront-ils en Dieu ?

« Quand les gens religieux espéreront en l'homme; lorsque, au milieu des ruines, des défaites, on nous verra dans la joyeuse attente des temps où le *désert fleurira*; lorsque, espérant contre toute espérance, nous fortifierons les mains languissantes et affermirons les genoux tremblants, disant à ceux qui ont le cœur troublé : Prenez courage et ne craignez plus : voici votre Dieu; il viendra lui-même et vous délivrera (Ésaïe 35) » (1).

Que doivent donc faire les croyants, demeurés debout au milieu de tant de ruines ? D'abord, « il faut renoncer à tout moyen extérieur, reconnaître que tous sont unis dans une même déchéance, et *redemander l'Esprit* » (2). Puis, « l'homme est las des systèmes, des théories, mais il cherche un cœur, il est sensible à la sympathie. Allons donc à lui avec la charité qui excuse tout, qui croit tout, qui supporte tout, qui espère tout. Rappelons-nous que, s'il est dans le mal, il a été séduit; qu'il est coupable, oui, mais qu'il est aussi victime, et ne voyons sa laideur et sa honte qu'à travers le voile radieux des compassions de Dieu... Revenons à la charité, et les sources de la vie jailliront de nouveau sur l'héritage du Seigneur devenu un désert aride; les forces et

(1) *La Religion pure et sans tache*, pages 25-26.

(2) *La Religion de la Bible*, page 60.

les dons perdus se retrouveront, et le mouvement rédempteur des temps apostoliques reprendra » (1).

Mais, surtout, l'attitude des croyants doit être celle de l'*attente* et de la prière. « Tout ce qu'il faut pour surmonter la puissance de l'ennemi et affranchir l'héritage de Christ nous sera donné, lorsque nous n'attendrons plus le salut de la science, de la philosophie et de la théologie, et que nous reviendrons à la parole du Seigneur : Demandez, vous recevrez; cherchez, vous trouverez; heurtez, on vous ouvrira. La rédemption finale sera un *exaucement de prière* (2). » « De même que le souffle tout-puissant du printemps réveille en un instant toute la nature engourdie, que déjà les semences germent et la sève monte, que tout est déjà ressuscité et prêt lorsqu'au dehors il ne paraît encore rien, le souffle de l'Éternel passera *sur toute la terre* pour réveiller, épanouir et faire en peu de temps toutes choses nouvelles...

« La venue de Jésus-Christ, à laquelle personne ne veut penser actuellement, sera alors l'unique et grande pensée de tous (3). » Le drame, dans lequel l'humanité est engagée depuis la chute, touchera à son moment décisif. L'ébranlement des nations signalera l'approche du Christ et de son règne. Les puissances sataniques tenteront un dernier effort par le moyen de l'Antéchrist. Le Saint-Esprit sera répandu sur toute chair, puissante sollicitation de Dieu pour réveiller ce qu'il y a de divin en l'homme, qui décidera pour Jésus-Christ tous ceux qui ont reçu l'amour de la vérité. « Ceux qui n'auront pas cru à la vérité se grouperont, par contre, autour de l'Antéchrist », se désignant par là comme l'ivraie qui doit être brûlée... L'apparition de Jésus-Christ sera le moment de leur séparation définitive; toutes les créatures,

(1) *La Religion de la Bible*, page 95.

(2) *Ibid.*, page 69.

(3) *Ibid.*, page 96.

dans le ciel et sur la terre, qui auront en Lui reconnu et aimé la lumière, seront réunies auprès du Père des lumières et toutes les créatures dans le ciel et sur la terre qui auront mieux aimé les ténèbres que la lumière, seront liées dans les ténèbres.

« Alors sera détruite la mort, comme signe que tous les ennemis sont vaincus, et tous ceux qu'elle retenait dans ses liens seront déliés... Tout ce qui était atteint de mort sera revêtu d'immortalité. » L'harmonie et l'ordre éternel seront rétablis dans toute la création.

« Ces derniers événements seront l'exaucement de l'Oraison dominicale : le règne de Dieu sera venu, et nous serons délivrés du mal ; il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre : la patrie céleste saluée de loin par Abraham.

« La vie, déliée des liens du mal et de la mort, ira de développement en développement, chacun marquant une félicité nouvelle. Toutes les questions que, pauvre, exilé, aveugle et muet, l'homme renferme maintenant dans son intérieur, auront leur réponse ; son immense besoin de bonheur sera satisfait au delà de ce qui peut se comprendre ; il sera dans son véritable élément : la pureté, qui est la liberté, la charité, qui est la joie ⁽¹⁾. »

C'est sur cette vision de paix définitive que Christophe Dieterlen aimait à reposer son regard ; dans ces données eschatologiques, sa pensée trouvait son achèvement. Parfois, cependant, il était tenté de soulever les voiles de l'avenir pour connaître l'issue dernière de la lutte entre la miséricorde de Dieu et la liberté de ceux qui « auront préféré les ténèbres à la lumière ». Mais, bientôt, il renonçait à déchiffrer le mystère. « La Bible, se répétait-il, est le livre de l'humanité, l'histoire de sa chute et de sa rédemption ; elle

(1) *La Religion de la Bible*, pages 100-101.

ne parle ni des éternités qui ont précédé notre histoire, ni des éternités qui suivront notre délivrance ⁽¹⁾. »

Telles étaient sur Dieu, sur l'homme, sur le monde, les pensées de ce grand croyant. Il devait mourir « sans avoir essayé de faire l'unité dans les puissantes affirmations dont Dieu lui avait accordé le secret » ⁽²⁾. Mais, en dépit de l'obscurité qui lui était chère, la profondeur et la beauté de cette pensée religieuse faisaient tressaillir l'âme du jeune homme qui pénétrait, peu à peu, dans son intimité; et un jour devait venir où celui-ci, parvenu au soir de la vie, n'aurait d'autre ambition, avant de passer, lui aussi, de l'autre côté du voile, que d'établir solidement la doctrine qu'il avait reçue de son maître vénéré, afin de pouvoir la transmettre à quelques amis qui sauraient, à l'heure voulue, lui faire produire toutes ses conséquences bénies ⁽³⁾.

IV

Pendant les deux années que Tommy Fallot passe à Zurich il revoit M. Dieterlen à chacun de ses séjours au Ban-de-la-Roche, reçoit de lui quelques lettres, et lit *La Religion de la Bible, Positivisme et Christianisme*, d'autres brochures encore. Cependant, sa vie intellectuelle et morale est si mouvementée, si agitée même par moments, qu'au premier abord il ne semble pas que, pendant ces années de crise, l'action de M. Dieterlen ait été sur lui bien pro-

(1) *La Religion de la Bible*, page 102.

(2) T. FALLOT, *Le Dieu masqué*, page 70.

(3) *Ibid.*

fonde. Cette impression se modifie, à voir les choses de plus près.

Les courants les plus divers, souvent les plus opposés, traversent la vie de Fallot, dans cette période de Zurich, et s'efforcent de l'entraîner chacun dans une direction nouvelle. Il cherche, avec son ardeur si loyale, la réponse aux aspirations dont frémit tout son être. Parfois, il croit la saisir mais ce n'est qu'une illusion : il a été victime de son enthousiasme ou de sa générosité ; alors, meurtri, il revient sur ses pas, il est découragé, épuisé par un effort qui n'a pas abouti. Où trouvera-t-il la force de repartir, d'un nouvel élan, vers le but entrevu ? Auprès de M. Dieterlen. Si, malgré toutes les allées et venues où se fatiguent l'esprit et l'âme de Fallot, ses séjours à Zurich et à Chemnitz marquent un pas en avant vers la prise de possession de l'humanité véritable, il le doit, d'abord, à M. Dieterlen qui, tout en demeurant à l'arrière-plan, le remet sans cesse en face du devoir auquel il n'a pas le droit de se soustraire : *devenir un homme*.

Quelques lignes, écrites par Fallot à Gabriel Monod, révèlent l'impression que lui laissait chacune de ses rencontres avec M. Dieterlen.

« Vendredi après-midi, cinq heures de conversation avec M. Dieterlen dont je suis encore tout remué. Tout est trouble autour de moi ; je ne sais plus où me tenir ; politique, littérature, tout vacille ⁽¹⁾. »

La lecture de *La Religion de la Bible*, au lendemain de la crise morale qui ouvre sa première année de Zurich, provoque en lui un ébranlement semblable : « J'ai laissé quelque temps de côté le livre de M. Dieterlen. Il m'avait

(1) 27 décembre 1862.

fait une si forte impression que j'étais comme lassé de penser à tout cela ⁽¹⁾. »

Il veut que son ami apprenne à connaître cette pensée dont la vigueur le frappe de jour en jour davantage :

« Je t'en supplie, lui écrit-il, écoute-moi, étudie M. Dieterlen, ne te rebute pas contre les contradictions apparentes; ne le quitte pas avant de l'avoir compris. Pas plus que moi, tu ne seras *complètement satisfait*, mais tu auras avancé ⁽²⁾. »

Le même jour, il lui envoie la copie de *Positivisme et Christianisme*, et il lui demande d'étudier sérieusement « ces pages si riches d'idées » et de réflexions qui lui semblent « fort justes ».

Quelques semaines plus tard, son ami lui annonce sa visite au Ban-de-la-Roche pendant les mois d'été. Il lui répond aussitôt :

« L'important pour toi sera de voir M. Dieterlen. Ce sont les conversations que tu auras avec lui qui donneront à ton voyage ici sa plus grande valeur. Je ne te dis rien de lui, sinon que plus je le vois et plus je suis convaincu que cet homme pèse davantage dans la balance absolue des choses qu'une foule de philosophes et de penseurs dont les noms sont répétés chaque jour.

« Accuse-moi d'exagération si tu veux, mais ne porte un jugement définitif qu'après que tu l'auras vu *à fond*, et non en courant, comme cela a été malheureusement le cas jusqu'à présent ⁽³⁾. »

Les mois se passent. Dans sa solitude studieuse de

(1) Lettre à Gabriel Monod, 15 février 1863.

(2) 30 mars 1863.

(3) 30 août 1863.

Zurich, Fallot *s'imprègne* peu à peu de la pensée de M. Dieterlen. S'il lit quelque ouvrage de valeur, il ne peut s'empêcher d'en confronter les conclusions avec les affirmations dont il éprouve toujours plus l'extraordinaire fécondité. Il est frappé, par exemple, des points de contact qu'offre la pensée de Secrétan avec celle de M. Dieterlen.

« Celle du premier a une logique extérieure peut-être plus serrée, mais elle n'a pas la grandeur, la beauté qui donne tant de prix à celle de M. Dieterlen (1). »

C'est à cette pensée qu'il revient toujours, car, plus que toute autre, elle stimule les énergies de son esprit et de son cœur, l'excite à la recherche persévérante, et le replace au vrai point de vue. S'il s'est laissé entraîner dans les brouillards, elle lui montre le chemin sur lequel il retrouvera la lumière; s'il est fatigué de lutter contre sa nature impulsive, elle ne lui laisse pas de repos jusqu'à ce qu'il se soit remis en marche vers la conquête d'une volonté qui s'appuie sur la volonté de Dieu; s'il est tenté de se replier sur lui-même, elle lui rappelle que le but de la vie humaine est de travailler avec Dieu à sauver tout ce qui est perdu.

L'action de cette pensée achève de l'attacher à l'homme dont elle exprime la vie profonde. Lorsque Fallot quitte Zurich, ce que M. Dieterlen est devenu pour lui se laisse deviner dans ces quelques mots très simples : « le seul homme en qui j'ai toujours confiance » (2).

Après sa maladie de Chemnitz, qu'il regarde comme un avertissement de Dieu, T. Fallot s'installe à Fouday. Le grand avantage que présente à ses yeux ce changement complet de ses plans d'avenir, c'est le voisinage de M. Dieterlen. Leurs rencontres deviennent de plus en plus

(1) Lettre à Gabriel Monod, 10 décembre 1863.

(2) 22 mai 1865.

fréquentes, et l'influence à laquelle Fallot se soumet dès lors tout entier transparait à travers les jugements que ses lettres de cette époque renferment sur les hommes et les choses. Souvent même, il va d'un bond jusqu'à l'extrême conséquence des pensées qui, dans l'intimité de M. Dieterlen, ont germé dans son esprit.

« Je deviens paysan à faire peur, tellement la vie de nos braves gens m'attire. Je trouve infiniment plus de charme à vivre au milieu de ces esprits incultes, mais tous réellement originaux, que dans notre société soi-disant cultivée, mais qui paie son brillant par un aplatissement général. Tu ne peux croire l'impression de bien-être et de repos que je ressens lorsque, par exemple, après un de nos dîners, qui a réuni les fabricants de la vallée ou quelques amis en visite de Strasbourg, — dîner où l'on a discuté « les grandes questions du jour », et cela aussi bien qu'on le fait autre part en semblable circonstance, — je puis me sauver et aller m'asseoir chez quelque pauvre diable du voisinage... Le contact continu, où je suis maintenant, avec des gens vraiment naturels me donne l'horreur de tout le verbiage que j'ai eu autrefois la sottise de prendre au sérieux... Je paraîtrai bien orgueilleux, mais je déclare que tel tisserand de ma connaissance, qui sait à peine lire, comprend mieux les héros de l'Ancien Testament que tous les savants avec leur science sémitique (1). »

Et lorsqu'il se laisse aller à juger les églises et leurs représentants officiels, comme on sent, derrière ses paroles, que l'action de M. Dieterlen contribue à lui faire soutenir avec intransigeance des idées radicalement différentes de celles de son milieu !

(1) Lettre à Gabriel Monod, 20 janvier 1865.

« Les catholiques libéraux m'intéressent, et je me sens infiniment plus de sympathie pour eux que pour les protestants orthodoxes ou libéraux... Dans le protestantisme, tout est plus raisonnable, tout est plus convenable, mais, à part les temps de persécution, quelle pauvreté, quelle sécheresse ! Le protestantisme, en tant que protestantisme, est la religion bourgeoise par excellence : le pasteur, généralement honnête, rangé, mais froid et ennuyeux, est le symbole de la religion protestante. Le prêtre, un saint ou une canaille, est le symbole du catholicisme. Heureusement que protestantisme et catholicisme ne sont que des vêtements l'un et l'autre mal faits, sous lesquels vit et respire le christianisme. Si je m'exaspère contre le protestantisme comme système, je m'incline avec le plus profond respect devant une foule de protestants que j'ai le privilège de connaître et qui, malgré quelques étroitesse dont je souris, vivent une vie infiniment plus élevée que la mienne puisqu'ils sont des chrétiens, et que moi je suis... je ne sais pas bien encore quoi... Voilà ma profession de foi actuelle (1). »

« Tu ne te doutes pas, écrit-il encore, combien nous sentons de même à l'égard du clergé, et comme ton rêve de pasteur laïque ressemble au mien ! J'ai toutefois plus de respect pour le clergé catholique, en qui je ne sais quoi de vénérable m'attire, que pour le clergé protestant qui n'a du premier ni la majesté, ni le dévouement, ni l'humilité, mais bien l'esprit de domination, l'esprit de parti, l'esprit de sacristie. C'est un rude exercice de patience que de vivre dans ce pays où les pasteurs ont je ne sais quelle auréole qui les rend infaillibles... Mais j'ai pris comme devise à leur sujet : Sacrés ils sont car jamais on n'y touche. Comme hommes, j'ai toutes sortes d'égards pour eux ;

(1) Lettre à Gabriel Monod, 20 janvier 1865.

comme pasteurs, je n'en parle jamais, et, quand je suis forcé de dire mon opinion sur tel ou tel de leurs actes, je déclare que ce n'est pas à moi à juger ce que fait M. le pasteur, que tout ce qu'il fait doit être bien fait. Toutefois, je ne puis pas résister parfois au désir d'ajouter un : « Cependant... » qui gâte tout mon respect ⁽¹⁾. »

Fallot est donc, plus que jamais, en réaction contre tout ce qui comprime ou déforme la vie; lui-même ne trouve la vie que dans l'action. « J'ai besoin d'*agir*, écrit-il, quelque chétivement que ce soit, et l'activité la plus vulgaire m'attire plus que la spéculation la plus élevée ⁽²⁾. » Mais quelle activité peut-il exercer à Fouday, en dehors de son travail professionnel? A part ses parents, le pasteur et l'instituteur, il n'y a, autour de lui, que des ouvriers qui le regardent déjà comme leur patron. Pour agir, il devra entrer en contact avec eux, définir le genre de relations qu'il veut établir entre eux et lui, déterminer l'objet de son activité au milieu d'eux : c'est toute une conception du patronat et des devoirs du patron envers ses ouvriers qu'il est amené à élaborer. Il note, dans une lettre à Gabriel Monod ⁽³⁾, les premiers résultats auxquels il a abouti :

« Voici comment j'ai cru devoir débiter dans mon activité : consacrer tous mes efforts au développement intellectuel et matériel du peuple, et ne m'ingérer en aucune façon dans le domaine *religieux*, je dirais plus volontiers *ecclésiastique*... Dans toutes les visites que j'ai faites, et j'en ai fait beaucoup, pas un mot de religion n'est sorti de mes lèvres, et j'ai même témoigné que je ne voulais en rien

(1) Lettre à Gabriel Monod, 2 mars 1865.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

usurper le rôle de sermonneur qu'on aurait voulu mettre au nombre de mes attributions. La forte odeur de piété, qui s'est exhalée de tous ceux qui ont agi sur ce pays, a répandu malheureusement une couche générale, je ne dirai pas d'hypocrisie, mais de grimacerie religieuse; et pour pénétrer là-dessous et voir nos gens tels qu'ils sont, il faut témoigner hautement qu'on ne vient pas à eux dans le désir d'être dupe de leur feinte religiosité, mais comme un simple brave homme qui a les mêmes défauts qu'eux et qui n'a nulle prétention de les évangéliser mais seulement de leur rendre quelques services. Si, une fois, je les pénétrais jusqu'au fond, que je connusse leurs misères et que, d'un autre côté, je fusse moi-même devenu bon à quelque chose de sérieux, je n'hésiterais pas, naturellement, à m'efforcer de leur faire un bien réel. Au fond, tu l'avoueras comme moi, le bien que l'on fait à l'âme en l'aidant à secouer quelques-unes des chaînes qui la lient si étroitement à la terre, ce bien seul est réel et durable : instruction, bien-être, ce n'est que *l'apparence*.

« Et pourtant je dois et veux pour le moment m'occuper uniquement de ces deux choses : l'instruction et le soulagement de la misère matérielle. Nous avons été expulsés des écoles primaires, il y a deux ans, sous prétexte d'orléanisme, après avoir tout fait pendant cinquante ans; mais il nous reste un assez beau champ de travail : ce sont les salles d'asile, propriété de famille que, malgré tout, on ne pourra nous enlever. Ma mère les dirige avec beaucoup de zèle et me charge de les visiter. Nous en avons six, contenant en tout près de deux cents enfants. Il s'agit de stimuler les enfants et leurs maîtresses qui, d'ailleurs, sont toutes fort dévouées. C'est une noble race que celle de ces pauvres institutrices et de ces maîtres d'école si méprisés. J'ai un profond respect pour eux, et je ne crains pas, lors-

qu'ils remplissent bien leur tâche, de les mettre bien au-dessus du pasteur. Je dis souvent que, si je fais de mauvaises affaires, je me ferai instituteur; on se moque beaucoup de moi. C'est vrai que 700 francs par an c'est peu de chose, et que la patience n'est pas ma vertu principale. »

L'instruction des adultes est aussi une de ses grandes préoccupations. Il fonde, pour la développer, une bibliothèque populaire. Mais il se heurte à des difficultés qui lui rendent plus pénible encore à supporter sa situation de futur patron. Doit-il édicter des règlements pour sa bibliothèque et lesquels ?

« Nos gens sont fort intelligents, mais aussi paresseux et aussi fiers qu'il est possible. Il en coûte à leur paresse et encore plus à leur fierté de venir chercher des livres; si donc je parlais d'amende ou de prix de location, tout mon monde s'en irait. De plus, c'est une œuvre personnelle, et, comme notre famille a été de tout temps considérée comme uniquement faite pour donner la charité, je blesserais une tradition que je dois subir en me plaçant sur un autre terrain, à leur égard, que celui de bienfaiteur ou de patron; il serait donc ridicule de leur arracher des amendes. Cette position de patron qu'on me donne bon gré mal gré m'est odieuse.

« Il n'y a rien qui empêche autant les vrais rapports entre les hommes que ces distinctions d'autant plus tristes qu'on s'en moque par derrière, parce qu'on a trop d'esprit pour leur accorder encore quelque signification. Depuis 1789, et surtout depuis 1848, il n'y a plus d'inférieurs ni de supérieurs; et tous ceux qui ne se dépouillent pas volontairement de toute la considération dont on feint de les entourer à cause de leur rang, de leur pouvoir ou de leur

fortune, tous ceux-là se condamnent à vivre de la vie la plus anormale, n'étant utiles à personne, n'étant aimés et honorés par aucun de ceux-là mêmes qu'ils croient protéger. La grande émancipation a commencé trop tôt peut-être, mais enfin elle a commencé. Bien fou celui qui se fonde sur quelques écus de plus pour se donner un air d'autorité ! Le désir d'égalité, la dignité du peuple est telle qu'il ne veut plus même être secouru par ceux qui se disent supérieurs à lui. Il ne reçoit volontiers que de celui qui s'abaisse, ou plutôt s'élève en devenant son égal. Il n'a de confiance et d'affection que pour lui ; s'il peut lui parler sans feinte, s'il peut lui montrer toutes ses misères sans apercevoir en lui de dégoût ni de répulsion, alors il le respecte, il l'adopte pour son frère et, comme tel, en accepte avec reconnaissance un secours. Mais s'il lui faut emprunter quelques habits de dimanche, étudier quelques beaux discours, prendre une figure humble et respectueuse pour aller mendier une aumône sur la porte du riche, il se sent abaissé et se venge de son abaissement en méprisant la main de celui qui s'est estimé bien généreux pour un peu de superflu qu'il lui a jeté ⁽¹⁾. »

Un peu d'amertume se trahit dans ces lignes ; elles laissent entrevoir une des grandes souffrances de Fallot, à ce moment de sa vie : être en désaccord, avec ceux qui lui tiennent de plus près, sur l'attitude qu'un patron doit observer à l'égard de ses ouvriers, sur les droits du peuple, sur les rapports des différentes classes entre elles. « J'ai passé ma jeunesse à donner des coups de pied dans les barrières qui m'entouraient », dira-t-il plus tard. On sent ici cet effort pour se dégager de conventions qu'il juge artificielles, de préjugés inhumains, et la souffrance de se sentir incompris,

(1) Lettre à Gabriel Monod, 22 mai 1865.

et peut-être blâmé. L'opposition qu'il devine autour de lui ne fait d'ailleurs qu'accentuer sa manière d'agir.

Il comprend ce que ses opinions ont d'excessif, mais qu'y faire ?

« J'ai un grand besoin de toi et de ton amitié, écrit-il à Gabriel Monod ⁽¹⁾. Tu es le seul, non pas seulement qui me comprenne complètement, mais qui puisse me retenir et me modérer. Je sens que je deviens beaucoup trop radical dans mes opinions, mais j'ai beau lutter contre ce penchant, je trouve partout de si sottes contradictions que cela m'irrite malgré moi, et me pousse plus loin que je ne le pensais d'abord. C'est une loi de ma nature de ne jamais concevoir une idée comme juste et bonne sans m'efforcer de la mettre immédiatement en pratique, et, je l'admets, de la mettre en pratique lorsque je ne l'ai pas encore assez mûrie. Enfin, il n'y a plus rien à faire : une fois que la source, incertaine de la route qu'elle prendrait, a rencontré une pente, elle s'y précipite, et toutes les digues ne l'arrêteront pas ; elles causeront seulement quelques inondations. Si je n'avais pas été appelé à vivre seul riche au milieu des pauvres et des paysans, malgré toutes mes théories sociales j'aurais pu mener la vie convenable et irréprochable d'un bourgeois qui aspire à grimper et ne songe pas à descendre. Mais seul au milieu de tous mes braves gens, j'ai pris comme une sorte de vertige, j'ai eu peur, j'ai eu honte de mon isolement et je me suis laissé choir, des *templa serena* où je m'ennuyais, au milieu de la foule et du vulgaire. Peut-être ai-je eu tort, et me suis-je préparé une vie, terne et décolorée, de combats incessants et d'efforts qui me consumeront sans grands résultats ; peut-être aussi ai-je pris sans m'en rendre bien compte le vrai chemin qui m'était tracé, la voie dans laquelle

(1) 14 juillet 1865.

je trouverai ce que je cherche et dans laquelle j'accomplirai ce que Dieu m'a réservé. »

Quoi qu'il en soit, il éprouve, à pénétrer dans l'intimité des ouvriers et des paysans du Ban-de-la-Roche, une jouissance qui lui fait bien vite oublier les difficultés que lui valent ses théories sociales. De celles-ci, d'ailleurs, il parle très librement à ses amis du peuple, discutant avec eux les questions de salaires, leur expliquant les causes de l'antagonisme entre le capital et le travail, et ses solutions possibles. Parfois même la hardiesse de son socialisme étonne ses interlocuteurs, et ce sont eux qui défendent le patronat ⁽¹⁾. Mais sa franchise, sa bonté, son amour des pauvres, et, en même temps, son respect de leur dignité, lui gagnent la confiance de tous. Autour de lui on n'est pas sans inquiétude à son égard, il n'en persiste pas moins dans son attitude si nettement démocratique.

« On me dit que peu à peu je perdrai toute influence si je m'abaisse à leur niveau; peu m'importe de perdre une influence due à l'habit noir que je porte si je ne puis la conserver qu'à condition de ne jamais devenir l'égal et le semblable de tous ceux qui vivent avec moi! Il y a eu un *haro* sur moi pendant la fenaison qui vient de finir. Je m'étais mis sous la direction d'un de mes amis, un des meilleurs faucheurs du pays, pour apprendre à faucher. C'est un excellent exercice qui, j'en suis persuadé, vaudrait tous les voyages de montagnes et les flâneries dans les bains d'Allemagne pour ceux qui s'y astreindraient. Puis, n'est-ce pas absurde de demeurer à la campagne sans savoir s'acquitter du moindre travail du campagnard? J'ai été extrêmement intéressé par mon apprentissage, quelque fatigant et ennuyeux qu'il

(1) 14 juillet 1865.

ait parfois été... J'ai débuté aussi maladroitement que possible; j'ai cassé une faux, en ai courbé plusieurs, puis enfin j'ai pris le *chic*, mais malheureusement quand la fenaïson touchait à sa fin. Figure-toi que mon maître faucheur m'a confié une fois en grand secret qu'en 1834, étant soldat à Paris, il avait été introduit dans une société secrète présidée par Godefroy Cavaignac et Dufraisse. Quelles découvertes l'on fait en fauchant (1) ! »

Il prend une part active aussi à la préparation des élections municipales. Son rêve est d'aider à renverser le maire « qui fait un mal affreux à la contrée entière par toutes sortes de tripotages » et à assurer l'avènement d'une municipalité nouvelle qui seconde les efforts des honnêtes gens. Et c'est toute une affaire que de conquérir la majorité dans cette commune de 96 électeurs ! Il y a même « quelques têtes chaudes » parmi les amis de Fallot, « mais, écrit-il, je me suis donné pour mission de les modérer » (2).

Ce sont là, en apparence, des choses insignifiantes. Elles traduisent, cependant, l'effort passionné d'une âme qui se sent faite pour l'action et qui veut éprouver si elle est capable de répondre à sa destinée.

Au fond, que cherche Fallot pendant cette année qu'il passe au milieu de son peuple ? Est-il simplement poussé par le besoin de réagir contre la charité un peu *distante* qu'il voyait pratiquer par d'admirables chrétiens dont les idées politiques et sociales étaient très éloignées des siennes ? Son but est-il simplement de propager, par son exemple, une conception nouvelle du patronat ? Sans doute ces motifs contribuent à déterminer son action, mais celle-ci jaillit d'une inspiration beaucoup plus élevée.

(1) 14 juillet 1865.

(2) *Ibid.*

Il est, au point de vue religieux, dans un état d'incertitude, et même d'indifférence apparente. Bien des problèmes troublent sa pensée, et il sait que sa pensée est, par elle-même, impuissante à les résoudre. Et pourtant sa vie morale a des exigences auxquelles il ne veut pas se soustraire.

« Je voulais, écrira-t-il plus tard ⁽¹⁾, — c'était là mon rêve, — échapper à toutes les incertitudes de la pensée par l'action; je voulais conquérir ma dignité d'homme, réaliser l'idéal moral que je rêvais, quoique en étant encore éloigné, à force de dévouement pour les autres. »

Alors, « avec sérieux, mais aussi avec passion », il entre dans la vie pratique, cherchant avant tout à agir sur le peuple d'ouvriers paysans qui l'entoure.

Mais qu'est-ce, au juste, que cette *action* dans laquelle il espère trouver la solution de tous ses doutes? C'est « l'activité complète de notre être, où nous ne sommes plus divisés et stériles, comme lorsque nous nous livrons uniquement au travail de la *pensée* ou aux mouvements du *sentiment* » ⁽²⁾. Et, dans cette activité harmonieuse et suprême, les pensées n'ont de signification que si elles peuvent se traduire en actes, et les sentiments n'ont de prix que s'ils constituent la source de vie et de chaleur à laquelle la volonté vient sans cesse puiser son inspiration.

« Qu'est-ce enfin qu'agir sur ses semblables, sinon les *transformer* à l'image de l'idéal que l'on porte, gravé en traits de feu, dans le fond de son âme? Agir sur ses semblables, serait-ce rêver de belles institutions sociales que l'on s'efforcerait de mettre en vigueur par un bouleversement politique? Serait-ce écrire des livres moralisateurs,

(1) Lettre à Gabriel Monod, 3 décembre 1865.

(2) *Ibid.*

ou bien créer des associations au moyen desquelles les pauvres seront bien nourris, bien vêtus et quelque peu instruits ? Tout cela est bel et bon, mais cette action superficielle et extérieure ne suffit pas à quiconque a vu au fond des misères humaines. Il faut pouvoir aller parmi les hommes, leur apportant ce qui leur manque à tous, une conviction, une force intérieure qui les renouvelle. Agir sur les hommes, c'est les renouveler, car ce n'est pas une réforme partielle qu'il nous faut, à nous tous misérables que nous sommes. Je prends la démocratie au sérieux et je déclare que je ne veux pas d'amélioration qui n'ait sa valeur pour le plus pauvre comme pour le plus riche, pour le plus ignorant comme pour le plus instruit ⁽¹⁾. »

C'est ainsi que Fallot décrira, avec quelques mois de recul, l'éclosion, dans son âme, d'une des « pensées inspiratrices de sa vie ». Mais le premier effet de celle-ci est bien éloigné de ce qu'il attendait. Sur lui-même et sur les autres, son action aboutit à un échec complet. Il croyait que dans l'action, au service des hommes, les inquiétudes religieuses de sa pensée et de son cœur trouveraient leur apaisement et qu'ainsi, par ses seules forces, il réaliserait son rêve d'être ouvrier avec Dieu. Il a soif de sentir Dieu près de lui, avec lui, en lui, car il sent qu'alors seulement son action sera féconde. Mais voici que, plus il lutte pour se rapprocher du but, plus il s'en écarte ; plus il fait effort pour saisir Dieu, plus il le sent loin de lui.

Et « comment, alors qu'on perd soi-même toute énergie créatrice, toute communion avec Dieu, comment agir sur les autres » ?

« Voilà, ajoutera-t-il ⁽²⁾, ce que j'ai compris profondé-

(1) Lettre à Gabriel Monod, 3 décembre 1865.

(2) *Ibid.*

ment et douloureusement, car cet acte de l'intelligence ne s'est effectué qu'après de longues douleurs morales.

« J'étais arrivé plein de vie et d'entrain auprès de mon peuple ; tous s'attendaient à recevoir de moi quelque force intérieure et, pleins d'affections et d'espoir, s'attachaient à moi. Ils voyaient aussi que je les aimais, et cela du plus profond du cœur. Mais au lieu de recevoir de moi la paix, l'énergie intérieure dont ils avaient besoin pour accomplir fidèlement leur tâche ici-bas, dans l'attente d'une vie glorieuse qui ne connaîtrait plus les iniquités de cette terre, ce sont eux qui agissaient sur moi. Faible et indécis que j'étais, j'épousais leurs haines et leurs jalousies ; je voulais sympathiser avec eux et, au lieu de faire une œuvre d'amour, je rendais leurs misères encore plus profondes. »

« Si tu te doutais, mon cher Ami, des difficultés, des affronts, des colères intérieures que l'on ressent par suite de la faiblesse où l'on est d'agir efficacement sur les autres, si tu te doutais des moments de désespoir où l'on tombe, tu trouverais la vie d'action bien belle, oh ! certes oui, mais tu en choisirais peut-être une autre ! »

Quel est, en définitive, le *bilan* de cette année d'efforts et de luttes ?

« Les derniers mois de mon séjour au Ban-de-la-Roche, j'étais forcé de m'avouer que, malgré tous mes efforts, quant à moi et quant aux autres, j'étais dans la position d'un homme qui doit se déclarer en faillite (1). »

Alors, Fallot prend une virile résolution. « Regardant en arrière, je vis avec effroi le peu de bien que j'avais fait, le grand mal que j'avais causé, et je résolus, avec toute

(1) Lettre à Gabriel Monod, 3 décembre 1865.

l'énergie dont j'étais capable, de ne pas remettre le pied au Ban-de-la-Roche tant que je n'aurais pas trouvé ce qui m'était nécessaire pour accomplir véritablement l'œuvre que Dieu m'avait confiée (1). »

Mais au moment de reprendre, volontairement cette fois, le chemin de l'exil et de quitter la terre natale où tant de beaux rêves n'ont abouti qu'à une douloureuse démonstration de son impuissance, c'est encore à M. Dieterlen qu'il va demander une parole de réconfort. Au milieu de ses angoisses, il n'a pas cessé de le voir, car, auprès de lui, il éprouve toujours une mystérieuse sensation d'apaisement et de calme.

« Quand on a un ami comme M. Dieterlen à qui l'on peut tout dire et qui comprend tout, il ne faut pas se plaindre. Quel homme, et comme il sait imiter celui dont tous invoquent le nom sans en suivre les traces ! S'anéantir, s'abaisser jusqu'aux plus petits, aux plus misérables, c'est l'idée dominante ou plutôt le secret de sa vie... Les idées et les raisonnements les plus beaux du monde me lassent parfois terriblement ; je vais alors à lui, je laisse de côté toutes ces discussions qui me dessèchent, je l'écoute parler de ses pauvres, des misérables pour lesquels il prie et souffre, des ivrognes qu'il aide dans les efforts qu'ils font pour se délivrer, des filles perdues qui le supplient de les relever ; et peu à peu il m'introduit dans un autre monde que celui où je m'épuise d'ordinaire, il me fait comprendre ce qui est grand et digne d'effort, et combien puériles et chétives sont la plupart des causes de nos luttes et de nos agitations. »

Fallot écrivait ces lignes au moment où il croyait encore

(1) Lettre à Gabriel Monod, 3 décembre 1865.

au succès d'une action à laquelle le poussait l'exemple de M. Dieterlen. Il est permis de penser que le même exemple contribua, sans que ni l'un ni l'autre n'en aient eu conscience, à le convaincre de son impuissance à atteindre son but. Pendant qu'il se débat pour éviter la faillite vers laquelle il se sent entraîné, on devine M. Dieterlen, témoin de ces luttes douloureuses, pressentant qu'elles vont aboutir à la crise décisive d'où Tommy Fallot sortira un homme nouveau. Depuis des années, M. Dieterlen est attentif aux mouvements de cette âme qui lui est si chère. Il la respecte trop pour lui faire violence, même par amour. Il attend d'elle de trop grandes choses pour risquer de détruire les germes que Dieu a déposés en elle en voulant hâter leur éclosion ; il se contente de la remettre sans cesse en présence d'un grand idéal d'humanité et l'enveloppe en Dieu de sa prière.

Fallot, lui, résiste parfois encore à l'étrange ascendant qu'exerce sur lui, sans l'avoir jamais cherché, son fidèle ami de Rothau. Peut-être entrevoit-il, aux pensées que M. Dieterlen fait pénétrer en lui, des conséquences devant lesquelles il recule ! Au lendemain d'une de ces longues conversations, il note : « Je crois sans cesse avoir fait le tour de sa pensée, je commence à vouloir m'élever au-dessus de ses idées, je le revois, il me saisit, il me subjugué, et je lui suis plus attaché que jamais (1). »

C'est de cet homme qui le subjugué qu'à l'heure du départ, au lendemain de tant d'angoisses, tout meurtri de cette nouvelle défaite, il attend une parole dont il puisse vivre. Il lui raconte les mois passés, le laisse lire au fond de son cœur et lui demande : que faire ? M. Dieterlen ne lui répond qu'un seul mot : « Priez ».

(1) 26 septembre 1865.

CHAPITRE V

LA CONVERSION

(1865-1867)

« Une vie où il y ait beaucoup de lumière et beaucoup d'ombre. »

Tommy Fallot écrit ces mots, au moment de quitter le Ban-de-la-Roche, sur la première page d'un cahier dans lequel il compte noter les réflexions faites au cours de ses lectures. A-t-il, dans le fond de son cœur, le pressentiment qu'une vie nouvelle va bientôt commencer pour lui ? Il n'est pas possible de le dire avec une entière certitude. Mais lorsqu'on se souvient, devant ces paroles un peu énigmatiques, des expériences de sa vie morale, on ne peut se défendre de penser qu'elles répètent, à leur manière, la devise de Jean-Baptiste : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. »

I

Le voyage qu'il fait pour se rendre à Elberfeld n'apaise pas le trouble de son âme.

« Parti le matin de Mayence, raconte-t-il ⁽¹⁾, — la veille j'avais vu le soleil se coucher du château de Heidelberg, —

(1) Lettre à Gabriel Monod, 15 octobre 1865.

je suis arrivé le soir à Cologne, après avoir passé toute la journée en bateau à vapeur sur le Rhin. Tu ne saurais croire l'étonnante impression que produit ce paysage fantastique, qui a inspiré les plus belles légendes de l'Allemagne. C'est même trop enivrant : au bout d'un certain nombre d'heures la faculté de jouir s'émousse et l'âme est envahie par un singulier engourdissement. Les enchanteresses existent toujours et, par un beau soleil d'automne, par un ciel bleu légèrement voilé, les contours des montagnes, les rochers contre lesquels se brisent les vagues du fleuve, dessinent des lignes bizarres dont l'harmonie émeut singulièrement et pénètre jusqu'au fond de l'âme. Ne vous laissez pas aller au sentiment qui veut vous dominer ; la nature est parfois la pire des séductrices, elle ne parle que de jouissance à l'homme qui ne doit songer qu'au devoir. Qu'on ne vienne pas me dire que les voix de la nature et les voix intérieures sont toujours d'accord ; en quelques moments et en quelques lieux elles le sont : l'homme jouit alors sans arrière-pensée ; mais c'est bien plutôt le cas en face d'un paysage austère comme les landes de Bretagne ou nos montagnes des Vosges que parmi les séductions du Midi ou les sites fantastiques du fleuve allemand. »

Cependant, à la pensée d'entrer de nouveau, et plus complètement que par le passé, dans l'intimité de l'âme allemande, il éprouve une véritable joie. A Zurich, puis à Chemnitz, il a appris à fond la langue allemande et s'est habitué à penser et à sentir comme les Allemands. Il désire maintenant pénétrer jusqu'aux sources de la pensée et du génie allemands et, dans ce but, il se propose d'étudier la littérature religieuse de l'Allemagne : il lira les mystiques et les poètes nationaux, et surtout il apprendra les *Volkslieder*, les plus beaux de tous les chants populaires, qu'au-

cun homme n'a composés, mais qui ont jailli des profondeurs de l'âme germanique. Bien souvent déjà, ils ont réchauffé et éclairé son cœur; peut-être l'aideront-ils à trouver, enfin, la clarté définitive qu'il ne se lasse pas de demander ⁽¹⁾.

Il arrive, à Elberfeld, les premiers jours d'octobre. Son intention est de passer quelques mois à l'école de tissage, dont il commence immédiatement de suivre les cours, et de mettre à profit toutes les ressources que lui offre ce centre de grande industrie pour continuer ses études d'économie sociale. L'école de tissage, c'est le devoir dont il veut s'acquitter consciencieusement; d'autre part, les problèmes d'économie sociale préoccupant toujours son esprit, il est heureux de vivre dans un milieu où ils se posent dans toute leur acuité ⁽²⁾.

Ses parents sont en relations d'amitié avec la famille d'un pasteur d'Elberfeld, M. Heuser. Tommy Fallot en devient l'hôte pour toute la durée de son séjour. Dès son arrivée, il s'y trouve « on ne peut mieux ». « A la piété sérieuse et profonde qu'est la piété nationale, écrit-il, s'unit beaucoup de culture intellectuelle; je n'aurais jamais pu souhaiter un aussi charmant intérieur en pays étranger ⁽³⁾. »

Ce souci de développer, dans les directions les plus diverses, une culture générale qu'il ne veut pas sacrifier à son éducation industrielle, se marque par ses lectures. Les *Lettres* de Humboldt, la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville, la *Capacité politique des classes ouvrières* de Proudhon provoquent de sa part, pendant les premières semaines, de nombreuses réflexions. Presque toutes, d'ailleurs, trahissent

(1) Lettre à Gabriel Monod, 15 octobre 1865.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

une préoccupation religieuse de plus en plus absorbante. En voici quelques exemples :

A propos de deux lettres écrites par Alexandre Humboldt, à la mort d'amis :

« Ces deux lettres suffisent pour pénétrer d'un regard au plus profond de l'âme de Humboldt. Celui qu'étreint une violente et subite douleur appelle à son secours toutes les pensées de consolation qu'il peut saisir. Voir mourir ceux qu'on aime autant que soi-même, sentir son cœur se briser et ne pas avoir une parole, une pensée d'immortalité, caractérise un homme.

« Pascal, une fois de plus, a raison ; entre les héros du royaume de l'intelligence et le plus petit dans le royaume de Dieu il y a un abîme. Archimède (lisez Humboldt) une fois de plus est convaincu de son peu de valeur dans la véritable humanité où l'homme est jugé d'après ce qu'il *est* et non ce qu'il *paraît*. Or on n'est quelque chose que dans la mesure où on nourrit son âme des pensées éternelles (1). »

Après la lecture d'un chapitre de Tocqueville sur l'influence de la démocratie sur les mœurs :

« Tocqueville a admirablement analysé les tendances de la démocratie telle qu'il la voyait autour de lui, et telle qu'on la rencontre en général dans l'ancien comme dans le nouveau monde ; et cependant il risque bien de s'être grossièrement trompé dans tous ses calculs et ses prévisions pour avoir trop négligé un facteur dont l'importance est plus ou moins latente : je veux dire la vie religieuse ; non

(1) Cahier *En voyage*, I, 3 octobre 1865 (Cf. *Lettres de Humboldt*, 9 mars 1833 et 12 octobre 1858).

pas seulement les pratiques religieuses, garanties de l'ordre et de la moralité, telles que Tocqueville les a vues aux États-Unis, mais la vie religieuse dans sa plénitude, s'emparant des individus pour les transformer en apôtres et en martyrs. Le jour où cette vie religieuse, qui déjà se manifeste ici et là, fera invasion dans la démocratie moderne, toutes les notions, mœurs, habitudes, sentiments, qui en sont les traits dominants, et que Tocqueville s'est si minutieusement appliqué à décrire, seront bouleversées, de grandes et violentes transformations s'opéreront, et tout le vêtement actuel de la démocratie (ses idées, ses tendances) sera rejeté de côté comme une vieille défroque. Ceux-là seuls qui vivent déjà de cette vie nouvelle dont la puissance renversera l'édifice actuel, ceux-là seuls peuvent vaguement entrevoir l'avenir dans ses traits particuliers; quant au résultat de la lutte, ils le connaissent et en vivent déjà (1). »

Pendant la lecture d'un chapitre de Proudhon sur la destinée historique de l'idée mutualiste (2) :

« Ce passage est important pour pénétrer à fond l'esprit de Proudhon et ses croyances les plus chères. Si Proudhon a été inspiré avant tout par une idée, c'est par celle de la justice. On peut dire de lui : Heureux ceux qui ont faim et soif de justice... Et tout en le disant, il faut se rendre un compte exact des grandes lacunes qui se font sentir dans cette manière d'envisager les choses humaines et divines. Non, l'idée du Juste, pas plus que l'idée du Beau, pas plus que l'idée du Vrai ne peuvent être données comme fonde-

(1) Cahier *En voyage*, I, 13 octobre 1865 (Cf. *La Démocratie en Amérique*, II, 287).

(2) *De la Capacité politique des classes ouvrières*, chapitre VI.

ment du grand édifice, comme principe régénérateur de l'humanité. Triste orgueil, pour des pygmées tels que nous, de prétendre les premiers mettre en lumière le principe, alors que depuis des siècles il a été proclamé : la justice comme la beauté, comme la vérité, considérées séparément, ne sont que de simples notions sans puissance. Émanant d'un principe suprême, étroitement unies à ce principe, elles deviennent de fécondantes réalités... Ce principe suprême, qui se manifeste à l'humanité dans l'histoire, et à chacun de nous dans le fond de nos cœurs, n'a pour expression ni la beauté prise à part, ni la justice ni la vérité, mais à la fois la beauté, la justice et la vérité. Et si, réunissant ces divers attributs en un seul, on veut exprimer d'un mot son essence, on répètera ce que Jésus-Christ a rendu manifeste sur la terre : *Dieu est amour*.

« Honte à nous, si nous enlevons à ce mot suprême un seul de ses attributs, si nous comprenons l'amour sans la justice, ou sans la vérité ! Nous avilirons le trésor que nous possédons et la force qui nous venait par cette croyance au-dessus de toutes les opinions humaines, cette force se dissipera peu à peu. Et par contre, si nous saisissons seulement une des faces de la personnalité divine et que, par là, nous enlevions à Dieu sa *personnalité* pour la dégrader au rang d'une *notion suprême*, nous aurons beau faire, notre notion ne régénérera pas l'humanité. Elle est belle, elle est grande sans doute, mais l'humanité veut plus que cela, elle a besoin d'une force qui l'entraîne, et non d'une notion qui éclaire son intelligence. Appelez le principe suprême : amour, et tout change ; vous ne pouvez pas rêver un principe suprême dont l'essence soit l'amour sans que vous fassiez de ce principe une personnalité. L'amour suprême ne serait pas l'amour s'il ne sentait pas les plus légères impressions qui effleurent le cœur de ceux qu'il aime ; comment sentir ces impressions

sans connaître directement, immédiatement, chacun de ceux qui les ressentent? Si donc vous m'accordez que le principe suprême est amour, vous m'accordez par là que Dieu est une personnalité communiquant continuellement avec les hommes, vous m'accordez la relation constante de Dieu et de l'homme, vous êtes chrétien.

« Or, je le déclare, impossible de comprendre un Dieu sans lui attribuer comme activité suprême la plus haute activité de notre nature humaine; et, malgré tous les sophismes, personne ne persuadera l'homme que sa plus haute activité ne soit l'amour. Justice, vérité, beauté, tout est impliqué dans ce mot vivifié par ce principe : l'amour. Ou donc Dieu n'est pas, ou il est amour. L'amour, dans l'état actuel, s'appelle miséricorde, grâce. Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Ici, Fallot reprend sa lecture et, arrivé à la fin du chapitre, en copie la conclusion que voici :

« Je regrette de tenir aussi longtemps le lecteur sur ces
« questions un peu ardues. Mais je le répète, il s'agit d'une
« révolution qui court dans les veines du peuple, la plus
« profonde et la plus décisive qui se soit jamais vue, à pro-
« pos de laquelle j'aurais honte de papillonner et de faire
« de l'esprit quand nous n'avons pas trop de tout le sérieux
« de nos intelligences. Que ceux qui ont besoin qu'on les
« amuse, quand on leur parle de leurs plus grands inté-
« rêts, se contentent de lire, chaque jour, après dîner, dix
« de mes pages, puis qu'ils aillent à la comédie ou prennent
« le feuilleton. Quant à moi, je le déclare, il m'est impos-
« sible de jouer avec la justice, pas plus que de plaisanter
« avec la misère et le crime. Et si parfois le pamphlet
« se mêle à mon exposition réformiste, ma volonté n'y est

« pour rien ; prenez-vous-en à mon indignation d'honnête homme ⁽¹⁾. »

Fallot fait suivre cette page des réflexions suivantes :

« Chose singulière ! le *socialiste*, c'est-à-dire celui que remplit le besoin de justice, et qui attaque dans cette intention les iniquités sociales, qui, malgré le murmure des satisfaits et des heureux de ce monde, poursuit sincèrement la cause du peuple, la cause de la *justice* ; le *philosophe* qu'anime le besoin de concevoir la *vérité*, les rapports des choses, leur véritable nature et qui, pour arriver à ce but, combattra sans cesse l'opinion du vulgaire, et se laissera traiter comme un ennemi par les défenseurs des préjugés tout-puissants ; l'*artiste*, qu'enflamme l'amour de l'*idéal*, qui a soif d'impressions profondes, inspiratrices toutes-puissantes de son génie, qui méprise les mesquines préoccupations de la foule, et est payé de retour ; chose singulière ! le socialiste, serviteur du juste, le philosophe, ami du vrai, l'artiste, disciple du beau, tout autant que le chrétien, voyageur et étranger au milieu des apparences du monde visible, ont en face d'eux, chacun à sa manière, un ennemi qui, sous les divers noms qu'ils lui donnent, est pour eux ce qu'est pour le chrétien le *monde*.

« Honte donc au chrétien qui méconnaîtrait assez sa position réelle et la condition de son activité terrestre pour vouloir effacer de son âme cette notion du *monde*, de l'*ennemi* dont il a constamment à combattre les penchants. Se refuser, sous prétexte de largeur, à accorder une valeur toute-puissante à cette notion d'un *monde* hostile à l'œuvre que le chrétien poursuit, serait aussi ridicule de sa part qu'il le serait de la part d'un artiste d'accorder son estime aux formes vulgaires, aux impressions terre à terre, sous prétexte

(1) Proudhon, *op. cit.*, page 99.

du constant combat qu'il doit affronter pour n'ouvrir son cœur qu'aux formes idéales, aux profondes impressions. L'artiste qui se laisserait ainsi aller ne serait plus un artiste ; il en est de même du chrétien.

« Cela seul rend la position du chrétien essentiellement différente de celle des trois autres sortes d'hommes, c'est que, tandis que ces derniers, serviteurs chacun d'une seule expression de la personnalité divine, et par là même serviteurs impuissants, désespèrent continuellement d'agir sur la masse hostile qui les environne et se renferment dans un dédaigneux silence ou se vengent par la haine, le *chrétien*, bien plus opposé qu'eux à la foule qui l'environne, est toutefois convaincu qu'il possède une force divine assez puissante pour remuer cette masse inerte, pour la transformer et la vivifier à l'image de l'idéal qu'il voit par le regard de la foi. Immense différence dans les résultats pratiques, dans l'esprit qui anime les uns et les autres.

« L'artiste, le philosophe, le socialiste tiennent bien souvent par une foule de racines à ce monde qu'ils traitent avec un suprême mépris. Le chrétien en est complètement détaché et, pourtant, il le considère avec pitié, et non avec dédain, avec frayeur mais avec amour, avec tristesse mais avec espoir. Le chrétien sent la force que Dieu lui donne pour accomplir son œuvre. Les premiers, par contre, qui veulent séparer ce qui est inséparable, qui ne veulent considérer que les attributs de Dieu sans s'incliner devant lui, ont conscience de leur faiblesse sans savoir ou sans vouloir y remédier ; de là amertume constante, découragement et bien souvent beaucoup de haine chez ces soi-disant apôtres de l'humanité (1). »

Qu'on ne s'arrête pas à la forme de ces réflexions, écrites

(1) *En voyage*, I, 20 octobre 1865.

au courant de la plume, par un homme qui, depuis trois ans, parle et écrit en allemand plus peut-être qu'en sa propre langue. Le style un peu lent n'empêche pas l'esprit d'avancer dans son effort vers une notion plus nette de ce que doit être pour un homme moderne la vie chrétienne. Toutes les lectures de Fallot, à cette époque, sont ainsi des points de départ d'où, par les chemins les plus divers, sa réflexion le ramène en face de la question religieuse qui l'obsède et que personnellement il n'a pas encore résolue. Au moment où il écrit ce qu'on vient de lire, il est sur le point de la résoudre ; quelques heures encore, et il se dira chrétien. Aujourd'hui, il ne se reconnaît pas le droit de se proclamer tel : sa pensée s'incline devant la valeur unique du christianisme, sa volonté aspire à devenir chrétienne, mais son cœur ne s'est pas encore soumis à la souveraineté du Christ.

II

Avez-vous assisté, parfois, dans la campagne, à cette éclosion soudaine qui marque l'apparition définitive de certains printemps ? La veille, il semblait que l'attente de la nature dût se prolonger longtemps encore ; aux arbres, les boutons paraissaient hésiter à s'ouvrir... Et ce matin, tout est en fleurs ; la nature chante le triomphe de la vie ; de toute part s'affirme la promesse d'une riche récolte pour demain.

C'est ainsi que s'achève, dans l'âme de Fallot, la fermentation intérieure commencée depuis plusieurs années. Il suffit de trois semaines d'Elberfeld pour déterminer sa conversion.

Le milieu est, à vrai dire, singulièrement favorable à une brusque éclosion de la vie chrétienne dans une âme aussi

fortement préparée. Le piétisme y exerce une influence prépondérante. Il est représenté par des hommes de valeur, entre autres le pasteur Heuser, l'hôte de Tommy Fallot, et surtout Émile Frommel, pasteur à Barmen, la ville jumelle d'Elberfeld.

Émile Frommel conquiert du premier coup la confiance de Fallot. Nul plus que lui ne peut, à cette heure, l'aider à trouver ce qu'il cherche depuis si longtemps. Sa parole pleine, de charme trouve sans peine le chemin de son cœur. Ses prédications n'ont pas ce caractère dogmatique qui éveillerait la méfiance dans son esprit. Peut-être manquent-elles un peu de pensée personnelle, et ne témoignent-elles pas d'un esprit capable de systématisation ; mais elles débordent de sève biblique et, par là, orientent Fallot, d'une façon plus décidée, vers l'étude persévérante de la pensée biblique. Ce que Frommel veut, d'ailleurs, c'est obtenir des résultats pratiques. Il sait admirablement tirer parti de sa grande connaissance de l'âme humaine et, par tous les moyens, il tâche de faire sentir à ses paroissiens l'amour du Père qui veut que chacun d'eux devienne son enfant. Son christianisme joyeux et confiant n'affecte, au reste, aucun mépris pour la société qui l'environne et, par là encore, répond à l'attente d'un esprit qui ne peut renoncer à communier avec ce que son époque renferme de grand et de beau.

A l'action de la parole s'ajoute le rayonnement de la personnalité. Dès son arrivée à Elberfeld, Fallot est reçu chez le pasteur Frommel ; tout de suite il éprouve l'ascendant de cette piété si chaude, si *vécue* ; les impulsions qu'il en reçoit sont prolongées, d'ailleurs, et fortifiées par l'action constante du foyer où il vit. Et sans doute est-ce là, dans ces heures d'intimité avec des âmes intensément chrétiennes, que passe sur son cœur, pour y mûrir bien des germes, le souffle mystérieux de l'Esprit.

Il lit la Bible avec plus de passion que jamais, et les réflexions qu'il note, au cours de sa méditation, aident à retracer la marche de sa pensée et de son âme à la recherche d'une complète lumière. Il faut en citer quelques-unes.

« *Mardi 3 octobre 1865.* — Genèse 15 : 5-6.

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo (1).

« Autrefois, Dieu parlait, et sa voix se reconnaissait entre toutes les voix ; maintenant, c'est seulement par le tressaillement intérieur, décrit par le poète, que nous pressentons que Dieu s'adresse à nous. Efforçons-nous alors de le comprendre, emparons-nous des signes qu'il nous donne et prisonnons-les au-dessus de tous nos raisonnements particuliers, au-dessus de toutes les opinions reçues autour de nous, *und das rechnet er ihm zur Gerechtigkeit* (2). »

« *Samedi 7 octobre.* — Genèse 22, le sacrifice d'Isaac.

« ... Dieu avait parlé et il fallait obéir. Dieu était tout-puissant ; plein de confiance en sa toute-puissance, Abraham ne doutait pas qu'il n'eût un grand but en lui donnant un si grand commandement.

« C'est précisément sur ce point qu'Abraham et tous les héros d'Israël qui l'ont suivi se distinguent essentiellement de tous les grands hommes de l'antiquité et nous sont d'un continuel secours. Comme nous, et bien plus que nous, ils ont un sentiment profond et tout-puissant, sentiment inconnu aux sages de la Grèce (ou qui n'était chez eux qu'à l'état de pressentiment plus ou moins obscur, par exemple chez Socrate et Platon), de *réalités* invisibles avec lesquelles ils communiquent par la prière, la méditation, les songes. Ces réalités, ou cette réalité invisible se révèle à

(1) « Dieu est en nous, son action nous émeut. »

(2) *Et il nous l'imputera à justice.*

eux par des voies diverses et les conseille dans toutes leurs actions, soit pour les blâmer et les châtier, soit pour les fortifier et les approuver. Par la foi, ils se tiennent constamment en présence de ce Dieu invisible, source de tout bien et de toute force; par la foi, réagissant contre les impressions extérieures, fréquentes inspiratrices d'une coupable sensualité, d'une volontaire incrédulité, d'un accablant découragement, ils ont sans cesse devant les yeux le but que la volonté invisible leur assigne, et, dans des communications journalières avec elle, ils puisent confiance et force.

« Ce sont les héros du monde invisible et nous tous qui, rassasiés et dégoûtés des apparences du monde visible, aspirons dans notre faiblesse à imprégner notre vie des réalités invisibles, nous devons contempler sans cesse ces grandes figures et chercher, dans une communion journalière avec elles, l'appui sûr que nous demanderions en vain aux cœurs agités, aux esprits incertains, étroits ou mal assurés, qui nous entourent. »

« *Le 12 octobre.* — Genèse, 28 : Rêve de Jacob à Bethel. Et moi aussi, je dis du fond du cœur : Si Dieu est avec moi et me garde pendant ce voyage que je fais, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, et si je retourne en paix à la maison de mon père, alors Jéhova sera mon Dieu (1). »

« *Le 15 octobre.* — A propos de la prière de Jacob dans la crainte au sujet d'Ésaü (Genèse 32) :

« Qu'on doit être fort lorsqu'on peut s'appuyer sur une *parole* de Dieu, que l'on a entendue claire et distincte ! »

A la méditation continue de la Genèse, se joint la lecture

(1) La citation est en allemand dans le texte.

régulière des *Morgen-Andachten*, de Christophe Blumhardt, publiées peu de temps auparavant ⁽¹⁾.

Une préoccupation plus centrale retient l'esprit de Fallot : Quelle place la personne du Christ vivant doit-elle tenir dans la piété ? Fallot constate, chez les chrétiens qui l'entourent, la conviction qu'une relation personnelle existe entre eux et le Christ glorifié et que l'action de celui-ci ne cesse de s'exercer sur eux. Il se demande si cette assurance repose ou non sur une *réalité*.

« 12 octobre. — A réfléchir : comprendre par les paroles de Jésus-Christ quelle est la toute-présence et toute-puissance qu'il déclare posséder. Expliquer ces paroles par celles de saint Paul et des autres apôtres, et se rendre un compte exact du culte qui doit (suivant ces données) être rendu à Jésus-Christ.

« Remarque psychologique : ceux qui croient à la toute-présence de Jésus-Christ mènent une vie toute différente, parlent, pensent et sentent différemment de ceux qui nient cette toute-présence, ou de ceux qui y croient avec leur intelligence seulement. Remarquez que parmi tous les hommes, par contre, qui parlent seulement de la toute-présence de Dieu, il s'en trouve bien peu dont la vie se ressente de cette croyance. »

A mesure qu'il médite sur ce sujet, il se souvient des convictions qui ont fait la force et la joie de Daniel Le Grand, son grand-père, pendant les dernières années de sa vie. Les paroles inscrites sur la petite feuille qu'il a lue, autrefois, sans bien la comprendre, lui reviennent en mémoire

(1) *Sammlung von Morgen-Andachten, nach Losungen und Lehrtexten der Brüdergemeine, gehalten zu Bad Boll von Pfarrer Blumhardt* (chez l'auteur, 1865).

et, à travers elles, c'est l'âme même de Daniel Le Grand qui l'entraîne vers la vérité si ardemment désirée.

« 21 octobre 1865. — I Jean 5 : 9-12 : Si nous acceptons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est supérieur, car voici le témoignage de Dieu : il a rendu témoignage à son Fils. Celui qui croit au témoignage du Fils de Dieu a ce témoignage en lui-même ; celui qui ne croit pas Dieu en fait un menteur, parce qu'il ne croit pas au témoignage que Dieu a rendu à son Fils. Et voici ce témoignage : Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie ⁽¹⁾.

« Ceux qui croient en Jésus-Christ comme à une *réalité* portent en eux-mêmes le témoignage que Dieu rend de Jésus-Christ. Nous remarquons, en effet, qu'une vie toute différente de la vie ordinaire remplit l'âme de ces personnes. Que nous appelions cette vie la vie éternelle ou d'un autre nom, peu importe ; le fait à considérer avant tout est celui-ci : ces personnes, qui croient en Jésus-Christ *réellement*, vivent d'une vie supérieure qui nous semble, à nous tous qui sommes sincères, la vraie vie ou, du moins, le commencement de la vraie vie. Nous accordons volontiers que cette vie devient plus intense et plus vraie, plus celui en qui elle se développe s'unit à Dieu, principe de toute force ; et nous remarquons que cette union, toujours plus intime avec Dieu, ne s'opère que par l'intermédiaire de Jésus-Christ, c'est-à-dire par une foi toujours plus profonde en la valeur absolue de l'œuvre de Jésus-Christ, fils de Dieu, auteur du salut de toute la création. Si donc c'est de Dieu que procède la vie supérieure que nous contemplons chez quelques hommes, et qu'elle y prend un accroissement tou-

(1) La citation est en grec dans le texte.

jours plus grand à mesure que ces hommes s'unissent plus complètement à Jésus-Christ, Dieu rend un témoignage aussi éclatant qu'il peut le faire à la personne et à l'œuvre de Jésus-Christ. *Celui qui croit au Fils de Dieu a en lui-même le témoignage que Dieu a rendu à son Fils : la vie éternelle.*

« Mon Dieu, ouvre mes yeux, que je sois illuminé jusqu'à la fin de ma vie des rayons de ta vérité éternelle ! »

Et ses yeux vont s'ouvrir, et son oreille entendra « une parole de Dieu claire et distincte » (1) sur laquelle il s'appuiera jusqu'à la fin de ses jours.

C'est un dimanche, le 22 octobre 1865. Il est seul dans la petite chambre où, depuis trois semaines, il n'a cessé de chercher et de prier. Une grande angoisse étreint son âme. A quoi ont abouti, jusqu'à présent, toutes les crises morales qu'il a traversées ? Depuis deux ans et demi, il s'est épuisé en efforts pour réaliser l'idéal d'humanité entrevu, et ces efforts ont été stériles. Aujourd'hui, il se sent plus que jamais éloigné du but. De sa vie passée, il ne revoit que les défaites qui semblent s'élever, comme un infranchissable obstacle, entre Dieu et lui. Dieu ? Mais croit-il vraiment en Dieu ? Croit-il en Jésus-Christ ? Et le voilà entraîné à une revision de ses convictions religieuses. Il croit ce qu'on lui a enseigné, il croit ce que lui a dit M. Dieterlen ; mais par lui-même, que croit-il ?... Rien. Quelle faillite ! Le besoin d'amener à l'unité son cœur, sa volonté, sa pensée le hante chaque jour davantage ; et lorsqu'il regarde au fond de lui-même, il ne trouve que contradictions et désaccords. Comment sortira-t-il jamais de ces luttes intérieures ?

Mais voici que, devant lui, se dresse une fois de plus la question : qu'est-ce que croire en Jésus-Christ ? Elle domine tous les tumultes de son âme et, dans celle-ci, un grand

(1) Voir ci-dessus, page 206.

silence se fait. Il faut qu'il réponde à cette question. Il sent que sa vie dépend de la réponse qu'il va faire. Mais que peut-il répondre ?

C'est alors que, dans le silence qui l'entoure et le pénètre, il entend une voix qui lui impose cette réponse : *Croire en Jésus-Christ, c'est croire au Christ vivant !* Au même instant, l'unité se fait — momentanément tout au moins — entre toutes les énergies de son être ; toutes les forces intérieures semblent s'harmoniser autour de la certitude qui vient de prendre possession de son cœur, lui apportant la joie, la lumière et la paix.

Le soir descend sur la terre ; mais, dans l'âme de Tommy Fallot, c'est l'aube d'une vie nouvelle qui se lève. Ce qu'il éprouve à cette heure unique, terme de tant de luttes, point de départ d'efforts plus grands encore, apparaît à travers ces lignes de son cahier de notes :

Dimanche soir, 22 octobre.

« *Tout en Christ* : en lui sont résolus les problèmes qui obsèdent l'esprit de l'homme ; devant lui se dispersent les ténèbres comme à l'approche du soleil levant. Comment donc le plus simple disciple du Christ pourrait-il avoir des aperçus si profonds et si lumineux sur la vie humaine s'il ne pouvait vivre avec son maître que par le souvenir, comme un philosophe se transporte, par un effort de son esprit, auprès de Platon, par exemple ? Non, Christ vit dans son disciple, il vit en lui, non comme un souvenir, mais comme une *réalité*. S'absorber en Christ, chasser de son cœur tout ce qui l'empêche d'en faire complètement sa demeure, et, pour réussir dans cet effort suprême, lutter les yeux fixés sur lui, voilà le secret de la vie. Mon Dieu, je te rends grâce du fond du cœur ! Je t'ai supplié d'illuminer

mon intelligence par ta divine lumière; je t'ai imploré pour recevoir de toi, de toi seul, la solution des doutes qui m'obsédaient et déjà je vois poindre le jour, l'aurore apparaît. Sois béni, ô mon Dieu; mais, je t'en supplie, que le soleil ne tarde pas à se montrer complet à l'horizon.

« Was dunket euch von Christo? Ich bin der *Weg*, und die *Wahrheit*, und das *Leben*. Niemand kommt zum Vater als durch mich (1).

« Je te pressentais, je te concevais, mais je ne pouvais te saisir, ô mon Dieu; par Christ et en Christ, tu te donnes à moi. Sois désormais ma seule, mon unique nourriture.

« Je n'osais te confesser, Jésus, fils de Dieu, Sauveur du monde, mais tu m'apparais comme la lumière du monde, comme la vie, la force par laquelle nous sommes tout-puissants.

« Désormais, sois mon maître, mon frère, mon appui. »

III

Il convient de s'arrêter à cette conversion, pour en comprendre la valeur et en mesurer les premiers effets. Elle résulte d'influences très diverses, subies par Fallot au cours des dernières années, mais surtout de l'influence de M. Dieterlen. Sans l'action profonde de Christophe Dieterlen, Fallot aurait peut-être passé, dans le milieu piétiste d'Elberfeld, par une conversion superficielle; mais son attitude morale n'en eût pas été aussi complètement modifiée.

Il ne faut donc pas exagérer la part qu'ont eue, dans la

(1) *Que pensez-vous du Christ? Je suis le chemin, la vérité, la vie. Nul ne vient au Père que par moi.*

conversion de Fallot, les influences piétistes. Elles ont été le choc qui fait jaillir l'étincelle. Elles ont donné, de plus, au fait lui-même une forme particulière ; et cela a valu à Fallot, à cette heure de joie et de lumière, une très vive souffrance.

De cette souffrance, l'écho se retrouvera, plus de vingt-cinq ans après, dans quelques lignes adressées à Paul Minault, qui restent comme le jugement de Fallot lui-même sur sa conversion ⁽¹⁾ :

« Ma conversion a été absolument conforme à la formule piétiste et excessivement sincère. Il y a eu là des *réalités* mélangées d'étroitesse et d'illusions, mais de puissantes réalités. Toutefois cette conversion ne s'était pas faite sans douleur. Il ne s'agit pas de la douleur du péché, mais d'une autre souffrance. Pour me convertir carrément, j'avais dû presque rompre avec mon maître bien-aimé, Christophe Dieterlen, qui n'avait qu'une passion, celle de Jésus-Christ et des âmes, mais qui avait un sentiment si poignant de la pauvreté des églises, des sectes, du piétisme, qu'il se défiait des meilleures choses qui venaient de ce côté-là. »

Que fut, au juste, cette divergence de vues ? Seule, la correspondance de M. Dieterlen et de Fallot permettrait de le dire très exactement. Malheureusement elle a été détruite ou perdue. Cependant, grâce à d'autres documents, il est possible d'entrevoir la signification et les limites de ce désaccord.

M. Dieterlen « se méfie » du piétisme dont les méthodes d'action lui inspirent une véritable répugnance ; d'avance, il met en doute la valeur et la solidité des conversions obtenues par de semblables procédés. D'autre part, il sait

(1) Lettre du 8 février 1891.

que Fallot est très influençable, capable de brusques enthousiasmes, prompt à prendre des décisions parfois irréfléchies. Sans doute, il vient de quitter le Ban-de-la-Roche dans un état d'angoisse qui peut être le symptôme d'une crise prochaine. Mais trois semaines ont-elles vraiment suffi à lui donner la révélation du mal dont il souffre et à lui inspirer la volonté de se laisser guérir ? M. Dieterlen se souvient des demi-conversions par lesquelles Fallot a déjà passé... Autant de raisons qui éveillent en lui le doute.

Fallot, lui aussi, se rappelle les tentatives inachevées des dernières années ; et la crise qu'il vient de traverser lui apparaît, par contraste, d'autant plus profonde et décisive. Il y a autre chose que de l'apparence dans les émotions qu'il éprouve, dans les clartés qu'il aperçoit, dans les résolutions qu'il s'est senti contraint de prendre. Une réalité puissante a pénétré sa vie. C'est Dieu qui lui a parlé, qui l'a éclairé, qui l'a vaincu. En douter serait douter de sa propre existence !

Il a toujours souffert lorsqu'il a senti que ceux qui l'aiment ne le comprenaient pas. Mais que M. Dieterlen doute de la réalité de sa conversion, rien, dans un pareil moment, ne peut lui être plus douloureux. De la part du seul homme en qui, jusqu'ici, il ait toujours eu une confiance sans réserve ⁽¹⁾, ce doute lui paraît être une injustice à l'égard des milieux piétistes et de lui-même.

A cette souffrance s'ajoute une incompréhension, momentanée tout au moins, de la pensée de M. Dieterlen. Dans ses conversations et dans ses écrits, M. Dieterlen ne se lassait pas de mettre en pleine lumière l'humanité de Jésus. Par réaction contre une orthodoxie qui ne comprenait rien à la splendeur des années d'abaissement et restait muette devant

(1) Voir ci-dessus, page 179.

les labeurs d'amour du Nazaréen, il concentrait toute son attention, toute son adoration sur l'humanité sainte et douloureuse du Fils de l'homme. Sans peut-être qu'il le voulût, l'action du Christ vivant demeurait dans l'ombre. Et voici que cette action se manifeste dans la vie de T. Fallot et détermine sa conversion. C'est elle qui triomphe de ses hésitations et de ses résistances; et, d'autre part, c'est elle qu'exaltent les croyants au milieu desquels il vient de naître à la vie d'en haut. Comment, avec son impétuosité naturelle, Fallot n'aurait-il pas fait comme eux, au point que l'humanité de Jésus se voilât à ses yeux et qu'il fût tenté, pendant quelques mois, de méconnaître la *fidélité* des pensées de M. Dieterlen sur Jésus-Christ ?

« On se convertit souvent pour mieux agir », notera un jour Fallot à propos de sa conversion (1). C'est bien là, semble-t-il, le motif déterminant de cette crise, en apparence si soudaine. Depuis longtemps, il se sentait fait pour l'action. L'*action* était, à ses yeux, dès cette époque, l'activité suprême de l'homme, et le sentiment et la pensée n'avaient de valeur que par l'action dans laquelle ils s'incarnent. Mais ses premiers efforts pour agir n'avaient eu d'autres résultats que de lui révéler son impuissance. Il ne pouvait agir, parce que la contradiction régnait en lui. Il était divisé en lui-même, sa pensée acceptait que l'action en Dieu et pour Dieu fût seule féconde, mais sa volonté prétendait déterminer elle-même l'objet de son action et l'atteindre par ses propres forces. De là, au lieu de l'action à laquelle il se sentait appelé, une agitation stérile qui usait son énergie. De là aussi, une soif de plus en plus intense d'unité. Que les mouvements de son cœur, les efforts de sa pensée, les élans de

(1) Note de janvier 1900.

sa volonté s'unissent et se hiérarchisent autour d'un motif central et suprême, et, dès lors, il lui sera possible d'agir !

Si, dans cette soirée du 22 octobre 1865, la pensée du Christ vivant suffit à donner à Fallot une secousse qui change définitivement l'orientation de sa vie, c'est que, dans un éclair, l'action du Christ glorifié lui apparaît comme la seule force capable d'unifier les énergies, jusqu'alors dispersées, de son être affectif, intellectuel, moral, comme le principe unique de toute action féconde. Et, en effet, il traduira le nouvel état psychologique que provoque le choc reçu par ces mots : « Alors l'unité s'est faite (1). »

Quelles sont, dans la vie spirituelle de Fallot, les premières expériences qui suivent sa conversion ?

C'est, tout d'abord, la réalité du pardon, qu'il a repoussée jusqu'alors, et qui s'impose à lui. « Toutes ces luttes, ces angoisses et ces hontes m'eussent été épargnées, écrira-t-il en pensant à ses défaites de Fouday (2), si, me souvenant des quelques moments lumineux de ma vie passée, je me fusse humilié, au lieu de vouloir essayer une lutte impossible. Tu te souviens de notre conversation sur la grâce et le pardon (le dimanche soir, sur le boulevard des Italiens) (3). Oui, longtemps encore, j'ai voulu me la nier, cette nécessité d'un *pardon*, sans lequel toute vie intérieure est impossible ; mais maintenant que, comme l'enfant prodigue, j'ai franchi, humilié et repentant, le seuil de la maison paternelle, tout s'éclaircit, les nuages se dissipent, la tempête est calmée. »

La grâce lui apparaît sous un jour si complètement nouveau qu'il revient encore, quelques mois plus tard,

(1) *Entretiens de Pentecôte 1904.*

(2) Lettre à Gabriel Monod, 3 décembre 1865.

(3) Lors du séjour que Fallot fit à Paris au printemps de 1865.

sur une transformation qui ne laisse pas de surprendre ses amis :

« Je t'entends déjà me dire : Eh quoi ! cela aussi : cette grâce dont tu niais la valeur, la puissance, tu attends tout maintenant d'elle ? — Eh bien ! oui, de cette grâce j'attends tout ; j'attends, avec un espoir qui ne sera pas démenti, force et lumière, énergie et certitude, là où il n'y avait auparavant qu'indécision, obscurité, légèreté ; j'attends tout, et j'ai déjà assez reçu pour être persuadé que les faiblesses et les misères qui me font actuellement soupirer seront contraintes de faire place à des forces supérieures dont Dieu m'armera alors qu'il le jugera bon ⁽¹⁾. »

C'est aussi dans les pages écrites, au jour le jour, après qu'il a lu un chapitre de la Bible, qu'on le voit cherchant l'assurance du pardon.

« 4 novembre 1865. — O mon Dieu, donne-moi de me repentir et de faire vraiment pénitence sur ma vie passée ; et qu'elle soit toujours passée, pour toujours ensevelie, cette vie sans toi et sans espérance ! Mon Dieu, je te supplie du plus profond de mon cœur, que je ne retombe pas dans la voie de la perdition ! J'ose te le dire, oui, châtie-moi plutôt de toutes les façons, humilie-moi, mais ne me laisse plus m'éloigner de toi. O Christ, tu es le chemin, la vérité et la vie ; c'est toi seul qui désormais seras mon maître, je te suivrai, ne me repousse pas. »

On pourrait croire, à lire ces lignes, que la piété naissante de Fallot eût une note grave, et même, peut-être, triste. Il n'en est rien cependant. « Je veux une vie heureuse et puissante, s'écrie-t-il ⁽²⁾ ; et je sais que Dieu la donne à

(1) A Gabriel Monod, 7 mars 1866.

(2) *Ibid.*

ceux qui attendent *tout* de lui. Garde-toi bien de prendre comme modèles ces pauvres chrétiens qui ne connaissent du christianisme que sa sainteté et son austérité, et ignorent la joie qu'il communique. Le christianisme réel, le christianisme des apôtres, d'un saint Paul, c'est là le seul christianisme qu'il nous faut. »

Une ambition aussi grande expose à une tentation dangereuse un nouveau converti. Fallot, qui a appris à se connaître, sait qu'il doit veiller aux retours même imprévisibles de l'orgueil. Pendant les premiers mois qui suivent sa conversion, il ne se lasse pas de demander, comme la grâce la plus excellente, la grâce de l'humilité.

Dans quelques lignes de l'*Imitation* qui décrivent les privilèges du croyant humble, il voit l'idéal qu'il veut lui-même poursuivre.

« *Humilem Deus protegit et liberat; humilem diligit et consolatur; humili homini se inclinat; humili largitur gratiam magnam, et post ejus depressionem levat ad gloriam.*

« *Humili sua secreta revelat et ad se dulciter trahit et invitat.*

« *Humilis, accepta confusione, satis bene est in pace, quia stat in Deo et non in mundo* (1). »

Fallot transcrit ces paroles, puis il ajoute : « *Da mihi humilitatem magnam* (2). »

« *Samedi 23 décembre 1865.* — Hier, soirée chez les S... Musique, beaux-arts, Rembrandt, Raphaël. Nagé en plein dans les hautes régions : tout est à nous ; oui, mais se garder

(1) Mardi 14 novembre 1865. — *Imitation*, livre II, chapitre II : « Dieu protège l'humble et le délivre ; Dieu aime l'humble et le console ; Dieu s'abaisse jusqu'à l'humble pour se communiquer à lui ; Dieu donne une grande grâce à l'humble ; il l'élève à la gloire après son abaissement. Dieu révèle ses secrets à l'humble ; il l'invite, il le tire doucement à soi. — L'humble est en paix au milieu de la confusion, parce qu'il est fondé sur Dieu et non sur le monde. »

(2) « Donne-moi une grande humilité. »

d'une *geistige Hurerei* ⁽¹⁾. Heureusement, j'ai pu parler avec Mademoiselle S... des filles de fabrique qu'elle réunit. Point lumineux, point sérieux au milieu de ce brillant chaos de pensées et sensations mi-chrétiennes mi-mondaines dans lequel j'ai vogué toute la soirée.

« Aujourd'hui malaise, ivresse intellectuelle. Mais je me tiens ferme à toi ; rien ne me séparera de l'amour que Dieu m'a manifesté en toi : ni les hautes pensées qui, comme des éclairs, illuminent mon intelligence, ni les sentiments inexprimables de bien-être et de remords que me cause toute conversation brillante où je me laisse entraîner à vouloir moi aussi briller... Rien ne me séparera de l'amour que Dieu m'a manifesté en toi, ô mon divin Maître, rien : car tout est possible à Dieu... »

« 25 janvier 1866. — Consécration. — Être le dernier, mais être un serviteur et rien qu'un serviteur. *Les faibles ont la force pour ceinture* (I Sam. 2 : 4). Je ne m'appartiens plus, c'est à mon Maître à prendre soin de moi et à guérir mes faiblesses. »

« *Le service de la charité*, le premier, le meilleur, le seul immuable. Ἡ ἀγάπη οὐδέποτε πίπτει... ⁽²⁾.

« Ne pût-on sur cette terre que s'adonner à ce service, ne pût-on ni sonder les profondeurs de la vérité, ni donner directement sa vie pour témoigner de sa foi, ne pût-on que prendre à cœur ces paroles et en faire le mobile de ses pensées, actions et sentiments, la vie dont on aurait vécu ici-bas serait sans doute demeurée inaperçue de la masse des hommes mais non pas des anges.

« Vivre en présence des anges, inaperçu des hommes ! Impossible à l'homme naturel qui, plus il se sent de dons,

(1) Débauche spirituelle.

(2) L'amour ne périt jamais (I Corinth. 13 : 8).

plus il sent le besoin d'en faire usage vis-à-vis des autres hommes. Mais le chrétien vit d'impossibilités. »

L'étude de la Bible prend une place de plus en plus grande dans sa vie. Il voit tout le fruit que retirent d'une connaissance approfondie de la Bible les croyants qui l'entourent, et sent le besoin de mettre de l'ordre et de la régularité dans ses lectures.

« M. Heuser, écrit-il à sa mère ⁽¹⁾, est extrêmement instruit et a des connaissances bibliques fort solides et fort étendues. Je suis par contre d'une ignorance honteuse dans tout ce qui concerne l'Ancien Testament, et je m'aperçois toujours plus qu'il est extrêmement important, pour acquérir un jugement solide dans tout ce qui concerne les questions religieuses, d'étudier la révélation divine non seulement depuis l'Évangile, mais depuis la chute, durant tous les temps de préparation qui aboutissent à l'Évangile. Depuis quelques mois que je remue cette idée, j'ai toujours mieux compris pourquoi il y a tant de mélanges, d'obscurités, de faiblesses, de contradictions dans l'intelligence de beaucoup de chrétiens. Il me semble que c'est parce qu'ils négligent toute étude sérieuse de la Bible où sont contenus les promesses de Dieu, ses châtiments, l'explication de son plan de rédemption à l'égard de l'humanité. On lit, chaque jour, juste ce qui est nécessaire pour s'édifier, reprendre haleine, mais on ne vit pas dans la Bible et avec la Bible, tâchant de tout comprendre avec elle et par elle. Depuis que j'ai compris cela bien clairement, j'ai un grand désir de me mettre à cette étude. Toutefois, la vie journalière, ses mille occupations, des lettres à écrire, des entretiens qu'on ne peut négliger, tout cela m'a, à vrai dire, empêché jusqu'à

(1) 4 avril 1866.

présent de me servir autrement de la Bible que comme d'une arme où je puise, au jour le jour, les forces dont j'ai besoin. Mes conversations avec M. Heuser m'ont donné un plus vif désir encore de me mettre à l'étude de l'Ancien Testament et j'ai pris intérieurement la résolution de ne plus me permettre aucune autre lecture jusqu'à ce que je sois résolument lancé dans cette étude. »

Déjà, d'ailleurs, la question de l'inspiration des écrits bibliques a préoccupé son esprit. Une parole du pasteur Frommel est pour lui un trait de lumière : *Wo ist Christus, da ist die Inspiration* (1). Fallot la note (2), puis il ajoute :

« Développer cette pensée qui contient toute la doctrine évangélique (et non orthodoxe) touchant l'inspiration de la Bible. Ainsi :

« 1 — Où est Christ, là est une inspiration complète, divine.

« 2 — Mais pour connaître Christ, il faut l'avoir ; donc ayez Christ en vous, et vous le trouverez dans la Bible.

« Donc pour faire comprendre aux hommes que la Bible est une révélation de Dieu, il est absurde de perdre son temps en raisonnements ; amenez-les à Christ, qu'ils lui donnent une place dans leur cœur, et, sitôt que Christ sera en quelque façon en eux, ils le retrouveront hors d'eux, ils le retrouveront dans la Bible.

« Ainsi donc, *l'idée catholique de la nécessité d'une autorité infaillible qui explique la Bible aux hommes* est au fond complètement juste. Seulement au lieu que le chrétien cherche cette autorité dans un autre homme, il doit la chercher en *Celui* seul qui est le chemin, la vérité, la vie, et qui consent à s'abaisser vers tous ceux qui le réclament sincèrement.

« *L'Esprit de Christ en nous. Autorité infaillible.*

(1) Où est le Christ, là est l'inspiration.

(2) 30 novembre 1865.

« Si nous nous trompons, c'est que nous prenons notre voix pour la sienne, et nous sommes responsables de cette grossière erreur. »

Bien que s'appliquant à fortifier et à approfondir ses convictions personnelles, Fallot ne s'enferme pas en lui-même pour y jouir égoïstement de la délivrance qui vient de lui être accordée. Dès le premier jour, sa piété s'affirme conquérante. Il voudrait partager les bénédictions reçues avec ses amis, avec ceux d'entre eux, surtout, qui se détachent du christianisme. « C'est le propre des convictions profondes écrit-il à l'un d'eux, d'être facilement importunes ⁽¹⁾. » Il ne veut pas douter que la même foi puissante ne les unisse bientôt et qu'« après avoir été unis dans les jours mauvais ils ne le soient dans les jours de clarté et de divine lumière » ⁽²⁾.

Il adresse à un jeune homme cet émouvant appel :

« Tu es à l'entrée d'une nouvelle année, d'une année qui peut être riche et bénie, ou bien aussi infructueuse et perdue. Oh ! je t'en supplie, brise l'apathie intérieure qui semble te gagner, rappelle-toi le Dieu que tu implorais jadis comme un père ; crie à lui et demande-lui pardon pour tous les péchés que tu déguises du nom de faiblesses ; sois sincère, avant que tu perdes l'énergie de l'être..., regarde la ruine intérieure qui se fait peu à peu en toi ; je t'en supplie, ne perds pas de temps, ta route est dangereuse ; bien d'autres que toi l'ont suivie, ils ont pleuré trop tard, ils ne pourront plus recommencer de vivre. Demande humblement à Dieu de t'éclairer, et il le fera ; tous les livres du monde ne peuvent te dire quelque chose de satisfaisant sur lui. Lui

(1) Décembre 1865.

(2) *Ibid.*

seul te le dira, te parlant dans le fond de ton cœur, et par le moyen de la Bible tout imprégnée de son esprit. Laisse une bonne fois de côté tous les raisonnements, tous les sujets de critique qui font la pâture des rhéteurs et des théologiens. Occupe-toi de toi seul, de ton âme, de ton avenir mortel ou immortel, et aie le courage de ne pas suspendre cet examen jusqu'à ce que tu sois arrivé à un arrêt définitif... Il est temps de se résoudre. Mais en procédant à l'examen de cette question, la seule importante, — car toutes les autres ne sont à côté d'elle que des jeux d'enfants, — sois droit, sois humble. Oh ! je le demande à Dieu, cet esprit d'humilité et de droiture qui te mènera sur la bonne voie, qui te forcera à te jeter aux pieds de Celui à qui tout pouvoir est donné dans le ciel et sur la terre, de Celui qui a vécu comme l'un de nous, qui est mort victime pour nos péchés, réconciliation de Dieu avec les hommes et des hommes entre eux, qui a vaincu la mort et, par sa résurrection, a transformé une poignée de disciples tremblants en combattants invincibles. Je te demande de mourir avec lui, de t'abaisser dans la honte de ton péché et dans le sentiment de ta misère, attendant tout de sa grâce toute-puissante qui fera de toi un homme nouveau... Oh ! ne tarde pas de t'approcher de Dieu comme d'un Père qui veut pardonner, au lieu d'attendre que tu aies à paraître devant lui comme devant un Père qui doit condamner. La vie terrestre, si courte et si incertaine, est le commencement de l'éternité. Ce mot fait trembler (1) ! »

C'est vers le Ban-de-la-Roche aussi que se portent les pensées de Fallot. Il a quitté son pays natal, parce qu'il s'est senti impuissant à y servir *son peuple*, comme il rêvait de le faire. Mais, plus que jamais, il porte ce peuple dans

(1) Mars 1866.

son cœur, et souffre de toutes ses misères morales et matérielles.

« *Mercredi 29 novembre 1865.* — Je reçois une lettre de Fouday qui me dit qu'un homme de la Hutte a été tué près de Brechenbach; on suppose qu'il a été tué par deux hommes de Belmont.

« Pauvre Ban-de-la-Roche, mon pauvre peuple, une honte et une sanglante humiliation de plus! L'esprit du mal revient habiter au milieu de toi. Les haines de famille, les divisions, les débauches, et maintenant les meurtres! Dieu t'aurait-il abandonné pour toujours après s'être si merveilleusement manifesté parmi les tiens? Il y aura dans quelques années un siècle qu'Oberlin, envoyé de Dieu pour sauver ce qui était perdu, commença son ministère de charité. S'il revenait à un siècle de distance, ne pourrait-il pas se souvenir de la parabole de l'homme que l'esprit du mal n'avait quitté que pour revenir habiter en lui escorté de sept autres esprits, alors que la maison était ornée?...

« Que de ruines, de hontes, de désolations! Mon Dieu, n'auras-tu pas pitié de ce peuple que tu avais choisi pour ton peuple? Tu as le pouvoir de rendre la vie à ces os desséchés qui n'en ont plus même l'apparence.

« Mon Dieu, moi l'un des plus misérables entre tous ces misérables, l'un de ceux que tu as chargés de te représenter, et qui ai indignement accompli cette tâche et qui ai changé la mission de paix que tu m'avais confiée en une œuvre de discorde et de querelles, je viens humblement te supplier de nous prendre en pitié, de nous pardonner nos transgressions, cette dernière en particulier, et de faire de nouveau alliance avec nous. Choisis-toi quelques serviteurs fidèles, et qu'animés de ton Esprit ils rappellent à notre malheureux peuple ta volonté à son égard et lui

fassent honte de l'état d'indignité où il se trouve maintenant... »

On se souvient du vœu qu'avait formé Fallot, peu avant son départ de Lausanne, de consacrer sa vie au service du peuple ⁽¹⁾. Quelque temps après sa conversion, il renouvelle ce vœu.

« Les vrais serviteurs de l'humanité sont rares, bien rares; ou plutôt il n'y en a eu qu'un seul, et ceux qui, après lui, ont servi dans le vrai sens du mot ne l'ont fait que dans la mesure où ils ont été animés de son esprit. En Christ seulement, comme son disciple animé de son esprit, je puis devenir un vrai serviteur. Par moi-même je puis avoir quelque envie de le devenir; mais la route est trop dure pour qu'elle ne me lasse pas bien vite, si d'en haut ne me viennent pas les forces qui me manquent.

« Je me suis plus que jamais résolu à tout abandonner pour me concentrer dans cette pensée : me préparer à servir le peuple le jour où Dieu m'y appellera... Les Allemands disent de quelqu'un qui néglige toutes les autres questions pour s'absorber dans une seule qu'il devient *einseitig* (*ein*, un, *Seite*, côté). Eh bien ! je l'avoue, je suis devenu extraordinairement *einseitig*. La vie est si courte, chaque œuvre exige de si grands efforts qu'on ne peut exiger qu'on en embrasse du regard plusieurs à la fois. A vrai dire, peu d'œuvres comme celle du relèvement du peuple vous élargissent autant le cœur et l'intelligence, mais cette œuvre est si grande, si sainte, que l'on est saisi d'effroi en se sentant si faible et si misérable, et en songeant à la dignité dont on est revêtu !

« Je suis encore en pleine préparation. Je ne vois que

(1) Voir ci-dessus, chapitre I, page 42.

rarement des pauvres, et je ne me sens pas encore la liberté de leur parler, mais peu de contrées m'offrent autant de précieuses ressources que celle-ci pour me former à ce travail. Le Wupperthal, où je demeure, compte quelques centaines de mille âmes, et partout fabriques sur fabriques. La misère qu'engendre le prolétariat y est au comble, et malheureusement, — c'est un triste aveu à faire, — parmi tous les nombreux chrétiens qui vivent ici, un petit nombre seulement a compris qu'il y avait là une œuvre immense et complètement chrétienne à entreprendre. Que peut-on en effet faire de plus pour ces pauvres malheureux aigris par la haine, irrités contre leurs chefs, se méprisant eux-mêmes, que de leur annoncer par des actes autant que par des paroles la bonne nouvelle de la réconciliation de Dieu avec les hommes accomplie en Jésus-Christ, et, par suite, de la réconciliation des hommes entre eux ?

« Comprends-moi bien, je suis d'avis que l'on doit, en face d'une semblable misère matérielle, se priver de tout superflu pour soulager, soulager abondamment les affamés ; mais je n'attribue aux secours matériels, je n'attribue même au développement intellectuel qu'un rôle secondaire dans le relèvement des classes ouvrières. J'ai trop fréquenté les ouvriers pour ne pas savoir que la racine du mal est plus profonde, et que rien ne sera fait tant que vous n'aurez pas conjuré et chassé les démons de la haine et de l'envie qui possèdent ces pauvres malheureux. Jésus-Christ seul, le grand médecin des âmes, qui chassait les esprits malfaisants, il y a dix-neuf cents ans, les chassera aujourd'hui ; et sans cette œuvre première de réconciliation des pauvres pécheurs avec Dieu et avec leurs frères, tous nos efforts pour les relever ne serviront à rien ⁽¹⁾. »

(1) Lettre à Gabriel Monod, 7 mars 1866.

C'est avec cette volonté d'être le serviteur du peuple que Fallot envisage les questions qui se rattachent à son avenir et apprécie les tentatives de réforme sociale dont il est témoin. Il essaie un jour d'exposer à son père la conception du patronat à laquelle l'ont conduit ses réflexions ⁽¹⁾.

« En attendant que nous tous, fabricants qui voulons la justice, ayons trouvé le moyen d'établir des rapports de justice entre nous et nos ouvriers, je crois de plus en plus qu'il est d'une extrême importance que nous prenions garde de les soulager autant que possible, de leur rendre leur tâche moins dure et leur vie moins épuisante. Tu sais que ces questions me préoccupent bien vivement. Voici quelque temps que je commence à croire que nous tous qui nous occupons de toutes ces questions sociales négligeons trop les lumières que nous pourrions trouver dans la Bible à ce sujet. Si nous sommes chrétiens, nous sommes éclairés par notre foi et notre vie intérieure sur toutes les questions importantes qui concernent nos rapports avec nos semblables, inférieurs ou supérieurs; nous avons donc grandement tort de négliger cette lumière intérieure pour aller trop humblement écouter tout ce que peuvent inventer à ce sujet les divers réformateurs sociaux, hommes pleins de nobles désirs, mais qui, pour la plupart, ne possèdent que quelques parcelles de la vérité que nous avons reçue. J'ai un grand respect pour eux et pour leurs efforts, car je me souviens de cette parole : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice... » Il en est parmi eux qui ont vraiment faim et soif de justice, qui sont indignés des iniquités dont ils sont sans cesse les témoins; ils veulent combattre et donner leur vie et leurs forces pour le pauvre peuple; mais leurs efforts, quelque nobles qu'ils soient, sont et resteront

(1) Lettre du 5 novembre 1865.

sans résultat car ils ne connaissent pas la vérité, et sans la connaissance de Celui qui est, tout à la fois, la vérité, la justice, la lumière et la vie, il n'est donné à personne d'acquérir la lucidité d'esprit et la puissance d'action pour venir en aide aux misères humaines. Voilà ce que je me dis depuis quelque temps, et la lecture plus attentive que ces réflexions m'ont amené à faire de la Bible m'a déjà donné maintes indications précieuses à cet égard.

« Je n'ai pas encore assez approfondi intérieurement toutes ces questions si complexes et si difficiles à résoudre pour pouvoir en parler; seulement, je suis déjà arrivé à comprendre qu'il est non seulement d'une grande importance sociale, mais d'une grande importance religieuse que chacun de nous, fabricants, conçoive bien nettement sa position à l'égard de tous ceux que les circonstances, avec la permission de Dieu, ont rendus complètement dépendants de lui.

« Nous sommes tous d'accord pour déplorer l'état actuel qui permet qu'un chef dispose de l'existence de quelques centaines de familles, et qu'à l'heureuse conduite des affaires de ce seul homme soit attaché le sort matériel de tant d'hommes. Chacun déplore cet état de choses; plusieurs s'efforcent d'y mettre un terme en organisant le travail sur une autre base, par des associations par exemple. Tout en ayant de la sympathie pour ces efforts dont nous ignorons encore le résultat, nous sommes pour la plupart obligés par les circonstances de continuer à vivre dans les conditions défectueuses dans lesquelles nous avons vécu jusqu'à présent... Il me semble que ce que Dieu veut de nous, chrétiens, c'est ce qu'il a exigé des chrétiens de tous les temps et de tous les lieux, c'est que, sans s'efforcer en vain de bouleverser l'ordre de choses au milieu duquel ils vivaient, sans sortir de leur condition extérieure, ils imprègnent leur vie, leurs actions journalières, d'un esprit nouveau...

« Ma conclusion serait donc que l'industriel doit accepter la position injuste, anormale, dans laquelle Dieu permet qu'il se trouve, mais qu'au lieu d'en profiter à son avantage il fasse usage pour les autres des privilèges dont il jouit. Puisqu'il ne peut être l'égal de ses ouvriers, comme il serait juste qu'il le fût, qu'il emploie son pouvoir à les servir, qu'il ne se permette pas de colère et d'emportement contre eux, agissant à leur égard avec les ménagements et les soins qu'on a pour des mineurs, se sentant responsable de leurs actions et de leur conduite et ne se contentant pas d'assurer leur bien-être matériel. »

Pendant les premiers mois de son séjour à Elberfeld, Fallot entre en contact avec le mouvement de réforme sociale dirigé par Schulze-Delitzsch. Il l'observe, il en mesure la force et la faiblesse du point de vue auquel, maintenant, il se place pour apprécier toute chose ; et voici comment il juge cette tentative accueillie avec tant de faveur, à cette époque, par un grand nombre d'industriels allemands et français :

« Mes rapports avec un des chefs du parti libéral d'ici, un ardent partisan de Schulze-Delitzsch, m'ont fait voir, ce dont je me doutais déjà, que tout ce mouvement tant vanté, bon pour quelques réformes matérielles concernant la petite bourgeoisie, n'a pas grande signification pour le prolétariat. Schulze-Delitzsch se vante d'avoir réconcilié les riches et les pauvres sur le terrain des réformes matérielles, il se vante d'avoir vaincu le socialisme, il se vante de beaucoup d'autres choses encore... A l'étranger on le croit, mais ici sur les lieux, on s'aperçoit : 1^o que le socialisme n'est pas vaincu : hydre de Lerne, le socialisme recouvre cent têtes pour une qu'on lui coupe, car il n'est autre chose que l'expression

normale des sentiments du prolétaire dans la condition que lui fait actuellement la société ; or Schulze-Delitzsch, adorateur du capital, n'a rien changé aux conditions actuelles, aux injustices économiques qui sont à la base des transactions commerciales ; 2° que le socialisme n'est pas seulement un système économique, mais une croyance religieuse, ou plutôt une négation passionnée de tous les faits religieux. Et c'est là que le côté incroyablement faible de Schulze-Delitzsch se manifeste. Ménageant le capital, il a dû ménager les croyances officielles ; mais, incrédule, matérialiste ou indifférent, il n'a pu les défendre, il s'est donc interdit toute explication à ce sujet, et ses partisans se déclarent neutres en matière religieuse. Neutres en matière religieuse ! Toute la faiblesse du système est contenue dans cette déclaration d'incapacité. Le peuple ne vit pas de principes économiques mais de passions, bonnes ou mauvaises. Schulze-Delitzsch n'a qu'un principe dogmatique, qu'il prêche et prêche sans se lasser : *die Selbsthülfe*, en français, *aide-toi toi-même*. Avec ce seul principe on ne va pas loin. De Dieu, de l'histoire, de l'humanité, du Christ, Schulze-Delitzsch ne dit pas un mot. Aide-toi toi-même, enfle-toi, au risque de crever comme la grenouille de la fable, dans le sentiment de ta valeur personnelle : c'est là le seul et unique article de son catéchisme. Quoi d'étonnant qu'un socialiste plein d'éloquence comme Lassalle se soit, en quelques brochures, créé un immense parti ! Heureusement pour Schulze-Delitzsch que Lassalle est mort !

« Comprends-moi. Bien loin de moi la pensée de nier la valeur des réformes matérielles opérées par Schulze-Delitzsch. Il a aidé la petite bourgeoisie à lutter avec les capitalistes. Je n'ai pas les connaissances économiques nécessaires pour me prononcer sur toutes les questions spéciales que soulèvent ses réformes ; je me place seulement

dans la position du pauvre ouvrier, du prolétaire, et je me demande ce qui, de toutes ces innovations annoncées avec tant de fracas, peut remédier à ma misère. Je vois tout d'abord que la partie morale du système, qui fait table rase de la religion pour consacrer tous ses efforts à mon développement intellectuel, est fondée sur l'ignorance la plus complète de mes besoins, de mes douleurs, de mes aspirations ; on veut faire entrer dans mon esprit alourdi par la misère quelques notions d'histoire, de géographie, de calcul. Qu'en aurai-je ? En serai-je plus heureux, plus content de mon sort ? La haine que je ressens pour le riche, dont l'insolent bonheur insulte à ma misère, cette haine qui me dévore en sera-t-elle apaisée ? Non... Laissez-moi donc en paix sans venir m'inquiéter par de vaines espérances.

« Ce que je dis là au nom et place du prolétaire, je ne l'invente pas. On m'a déjà dit : « Voyez-vous, nous le savons, Schulze-Delitzsch n'est pas notre homme ; il est trop bien avec les riches pour cela. » C'est en effet un signe un peu inquiétant que l'immense popularité dont Schulze-Delitzsch jouit parmi les *riches* et les fabricants. On l'encense à l'égal d'un demi-dieu, c'est le sauveur de la société, le vainqueur du socialisme ! Le pauvre est naturellement défiant, il ne comprend pas que son ami puisse être l'ami de ceux qu'il regarde comme ses oppresseurs.

« N'est-ce pas ? tu me comprends. Il ne me vient pas à l'idée de blâmer tous les efforts que l'on a faits pour instruire le peuple. Tout effort que le riche fait dans l'espoir d'améliorer la situation du pauvre est bon, en ce sens qu'il rapproche, l'un de l'autre, ces deux frères qui se considèrent encore comme des ennemis. Tout développement intellectuel est louable, mais cela est tellement insuffisant ! C'est une goutte d'eau là où il faudrait un grand fleuve. Je ne regrette pas la goutte d'eau, mais je me borne à la déclarer

insuffisante; et, comme je connais un remède qui agit partout où on l'applique suivant les règles, je néglige tout le reste pour consacrer mes forces à employer ce remède tout-puissant (1). »

« La nouveauté séduit », écrit encore Fallot dans une autre lettre sur le même sujet (2). « Le monde court d'une nouveauté à une autre, laissant échapper ce qu'il a saisi hier pour remède universel, afin de saisir aujourd'hui un remède plus efficace encore. Le chrétien est parfois aussi séduit par tout ce bruit; il oublie qu'il sait où est le vrai remède, qu'il l'a expérimenté sur lui-même, sur les autres; il veut aussi goûter quelque chose de nouveau et s'élance à la suite des gens du monde; mais bientôt il s'étonne et s'attriste, et revient bien vite à la source toujours vive d'où coulent, pour lui et pour tous les hommes, force et sagesse, guérison et pardon. »

Ainsi s'écoulaient les dix-huit mois que Fallot passe à Elberfeld. Le travail de son âme et de sa pensée, à cette époque de sa vie, a une si grande part dans la formation de sa personnalité qu'on est tenté de laisser complètement dans l'ombre son activité extérieure. Et cependant, les études auxquelles il se livre, en le mettant chaque jour en contact avec le prolétariat, en lui faisant toucher du doigt les plaies de l'organisation sociale, contribuent à lui révéler la puissance de la foi.

« Tu me demandes quelques détails sur ma vie extérieure, écrit-il à Gabriel Monod (3). Elle a été, depuis que je suis ici, extrêmement tranquille et monotone. Un an a

(1) Lettre à Gabriel Monod, 7 mars 1866.

(2) A sa mère, 4 avril 1866.

(3) 12 novembre 1866.

été consacré à étudier les tissus aussi à fond que possible et à m'exercer moi-même à tisser, afin de connaître pratiquement tout ce qui se rapporte au tissage.

« Au mois d'août, j'ai quitté l'école de tissage et ai été à la rencontre de mes parents dans le sud de l'Allemagne. Nous avons fait un voyage en famille, visité Nuremberg, Wurzburg et les bords du Rhin jusqu'aux frontières de la Hollande. J'ai beaucoup joui de ce revoir, puis me suis séparé de nouveau des miens, sans doute pour une année. Je suis maintenant volontaire dans un des premiers établissements d'Elberfeld et j'emploie toute ma volonté à m'initier à toutes les questions et opérations commerciales. Je copie des lettres d'affaires, calcule des comptes courants, etc... et je souris quelquefois, en songeant au contraste que forment mes occupations actuelles avec celles d'il y a quelques années. Mais, après tout, j'y prends autant d'intérêt que possible, et m'efforce de bon cœur de devenir capable dans ma partie... Plus j'ouvre les yeux et considère les hommes, plus j'apprends à reconnaître que ce n'est pas l'habillement extérieur qui donne à la vie d'un homme sa valeur, mais les luttes, les défaites et les victoires que Dieu seul connaît, qu'il sanctifie et qu'il bénit. Une version grecque, tirée de Thucydide, que nous avons faite en rhétorique, contenait deux mots qui m'ont frappé et que j'ai conservés; Thucydide, ou quelque autre historien, souhaite de créer une œuvre qui demeure éternellement : *κτῆμα ἐς αἰεί* (1).

« C'est ce désir qui donne à chaque œuvre humaine sa valeur. Beaucoup le comprennent et y aspirent, mais petit est le nombre de ceux à qui il est donné de communiquer à leur vie ce souffle d'éternité qui transforme la plus chétive existence en une sainte attente d'un glorieux avenir.

(1) Thucydide, I, 22. Le sens exact est : *bien ou trésor pour toujours*.

« Que ne donneraient pas ces méprisés de la terre pour communiquer aux autres ce secret tout-puissant qu'un enfant comprend facilement, mais que le plus grand savant ne peut de lui-même apprendre ! Un mot résume l'origine de cette force surnaturelle : la foi, force dont les effets sont aussi variés dans le monde intérieur que ceux de la puissance vitale dans le monde extérieur. »

La foi s'était imposée à Fallot, à l'heure de sa conversion, comme une confiance sans réserve dans la personne vivante du Christ. L'influence du milieu piétiste d'Elberfeld, tout autant que l'expérience initiale de sa vie chrétienne, l'avait d'abord conduit à exalter le Christ glorifié, au point de ne plus saisir, dans sa signification profonde et sa beauté incomparable, l'humanité de Jésus. De là, on s'en souvient, une divergence de vues entre M. Dieterlen et lui ⁽¹⁾. Mais l'étude persévérante des Évangiles, que Fallot entreprend une fois de plus au début de l'année 1866, atténue ce que ses vues ont d'excessif, et les réflexions personnelles que lui suggèrent cette étude et l'observation des groupes de croyants au contact desquels il vit rapprochent sa pensée de celle de M. Dieterlen. Il garde la même foi au Christ vivant, mais il reconquiert, en quelque sorte, l'intelligence de l'humanité sainte de Jésus.

« Je ne suis nullement d'accord, en une foule de points, avec la manière de voir qu'on partage en général dans le monde religieux d'ici... Seulement, je serai toujours reconnaissant en songeant à Elberfeld, car c'est là, pour la première fois, que mes yeux ont été ouverts sur quelques vérités capitales qui m'étaient restées complètement obscures. Je crois qu'il est excessivement important, comme le

(1) Voir ci-dessus, pages 213 et suiv.

fait M. Dieterlen, d'avoir sans cesse les yeux fixés sur le Sauveur, tel qu'il a été durant son passage sur la terre : miséricordieux, compatissant, servant comme le plus humble des hommes. La piété actuelle oublie généralement le Fils de l'homme et ses divines compassions, pour ne songer uniquement qu'au salut gratuit que Dieu nous a donné par lui. La piété actuelle parle volontiers du salut, de la grâce toute-puissante que Dieu y a témoignée, ainsi que de toutes les profondes vérités que saint Paul déduit de cette pensée fondamentale dans ses diverses épîtres. La piété actuelle a raison de se fonder uniquement, complètement, toujours plus complètement, sur cette grâce divine qui transforme notre vie ; seulement, elle oublie trop comment s'est tout d'abord manifestée cette grâce divine ; elle oublie que Jésus n'est pas seulement notre sauveur, mais notre modèle.

« Chez la plupart des chrétiens cette coupable négligence, par laquelle ils laissent complètement s'effacer dans leur âme la divine figure du Fils de l'homme, est involontaire. Mais, chez d'autres, elle est le résultat d'un système. Les darbystes, par exemple, sont à mon avis bien plus coupables par ce côté que par leur opposition dans le domaine ecclésiastique. Les darbystes vont jusqu'à dire que les Évangiles n'ont qu'une valeur fort secondaire. Ils ne veulent plus contempler Jésus de Nazareth, serviteur du peuple, chargé de toutes les misères des multitudes. Ils ne connaissent et ne veulent connaître que Jésus, chef triomphant de l'Église, actuellement à la droite de Dieu.

« Je ne sais pas si je me suis bien expliqué ; mais depuis le jour où j'ai compris tout cela, une grande clarté s'est faite dans mon intelligence (1). »

(1) Lettre à sa mère, 4 avril 1866.

Au mois de mars 1867, Fallot quitte Elberfeld pour l'Angleterre. Il se sépare de ses amis de l'Église évangélique libre, où il s'est fait tant de bien et dont il est devenu membre. Il dit adieu à sa petite chambre, sanctuaire de sa conversion, de ses longues méditations, de ses persévérantes prières. Le voilà de nouveau seul, en route vers l'inconnu. Mais comment songerait-il à se plaindre ? « L'on ne peut guère parler de solitude, écrit-il lui-même ⁽¹⁾, lorsqu'on a sans cesse, invisible à ses côtés, un ami prêt à écouter toutes les plaintes, à répondre à toutes les questions, qui relève de toutes les chutes, guérit toutes les faiblesses, repose de toutes les fatigues, ouvrant à l'esprit des horizons sans cesse nouveaux dont la grandeur infinie le fait tressaillir, communiquant à l'âme des forces de vie qui, en un instant, la rajeunissent au point qu'elle ne peut plus douter que ce ne soit bien là sa destinée d'être un jour parée d'une éternelle jeunesse. »

IV

C'est à Manchester que Fallot va poursuivre ses études commerciales et industrielles. Il n'a d'ailleurs aucune relation dans l'immense cité. Mais il a conscience qu'il lui sera bon d'être seul avec Dieu. Le jour de son arrivée, il écrit dans son cahier de notes ⁽²⁾ :

« Seul avec toi, Maître fidèle, que je sois seul avec toi ! Écarte tout ce qui viendrait s'interposer entre nous... Tu m'as manifesté d'une manière singulière que c'est désormais

(1) A Gabriel Monod, 28 février 1867.

(2) Manchester, 26 mars 1867 (*En voyage*, 2^e cahier). Ces lignes sont en allemand dans le texte.

avec toi seul que je dois marcher jour après jour, que tu décideras pour moi de toutes choses dans ta sagesse, et que les meilleurs conseils des amis les plus éprouvés ne devront pas m'arrêter... Que les amis soient des conseillers, seul tu es le *guide*. Il y a donc folie à vouloir choisir notre voie ou nous créer des soucis sur celle que tu nous traces toi-même. Tu es le guide, le soutien, conduis-moi où tu voudras, comme tu voudras, et accorde-moi de te suivre aveuglément sans souci de l'approbation de quiconque.

« Je suis la terre, sois le potier. »

Fallot, en effet, a douloureusement senti, avant de quitter Elberfeld, que, malgré sa conversion très réelle, l'esprit n'a pas encore vaincu, ou, plus exactement, n'a pas encore pénétré et transfiguré entièrement la nature. Une grande faiblesse subsiste en lui : « étrange mélange de toutes sortes de bons et de mauvais mouvements, d'aspirations élevées et de défaillances, qui l'envahissent au contact de certaines gens ». Ses meilleurs amis d'Elberfeld l'ont rendu attentif à ces efforts des vieilles tendances personnelles pour garder la direction de sa volonté. De graves vérités lui ont même été dites à ce sujet. Il leur a promis de combattre sans ménagement cette faiblesse. Mais il a fait cette promesse pour leur plaire beaucoup plus que par amour pour Dieu. Aussi la force lui a-t-elle manqué pour la tenir, et il a été de nouveau vaincu. C'est pour cela qu'il regarde la solitude de Manchester comme un bienfait. Il a compris que « les rachetés pèchent contre Dieu quand ils tendent à la sainteté pour un autre motif que celui de le glorifier. Dieu les confond alors afin de leur montrer la voie mauvaise et idolâtre dans laquelle ils se sont engagés » (1). Or, c'est à vivre une

(1) Manchester, 26 mars 1867 (*En voyage*, 2^e cahier). Ces lignes sont en allemand dans le texte.

vie sainte qu'il se sent désormais appelé. Seul avec Dieu, il veut se laisser instruire, purifier, pétrir par lui ; il veut apprendre à ne plus vouloir que par Dieu et pour Dieu.

La vie de Georges Müller, qu'il lit à ce moment, le détermine à entreprendre une étude plus sérieuse encore de la Bible. Jusqu'alors il a lu la Bible avec intérêt, avec amour ; il a appris à la connaître tout entière ; mais il n'a pas mis l'ordre nécessaire dans son étude. Désormais il *discipline* sa lecture. Le matin, il étudie un chapitre du Nouveau Testament et un chapitre des prophètes ; après déjeuner, il médite un psaume ; le soir, il lit les livres historiques de l'Ancien Testament. « La Bible s'explique d'elle-même, écrit-il, sous la direction, dans la force, et à la lumière du Saint-Esprit qui a fait écrire la Bible et qui, seul, peut l'interpréter (1). »

Cependant, il ne peut mettre la Bible à la première place, comme un si grand nombre de chrétiens anglais le font autour de lui. Il n'accepte pas davantage que la Bible soit le recueil des prescriptions que Dieu aurait dictées pour son peuple. Il ne croit pas à la Bible, il croit seulement à une personne. Il refuse à la Bible une infailibilité qui n'appartient qu'à Jésus-Christ. Connaître le Christ vivant et le glorifier, tel est le seul but du croyant, telle est sa destinée. Sans doute, ce Christ vivant est le Jésus de la Bible, qui vit maintenant. Mais la Bible n'a de valeur que pour celui qui cherche la connaissance vivante de Jésus-Christ ; pour les autres, la lire est un danger ou une perte de temps (2).

Mais comment cette connaissance peut-elle être atteinte ? Très jeune encore Fallot s'était heurté au problème de la

(1) 14 avril 1867 (en allemand dans le texte).

(2) 19 mai 1867.

connaissance religieuse ⁽¹⁾. Il en reprend l'étude à Manchester après avoir lu l'ouvrage d'Ernest Noyes : *Le Père céleste*. Voici quelques lignes qui marquent dans quelle direction il en cherche la solution :

« La foi, organe de la vie, procède par intuition, synthèse ; la raison, par analyse.

« La foi étant d'un ordre plus élevé que la raison pour la connaissance de Dieu, le croyant a le droit de ne se servir de sa raison que pour délimiter l'objet auquel il peut croire, mais de congédier la raison dès qu'il est en contact avec cet objet et de n'user que de la foi pour apprendre à connaître, à sonder l'objet, à se l'assimiler par une communion vivante.

« L'homme naturel procède et doit procéder par *raisonnement*, le croyant par la *foi* (intuition). Le croyant qui se condamne à procéder par raisonnement s'abaisse, il renonce à ses privilèges. C'est un fils de roi, à qui sa dignité donne accès constant et immédiat auprès du trône, s'amusant à se déguiser comme un pauvre sujet, et implorant et mendiant auprès des serviteurs la faveur d'être admis par le roi.

« L'homme naturel n'a que sa raison... nous avons notre raison et notre foi.

« Absolu, absolu ! laisse-moi t'atteindre, et pour toujours me perdre en toi !

« Après tout, pas de mal qu'après avoir cru nous nous apercevions que notre foi est fort raisonnable ; seulement ne jamais croire parce que raisonnable.

« Si l'homme devait trouver Dieu, l'analyse serait le chemin... mais Dieu *se révèle* à l'homme. L'adoration est le seul chemin dans lequel l'homme puisse espérer être visité par l'Esprit d'en haut. N'analysez pas, l'inspiration s'enfuit.

(1) Voir ci-dessus, chapitre III, pages 96 et suiv.

« La vie est une grande synthèse ; la Bible, livre de vie, explication de la vie, source de vie, est le livre des synthèses (1). »

Par ces réflexions incessantes sur la personne du Christ et la relation qui doit exister entre Dieu et le croyant, Tommy Fallot s'achemine vers une démarche qui assurera l'efficacité de sa conversion. Celle-ci l'a engagé sur la bonne voie et, depuis lors, il n'a pu détacher son regard du but dont il sait qu'il doit se rapprocher. Mais l'Esprit ne pourra agir avec puissance dans sa vie que lorsqu'il acceptera de n'être rien par lui-même. Il ne sera libre à l'égard du mal, il ne dominera les tendances inférieures de sa personnalité, que lorsqu'il ne pensera plus à sa personnalité et que sa seule préoccupation sera d'obéir à Dieu. Ce qui manque encore à sa vie chrétienne pour qu'elle se développe dans l'harmonie et dans la force, c'est la consécration, l'acte par lequel le chrétien, qui se sent impuissant à réaliser par lui-même sa glorieuse destinée, ramasse, si l'on peut ainsi dire, ses énergies, sa volonté, sa vie entière, et les donne à Jésus-Christ pour que lui seul, désormais, les inspire souverainement.

Vers la fin de son séjour en Angleterre, Tommy Fallot franchit cette nouvelle étape de la vie chrétienne. Il n'est pas possible de soulever le voile dont il a toujours enveloppé une heure aussi sainte. Il semble bien, cependant, qu'elle se rattache à l'impression profonde que lui firent des prédications spéciales données à Dulcie Chapel par le Révérend Mc. Claren. Ses expériences récentes, ses méditations des derniers mois, les appels qu'il entend, tout lui redit que, pour vaincre le monde, il doit suivre le chemin de l'obéissance à Dieu. Et, résolument, Fallot s'engage sur ce chemin.

(1) *En voyage*, 2^e cahier.

Entrevoit-il, dès ce moment, que, pour être complètement fidèle à ce qui lui a été révélé de la pensée de Dieu à son égard, il devra renoncer à la carrière qui, tout naturellement, s'ouvre devant lui. Il est peut-être permis de le croire, lorsqu'on le voit, à la veille de son retour au pays natal, écrire ce qui suit dans son cahier de notes :

« Si Dieu t'a donné de comprendre quelque chose de l'immense soupir qui s'élève de la terre vers lui, et qu'en outre il t'ait montré où se trouve complète et entière la réponse à cette question dont la forme diffère à l'infini, mais dont l'essence ne change pas, ne serait-ce pas manquer à ton devoir que de te renfermer dans les joies faciles de la vie qui semble t'être échue, oubliant, dans l'insignifiance du bien-être, les douleurs sans nombre dont Dieu t'a rendu témoin par le monde ⁽¹⁾ ? »

Mais, pour l'instant, une tâche précise l'attend aux côtés de son père : et, après deux ans d'absence, il revient au Ban-de-la-Roche.

(1) Blankenberghe, septembre 1867 (*En voyage*, 2^e cahier).

CHAPITRE VI

DERNIÈRES ANNÉES A FOUDAY

(1867-1870)

Dans sa joie de revoir son pays natal, Tommy Fallot éprouve cependant, en arrivant à Fouday, une certaine appréhension. Il a appris à se défier de ses impulsions et il redoute les multiples occasions, qui ne manqueront pas de se présenter, de manifester des divergences de vues entre lui et ceux dont il partagera désormais le travail et les responsabilités. Il aspire à une vie calme et paisible. Aussi, dès avant son retour, avait-il senti le besoin de s'entretenir avec ses parents d'un sujet qui lui tient tant à cœur.

« J'ai beaucoup réfléchi à notre vie commune, leur écrit-il de Manchester ⁽¹⁾, et je suis persuadé que, malgré toutes les difficultés apparentes, elle sera bénie et qu'une vraie harmonie se développera bientôt entre nos caractères, malgré leur grande indépendance et leurs tendances particulières. Ce serait là, du moins, mon vœu le plus cher : que nous parvenions à réaliser une vraie unité, dominant,

(1) 14 juin 1867.

fondant les grandes variétés de pensée et de sentiment qui nous distinguent les uns des autres. Je ne crois pas à une vraie unité entre ceux qui n'appartiennent pas à Jésus-Christ, quelque doux et flexibles que soient tous les caractères qu'il s'agit de faire marcher d'accord ; mais je crois de tout mon cœur à la possibilité d'une semblable unité pour les enfants de Dieu, quelque difficile que soit en apparence le caractère naturel de chacun d'eux. L'égoïsme individuel est le grand ennemi de la paix, car l'harmonie règne seulement là où règnent support, charité, vrai dévouement des uns pour les autres. L'égoïsme individuel, l'adoration du moi est si puissante dans chaque âme humaine que ce n'est que la force qui vient de Dieu qui peut peu à peu extirper cette racine maudite et tous les rejetons qu'elle pousse. Un caractère peut sembler moins égoïste que l'autre : tant que ces caractères ne sont pas en contact avec la force de vie qui se manifeste en Jésus-Christ, ce plus ou ce moins sont seulement apparents. Je suis forcé de croire que quiconque a appris à regarder à la clarté du christianisme dans son cœur y trouve des abîmes d'égoïsme ; et quelque changement que produise la vie divine faisant irruption dans ce cœur, ce n'est qu'après des luttes longues et désespérées que d'autres peuvent remarquer un progrès ; celui qui a fait le progrès est loin de s'en douter ; il est, au contraire, toujours plus effrayé par les nouvelles misères qui se révèlent à lui.

« Mais voilà un bien long sermon, qui vous fera sourire ; vous m'en excuserez. Ce que je dis là peut se rapporter à bien des âmes, mais c'est trop mon combat journalier pour que je ne sois pas amené à le dépeindre. La vie de famille, avec tous ses frottements, me donnera l'occasion de me voir bien autrement noir que je ne me vois encore à présent. Seulement, de votre côté, préparez-vous à demander

à Dieu de la patience et du support pour ne pas être peînés et irrités si, malgré tout ce que vous espérez trouver en moi, vous êtes, au premier abord, surtout frappés par ce que vous n'y trouverez pas ou par les tristes découvertes que vous aurez encore à y faire.

« Rarement autant que depuis quelque temps j'ai été obligé de réfléchir à mes nombreux devoirs à la maison, et ils m'effraieraient si je ne savais que Celui qui me les donne me prêtera jour après jour la force de les accomplir. »

Et maintenant le voici de retour à la maison. Il reprend sa place aux côtés de son père. Son ambition est de devenir un patron chrétien, à l'image des Daniel Le Grand, des Christophe Dieterlen, des Gustave Steinheil. Il ne veut donc pas se laisser absorber exclusivement par sa tâche professionnelle. Il la remplira consciencieusement, mais il consacra ses heures de liberté à approfondir sa vie et sa pensée religieuses, et à servir les malheureux qui l'entourent. Tel est le plan à la réalisation duquel il se met résolument dès son retour. Pendant plus de trois ans, il y travaillera avec persévérance, bien que les événements qui vont prendre place dans sa vie rendent plus difficile son effort pour se discipliner. Puis éclatera la guerre, et son existence sera de nouveau bouleversée.

I

Au mois de juillet 1868, Fallot annonce à Gabriel Monod ses fiançailles avec Hélène Steinheil, fille de M. Gus-

tave Steinheil, de Rothau, beau-frère et associé de M. Dieterlen ⁽¹⁾.

« J'espère, lui écrit-il, que celle que j'aime est la compagne qu'il me faut pour les bons et les mauvais jours. Elle est déjà de moitié dans tout ce qui m'intéresse et me préoccupe, et je sens combien la lutte est douce lorsqu'on est deux pour lutter.

« Nous sommes déjà fiancés depuis un mois, mais la chose a été d'abord complètement secrète et devait le rester pendant un an ; diverses indiscretions ont empêché le mystère, et fort heureusement, car il fait bon s'aimer ouvertement et être heureux devant tous. Ce n'est donc que maintenant que j'en fais part à mes amis, et tu étais un de ceux auxquels j'avais besoin d'en parler aussitôt que possible.

« Ma fiancée est encore jeune : elle n'a que dix-huit ans : en sorte qu'on ne veut pas entendre parler de mariage avant deux ans. Ces longues fiançailles ont leur bon et leur mauvais côté. Nous voulons tâcher de ne voir que le bon côté de l'affaire ; et réellement nous n'avons pas à nous plaindre : chaque semaine, nous nous voyons une ou deux fois. »

Ces fiançailles mettaient fin, pour Tommy Fallot, à une longue période de troubles intérieurs. Il avait toujours connu Hélène Steinheil et avait été témoin, comme tant d'autres, de l'éveil précoce de sa vive et pénétrante intelligence ; mais lorsqu'il avait quitté le Ban-de-la-Roche, elle n'était encore qu'une enfant ; à son retour d'Angleterre, il l'avait retrouvée jeune fille, et, tout de suite, il avait aimé cette âme délicate et profonde, d'une finesse et d'une sensi-

(1) Voir ci-dessus, page 127.

bilité presque excessives, passionnée d'art et de poésie, toujours tourmentée par la nostalgie de la perfection, et sur laquelle aussi il découvrait l'empreinte de M. Dieterlen.

C'est à celui-ci qu'il ouvrit d'abord son cœur. Il avait fallu peu de temps pour que le contact s'établît de nouveau, et plus intime que jamais, entre Fallot et son « maître ». Les circonstances, d'ailleurs, ne pouvaient qu'y aider. M. Dieterlen éprouvait une affection particulière pour sa nièce Hélène Steinheil et, dans la période d'incertitude qui précéda ses fiançailles, Fallot trouva tout naturellement, dans son fidèle ami, le conseiller, le confident, l'on peut même dire le *confesseur* dont il avait besoin. Un jour, en effet, qu'écrasé par le souvenir de toutes les défaites subies dans le passé il tremblait à la pensée de n'être jamais digne d'un grand amour, il court à Rothau, il ouvre son âme toute grande à M. Dieterlen et, pour la première fois, il raconte l'histoire de sa vie morale, telle qu'il a appris à la voir à la lumière de Dieu. « J'ai été contraint de vider mon cœur jusqu'à des profondeurs inouïes et de me laisser voir à un homme de Dieu tel que je suis, dans toute ma laideur d'autrefois et mes misères d'aujourd'hui. Et cet homme de Dieu m'a dit : Tout va bien, ne crains point, mais prends courage et crois. O mon Dieu, quelle miséricorde tu m'as faite de me donner un tel ami ⁽¹⁾ ! »

Mais de même que M. et M^{me} Fallot, M. Dieterlen conseilla d'attendre.

« Une complète attente de soixante-trois semaines, c'est-à-dire jusqu'au jour où dix-neuf ans auront sonné, m'est imposée. D'ici là que d'imprévu : mort, maladies, accidents !

« M. Dieterlen me dit que je dois être un homme de foi. Qui me la donnera cette foi, si ce n'est toi, ô mon

(1) 23 février 1868.

Dieu ? Mais, en attendant, je ne puis plus me laisser dominer par cette unique préoccupation. Il faut que quelque chose de grand et de divin vienne remplir ma vie qui risque de se consumer en vain ⁽¹⁾. »

Un voyage en Suisse, au moment des vacances de Pâques, parut approprié aux circonstances. Il revit à Lausanne les chers amis de son enfance. « Partout des âmes que j'ai aimées », écrit-il ⁽²⁾. Il y fait la connaissance de Charles Secrétan, sur qui s'exerçait alors, avec une grande force, l'influence de Pierre Leroux, exilé à Lausanne. Puis il revient au Ban-de-la-Roche, en s'arrêtant à Neuchâtel et à Arlesheim, dans la maison des Alioth où Vinet avait aimé à se reposer. Quelques semaines après, ses parents renoncent à lui imposer le silence, et à la fin de juin Hélène Steinheil et lui sont fiancés.

Il ne convient pas de s'arrêter longuement ici. Mais une sèche énumération de dates conviendrait-elle davantage lorsqu'il s'agit, pour un homme dans l'âme duquel le fait le plus extérieur retentit si profondément, d'un si complet changement de vie ? Quelques lignes montreront comment, dans le bonheur dont son cœur déborde, Tommy Fallot reconnaît une grâce de Dieu à laquelle lui-même doit répondre.

« Tu m'as fait un don qui m'écrase. Donne-moi la reconnaissance qui convient à ce don ineffable ⁽³⁾. »

« Le fondement de tout amour réel est le sacrifice...

« Apprendre peu à peu quelques mots de ce mystère des mystères : ce que c'est que *se donner*. Pas seulement pour une personne, mais pour toutes. Apprendre, en se donnant avec bonheur à une, à se donner à toutes ⁽⁴⁾. »

(1) 14 mars 1868.

(2) 14 avril 1868.

(3) 1^{er} juillet 1868.

(4) 2 juillet 1868.

Les fiançailles devaient être longues, mais déjà l'on se préoccupait de la future demeure du jeune ménage. Fallot craint qu'elle ne soit trop confortable.

« On parle souvent de la maison que nous habiterons... La maison où l'on demeurera a une grande importance pour la vie; je veux dire : le degré de luxe ou de confort que cette maison possède influe sur la vie intérieure; et, à ce point de vue, une trop belle maison peut avoir une influence désastreuse sur deux jeunes gens comme nous qui sommes à nos débuts dans le service de Jésus-Christ.

« Il faut être un héros de la foi pour servir Jésus-Christ au milieu du luxe, y vivant comme n'y vivant pas... Et encore un semblable héros, M. Dieterlen, sachant que lui aussi est faible, préfère écarter tout luxe et s'imposer une simplicité, une pauvreté qu'il sait être le meilleur régime pour la vie intérieure.

« Les âmes qui commencent, avec l'hésitation et la faiblesse des commençants, doivent donc résolument écarter d'elles toutes ces choses extérieures qui, insensiblement mais inévitablement, deviendraient de grands obstacles à tout progrès réel dans la voie royale de l'imitation de Jésus-Christ (1). »

C'est d'après cette règle, dont il exagérera parfois la rigidité, que Tommy Fallot préside, pendant les mois qui précèdent son mariage, à l'arrangement de la maison que son père a achetée pour lui. Elle s'élève à l'entrée de Fouday, au bord de la Bruche, qui, en cet endroit, sépare les Vosges du Bas-Rhin. C'est là qu'après leur mariage, célébré à Rothau le 26 octobre 1869, Tommy Fallot et sa femme établissent leur foyer; et c'est là que, le 4 août 1870, le jour

(1) 10 juillet 1868.

même de la bataille de Wissembourg, naîtra leur fille Blanche, l'aînée de leurs cinq enfants.

II

Tant d'agitations intérieures et de changements extérieurs, survenant après deux années de vie solitaire, ne pouvaient pas ne pas mettre en péril l'équilibre que Fallot avait conquis au prix de si douloureux efforts. « Je serai quelque chose par Christ et pour Christ, ou rien du tout », notait-il à son arrivée au Ban-de-la-Roche ⁽¹⁾, se donnant à lui-même, dans ces quelques mots, la direction à suivre. Mais quelques mois plus tard, en pensant à son existence calme de Manchester, il a l'impression d'un recul. Il songe à fonder un foyer, et il se laisserait vaincre de nouveau par une nature rebelle à la discipline ? Impossible !

« Ne me laisse pas perdre ma vie, cette vie que tu me rends, dans les riens et les préoccupations personnelles... Je veux me dépouiller de cette affreuse recherche de moi-même qui a fait jusqu'ici le fond de ma vie.

« Une vie calme, forte et disciplinée, où tu occupes la première place : voilà ce que je te demande avant tout », écrit-il dans son cahier de notes ⁽²⁾.

Il cherche une règle à laquelle il puisse soumettre tous les détails de sa vie, et il note, pour l'avoir toujours présente à l'esprit, une parole d'Oberlin, que lui répète une

(1) 8 novembre 1867.

(2) 22-25 février 1868.

vieille femme de son village à qui elle a été adressée :
« Tâchez, ma chère, d'agir comme si vous deviez toujours vivre et à chaque instant mourir. »

Mais son besoin d'harmonie n'est pas souvent satisfait et il souffre cruellement des défaites qu'il subit :

« J'ai assez de ce désordre qui, continuellement, envahit ma vie. Je veux une vie calme, réelle, que Dieu visite et qu'il parvienne peu à peu à *remplir* et à *transformer complètement*.

« Je ne veux plus marcher par secousses, mais me développer normalement suivant la voie tracée par Dieu à ses enfants ; puiser jour après jour, modestement, mais régulièrement, par la prière et la méditation de la parole de Dieu, des forces divines que je puisse dépenser pratiquement au service de Celui qui me les communique.

« Il faut réformer complètement ma vie : les réformes, jusqu'à présent, ont été incomplètes. Pour réformer complètement, il faut agir avec prudence et lenteur. Il suffit d'une minute pour donner son cœur à Dieu, mais, pour transformer sa vie selon sa volonté, il faut de longues années.

« L'effervescence de la vie jeune et l'abattement de l'impuissance se sont jusqu'ici partagé mes forces et ont tout embrouillé. Il s'agit maintenant de faire germer lentement les semences que Dieu a mises dans mon âme durant ces temps agités qu'il faut clore.

« C'est la *vie éternelle* qui doit faire irruption dans ma vie égoïste, étroite, personnelle, sans saveur, sans élan, sans sagesse, qui ne s'emporte que quelques instants et retombe ensuite sans courage...

« Donne-moi, quant à ce qui touche ma vie passée, un sentiment toujours plus vif de l'immense miséricorde dont j'ai été l'objet.

« Quant à ce qui concerne ma vie actuelle, communique-moi un sentiment clair et net de ce que tu attends de moi, jour après jour. Jusqu'à présent, je suis comme quelqu'un qui marche sans cesse à tâtons, dans les brouillards, et cela m'est insupportable.

« Donne-moi un sentiment clair et raisonné des faiblesses fort grandes que me lègue mon passé, et que je dois combattre *par ta force*.

« Donne-moi une idée exacte des talents que tu m'as confiés et de la manière dont tu veux que je les emploie. Que de forces perdues, d'heures gaspillées, de sentiments stériles, de pleurs et de rires, de colères et de joies sans but...!

« Et, quant à l'avenir, qu'une perspective avant tout l'illumine : celle de devenir un jour participant de la gloire que tu as promise aux tiens. Qu'une chose soit pour moi plus que toutes les autres : la venue de ton règne, l'établissement de ton éternelle domination et la restauration de notre monde en ruines à la gloire que tu lui as promise et que tu lui communiqueras à l'heure du triomphe final.

« Et maintenant aie pitié de ma faiblesse et souviens-toi de quoi je suis fait (1). »

Ce qui caractérise la vie intérieure de Fallot à cette époque, c'est une soif ardente de renoncement total à sa volonté propre. Il n'accepte pas la pensée de soustraire à la volonté de Dieu une partie quelconque de son être.

« Don entier à toi, s'écrie-t-il, Sauveur des perdus et de ceux qui vont se perdre. Don entier... Jusque dans la pous-

(1) 4 avril 1868.

sière, je veux m'abaisser pour être sûr et certain d'être vraiment à tes pieds (1). »

Et quelques jours plus tard :

« Consécration complète et sans réserve à Jésus-Christ. Notre désir, notre volonté fermement arrêtée : *servir* Jésus-Christ et lui donner une complète et entière puissance sur notre vie, sur notre vie en grand comme en détail.

« A toi de nous tracer jour après jour le chemin. Mais ce que nous voulons et ce que tu ne peux nous refuser, c'est d'être définitivement, irrévocablement enrôlés à ton service, non comme des volontaires, mais comme des soldats réguliers qui préfèrent mourir plutôt que de désertier leur drapeau (2). »

Plus il sent que les circonstances extérieures de sa vie sont devenues complices de son penchant naturel à l'agitation et à la dispersion, plus il demande à Dieu, sans se lasser, « une vie sobre, égale, contenue, persévérante » (3). Il s'empare de la réponse de Jésus à la Cananéenne (4) et y trouve pour lui-même une promesse de victoire. « N'y aurait-il que cette seule parole dans l'Évangile, elle serait le point d'appui qu'Archimède cherchait pour soulever le monde. Ainsi la foi est une puissance devant laquelle Dieu cède ? — O mystère insondable ! De la foi, un grain de foi (5) ! »

Par moments, il est sur le point de se décourager et le souvenir de toutes les luttes et les souffrances qu'il a déjà

(1) 2 juillet 1868.

(2) 10 juillet 1868.

(3) 10 juillet 1868.

(4) Matthieu 15 : 28.

(5) 12 juillet 1868.

traversées depuis qu'il a répondu à l'appel intérieur lui arrache ce cri : Jusqu'à quand ?

« Depuis combien de temps n'y a-t-il au fond qu'une question pour moi : *to be or not to be* ⁽¹⁾. Voilà trois ans que c'est comme si je devais lutter pour les conditions mêmes de la vie, comme si mon existence était mise chaque jour en question et chaque jour devait être reconquise devant Dieu !

« Quand ceci sera-t-il achevé ? Quand serai-je né ? Quand aurai-je été en réalité renouvelé, enfanté à la vie supérieure, dans laquelle je pourrai enfin me développer ?

« Je suis presque comme un enfant sorti du sein de sa mère avec un défaut organique si inquiétant que l'on est toujours à se demander : Vivra-t-il ? Ne vivra-t-il pas ?

« Quand cela finira-t-il ? Serait-ce là quelque chose de normal ? Ou est-ce que ce n'est pas une monstruosité dans le domaine de la vie spirituelle ?

« Mon Dieu, écoute-moi ; je ne demande plus la moindre faveur exceptionnelle, mais la vie simple, complète, normale, telle que tu l'accordes à des milliers de tes créatures. Écoute ma prière.

« *Tu ne me chercherais pas* (depuis si longtemps) si (à la fin) tu ne devais me trouver, *si tu ne m'avais déjà trouvé*.

« Est-ce vrai que l'on ne cherche que ce que l'on possède déjà en quelque façon ⁽²⁾ ? »

A la même époque, et très probablement sous l'influence de M. Dieterlen, sa piété s'enrichit d'un élément nouveau qui, tout en se modifiant, restera désormais au centre

(1) Être ou ne pas être.

(2) 12 juillet 1868.

de sa vie et de sa pensée : l'attente du retour de Jésus-Christ.

« Apprends-nous à prier : *Que ton règne vienne !*... Ton retour est certain si les signes en sont incertains. Nous sommes autorisés à prier pour ton retour. Esprit-Saint, ranime ce cri dans toutes les âmes chrétiennes : Viens bientôt ! Qu'il ne se passe plus une journée sans que ce cri monte vers toi : Viens bientôt ⁽¹⁾ !

« Vivre dans l'attente, calme mais joyeuse, humble, mais certaine, du Fils de l'homme. Ne pas le perdre de vue, Lui, son règne et son avènement, au milieu du tourbillon actuel. Vivre, non pas d'ombres et d'apparences, mais de réalités ⁽²⁾. »

Le retour au Ban-de-la-Roche, c'était aussi — on vient de le voir — le retour auprès de M. Dieterlen. Fallot et lui ne s'étaient pas rencontrés depuis qu'à la veille de son départ pour Elberfeld le plus jeune avait reçu de son aîné un suprême appel à la prière ⁽³⁾. Depuis lors, les circonstances qui ont accompagné la conversion de Fallot ont éloigné sa pensée de celle de M. Dieterlen ⁽⁴⁾. Et maintenant il vit de nouveau dans le rayonnement de cette pensée, plus encore, de l'âme dont cette pensée ne fait qu'exprimer les intuitions. Il semble vraiment qu'il n'ait été séparé de lui quelque temps que pour être plus complètement reconquis ensuite par son influence. Dans les courses qu'ils font ensemble, sur le chemin de Wildersbach ou sur la route de Rothau à Fouday, M. Dieterlen se laisse entraîner à penser tout haut devant Fallot et celui-ci, fasciné une fois de plus

(1) 12 juillet 1868.

(2) 31 décembre 1868.

(3) Voir ci-dessus, page 193.

(4) Voir ci-dessus, pages 212 et suiv.

par l'originalité et la hardiesse de ce qu'il entend, en vient à se demander comment le piétisme de ses amis d'Allemagne a jamais pu lui voiler une si incomparable intelligence de la pensée biblique. Sans doute, à Elberfeld, il a reçu la révélation du Christ vivant, mais que serait la vie glorieuse du Christ si elle n'était le couronnement de l'humanité sainte du Fils de l'homme ? Or, de cette humanité, les paroles et la vie de M. Dieterlen donnent à Tommy Fallot la révélation.

« Nul ne m'a fait comprendre comme lui le Jésus-homme des Évangiles. Auprès de lui on *revivait* les récits évangéliques. Or, le Jésus-homme est le germe de l'humanité nouvelle, la clef de voûte du royaume de Dieu sur la terre. Les piétistes, si respectables qu'ils soient, ne comprennent rien au royaume de Dieu sur la terre parce qu'ils ne comprennent rien à l'humanité du Christ, et *vice versa*.

« En m'ouvrant l'intelligence des Évangiles, Christophe Dieterlen m'a préparé à acclamer la bonne nouvelle du royaume de Dieu sur la terre.

« Toutefois, cela n'a pas été sans lutte ; je tenais à mon piétisme, parce que je tenais là des réalités auxquelles je ne pouvais renoncer ; puis j'y étais malheureux, je voulais autre chose... (1). »

Peut-être ne trouvera-t-il pas encore cette *autre chose* qu'il cherche en vain chez les piétistes et dont l'absence lui donne un sentiment de pauvreté ; peut-être même de longues années devront-elles passer avant qu'il ne la possède. Mais un fait est certain : c'est qu'à ce moment de son existence, où il gémit de ne pouvoir se plier à une discipline et s'humilie de défaites répétées, sa pensée et sa vie s'orien-

(1) Lettre à P. Minault, 8 février 1891.

tent, sous l'impulsion de M. Dieterlen, dans une direction dont elles ne s'écarteront désormais que par moments. Qu'on lise les lignes suivantes, griffonnées trente ans plus tard sur un cahier de notes, et l'on mesurera jusqu'à quelle profondeur pénétra de 1867 à 1871, dans l'âme de Tommy Falot, l'action de M. Dieterlen.

« Après la scierie, en vue de Fouday. — 28 septembre 1898.

« Trente ans depuis que je passais et repassais sur cette route, où j'ai remué un monde de sentiments et de pensées.

« Trente ans de préparation ! Est-ce le fruit, le fruit mûr que je tiens enfin, enfin, enfin ?

« Oh ! la pure volupté des pensées de la jeunesse et de ses enthousiasmes ; chaque arbre que je revois, chaque rocher en éveil le souvenir.

« Religion de la délivrance : paroles nombreuses de M. Dieterlen. Sur cette route où j'ai tant parlé avec lui, après plus de trente ans je me sens plus que jamais son débiteur.

« S'il ne m'a fourni la solution d'aucune question, il a gravé dans mon cœur en traits ineffaçables la formule de la vraie méthode, et m'a rendu très malheureux en m'inspirant un dédain instinctif et tenace de tout ce qui n'était pas cette méthode :

« Aller droit à l'ennemi. Quel est le seul ennemi ? Le péché. Comment le détruire et détruire du même coup la mort ?

« Tout le reste ne compte pas.

« Soit des délivrances éternelles, dédain des solutions provisoires ou fragmentaires.

« La religion du tout ou du rien.

« Cela m'a paralysé, troublé, inquiété dans toutes mes

œuvres superficielles. Son souvenir était mon remords. Mais cela m'a sans cesse poussé en avant.

« Soif des choses éternelles, donc immense intérêt pour l'âme, fragment d'éternité. Il était l'homme de l'invisible, des petits, des méprisés. Il dédaignait ce qu'on voit pour se préoccuper de ce qu'on ne voit pas. Le visible, en effet — pure illusion — n'a de valeur que comme reflet de l'invisible qui est éternel. »

Un exemple suffira à montrer qu'au contact de M. Dieterlen Fallot se sent poussé à réagir contre une certaine étroitesse ecclésiastique qu'il a rapportée de son séjour en Allemagne et en Angleterre.

Peu après sa conversion, il s'était rattaché à l'église libre de Barmen-Elberfeld et, depuis lors, il avait cru ne devoir communier que dans des églises de professants. A son retour à Fouday, il entend se conformer à cette règle, malgré la surprise et la peine que peuvent en éprouver les chrétiens de l'église luthérienne officielle qui l'entourent. Cela ressort nettement d'une note écrite à propos de la sainte Cène, qui semble destinée à fixer le souvenir de quelque douloureux conflit :

« Quand des personnes à qui vous devez soumission dans les choses de la vie ordinaire semblent enclines à vous demander des actes qui ne relèvent que de votre conscience, soyez d'autant plus scrupuleux à leur *obéir* en tout ce qu'elles ont le droit de vous ordonner afin que vous ayez d'autant plus de force quand votre conscience vous ordonnera de leur résister (1). »

Quelques mois se passent ; des sommets sur lesquels

(1) 13 novembre 1867.

M. Dieterlen le contraint de s'élever à sa suite, il s'habitue à contempler des horizons dont l'immensité accuse, par contraste, l'insignifiance des questions dont les hommes se font trop souvent des montagnes. Il comprend que sa manière de voir est non seulement injustifiable mais aussi dangereuse pour sa vie religieuse, et il l'abandonne résolument.

« J'ai pris la Cène jeudi soir.

« Je crois dorénavant, à moins de signe spécial, pouvoir prendre la sainte Cène à l'église nationale. C'est toi, Jésus, qui te donnes à nous, t'abaissant dans notre boue. Et, dans les communautés les plus pures, tu subis souvent des profanations aussi douloureuses que dans celles où tu as l'air d'être reçu sans intelligence et avec indifférence.

« J'en ai assez de ce subjectivisme maladif ! Eh quoi ! Je dois faire un examen de tous ceux qui m'entourent pour prendre la Cène d'une manière convenable. Finissons-en avec ces tristes et charnelles disputes où le plus sacré des mystères est une occasion de déchirements, un drapeau de lutte et de discussion (1). »

III

Cet effort, pour mettre la vie intérieure à l'abri des circonstances dont elle risquerait de devenir le jouet, s'appuie sur des lectures et des études auxquelles Fallot cherche, malgré sa vie déjà très remplie, à donner chaque jour un peu de temps. Il y porte le même besoin de discipline que

(1) 11 avril 1868 (Lausanne).

dans les choses de l'âme, se faisant une règle, selon le conseil que le P. Gratry donne dans *Les Sources*, de méditer par écrit.

« Une vie disciplinée. Des études sérieuses qui complètent celles que j'ai faites jusqu'à présent et qui n'ont que trop été une course superficielle à travers les idées les plus diverses.

« Plus de papillonnage. Trouver une méthode : comment étudier ?...

« Sans toi, ô Dieu, vérité éternelle qui te communique à ceux qui te réclament, sans toi, rien de durable, écoute mon cri, communique-toi à moi dans une vie *calme*, toute remplie de toi, de ta force, de ta lumière.

« Vie réelle, se partageant entre la *prière*, élan de l'âme qui monte sans intermédiaire à Dieu pour y puiser tout ce dont elle sent le besoin, l'*étude* et la *méditation*, et l'*action* (1). »

Il écrit encore un peu plus tard :

« Nécessité de se restaurer de temps en temps par une réelle méditation des grandes *réalités* qui sont l'objet de la foi et la nourriture de l'âme... Ces repos, ces haltes journalières et hebdomadaires seraient fortifiantes. Au lieu de cela, quand un sujet quelconque s'empare de moi, je ne l'abandonne plus jusqu'à ce que je l'aie épuisé ou plutôt qu'il m'ait épuisé. Je n'ai pas encore de mesure, de sobriété. Je veux tout emporter d'assaut, et cela devrait être seulement un fait exceptionnel (2). »

Son éloignement instinctif de l'intellectualisme se ma-

(1) 17 août 1868.

(2) 15 novembre 1868.

nifeste avec plus de force que jamais, et il discerne, de plus en plus nettement, la méthode qu'il doit appliquer à ses recherches.

« La seule manière d'avancer réellement dans la connaissance de la vérité, écrit-il, c'est de communiquer avec cette vérité qui est un Dieu qui se révèle aux hommes, aux cœurs *humiles et ardents*.

« Le chemin qui conduit aux trésors de sagesse et de science est, avant tout, les dispositions du cœur et ses affections, et non pas les facultés de l'esprit, comme on se le figure.

« A genoux, on trouve Dieu, substance de tout ce qui existe et se laisse comprendre.

« Mais pour être à genoux, quelle préparation, quelle purification intérieure doit être tout d'abord accomplie!...

« Toute la soi-disant science de Dieu — théologie — est ensablée parce qu'elle ignore presque complètement cette méthode, la seule qu'enseigne la Bible pour arriver à la connaissance de la vérité.

« Ne pas rejeter la méthode purement intellectuelle, la méthode analytique, mais la remettre au troisième rang et rendre à l'adoration, — c'est-à-dire à la communication directe de l'âme prosternée avec son Créateur, — le premier rang, et à la vie intérieure, — c'est-à-dire à la lutte journalière de l'âme se purifiant et devenant ainsi le temple du Saint-Esprit, — le deuxième rang ⁽¹⁾. »

Gratry et l'*Imitation*, qu'il lit régulièrement à cette époque de sa vie, le fortifient dans la conviction qu'il utilise la seule méthode féconde. Mais qu'est-ce, au fond, que cette *méthode du silence intérieur et de la prière*, sinon l'intuition ?

(1) 24 juin 1868.

Dès ce moment il en comprend l'importance capitale. « Les vrais principes de la connaissance selon Dieu, avec Dieu et pour Dieu, note-t-il encore, de la véritable théologie, me semblent contenus dans l'*Imitation* (1). »

Il rencontre, dans saint Anselme, la célèbre maxime : *neque enim quæro intelligere ut credam, sed credo ut intelligam.* — *Nam qui non crediderit non experietur, et qui expertus non fuerit non intelliget* (2), et elle répond si complètement à ses préoccupations qu'il s'écrie : « Splendide ! on ne comprend que ce qu'on a expérimenté, on n'expérimente que ce qu'on a *cru*. » Et il ajoute :

« Vous tous qui analysez et voulez par votre seule intelligence vous rendre compte des fait religieux que vous n'avez jamais expérimentés, *nous vous récusons*. Vous êtes aussi peu propres à la tâche que vous prétendez remplir que le critique qui voudrait juger un tableau dont il ne connaîtrait qu'une gravure. La forme y est bien, mais la couleur, la vie, l'important lui est inconnu (3). »

Cette véhémence un peu inattendue, à propos d'une question de méthode, résulte du choc, survenu à ce moment même, de son amour toujours plus profond de la Bible contre les exagérations, malheureusement inévitables, d'une critique littéraire en mal d'hypothèses plus hardies les unes que les autres. C'est une conversation avec un étudiant de la Faculté de Théologie de Strasbourg, qui, pour la première fois, l'amène à se rendre compte des dangers que fait courir à la vie chrétienne l'abus d'une méthode purement verbale.

(1) 3 janvier 1871.

(2) « Je ne cherche pas à comprendre afin de croire, mais je crois afin de comprendre. Celui qui n'a pas cru ne fera pas l'expérience, et celui qui n'aura pas fait l'expérience ne comprendra pas. » (Prol., 1 : *De fide Trin.*, 2.)

(3) 30 avril 1868.

Aussitôt il se sent appelé, lui simple laïque, à faire face à ce nouvel adversaire.

« Un fantôme se lève à l'horizon : la critique. Goliath a été abattu par un pâtre qui n'avait que sa fronde. Mon Dieu montre-moi, si j'ose entreprendre le combat, si c'est *ta volonté*, et dans ce cas dirige la fronde contre les tempes du géant qui insulte et tue les enfants de mon peuple.

« Tout bouillonne en moi mais est encore confus. Il me semble que c'est à moi que s'adresse ce commandement : aimer Dieu de *toute sa pensée*, et que c'est mon devoir de donner un corps, une forme claire et nette aux mille pensées qui s'entrecroisent dans mon esprit.

« Oser regarder le danger en face, parce que Dieu est avec ceux qui le cherchent d'un *cœur humble*.

« Ce danger, c'est cette critique qui prétend s'attaquer à tout ce qui m'est cher et qui fait la grandeur de la vie et sa glorieuse espérance... Il y en a qui se cachent, comme l'autruche, la tête dans le sable pour ne pas voir le danger ; ce n'est au fond que de l'incrédulité. Mais combien sont là gisants au bord du chemin !

« Mieux vaudrait, à vrai dire, rester un imbécile et ne pas abandonner Jésus-Christ que de devenir soi-disant sage et de le renier. Mais énoncer cela est une insulte à sa majesté, car il le dit et le répète : Je suis la *vérité*.

« L'enfance et son sourire sont passés, l'âge d'homme arrive ; comme un enfant, je t'ai aimé, cherché, trouvé ; comme un homme, je veux te conserver, te servir, t'embrasser, te connaître, trésor ineffable dont on ne sent tout le prix qu'alors qu'on craint de le perdre (1). »

Ici encore, il trouve dans l'*Imitation* l'expression de sa

(1) 24 avril 1868.

propre pensée : *Omnis scriptura sacra eo spiritu debet legi quo facta est* (1).

« Ceci est le principe destiné à régénérer la critique sacrée et toute la théologie qui, avec un esprit profane, une méthode profane et dans un but profane, a osé s'approcher des choses saintes. »

Plus il réfléchit à cette question, plus il voit clairement qu'il ne suffit pas, pour faire avec compétence de la critique biblique, d'être apte à manier la méthode historique et de posséder une science philologique très sûre ; encore faut-il satisfaire à certaines exigences morales. Et voici par quel enchaînement son esprit aboutit à cette conclusion qu'il est intéressant de rapprocher des pages qu'il écrira à la fin de sa carrière sur la critique spirituelle et la critique scientifique de la Bible :

« I. Dieu a-t-il parlé aux hommes ?

« II. Si Dieu a parlé aux hommes, possédons-nous quelques documents qui contiennent les paroles divines ?

« III. Si de semblables documents existent, sont-ils purs de tout mélange humain ou non ?

« IV. S'ils sont mélangés d'éléments humains, comment distinguer le divin de l'humain ?

« V. Le divin en l'homme peut seul percevoir le divin hors de l'homme. L'Esprit de Dieu en nous peut seul reconnaître ce qui est de l'Esprit de Dieu dans le livre des révélations divines.

« VI. Donc, si un triage est à faire, celui-là seulement sera capable de le faire qui aura reçu l'Esprit de Dieu.

« VII. La seule critique possible de la Bible, pour qui-

(1) Toute l'Écriture doit être lue dans l'esprit sacré qui a présidé à sa formation (Livre I, chapitre IV).

conque traite la Bible comme livre contenant des révélations divines, sera celle qui sera *inspirée* par le Saint-Esprit, *dirigée* par lui, *contrôlée* par lui.

« VIII. Comment reçoit-on le Saint-Esprit ? — A genoux.

« IX. Ceux qui savent prier seront les seuls qui seront en état de faire de la vraie critique.

« Celui qui veut recevoir le Saint-Esprit doit suivre simultanément deux voies :

« 1° Voie directe : prière humble, ardente et persévérante, où nous exposons au Père des lumières toutes nos obscurités et les problèmes qui nous assaillent ;

« 2° Voie indirecte : pratiquer les vérités, c'est-à-dire vivre des vérités qu'un instinct intérieur nous force à admettre comme telles sans que notre intelligence soit encore bien au clair, parce que : a) la pratique seule fait comprendre ; b) Dieu n'accorde ses lumières qu'en vue de l'*action* et à mesure qu'on en a besoin pour l'action (1). »

A côté de la Bible, qui continue d'occuper la première place dans ses études, les ouvrages qui exercent sur lui l'influence la plus durable sont ceux des théosophes mystiques et du P. Gratry. Parmi les mystiques, il étudie, sur le conseil de M. Dieterlen, Jacob Boehme, Franz de Baader et Culmann. Il consacre à cette étude plusieurs années, nourrissant son esprit de pensées hardies, souvent profondes, qui contribueront, par une lente germination, à faire éclore en lui, dans la suite, un sens très raffiné des réalités invisibles, et fortifieront, en même temps, sa tendance à proclamer la primauté de l'action.

« Dans le véritable monde, écrit-il après une lecture de

(1) 27 décembre 1869.

Boehme, — dans le monde des réalités invisibles, — l'homme, le sujet, n'est jamais seul comme dans le monde des apparences extérieures. Le mineur qui creuse une mine, le laboureur qui défriche ont devant eux un objet passif. L'homme qui prie, lutte et cherche, a devant lui un objet actif : Dieu, Jésus-Christ. L'homme cherche... quelqu'un qui le cherche ; l'homme veut aimer... quelqu'un qui l'aime ; l'homme désire... quelqu'un qui le désire.

« C'est une excessive consolation que de comprendre Dieu, *son immense, incessante activité*, qui se manifeste pour ceux-là qui ont le courage de renoncer à leur propre activité. Au lieu que dans le monde visible le sujet est actif, l'objet passif, dans le monde invisible, pour que le sujet s'empare de l'objet, le possède, le conserve, il faut que le sujet soit complètement passif et laisse agir l'objet...

« Dans le royaume des cieux les gens agissent et ne pensent que pour agir. La spéculation pure y est inconnue. Tout est dirigé vers l'action... La lumière y est fécondante ; celui qui veut la lumière sans la vie n'a ni lumière ni vie. (1) »

Toutefois, à ce moment, c'est *La Morale et la Loi de l'histoire*, de Gratry, qui semble avoir la plus grande part à la formation de sa pensée, moins peut-être par influence directe que par les recherches nouvelles que sa lecture lui suggère (2).

Il est un peu troublé, au premier abord, par les immenses espérances dont le P. Gratry attend la prochaine réalisa-

(1) 10 janvier 1871.

(2) Parmi les autres ouvrages lus à cette époque par Fallot, avec une attention et un intérêt particuliers, il faut noter aussi l'*Histoire de la Révolution* de Michelet, *Qu'est-ce que la propriété ?* et d'autres écrits de Proudhon, et les sermons de Robertson.

tion sur la terre. Mais il est remué, il est saisi, il est conquis par ce christianisme tout imprégné de la passion de la justice sociale, qui ne peut se résoudre à consommer le divorce entre la connaissance de la vérité et la pratique de la justice.

« Quel bonheur, s'écrie-t-il, de trouver, dit par Gratry, ce qui me remue et m'agite et ce que je devrai peut-être aussi dire aux hommes quand mon jour sera venu !

« Vouloir le bien fait qu'on *comprend* quel est le bien, et l'intelligente pratique du bien *affranchit* l'homme.

« Chez le P. Gratry la religion chrétienne redevient avant tout la religion de la justice, tandis que, pour beaucoup, elle est devenue par un indigne et honteux abus la religion du privilège, du monopole, de la chance et l'essence de tout cela, et le coussin de paresse sur lequel somnole la conscience de l'homme repu ⁽¹⁾. »

Le terme de *christianisme social* était encore enseveli dans l'ouvrage de Bordas-Desmoulins où Fallot devait plus tard le chercher ⁽²⁾. Mais cependant, c'est bien une notion sociale du salut que Gratry présentait aux croyants lorsqu'il leur demandait de hâter, par leurs efforts, « la mise en ordre du globe entier dans la justice, dans l'union, dans la paix », et qu'il leur répétait la parole de saint Jean-Chrysostome : « Vous n'aurez pas à rendre compte de vous-mêmes seulement, mais bien du monde entier. » — « Nous reverrons, ajoutait-il, des enthousiasmes plus grands que celui des croisades, quand les peuples auront compris que

(1) 21 juillet 1868.

(2) Cf. BORDAS-DESMOULINS, *Nécessité pour le clergé de se convertir au christianisme social*, dans *Mélanges philosophiques et religieux*, pages 408 et suiv. (Paris, Ladrangé, 1846), et *Œuvres posthumes*, t. I, 2^e partie, *Christianisme social*, pages 187 et suiv. (Paris, Ladrangé, 1861).

le tombeau du Christ c'est le globe, et qu'il faut le délivrer aujourd'hui (1). »

Fallot était dès longtemps préparé à accepter cette prophétie ; et, en effet, il est ébloui par cette vision d'humanité nouvelle que ne sait pas inspirer le christianisme individualiste du temps. Mais il a appris par de dures expériences à se défier de ses emballements, et, d'autre part, il a pénétré trop profondément déjà dans l'intimité de la pensée biblique pour ne pas confronter avec elle, presque instinctivement, les doctrines et les prophéties humaines.

Or, il est de toute évidence que les espérances du P. Gratry ne se fondent qu'en partie sur la révélation biblique ; sur certains points même, elles la contredisent formellement. Voici, par exemple, le problème essentiel de l'avenir de l'humanité. Quelle solution Gratry lui apporte-t-il ?

Il montre d'abord que « les pacifiques qui envoient chaque jour au monde entier, au nom de Dieu, le baiser de paix ont peu à peu, malgré le perpétuel brigandage de l'orgueil, de la haine et de la convoitise, augmenté la paix sur la terre » (2). Puis, tout en reconnaissant que les ennemis de l'Évangile peuvent encore retarder de plusieurs siècles la transformation complète de l'humanité, il affirme qu'un jour les espérances que le croyant fonde sur les réformes sociales seront « les belles réalités » de la vie des peuples chrétiens.

« Si notre espérance d'aujourd'hui doit échouer encore
« parce qu'un trop grand nombre de volontés repoussent
« la loi, la lumière et la force de l'Évangile, la sève divine
« ne sera pas pour cela vaincue. Après une autre période

(1) *La Morale et la Loi de l'histoire* (2^e édit., Paris, Lecoffre), tome II, page 360.

(2) *Ibid.*, page 156.

« de souffrance et de découragement, elle reviendra. Le
« Père versera de nouveau, sur nos ignorances et nos
« fautes, et son soleil et sa rosée. Il y aura de nouveaux
« printemps, de nouveaux appels à la vie, au progrès, à la
« fécondité, jusqu'à ce qu'enfin quelque vigoureux élan de
« nos cœurs, saisissant Dieu qui cherche à se donner, nous
« élève au plein jour de la science, de cette science dans
« laquelle toute raison verra où est la source indéfinie des
« forces, des forces morales et sociales, comme nous voyons
« où est la source du feu et la source du mouvement (1). »

« Le devoir social de tout homme, conclut Gratry,
« aujourd'hui est surtout intellectuel... Il faut connaître la
« science du devoir, la faire connaître... Dans la science
« du devoir social est l'espoir du prochain grand siècle, qui
« est notre sortie définitive du monde païen et notre entrée
« dans la phase sociale du christianisme (2). »

Ces extraits, qui mettent en lumière quelques-unes des pensées auxquelles le P. Gratry attachait le plus de prix, renferment, aux yeux de Fallot, un mélange de vérité et d'erreur que ne peut manquer de discerner quiconque s'est familiarisé avec la pensée des prophètes, des apôtres, et avant tout de Jésus-Christ.

S'il est conforme à l'enseignement biblique et à la réalité des faits de dire que le monde s'est *amélioré* sous l'influence des chrétiens, il est anti-biblique et il est faux de prétendre que cette influence suffise à le *transformer* complètement. « D'autant plus, fera remarquer Fallot, que nous sommes au moment où l'humanité va vouloir étouffer le christianisme et *se mettre sciemment en dehors de son influence*. L'humanité sera transformée *par Jésus-Christ*, après qu'elle aura

(1) *La Morale et la Loi de l'histoire*, tome II, pages 313-314.

(2) *Ibid.*, pages 335-336.

méprisé, rejeté, étouffé la parole de ses disciples. Notre Maître seul transformera le monde, sans doute en se servant de ses disciples ; mais *sa venue seule* donnera le signal nécessaire à cette œuvre complète (1). »

S'il est vrai que les chrétiens doivent prendre l'initiative d'améliorations sociales de tout genre, ce n'est pas que ces améliorations puissent accomplir la délivrance définitive de l'humanité. Mais il faut que les chrétiens donnent au monde un témoignage pratique et irrécusable de l'excellence de leur foi qui soulève les montagnes que l'homme naturel ne saurait ébranler.

« On dirait, note Fallot, que l'*a b c* du prophétisme biblique (des Évangiles, des apôtres) est inconnu du P. Gratry (2). » Un « manque complet de notions bibliques » se trahit chaque fois qu'il cherche à montrer de quelle manière l'humanité répondra à la vocation divine. Comment un croyant, étudiant le fait humain dans toute sa complexité à la lumière de l'Évangile, pourrait-il jamais affirmer, avec Gratry, que « la liberté absolue de l'impôt, posée en pleine lumière, serait la régénération sociale » (3) ?

Et Fallot, poursuivant la méditation à laquelle l'a conduit sa lecture, compare la méthode du P. Gratry à celle de Jésus-Christ :

« Enflammer les individus en leur donnant un grand but, provoquer un changement individuel en enthousiasmant chacun pour une régénération sociale : voilà sa méthode. La Bible aussi — Jésus-Christ le tout premier — s'adresse à l'individu comme à un membre du grand corps humain

(1) 7 janvier 1869.

(2) 15 janvier 1869.

(3) *La Morale et la Loi de l'histoire*, tome II, page 343.

et elle l'invite volontiers à ouvrir son cœur à tout ce qui est bon pour la collectivité.

« Mais impossible de provoquer une régénération sociale sans provoquer d'abord une régénération individuelle. L'erreur de Gratry est de se figurer que l'envie seule de réformer le monde suffira à l'homme pour le transformer.

« Toute provocation à une réforme de la collectivité qui ne provoque pas immédiatement et comme d'elle-même une réforme de l'individu restera une provocation stérile.

« Jésus-Christ dit : Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. Il s'adresse d'abord à l'individu, car la repentance est une chose essentiellement individuelle, puis aussitôt il dirige les yeux de l'individu sur le changement de l'ensemble auquel il ne participera qu'autant qu'il se repentira.

« *Repentez-vous* : invitation à l'individu, comprenant toute la prédication évangélique du pardon des péchés, de la vie nouvelle en Christ et par lui, tout ce que saint Paul appelle la *folie de la croix*; puis l'individu doit savoir qu'il est destiné à devenir, en se repentant, un membre de l'humanité régénérée; et là intervient l'annonce de la régénération de l'ensemble : c'est la *conclusion* de la prédication évangélique; c'est le couronnement de l'édifice, mais ce n'en saurait être la base. Or, ce couronnement est tout pour Gratry. L'attente du royaume, et *une attente peu biblique*, forme le centre de sa prédication. Tout son système est, par conséquent, sans proportion avec le système biblique.

« Je crois que l'une des causes fondamentales des erreurs du P. Gratry doit être trouvée dans sa *psychologie sans fondement biblique*. L'historien ne fait que suivre les errements du psychologue. Quant à la Bible, il en fait ce qu'il veut (1). »

(1) 15 janvier 1869.

Fallot trouve encore, dans le cri constamment répété : « Préparez-vous à la venue du Seigneur », « un autre exemple de l'admirable méthode » par laquelle la prédication apostolique, tout en paraissant ne s'adresser qu'à la collectivité, agissait sur chaque individu. L'avènement de Jésus-Christ est un fait capital pour l'humanité tout entière; mais chacun de ceux qui l'attendent se sent obligé de s'y préparer personnellement. En prêchant la venue prochaine du Christ, les apôtres dirigeaient les pensées des chrétiens vers la délivrance de l'ensemble, mais aussi vers leur délivrance personnelle et la préparation personnelle qui doit la précéder. « Ainsi, ils ne permettaient pas à l'homme d'oublier les réformes individuelles dans la contemplation des réformes générales, ni de s'absorber dans l'égoïsme des préoccupations individuelles sans se soucier de l'humanité (1). »

En somme, les réflexions qu'inspire à Fallot l'ouvrage du P. Gratry le montrent s'orientant nettement, dès cette époque, vers le christianisme social. Mais s'il réclame, comme seule fidèle à la pensée biblique, une prédication qui mette en pleine lumière la valeur sociale de l'Évangile, il ne veut pas qu'elle voile, si peu que ce soit, la nécessité absolue de la conversion individuelle, et il n'attend pas d'elle, non plus, qu'elle détermine des progrès plus ou moins continus dont l'aboutissement puisse être, en fin de compte, le salut complet de l'humanité.

Ce n'est pas d'une évolution, même d'une évolution dirigée par Dieu, que sortira jamais le royaume de Dieu. L'humanité, entraînée par la foi, l'amour des chrétiens, marche sans doute, à certains moments de son histoire, à la rencontre de Dieu. Mais les pas qu'elle fait ainsi en avant, sous la poussée de l'Esprit, sont suivis de brusques reculs

(1) 15 janvier 1869.

par lesquels se manifeste cette loi des régressions sur laquelle Fallot insistera dans la suite (1). De sorte que l'avènement du Christ et la venue du royaume ne pourront être que le résultat d'une intervention divine et suprême de Dieu, répondant dans sa miséricorde à l'attente en apparence insensée des croyants qui auront persévéré jusqu'à la fin.

Vers la même époque, Fallot est préoccupé du problème de l'expiation. La doctrine orthodoxe ne peut le satisfaire. Il la trouve « trop propre à calmer le pécheur qui se plaît dans son péché » pour être vraie. D'ailleurs, elle arracherait à Jésus les mêmes protestations que la conception charnelle du sacrifice contre laquelle il s'indignait avec tant de véhémence.

Où la doctrine de l'expiation, se demande d'abord Fallot, doit-elle prendre son point de départ ? Dans l'idée que nous nous faisons de Dieu ? Mais chaque croyant se fait de Dieu une idée bien différente. « Il ne sert à rien de dire : Dieu est *amour*, mais en même temps il est *juste* ; par conséquent, il ne pouvait pas pardonner autrement qu'en vertu d'un acte qui conciliât sa justice et son amour. Tout ceci est peu solide, car on peut dire que l'amour prime en Dieu la justice... On comprend au besoin que Dieu, par un acte de son amour tout-puissant, puisse dire à l'homme : Je te pardonne, tous tes péchés sont effacés, tu es un enfant que je reçois en grâce, sans qu'il en coûte autre chose que l'affirmation que j'en fais maintenant. On conçoit au besoin Dieu remettant la dette sans exiger que quelqu'un la paie (2). »

Mais il est oiseux de raisonner ce que Dieu peut ou ne peut pas, en vertu de sa nature. Ce qu'il ne peut assurément pas, c'est violer notre nature. Ce n'est donc qu'en

(1) Voir, dans le *Livre de l'action bonne*, l'Introduction.

(2) 1^{er} août 1868.

prenant notre point de départ dans la nature humaine que nous pouvons arriver à une idée satisfaisante de l'expiation.

De ce point de vue, « l'expiation est nécessaire pour l'homme, plus encore que pour Dieu » (1). L'âme humaine a besoin de pardon, mais aussi de justice. Nous soupignons après un Dieu qui nous aime, mais nous ne pouvons croire qu'à un Dieu saint. Il nous serait donc impossible d'admettre que Dieu nous pardonnerait par un simple acte de miséricorde. Il nous faut la certitude que le pardon ne porte pas atteinte à la sainteté de Dieu. L'expiation apparaît donc comme « une nécessité psychologique, plus encore que métaphysique » (2).

Ceci est un axiome pour quiconque a quelque notion de la vraie psychologie et de l'histoire des religions. « Dire que l'Évangile est contraire à l'idée d'expiation, revient purement et simplement à dire que l'Évangile méconnaît les besoins fondamentaux du cœur humain et n'y répond pas. Or, chose singulière, rien ne réveille autant la conscience endormie que le contact avec cet Évangile et ne lui inspire un aussi puissant besoin d'expiation et de pardon. Nous serions donc en face de cette contradiction : l'Évangile réveille chez le pécheur un profond besoin d'expier ses péchés ou de croire qu'ils ont été expiés, — et toute idée d'expiation est contraire à l'Évangile (3). »

Ainsi, « la vraie psychologie est la clef de tous les problèmes fondamentaux » (4). « Elle est, non pas le fondement, mais la condition de la vraie théodicée. L'homme est fait à l'image de Dieu et Dieu nous donne ainsi un moyen

(1) 1^{er} août 1868.

(2) 15 novembre 1868.

(3) 1^{er} août 1868.

(4) *Ibid.*

sûr d'arriver à concevoir quelque chose de Lui, ce qu'il nous importe de connaître ⁽¹⁾. »

« Je ne rejette pas seulement, dit Fallot, le rationalisme et le pélagianisme parce qu'ils font violence à ma Bible, mais parce qu'ils font violence à ma conscience et que, s'ils avaient raison, je ne pourrais plus croire que Dieu s'est révélé aux hommes ⁽²⁾. »

Autre conséquence de la méthode psychologique suivie par Fallot : ceux-là seuls saisissent par le cœur l'expiation « qui sentent profondément la solidarité humaine. L'individualiste orgueilleux, qui n'est préoccupé que de *son* salut, de *ses* péchés, de *ses* efforts pour les combattre, admettra très difficilement *qu'un autre* a porté la peine de ses péchés, à lui qui ignore tout le monde » ⁽³⁾.

L'expiation, par Jésus-Christ, des péchés des hommes est un fait. Mais ce fait en implique nécessairement un autre : la complète solidarité de tous les hommes. Et de ceci découle cette conclusion pratique, qui montre à quel point Fallot attribue une part, dans l'appropriation des croyances, aux dispositions intérieures du sujet : la foi en l'expiation par Jésus-Christ sera plus vivante et plus efficace dans le chrétien dont la vie quotidienne sera une affirmation pratique et continuelle de la solidarité humaine ; mais celui dont l'égoïsme continue d'inspirer les pensées et les actes vivra, malgré les clartés de son intelligence, « dans une atmosphère où la foi en l'expiation ne se développera jamais que comme une plante chétive et rabougrie ». « Celui qui se donne est tout prêt à croire qu'un autre s'est donné pour lui. Celui qui ne se donne pas doutera

(1) 1^{er} août 1868.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

toujours de la réalité d'un sacrifice qu'on lui dit avoir été accompli en sa faveur ⁽¹⁾. »

Ces réflexions trahissent, à n'en pas douter, l'influence de M. Dieterlen et de mystiques tels que Culmann. Mais il faut se garder de croire que Fallot se soit jamais approprié servilement les idées d'autrui. Son tempérament intellectuel, aussi bien que sa nature morale, répugnait à tout enrichissement de la pensée qui n'aurait pas résulté d'un effort persévérant de l'intelligence et de la conscience. Ses lectures, ses études, ses conversations avec son *maître* ne donnent pas à sa pensée une orientation nouvelle, mais l'aident à avancer dans la direction qu'elle a choisie dès qu'elle a pris conscience d'elle-même. Elles l'encouragent, en particulier, à attacher une importance croissante à l'étude de la révélation biblique, et à se faire de la Bible une notion qui, pour être beaucoup plus humaine, n'en est pas moins profondément religieuse.

« Chose admirable et trop méconnue, s'écrie encore Fallot, la Bible n'est pas un code de préceptes ou de doctrines vraies seulement parce qu'elles viennent de Dieu, mais vraies parce qu'elles sont fondées *sur les nécessités* de la nature humaine. La Bible constate les besoins fondamentaux de l'homme, et toute sa doctrine ⁽²⁾ n'est qu'une description fidèle des aspirations essentielles de notre être et de la manière dont Dieu les satisfait. Je le répète : au lieu de discuter sur Dieu et ses attributs, qu'on fasse de la vraie psychologie et l'on ira au plus profond des réalités divines, qui ne sont que la réponse de Dieu à la question de l'homme ⁽³⁾. »

(1) 1^{er} août 1868.

(2) Qu'on remarque les expressions dont Fallot se sert ici à propos de la Bible. Il ne les emploiera plus trente ans plus tard, mais, au fond, l'on a déjà ici certaines idées essentielles développées dans *Le Dieu masqué* et dans *La Religion de la solidarité*.

(3) Novembre 1868.

Il serait facile de montrer, par des citations de la même époque, que, sur d'autres questions fondamentales, Fallot entrevoit déjà la solution à laquelle il aboutira dans la suite. Il suffira de noter encore les réflexions que lui suggèrent les études théologiques et philosophiques auxquelles il consacre quelques-uns des loisirs de sa vie industrielle et commerciale, presque à la veille du jour où un nouvel appel de Dieu va l'amener à renoncer à cette vie.

« La théologie du Nouveau Testament n'est au fond que de la cure d'âmes. La spéculation s'y mêle comme elle se mêle à tout; mais jamais l'apôtre n'enseigne pour établir un système, mais pour rectifier la conduite. Chaque épître est la réponse à une série de difficultés pratiques; les principes exposés sont nécessaires pour arriver aux règles de conduite. La dogmatique n'y est donc enseignée qu'en vue de l'éthique.

« La dogmatique enseignée pour elle-même aurait paru le plus grand non-sens aux apôtres (1). »

« La seule philosophie spéculative digne de ce nom est celle qui, sous les accidents, pénètre jusqu'à la substance : c'est-à-dire celle qui arrive à découvrir Dieu dans la plénitude et la clarté de son action.

« La seule philosophie pratique est celle qui, ayant compris comment Dieu agit, nous fait entrer par toutes les forces de notre être en communion d'action [avec lui, en sorte que nous agissons avec lui et le faisons agir avec nous (2). »

(1) Janvier 1871.

(2) 14 février 1871.

IV

C'est de cette *philosophie pratique* que Fallot s'inspire lorsque après sa méditation quotidienne ou une heure de lecture attentive il retourne à ses chiffres ou à l'atelier. Si éloignée que soit son existence professionnelle des études auxquelles son esprit est naturellement porté, elle possède à ses yeux l'inappréciable valeur de lui assurer, en échange de son travail, une indépendance relative.

« Je suis persuadé, écrit-il à cette époque à Gabriel Monod, que l'homme n'est réellement majeur qu'au jour où il quitte l'étude pour prendre une *position* et pour se jeter dans la mêlée de la vie. Tant qu'on ne gagne pas sa vie, et qu'on considère tout du dehors, il y a une foule d'idées et de sentiments qui restent inintelligibles. La vie pratique a des secrets qu'elle révèle seulement à ceux qui s'y engagent. Je n'ose parler de tout cela qu'à moitié, car je suis encore, bien malgré moi, un demi-majeur. J'ai bien une petite position très modeste, mais ma responsabilité est très limitée, et ce n'est que peu à peu que je pourrai me créer une situation indépendante. C'est toutefois *mon rêve* le plus intense, et si j'étais à ta place je ne résisterais pas à l'attrait puissant qu'exercerait sur moi l'idée d'être mon seul maître et de disposer ma vie en ne consultant que ma conscience (1). »

Cependant, un travail de surveillance et de comptabilité

(1) 21 septembre 1866. Gabriel Monod hésitait à accepter un poste de professeur, à cause de l'obligation de prêter serment à l'Empereur, imposée à tous les membres de l'enseignement.

ne peut satisfaire son besoin d'action. De même que trois ans auparavant, il veut servir son peuple. Mais les douloureuses expériences du passé lui ont appris à restreindre ses ambitions. Il se borne à donner des leçons aux jeunes gens de Fouday, ce qui ne signifie nullement, d'ailleurs, qu'il ne doive, pour réussir, user de beaucoup de patience, de méthode et de persévérance.

« J'ai débuté dans mon activité par des cours d'adultes, écrit-il (1). J'eusse souhaité donner des cours d'histoire, et je m'étais mis avec ardeur à préparer un cours sur la fondation des États-Unis... Mais je compris bien vite que l'important n'était pas que le sujet offrit de l'intérêt au professeur, mais aux auditeurs.

« Or, les jeunes auditeurs, artisans ou paysans, se soucient peu, en général, de théorie, mais veulent des réalités (ce qu'ils considèrent comme des réalités). Je les consultai, et l'on me demanda des cours de dessin linéaire et de géométrie. J'ai donc été forcé, moi qui ai en horreur le dessin, de me plonger dans toutes ces matières. Le dimanche après-midi, j'ai, de 1 heure à 4 heures, leçon de dessin. Puis, le mercredi soir, j'ai eu tout l'hiver un cours de géométrie. Ces abstractions ont été tout d'abord du chinois pour mes intelligences qui ne s'étaient mues jusque-là que dans les choses sensibles; mais, peu à peu, elles se dégourdirent, et j'eus vraiment d'heureux moments lorsque j'assistai à ce réveil intellectuel. Au commencement, je devais me borner à leur expliquer tout simplement les énoncés et, pour toute démonstration, à leur faire essayer le théorème avec des morceaux de carton ou avec des dessins; à la fin, ils arrivèrent à concevoir fort bien les démonstrations et nous avons pris les choses les plus importantes, jusqu'aux lignes propor-

(1) A Gabriel Monod, 1^{er} avril 1863.

tionnelles. Il a fallu, naturellement, donner des répétitions particulières, expliquer, recommencer et réexpliquer, comme si on ne devait jamais aboutir à un résultat; et toutefois plusieurs (six ou sept) ont saisi à la fin l'esprit de la chose.

« Pour le dessin, j'ai onze élèves; pour la géométrie, sept. C'est un peu humiliant de se donner tant de peine pour un si petit nombre; mais, dans un village de 330 habitants, dont beaucoup de jeunes gens sont soldats, impossible d'en réunir plus d'une douzaine.

« Je n'ai pas encore abordé l'enseignement général, si nécessaire, du français. Je me suis seulement appliqué à étudier la question, par des leçons particulières, que j'ai données chaque semaine à quelques jeunes gens, en les prenant un à un. J'ai été frappé de voir qu'ils ignorent le sens d'une foule de mots qu'ils lisent sans cesse sans les comprendre, et je suis ainsi arrivé à comprendre pourquoi les pasteurs de campagne parlent la plupart du temps dans le désert. Les phrases qu'ils débitent avec éloquence sont mal comprises, ou complètement inintelligibles pour la plupart de leurs auditeurs, qui s'habituent à tout cela comme à une musique plus ou moins belle, mais qui les laisse complètement froids. Oh! le talent d'être simple, d'être à la portée des petits et des ignorants, et de ces millions de gens de la campagne qu'on laisse de côté parce qu'il est beaucoup plus aisé de se faire comprendre des ouvriers des villes! Et pourtant, notre peuple des campagnes est là, avec d'immenses besoins! Qui s'en occupe? Ne crois pas que je sois courageux. Très souvent, le découragement me saisit, et je me souhaite dans quelque grand centre industriel où l'on trouve des populations pauvres, mais sympathiques. Mais Dieu m'a mis ici. C'est donc ici que j'ai à lutter et je veux joyeusement m'y résigner.

« La bibliothèque, que j'ai fondée il y a trois ans, continue à très bien marcher. On lit beaucoup ici; seulement,

depuis que j'ai eu l'occasion de voir les choses de plus près, je m'aperçois que la masse de livres qu'on lit ne sert pas à grand'chose, car il y en a si peu qui savent *bien lire*. Et c'est justement ce qui m'engage à tenter bientôt des leçons de français, où je m'attacherai surtout à montrer comment un être intelligent doit lire pour que sa lecture lui soit de quelque utilité. Mais c'est fort difficile, et je ne sais comment emmancher la chose. Pour le moment, les travaux de la campagne vont occuper tout le monde, et cela me procurera un temps de repos et de réflexion. »

Des expériences pédagogiques, qui se montreront si précieuses dans la suite, ne sont pas les seules que fait Fallot en mettant ce qu'il sait au service de ses amis de Fouday. Au printemps de 1869, l'école communale est, pendant plusieurs mois, privée d'instituteur. L'administration ne se presse pas de pourvoir à la vacance. Plutôt que de laisser les enfants sans aucun enseignement, M. Louis Fallot et son fils se chargent de l'intérim. Du 15 février au 5 juin, Tommy Fallot *fait la classe*, chaque jour, pendant trois ou quatre heures. Son journal de classe, régulièrement tenu, mentionne des leçons d'histoire biblique, d'histoire de France, de géographie, de grammaire, de calcul. On n'a pas de peine à deviner combien ce stage d'instituteur exigea, de sa part, de patience, de douceur, d'efforts incessants pour rester à la portée des plus petits. Mais aussi quel profit ne retira-t-il pas, pour toute sa vie, de ces quelques mois d'enseignement public ! Longtemps après, il aimera à se reporter à cet heureux temps de sa jeunesse où, en donnant aux enfants de son village l'enseignement le plus élémentaire, il recevait d'eux des leçons que de très grands savants n'apprennent jamais.

Les écoles du dimanche lui donnent aussi l'occasion d'en-

trer en contact avec les enfants et de travailler pour eux. D'une façon plus ou moins régulière, il se charge de l'école du dimanche de Fouday, puis de celle de La Hutte, un petit hameau proche de Fouday. Ses notes prouvent le soin extrême avec lequel il préparait ses leçons.

Les jeunes gens et les enfants n'absorbent pas, cependant, tout le temps qu'il peut consacrer à ses chers Ban-de-la-Rochois. Les pauvres, nombreux alors dans les villages déshérités qui entourent Fouday, éveillent dans son cœur des puissances de sympathie toujours nouvelles. C'est à eux, surtout, que vont son affection et ses pensées. Il aime à s'asseoir à leurs foyers, visités par la misère ou la maladie, souvent aussi par le vice. Parfois il a, avec eux, des réunions très familières, dans lesquelles il leur explique un passage de l'Évangile. A Bellefosse, à Belmont, à La Hutte, au Pendbois, aussi bien qu'à Fouday, tous les malheureux savent qu'ils ont en lui un ami véritable. Et lui, peut-être, ne se sent jamais aussi près de Jésus-Christ que lorsque, ouvrant son cœur tout grand aux détreesses des pauvres, il cherche simplement à les servir et à leur révéler, à travers son amour, quelque chose de l'amour de Dieu.

Ainsi, sans qu'il s'en rende compte, il fait l'apprentissage de la *vie pour les autres*. Comment envisage-t-il alors son avenir ? Il est marié ; son père l'associe peu à peu à la direction des affaires. Il trouvera donc, de plus en plus, dans celles-ci sa tâche quotidienne. Vraisemblablement, il poursuivra l'entreprise fondée par Jean-Luc et Daniel Le Grand. Avant tout, il s'efforcera d'être leur continuateur spirituel...

Mais voici que, semblable à un coup de tonnerre, la guerre éclate entre la France et la Prusse. L'ouragan s'abat sur l'Alsace et sur la Lorraine, ne laissant derrière lui, au Ban-de-la-Roche comme ailleurs, qu'un amoncellement de

ruïnes. Bien des rêves s'écroulent alors ; d'innombrables existences sont mutilées ou déracinées. Au milieu même de ce drame poignant, certaines âmes — et celle de Tommy Fallot est de ce nombre — sont contraintes de rentrer au plus profond d'elles-mêmes ; dans ce sanctuaire où, quel que soit le tumulte extérieur, la voix de Dieu se fait entendre, elles reçoivent la révélation de leur véritable vocation. Combien d'hommes, jeunes alors, ont dû ainsi à la guerre la direction définitive de leur vie, non pas parce qu'elle a bouleversé les conditions morales et matérielles de leur existence, mais parce qu'elle a été la fournaise au sortir de laquelle leurs âmes purifiées ont pu contempler des idéals plus nobles et remplir des devoirs plus grands !

CHAPITRE VII

LA GUERRE ET LA VOCATION

(1870-1871)

I

Quelques lettres de Fallot à Gabriel Monod, de peu antérieures à 1870, montrent qu'il ne partage pas alors, sur la situation de la France dans le monde, l'optimisme de commande qui aveuglait beaucoup d'esprits, par ailleurs indépendants. Ses longs séjours à l'étranger lui ont donné une vue plus exacte des choses, et il ne peut penser à l'avenir de son pays sans éprouver quelque inquiétude. De plus, s'il s'intéresse, autant que par le passé, à la vie politique et sociale de la France, il l'observe, depuis sa conversion, d'un point de vue plus exclusivement religieux. Il lui est désormais presque impossible, lorsqu'il juge les hommes et les événements, d'oublier un seul instant sa foi et ses espérances chrétiennes.

Il est intéressant de noter en quels termes, deux ans avant la guerre, il exprime son patriotisme.

« Nous sommes en France, tâchons de l'aimer ; et lors même que cet amour ne peut être que calme et raisonné,

espérons qu'il produira quelques résultats, bien petits sans doute, mais réels. J'ai encore, pour le moment, comme un sentiment d'accablement en sentant tout ce qui nous manque quand on nous compare aux Allemands et surtout aux Anglais, et ce sentiment se change en fureur lorsque j'entends l'éternel refrain de notre *supériorité*. Je souhaite de rendre quelques services à mon pays, mais je sais d'avance que ce sera pénible pour moi, car mes voyages m'ont trop ouvert les yeux pour que je puisse continuer à parler le langage que l'on croit nécessaire à tout vrai patriote. Je m'efforcerai d'aimer la France comme on aime un pays dans lequel on trouve, à côté d'admirables qualités, des défauts qui gâtent tout. L'amour espère toujours et quand même, mais n'est véritable que lorsqu'il n'est pas aveugle (1). »

Quelques mois plus tard, il précise son attitude en face du problème politique et social :

« Je suis avec un grand intérêt le mouvement et la fermentation des réunions socialistes, et j'aimerais fort avoir ton avis là-dessus : tu es impartial, étant désintéressé dans la question. Quant aux industriels, il y en a très peu qui aient quelque intelligence de ces choses-là. Si quelqu'un devrait s'occuper de ces questions, c'est bien eux — mais ces messieurs n'en ont pas le temps ! Quand leurs fabriques seront brûlées, ils en auront le loisir. On entend répéter les lieux communs les plus absurdes ; on te dira que Proudhon est *communiste*, lui le plus enragé des anti-autoritaires ! On se bat contre des moulins à vent, on ne veut pas mettre de côté les vieilles rengaines... enfin cela regarde ces gens-là. Pour moi, mon parti est pris ; je tâche tous les jours de me

(1) A Gabriel Monod, 1^{er} avril 1868.

mettre avec plus de certitude dans l'esprit que les jours sont comptés et que notre prospérité sera de courte durée. J'ai communiqué cette conviction à ma fiancée, et nous tâcherons, tant bien que mal, de nous tirer d'affaire, quand le moment sera venu où les vieux privilèges dont nous vivons s'évanouiront comme la fumée.

« Je ne suis pas socialiste, mais je comprends la nécessité historique du socialisme. Ce sera un jugement de Dieu — car le Dieu auquel je crois est un Dieu juste — sur la féodalité industrielle qui s'est élevée sur les ruines de celle que 89 a abattue. Le socialisme ne fondera rien, mais détruira beaucoup. Tant que le dualisme de l'élément agricole et industriel existera en France, le socialisme ne pourra rien établir. Maître Jacques, tel que je le connais, applaudira à la ruine des fabriques; il y donnera même la main, car il n'aime pas les *messieurs*. Mais que l'ouvrier ne s'avise pas de lui prescrire quelque changement touchant la propriété du sol : malheur à lui !

« Mon grand sujet d'étude est actuellement la Révolution et le christianisme ou, pour mieux dire, Jésus-Christ : car, entre Jésus-Christ et le christianisme tel qu'il s'est développé, il y a la même différence qu'entre Raphaël et une image d'Épinal... Plus j'avance, plus je suis attaché par toutes les fibres de mon âme et de mon intelligence à Jésus-Christ, source de lumière et de vie.

« Mais j'espère avoir fait un progrès, celui du respect des opinions opposées aux miennes. Je souffre du reste si profondément des immenses malentendus qui règnent sur toute les questions et obscurcissent, pour ainsi dire, l'atmosphère intellectuelle, que je ne conçois que trop certaines manières de voir opposées. Je tâche d'étudier loyalement les faits; c'est pour cela que je désire voir les choses comme elles sont, et non comme je souhaite qu'elles soient. L'im-

mense divorce qui s'accomplit actuellement entre la société et l'Église chrétienne (tant protestante que catholique) m'afflige, mais ne m'étonne pas, car je le vois clairement prédit déjà par mon Maître, puis ensuite par ses apôtres. Ce qui m'étonne, c'est l'optimisme des chrétiens et le pêle-mêle que certains d'entre eux veulent faire des idées modernes et des réalités chrétiennes. J'étudie donc avec ardeur les livres où je trouve vraiment l'expression des sentiments et des passions de mon époque (Proudhon, Michelet et autres), et ces livres sont instructifs car, avec eux, j'apprends à me défaire de toute illusion et à voir où nous en sommes, tandis que tous les ouvrages de tous les penseurs qui font l'essai impossible d'unir ce qui ne peut être uni ne m'apprennent rien et m'irritent.

« Ne va pas croire que je sois devenu étroit et réactionnaire. Non certes ! je suis plus radical que jamais, et ce ne sont pas les ambitions de la société moderne que je blâme. J'aime et j'admire tout ce qui fait battre le cœur de nos réformateurs : la liberté, la fraternité, et surtout l'égalité des conditions ; mais je diffère entièrement sur le mode que l'on prend pour réaliser ce programme. La Révolution, telle qu'elle s'est manifestée en 89, me semble une tentative grandiose de fonder la justice — mais de fonder la justice en se passant de Celui qui, seul, en sera le fondateur parmi les hommes, en se passant de Jésus-Christ — et en cela, je ne puis m'associer à ce grand mouvement, ni l'admirer, quoique à l'époque où il a pris naissance je comprenne les causes de cette erreur. Au commencement, ce n'était que de l'indifférence : on se passait de Jésus-Christ ; puis l'indifférence est devenue de la haine : on veut écraser le nom même de celui qui, pourtant, est mort par amour de la justice.

« Je constate ce progrès, et comme je crois que la marche

de la Révolution a quelque chose de fatal — comme toutes les passions qui ont subjugué l'homme — je suis persuadé que l'abîme qui s'entr'ouvre entre Jésus-Christ et la société moderne va grandir de jour en jour, jusqu'à ce que cette dernière arrive à une affreuse banqueroute, qui lui démontre l'impossibilité de l'entreprise tentée par elle et qu'il n'y a de salut, pour les sociétés comme pour les individus, qu'en celui qu'elle avait méprisé (1). »

Il n'arrive pas à partager les espérances que l'on fonde, en 1869, sur les libéraux du corps législatif.

« Je m'aperçois qu'en politique, tu es devenu assez modéré et que tu souhaites, comme moi, une évolution et non pas une révolution.

« Je regrette vivement que les gens du tiers parti, et en particulier Ollivier, manquent si fort de caractère. Sans sa vanité, cet homme-là eût pu jouer un grand rôle. Tu n'as pas idée comme la province libérale — de nos côtés — avait, au commencement, de la sympathie pour sa tendance. Mais il est évident que ce que mon vieux Dufraisse (2) me disait est toujours plus incontestable : Ollivier est possédé de la plus incroyable vanité.

« Quand aurons-nous des caractères comme Bright et Gladstone, qui combattent pour une cause et tombent ou triomphent pour elle et avec elle ? Ce qui m'épouvante toujours plus pour notre France, c'est le manque de *caractères*, je ne dis pas le manque absolu, mais la grande pauvreté. Je ne suis pas aussi optimiste que toi. Tu dis qu'il te semble que la France est maîtresse de ses destinées. Je le voudrais, mais j'en doute... (3). »

(1) A Gabriel Monod, 8 janvier 1869.

(2) Voir ci-dessus, page 104.

(3) A Gabriel Monod, 15 septembre 1869.

II

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de retracer, ni même de résumer à grands traits, les événements qui, à partir de juillet 1870, apportèrent une justification si douloureuse aux doutes de Fallot. Il importe toutefois de montrer quelle fut son attitude pendant la guerre et dans quelle mesure les malheurs publics contribuèrent à la formation de sa personnalité morale et au développement de sa vie.

Le 17 ou le 18 août, les premiers soldats allemands arrivent dans le pays. C'est un escadron de dragons badois, détaché du corps d'investissement de Strasbourg, qui pousse une reconnaissance à Schirmeck et envoie des patrouilles à Rothau et jusqu'au pont de Charité, sur la route de Fouday, qui est barricadé. Les Fallot, venus à Rothau, ne peuvent rentrer chez eux ce jour-là.

Chaque jour, dès lors, des reconnaissances de cavalerie se montrent dans les environs. Leur présence accentue singulièrement la gravité des mauvaises dépêches qui, depuis la glorieuse défaite de Wissembourg, se succèdent à Fouday et à Rothau. L'un après l'autre, les jeunes gens vont rejoindre l'armée, et l'on vit dans l'attente anxieuse de leurs nouvelles. Puis, à la fin de septembre, c'est la capitulation de Strasbourg; une partie du corps d'armée de Werder remonte la vallée de la Bruche, en marche vers Saint-Dié; des soldats français, qui ont réussi à s'échapper lors de la capitulation, traversent le pays, gagnant, par les sentiers de la forêt, les avant-postes français. Le trouble et l'angoisse

remplissent tous les cœurs : un jour, la rumeur se répand que Mac-Mahon a remporté une grande victoire ; le lendemain on apprend le désastre de Sedan. Un autre jour, le bruit court que Bazaine a réussi à briser le cercle de fer qui l'enserme de tous côtés ; hélas ! loin d'être victorieuse, l'armée de Metz est prisonnière et l'on ne tarde pas à connaître les détails humiliants de la capitulation.

La révolution du 4 septembre et la débâcle de l'Empire donnent à Fallot une de ces reprises d'espoir que devaient toujours suivre de nouvelles déceptions :

« D'un côté, écrit-il, la France me semble si humiliée que je suis forcé de croire que Dieu aura pitié d'elle ; de l'autre, la Prusse me semble si orgueilleuse que je la crois près de sa chute. Sans doute... les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, et Dieu peut avoir encore beaucoup à châtier chez nous ; mais il nous a pourtant donné dans sa Parole des indications très précises de la justice avec laquelle il dirige les nations, et c'est là-dessus que j'ose fonder mon espérance. Du jour où Jonas a été jeté à la mer, le navire a marché. Depuis dimanche, j'ai grand espoir. Puis l'honnêteté reparait à l'horizon politique. Des hommes comme Trochu sont rares depuis quelque temps, et le seul sentiment qu'un honnête homme nous commande va redonner un grand élan. »

A ces immenses désastres, le Gouvernement de la Défense nationale répond par un nouvel appel aux armes. Le décret du 2 novembre mobilise tous les hommes âgés de moins de quarante ans, qu'ils soient mariés ou non. Fallot se décide à partir. Mais l'on apprend que le décret n'est pratiquement pas appliqué aux hommes mariés ou pères de famille : il serait impossible, en effet, d'encadrer et d'instruire même

sommairement des masses aussi considérables de soldats improvisés. Au même moment, d'ailleurs, Fallot est informé qu'un comité spécial vient de se former à Bâle, sous les auspices de l'Agence internationale de secours aux militaires blessés, dans le but de soulager la misère extrême des soldats français prisonniers en Allemagne : ce comité réclame le concours de jeunes hommes de bonne volonté, connaissant l'Allemagne, parlant l'allemand, qui puissent visiter les camps de prisonniers, faire des enquêtes sur leurs besoins les plus urgents, servir d'intermédiaire entre le comité de Bâle et les autorités militaires allemandes. Il y a là une mission admirable à remplir, rendue plus urgente par l'approche de l'hiver et par le nombre des prisonniers de guerre qui, après la capitulation de Metz, s'est élevé à 300.000. Fallot hésite cependant entre le départ à l'armée et l'appel du comité de Bâle. Mais le commandant Du Petit-Thouars, auquel il demande conseil, lui représente que, si beaucoup de jeunes gens sont à peu près capables de se servir d'un fusil, très peu sont préparés à remplir la mission projetée auprès des prisonniers, qu'il possède, lui, toutes les qualités nécessaires et qu'en portant aux malheureux prisonniers de guerre un peu de réconfort moral et de soulagement matériel, il servira sa patrie plus utilement peut-être qu'en rejoignant un des corps en formation. Devant un avis aussi net, Fallot prévient le docteur Christ, président du comité de Bâle, qu'il se tient à sa disposition.

Il se met en route le 12 novembre et séjourne successivement à Rastatt, Francfort, Mayence, Coblenz, Cologne, Wesel, Minden, Magdebourg et Dresde. Il était convenu, tout d'abord, que sa mission ne prendrait fin qu'à la paix ; mais le comité de Bâle, ayant pu envoyer d'autres agents dans les dépôts de prisonniers que Fallot devait visiter à la fin de son voyage, engage celui-ci à rentrer à Fouday, dans

les derniers jours de décembre, avant d'entreprendre une nouvelle mission, que les événements rendent d'ailleurs inutile. Fallot résume lui-même, dans les lignes suivantes, les impressions que lui laissent ses visites aux prisonniers :

« Mon impression générale est assez triste. Tant que la température n'a pas été trop rigoureuse, nos prisonniers ont pu supporter les ennuis de leur situation ; mais depuis que la neige, l'hiver, l'humidité ont fait invasion dans les camps, il faudrait être bien dur pour s'étonner des plaintes et de l'abattement de ces pauvres gens.

« La plupart, en effet, sont venus en Allemagne avec peu ou point d'effets de rechange. Quelques-uns n'ont pu résister à la tentation de vendre ce qui ne leur était pas strictement nécessaire afin de s'acheter un peu de tabac ou quelques aliments meilleurs que ceux du camp. Maintenant que le froid est là, on voit ces malheureux tout grelottant se promener, du matin au soir, dans la boue glacée qui entoure leurs baraques. La plupart sont sans chaussettes, beaucoup ont leurs souliers complètement troués. Presque tous n'ont aucun vêtement de dessous en laine et un grand nombre n'ont qu'une chemise de coton ou de toile.

« Les baraques où ils couchent sont généralement bien bâties et chauffées, mais comme elles sont en bois et qu'elles viennent seulement d'être achevées, l'humidité qui s'en dégage est excessive. Je connais des camps où, lorsqu'on se lève le matin, on trouve sa couverture tout imprégnée de l'eau tombée du toit pendant la nuit.

« La nourriture est insuffisante dans quelques-uns des plus grands camps. Là où elle est plus abondante, elle provoque la dysenterie, car la nourriture, en Allemagne, ne ressemble en rien à celle à laquelle nos soldats ont été accoutumés en France. Il est du reste juste d'observer que

nos soldats sont nourris comme les soldats allemands et quelquefois mieux que ces derniers ; mais l'ordinaire étant bien meilleur en France, il est peu de nos soldats qui ne souffrent de ce régime. Le pain, surtout, laisse beaucoup à désirer ; c'est un pain noir excessivement lourd : tous en ont été malades. Dans quelques camps, à Magdebourg, par exemple, on a eu la générosité de leur cuire du pain semblable à celui que nous mangeons en France.

« ...Dans la plupart des dépôts, les prisonniers travaillent quelques heures par jour ; dans certains dépôts, ce travail leur est payé. Les artisans et les industriels ont aussi le droit d'engager quelques prisonniers à leur service. Ceux-ci doivent alors remettre une partie de leur paye aux autorités militaires. Le sort de ceux qui travaillent est heureux ; ils sont bien logés et bien nourris chez leurs patrons, et leurs occupations quotidiennes sont un préservatif contre l'affreux ennui qui ronge la majeure partie de nos hommes. Rien de plus navrant que l'oisiveté forcée dans laquelle ils sont contraints de se débattre, usant le meilleur de leurs forces à lutter contre le mal du pays, contre le froid et souvent aussi contre la faim.

« La démoralisation de nos troupes surpasse tout ce que l'on pourrait imaginer. Séparés de leurs officiers auxquels il est sévèrement interdit de voir leurs hommes et de leur parler, irrités contre leurs chefs sur lesquels ils rejettent toute la responsabilité des malheurs qui les atteignent, mélangés pêle-mêle, sans ordre de régiment ni de compagnie, nos soldats ont perdu tout esprit de corps, tout appui moral, et, dans la terrible épreuve qu'ils ont à soutenir, ils seraient complètement abandonnés aux plus tristes instincts sans le dévouement admirable de nos aumôniers... »

C'est avec ces malheureux que Fallot vit pendant plu-

sieurs semaines. Il ne se borne pas à les interroger sur leurs besoins les plus urgents — ce que tous demandent, d'ailleurs, ce sont, avant tout, des chemises de flanelle et des chaussettes de laine — il leur prodigue les témoignages d'une sympathie dont son cœur n'a pas de peine à déborder, il leur parle de la patrie, des devoirs qu'ils ont à remplir encore envers elle, de l'œuvre de relèvement à laquelle ils devront coopérer. Aux Ban-de-la-Rochois, qu'il recherche avec patience au milieu de cette cohue, il apporte des nouvelles du foyer, des lettres, de l'argent. Il est facile de deviner le bien que son arrivée au camp faisait à tous, mais surtout à ses amis de Rothau, de Fouday, de toute la région des Vosges. Ceux que ses visites ont ainsi réconfortés n'ont jamais oublié combien sa venue leur avait été secourable.

« J'étais depuis la capitulation de Metz interné à Coblenz, écrit M. Ernest Witz, un arrière-petit-fils d'Oberlin ; par une malheureuse fatalité, j'avais été séparé de mes camarades et versé, de gré ou de force, dans un bataillon de la Moselle campé à côté de nous. Mes camarades furent embarqués dans un train qui les conduisit à Magdebourg, et moi et mes nouveaux compagnons d'infortune prîmes le train suivant et fûmes dirigés vers Coblenz. Arrivé là, mourant de faim et de fatigue, atteint de la dysenterie, je fus dirigé sur le lazaret militaire. C'était au commencement de novembre. Nous y étions si nombreux qu'on en évacua une partie, et j'étais du nombre, dans un *wagenhaus* (remise pour les voitures d'artillerie). Là nous étions bien mal, sur de la paille avec une couverture. J'étais si affaibli et découragé que j'étais en train de « passer l'arme à gauche ». Un beau matin, le 21 novembre, je vois entrer un civil dans notre local ; je n'y fais pas attention ; cet inconnu arrive jusqu'à

moi et s'arrête ; puis j'entends une voix qui dit : « C'est « toi, Ernest ! » Je lève les yeux et je me trouve en face de Tommy Fallot, qui me relève et m'encourage, m'apporte des nouvelles de la maison et quelque argent. Après qu'il m'a remonté le moral, je fais avec lui le tour du local, il adresse à tous ces malheureux des paroles d'affection et de consolation ; il me quitte alors pour voir d'autres hôpitaux et camps, ce qui n'était pas chose facile. Cette visite me fit un bien immense ; après son départ, je fis un effort sur moi-même pour surmonter mon abattement, je pus me payer quelque nourriture fortifiante, et, quelques semaines après, j'étais assez bien pour rentrer au camp (1). »

C'est à soulager de semblables détresses que s'employaient, avec une inlassable persévérance, les aumôniers catholiques français. Partout où Fallot passe, il entre en relations avec eux, et, lorsqu'il s'en va, c'est souvent à eux qu'il recommande les Ban-de-la-Rochois protestants qu'il laisse derrière lui. Leur patience, leur amour, parfois même leur gaité communicative, lui font une impression extraordinaire.

« Nos aumôniers français, écrit-il, aidés de quelques aumôniers allemands, accomplissent au milieu de nos prisonniers une œuvre admirable de dévouement et d'amour. Eux seuls luttent contre la marée montante du désespoir et de l'amertume à laquelle veulent s'abandonner nos hommes. Plusieurs de ces aumôniers — l'abbé Galho, par exemple, à Minden — se sont constitués prisonniers pour pouvoir rester avec nos troupes. D'autres sont accourus de France et de Belgique et ont obtenu l'autorisation de fonctionner comme aides des aumôniers prussiens. Dans les longs entretiens que j'eus le privilège d'avoir avec quelques-uns

(1) Lettre du 2 décembre 1910.

- d'entre eux, j'entendis nombre de faits réjouissants, qui prouvent une fois de plus que la grande épreuve infligée à notre patrie est, pour beaucoup d'âmes, le signe d'une vie nouvelle de pénitence et de retour à Dieu. »

L'hommage que Fallot rendait, dans ses lettres et ses rapports, au dévouement des aumôniers catholiques ne plaisait pas à tous les protestants de Fouday. Il l'apprend, et son indignation s'exprime en des termes sous la vivacité desquels apparaît une pensée qui sera, vers la fin de sa vie, l'objet de ses constantes méditations. Il déclare, d'abord, qu'il lui serait impossible, là où les prêtres s'oublient et se sacrifient, de ne pas parler de leur dévouement. Puis il ajoute :

« Je suis toujours plus honteux de cet esprit vraiment sectaire de nos protestants. Mon Église, c'est l'Église de Jésus-Christ, Église où j'adore Dieu avec tous les rachetés du Christ, de quelque nom qu'ils s'appellent. Ma douleur, c'est que cette Église soit déchirée aux yeux du monde et, parce qu'elle est déchirée, qu'elle soit impuissante. Mon espérance, c'est de la contempler un jour unie dans tous ses membres, resplendissante alors de pureté et de gloire.

« Tant que l'Église est déchirée, je n'attends rien de parfait d'aucune église particulière, parce que ce serait contraire aux lois divines qu'un membre pût se développer séparé des autres membres. Chaque véritable église chrétienne est dépositaire d'un certain nombre de dons et de talents que Dieu lui a confiés; chaque église doit donc faire valoir ses talents, tout en se rendant bien compte que la tâche qu'elle accomplit est imparfaite et mélangée, puisque l'Église seule, l'Église complète accomplira dans toute sa plénitude et dans toute sa gloire la tâche qui lui est confiée par son

chef. Ce sentiment de nos divisions et de nos imperfections me force à constamment rechercher dans chaque église le bien et le réel; et j'ai le sentiment que, si toutes les églises commençaient à regarder les unes vers les autres pour rechercher chacune chez sa voisine ce qu'il y a de beau et de louable, il y aurait un grand pas de fait vers *l'union en esprit et en vérité*... Comme Français, de plus, je suis catholique. Je m'explique : comme chrétien chargé de représenter Jésus-Christ en France, je suis contraint de suivre avec la plus profonde sympathie tout ce qui concerne l'église catholique, église chargée par Dieu de servir mon peuple. Je suis honteux de ses grandes misères (et je ne m'en frotte pas les mains comme quelques-uns) et, par contre, j'ose être fier de ses glorieux dévouements ⁽¹⁾. »

III

A Fouday, où Fallot revient attendre les ordres du comité de Bâle, les premières semaines de l'année 1871 sont d'une tristesse poignante. Le pays est désert; tous les jeunes gens sont au loin; beaucoup sont prisonniers; plusieurs ont été tués. La vie semble arrêtée. De temps en temps, des convois militaires passent sur la route, portant à l'armée allemande des vivres et des munitions. L'annexion ne fait plus de doute pour personne. Déjà l'Alsace et la Lorraine ont une administration civile allemande, et celle-ci s'entend à faire sentir le joug du vainqueur! Quelle est donc la vraie

(1) 29 novembre 1870.

signification de tant de malheurs? Cette question obsède Fallot; mais lui est-il possible de la résoudre à la clarté de l'Évangile? Une note, écrite par lui au début de 1871, révèle l'attitude qu'il s'efforce, au prix de bien des luttes, de conserver au milieu d'événements si tragiques.

« *Effort pour juger avec Jésus-Christ la situation actuelle.*

« I. Jésus-Christ a le même amour pour les Français et pour les Allemands.

« II. Beaucoup de péchés l'attristent également chez les uns et chez les autres.

« III. Il n'excuse le mal ni d'un côté ni de l'autre, mais veut le condamner partout où il le trouve.

« IV. Le jugement direct est pour la France.

« V. L'Allemagne est la verge employée par Lui pour ce jugement.

« VI. Un pays subit un jugement de deux façons : tantôt il est pour lui une odeur de mort, tantôt une odeur de vie.

« VII. Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente et qu'il vive.

« VIII. Un jugement est une odeur de vie lorsqu'il provoque un certain retour à Dieu, une odeur de mort lorsqu'il provoque l'endurcissement.

« IX. Le jugement actuel est évidemment une odeur de vie, puisqu'il a provoqué une pénitence réelle chez beaucoup, un retour à Dieu chez plusieurs, un désir de changement chez tous.

« X. De ce que, au dire de tous, il y a eu relèvement moral en France, il résulte que la France a accepté de la bonne manière l'épreuve que Dieu lui envoyait. Il est donc faux de dire que la conduite actuelle de la France montre qu'elle résiste à la volonté de Dieu. S'il y avait résistance à la

volonté divine, il n'y aurait pas relèvement moral, mais chute. Si après Sedan, la France — comme il eût été *raisonnable* — eût cédé, nous ne verrions aucun des progrès moraux que nous constatons aujourd'hui.

« Notre conduite n'a pas été raisonnable, et cependant elle semble avoir été approuvée de Dieu; car de Lui seul provient cet élan réel, cet esprit de sacrifice qui fait le vrai fondement de la résistance actuelle. »

Pour un homme tel que Fallot, ce n'était pas chose aisée que de résister au courant de colère et de haine qui emportait les âmes les plus maîtresses d'elles-mêmes. Par moments, il tremble d'être vaincu à son tour. « Toute guerre, s'écrie-t-il, met en mouvement les forces infernales... Le chrétien doit résister contre cette possession d'en bas qui rend injuste, haineux, sanglant. L'idéal, en temps de guerre, se brutalise toujours plus; ce qui, en temps de paix, ferait frémir, laisse indifférent ou excite l'enthousiasme. La vie humaine n'est plus comptée pour rien. L'homme, créé à l'image de Dieu, n'est qu'un chiffre de plus ou de moins. Action des puissances ténébreuses sur les cœurs qu'elles enivrent, sur les intelligences qu'elles aveuglent, sur les caractères qu'elles avilissent! Tous les cœurs sont contractés par la haine ou l'amertume. L'amour n'existe plus ou semble méprisable (1). »

Mais comment concilier, dans de pareilles circonstances, la fidélité à Jésus-Christ et l'amour de la patrie?

Français, il portera dans son cœur les humiliations et les souffrances de son pays, partagera ses sacrifices et supportera joyeusement les privations que tous doivent subir. Disciple de Jésus-Christ, il sera pur de toute haine, de tout désir de vengeance, de toute parole meurtrière. Malgré la

(1) 14 janvier 1871.

guerre, il appartient au Royaume de Dieu dont il est dit qu'il est paix, joie, justice, par le Saint-Esprit.

« Si j'étais soldat, je m'efforcerais de ne pas sentir autrement que je ne sens maintenant; quant à mes actions, elles seraient subordonnées aux ordres de mes chefs, si mes chefs n'outrepassaient pas leur pouvoir.

« On peut commander au soldat des atrocités nécessaires et des atrocités superflues : à lui d'être assez près de Dieu pour savoir ce qu'il doit accepter, ce qu'il doit refuser.

« La question capitale, celle de la légitimité du meurtre en temps de guerre, est une de celles où ma pauvre intelligence s'enfonce dans l'obscurité sans trouver le fil conducteur.

« Si jamais je devais être soldat, je recevrais sans doute les lumières nécessaires. Dieu accorde le pain quotidien à ceux qui le lui demandent (1). »

Voilà ce que Fallot veut, voilà ce qu'il cherche de toutes ses forces. Il traverse, à ce moment, des heures d'angoisse inexprimable et il doit livrer, aux impulsions de sa nature, de rudes combats. Cependant, il reste ferme.

« Qu'il est facile, dans les complications actuelles, à celui qui n'est pas travaillé par l'Esprit de Dieu, d'agir avec résolution, avec courage, avec certitude ! L'homme naturel s'inspire de la haine, du besoin de vengeance, et il trouve un ressort sur lequel il s'appuie sans jamais douter de son excellence.

« Celui qui veut travailler à son salut avec crainte et tremblement craint toujours de se laisser envahir par des sentiments que Dieu ne peut approuver. Tout en agissant

(1) 14 janvier 1871.

avec autant de résolution extérieure que l'homme qui ignore Dieu, il est sans cesse en état de lutte intérieure. Son courage, ce n'est pas à la haine ni au besoin de vengeance qu'il le demande : il sait que ce ne serait qu'un expédient de peu d'utilité que sa conscience lui reprocherait et qui deviendrait une source de faiblesse. Son courage, c'est de Dieu seul qu'il l'attend ; et Dieu ne nous donne ce courage que lorsque nous pouvons aller en avant avec une conscience pure de tout alliage d'en bas.

« Dans la situation actuelle, où tout est réveillé dans l'âme par la violence, l'injustice, la soif de délivrance, la pitié, le désir de châtiment pour ceux qui le méritent, le besoin d'une justice d'en haut, quelle difficulté de garder une conscience pure, de rester en communion de sentiments avec Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, de ne pas cacher des sentiments honteux sous des phrases à noble tournure, de ne pas se faire illusion à soi-même !

« Certes, c'est avec crainte et tremblement que le disciple de Jésus-Christ doit éprouver, chaque jour, les sentiments qui s'élèvent dans son cœur... Mais il y aura un phénomène toujours nouveau dans sa beauté, quoique toujours le même : celui qui tremble devant Dieu recevra de Dieu le don de rester inébranlable devant les hommes (1). »

Si l'on veut se rendre compte des espoirs, des déceptions, des douleurs qui, dans ces sombres jours, s'entrechoquaient dans le cœur d'un Alsacien, il suffit de lire ces quelques notes où se reflète, jour par jour, l'état moral de tout un peuple.

« 19 janvier. Les nouvelles prennent une tournure

(1) 18 janvier 1871.

toujours plus favorable pour nous dans l'Est... Hier, le bruit courait avec persistance à Strasbourg que Belfort était débloqué.

« Bismarck-Bohlen ⁽¹⁾ a dit à Reichardt ⁽²⁾ : « Cela va « mal pour nous, si Dieu ne nous aide pas. »

« Aujourd'hui, on entend à Bellefosse le canon. La route de Sainte-Marie à Saint-Dié a été complètement interceptée et barricadée par les Prussiens. On affirme que ceux-ci ont évacué Épinal et Remiremont. Tout — pour le moment — tout autour de nous porte à espérer. Espérer : ce mot, nous n'osions plus le prononcer qu'en baissant la tête.

« 21 *janvier*. De Werder, dans une dépêche de mercredi, avoue pour la première fois avoir été repoussé de toutes ses positions, sauf une, par les Français. Les Français, depuis dimanche soir, occupent Montbéliard ; les Prussiens se sont retranchés dans le château qui brûle.

« Aujourd'hui le bruit courait d'une victoire remportée par les Prussiens.

« 22 *janvier*. Oui, c'est bien vrai, ce bruit qui nous avait tant alarmés et qu'on nous avait représenté ensuite comme une fausse nouvelle : Bourbaki bat en retraite, et, avec lui, notre délivrance si ardemment, si fermement espérée s'éloigne : tout est remis en question.

« Ceux qui n'ont pas traversé les alternatives incessantes de crainte et d'espoir, de découragement et de confiance, de bonne et de mauvaise fortune que nous traversons depuis plus de quatre mois (la nation n'est engagée que depuis Sedan, son cœur était jusque-là resté froid), ceux qui n'ont pas vécu heure après heure, jour après jour, les regards fixés vers un tournant de route où devait paraître

(1) Gouverneur civil de l'Alsace-Lorraine après les capitulations de Strasbourg et de Metz.

(2) Un des pasteurs de Strasbourg.

le messager porteur de bonnes nouvelles, ne savent pas ce que c'est qu'attendre...

« Attendre une délivrance, si lente à venir ! Attendre une victoire, apprendre une défaite ! Voir le sourire triomphant de l'ennemi qui nous opprime ; attendre le jour de la justice, être de plus en plus enserré par les cercles de fer de l'iniquité brutale et de la violence habilement raisonnée !

« 1^{er} février. Janvier a été terminé dans la honte ! Lundi nous avons appris la capitulation de Paris, la démission de Gambetta. Aujourd'hui, pour comble d'humiliation, une dépêche annonce que l'armée de Bourbaki, avec ses canons, s'est réfugiée en Suisse, et que Bourbaki a voulu se suicider.

« Un nouveau mois commence : que nous apportera-t-il ? La consommation de la honte par un traité abandonnant l'Alsace et la Lorraine à l'envahisseur ? Il fait si lourd qu'on peut à peine respirer...

« 3 février. L'histoire ne se répète pas. Si semblables que puissent paraître les circonstances, il y a je ne sais quoi de toujours nouveau qui déjoue toutes les conjectures qu'on avait fondées sur des analogies.

« Au cri de *République*, nous avons tous dit : c'en est fait des Prussiens ! et nous avons évoqué le souvenir des sans-culottes de 93. Nous nous sommes trompés. Rien ne trompe autant que cette erreur de jugement, grâce à laquelle on veut reconstruire le passé...

« Le plus sage est de laisser faire Dieu, de tâcher de le comprendre et de marcher dans la direction qu'il nous indique. A force de lui tracer d'avance son chemin, nous risquons de ne pas apercevoir le chemin qu'il lui a plu de choisir.

« Nous nous sommes cramponnés à l'idée qu'il devait

sauver la France d'une certaine manière. Nous sommes comme frappés de stupeur, nous sommes anéantis, parce qu'il permet le contraire de ce que nous étions en droit d'attendre de lui.

« Ce que nous pouvons retenir fermement, c'est qu'il a pour notre patrie une pensée d'amour, une volonté de délivrance. Au lieu de jeter le manche après la cognée, ayons le courage de le regarder faire avec la confiance qu'il est en droit d'exiger de nous. Le seul moyen d'agir utilement, c'est d'agir avec Lui; pour agir avec lui, efforçons-nous de le voir agir...

« 7 février. La grande question actuelle qui divise tous les esprits menace de séparer le gouvernement provisoire en deux camps, Gambetta d'un côté, Jules Favre de l'autre, la France du Nord contre la France du Midi : la question de la paix va être soumise à la Constituante. Je me suis vivement prononcé pour la résistance.

« Ce qui m'effraie le plus, si on cède, c'est la guerre civile : car la France du Midi est intacte et la fermentation y est terrible. Si cette fermentation ne se tourne pas contre les Prussiens, malheur à nous !

« Et puis, a-t-on le droit d'abandonner une ou deux provinces, si on a encore de quoi lutter ? Un des *vrais* (car ils sont rares) et incontestables progrès des temps modernes n'est-il pas d'avoir mis en lumière ce principe fondamental de la solidarité de toutes les parties d'un peuple, en sorte qu'un peuple n'est vraiment un peuple que si tous ceux qui le composent ne peuvent consentir à s'en laisser détacher ?

« Tout sacrifice pour sauver l'Alsace est un sacrifice pour préserver la France d'un de ces actes de faiblesse qui ébranlent, pour de longues années, l'équilibre moral d'un peuple; c'est un sacrifice pour assurer le repos de l'Europe,

qui serait troublé pour longtemps, s'il existait entre la France et l'Allemagne un sujet de haine quotidienne. »

Quelques jours passent encore, jours de mortelle agonie; puis vient la fin.

« *Mercredi 1^{er} mars.* Je viens de lire la dépêche du roi de Prusse à la reine, lui annonçant *mit tiefbewegten Herzen* ⁽¹⁾, la signature des préliminaires de la paix. On n'attendait plus que la décision de l'Assemblée nationale.

« Nous sommes annexés, ainsi que Metz; il semble que Belfort échappe.

« Possédons nos âmes par la patience. Laissons là toutes les récriminations inutiles et le flux des paroles stériles. Rester calme et digne, ce n'est pas rester insensible et égoïste; c'est réserver au fond de son cœur les forces qu'on gaspillerait en paroles irritées et inutiles; c'est réserver son indignation et sa douleur pour Dieu seul, et Dieu, à qui nous disons tout ce que nous taisons devant les hommes, acceptera notre cri de douleur et y répondra en accordant à notre patrie une bénédiction réelle dont elle profitera infiniment plus que de toutes les bruyantes protestations d'attachement que nous lui prodiguerions, que toutes les paroles de haine que nous jetterions à la face de nos ennemis triomphants. »

Il serait superflu d'insister sur cette souffrance. Mais peut-être n'est-il pas inutile de dire qu'il s'y ajoutait, pour les Alsaciens protestants, élevés au contact de la culture et de la piété allemandes, une grande douleur, la douleur de voir cette Allemagne, qu'ils respectaient et qu'ils aimaient, invoquer des paroles de la Bible pour légitimer ses violences et

(1) D'un cœur profondément ému.

sa conquête, et des chrétiens allemands se réjouir de l'écrasement de la France et remercier Dieu de s'être servi de leur armée pour la châtier. Pour Fallot comme pour tant d'autres, jusqu'alors l'Allemagne c'était Luther, les mystiques et les penseurs, c'était Beethoven et Mozart, Goethe et Schiller et les *lieds* populaires où chante la voix des siècles passés; c'était aussi le noble mouvement de 1813... Et voici que cette Allemagne s'efface derrière la Prusse militaire et brutale; bien plus, elle approuve et glorifie les excès de la Prusse. Au cri de *Gott mit uns für König und Vaterland* ⁽¹⁾, la Prusse fusille les francs-tireurs français, bombarde les hôpitaux et les églises, cherche à violer les consciences. Le *Gott mit uns* de sa devise justifie à ses yeux et même sanctifie toutes ces horreurs. Et des chrétiens voient là l'accomplissement d'une mission providentielle qui ne prendra fin qu'après la chute de Paris, la Babylone moderne! D'autres, dont on attendait une parole de prophète, se taisent, et par leur silence, se font complices. Il semble à beaucoup de protestants d'Alsace qu'un abîme se soit creusé entre eux et leurs frères d'Allemagne. L'attitude de ceux-ci, faite trop souvent de mépris pour la France et de dureté devant les souffrances de l'Alsace, les froisse au plus profond de leur cœur. Rien ne peut exprimer cette douleur des chrétiens d'Alsace, avec autant d'intensité que ces lignes d'une lettre que Fallot écrivit, quelques mois plus tard, à Gabriel Monod ⁽²⁾.

« Mon amour pour ma pauvre patrie est intense comme tout ce qui a été scellé par la douleur et par le mépris des hommes. Si tu avais fait le pèlerinage que j'ai accompli, il y a précisément un an, au milieu des débris de notre armée

(1) Dieu avec nous, pour le Roi et la patrie!

(2) 2 novembre 1871.

mourante de faim et de froid en Allemagne, si tu avais entendu l'implacable haine de ces gens-là contre nous, tu devrais ou haïr avec passion, ou aimer avec plus de passion encore. Si je ne me cramponnais pas à ma patrie pour l'aimer de toutes les forces de mon âme, je ne pourrais pas résister à la plus épouvantable haine contre ceux qui, après nous avoir renversés, s'amusaient à nous cracher dessus avec leur gros rire qu'ils entremêlaient de phrases pieuses. Ce qu'un chrétien a souffert durant cette guerre où la religion de Jésus-Christ a été ravalée au rang de je ne sais quel paganisme avide de sang, tu ne peux le comprendre. J'admire ton sang-froid pour souhaiter une réconciliation, je m'efforce de pardonner et de vouloir le pardon; mais il me prend, par moments, des besoins de vengeance qui me brûlent le cœur comme un feu qu'on ne peut éteindre. C'est surtout leur incroyable admiration d'eux-mêmes, de leur piété haut goût, de leur générosité, de leur pureté (eux les brûleurs de Fontenoy, eux qui ont tout fait pour déshonorer tous les fonctionnaires alsaciens en leur donnant à choisir entre la faim ou la trahison), c'est ce contentement olympien joint au plus complet mépris de nous autres qui me met hors de moi!

« Je fais tout pour me souvenir que mon peuple a besoin de pardon et qu'il doit pardonner. Mais, vois-tu, c'est une rude lutte à livrer, et ce n'est qu'en oubliant leurs infâmes pour me plonger, pour m'absorber dans nos misères que je puis retrouver le calme.

« Et dire que j'ai tant reçu de ces gens, que j'ai parlé leur langue avec joie, que j'ai aimé leurs rêves! Je ne puis croire que ce soient les Allemands, les vrais Allemands qui aient fait tout cela. Il y a eu là un vertige d'orgueil, ces hommes sont devenus des démons et, lorsqu'ils redeviendront des hommes, ils rougiront de leurs actions d'éclat

comme nous rougissons des hontes de l'Empire et des vertiges de 1793. »

Devant une pareille folie d'orgueil, Fallot entrevoit déjà l'inévitable écroulement par lequel se manifestera tôt ou tard la justice de Dieu.

« Je ne puis encore croire, écrit-il, que le mot espérer doive être rayé du dictionnaire français; je suis par contre persuadé que les mots de crainte et d'épouvante doivent être plus que jamais inscrits dans le vocabulaire allemand. Sans être un prophète, je vois déjà toute la grande boutique impériale craquer et s'effondrer; quelques cosaques dansent autour de l'incendie en rongeant des chandelles en guise de lard, et les socialistes battent des mains et chantent en chœur le refrain de la chanson que composa le maître secret de tous les révolutionnaires présents et à venir : *Gewalt geht über Recht* (1).

« L'histoire est une série de catastrophes qui se suivent juste dans l'ordre le plus opposé à celui qu'attend le vulgaire. Ce n'est pas sur notre peuple dont Dieu a eu pitié et qu'il a sauvé de l'abîme qu'il faut pleurer, mais sur cette grande nation ivre de sang, folle de violence, sur ce peuple que nous voulons aimer malgré tout, parce que les plus grandes choses ont été accomplies par lui et que les plus grandes choses lui sont peut-être réservées — à condition qu'il se réveille de son ivresse; mais quel réveil! Cela fait frissonner quand on se représente quelque'une des scènes de ce drame où les puissances d'en bas, obéissant aux puissances d'en haut, se feront un jeu de briser des trônes qui sont vermoulus puisqu'ils ne reposent plus sur le droit, d'abattre des autels qui sont profanés parce que ceux qui étaient

(1) La force prime le droit.

préposés à leur service se sont prostitués dans les orgies des puissants de la terre auxquels ils devaient annoncer le châtiment d'en haut, de briser et de détruire tous les hochets de cette grande civilisation qui remplit nos malheureux voisins d'un si singulier orgueil !

« J'aime mieux plaindre les gens que nourrir de la haine contre eux ; au lieu de songer à leurs crimes du moment présent, je songe donc au châtiment que l'avenir leur prépare, et je puis alors avoir pitié de leur sort comme j'ai pitié du sort de la France, et je puis avoir surtout pitié des hommes susceptibles d'être les uns contre les autres les instruments de si affreux désastres. Mais je tâche de ne pas oublier que les royaumes de la terre, en se brisant les uns contre les autres, préparent la venue du Royaume des cieux, dont la clarté transfigurera notre pauvre terre et dont la gloire effacera même le souvenir des hontes dont nous avons été abreuvés ⁽¹⁾. »

IV

Si douloureuses que fussent, pour les Alsaciens et les Lorrains, les clauses du traité de Francfort, il était impossible de se laisser aller au découragement, il fallait songer à l'avenir. Pour les industriels et les commerçants, la question n'était pas aussi simple qu'il le paraît à première vue. Il ne s'agissait pas simplement pour eux, en effet, d'opter entre deux nationalités et d'agir en conséquence ; ils avaient à prévoir le sort des ouvriers et des employés qu'ils prive-

(1) Lettre à Alfred Boegner, février 1871.

raient de leur gagne-pain si, voulant rester Français, ils transportaient leur industrie ou leur maison de commerce de l'autre côté de la nouvelle frontière. Et si, au contraire, par amour pour leurs ouvriers et pour le pays où ils voulaient maintenir une population française, ils se décidaient à rester en Alsace-Lorraine, les nouveaux tarifs de douane leur feraient perdre leur clientèle française : d'où, pour leur personnel comme pour eux-mêmes, une nouvelle menace de ruine.

A Fouday, les cœurs sont remplis d'angoisse devant l'alternative qu'impose la force des choses : ou rester Français, et transporter en Lorraine française, en jetant dans la misère deux cent cinquante familles, une industrie qui a apporté un peu de bien-être au Ban-de-la-Roche ; ou consentir, par fidélité au passé et attachement aux ouvriers, à devenir sujets allemands et se voir condamnés à chercher en Allemagne des débouchés nouveaux.

Ni M. Louis Fallot ni son beau-frère et associé M. Henri Le Grand ne peuvent se résoudre à l'une ou l'autre de ces résolutions. Après de longues recherches, ils finissent par céder leur industrie à un jeune ingénieur suisse, M. Henri Oswald.

Tommy Fallot est bien là ; mais il ne peut déférer au désir de son père qui voudrait le voir recueillir sa succession. Au fond, il n'a jamais aimé l'industrie ni le commerce, et il sait que l'amour des ouvriers ne suffit pas à faire un chef d'industrie. Du reste, la pensée de devenir *patron* lui fait horreur : il a trop souffert, au cours des dernières années, en essayant de combler le fossé creusé entre patrons et ouvriers par des traditions qu'il réproouve. Il est loin d'accepter les doctrines socialistes dans leur ensemble, mais, dès qu'on parle d'égalité des conditions, son cœur tressaille, et il sent que, pour être dans le vrai, il doit se

rapprocher toujours plus du peuple et vivre avec les pauvres et pour eux.

Il lui serait d'ailleurs impossible, à un pareil moment, de consacrer toutes ses forces à empêcher la ruine d'une industrie et, pour y réussir, de courir l'Allemagne à la recherche d'une clientèle nouvelle. Il ne peut y avoir place, dans son cœur, pour la préoccupation d'intérêts matériels, si urgents qu'ils soient. Pour le Ban-de-la-Roche, comme pour la France tout entière, les événements qui viennent de se dérouler enveloppent une parole divine qu'il faut, maintenant, faire entendre aux hommes et leur faire accepter. Sans doute, la guerre a été un châtiment, mais elle est surtout un appel à la repentance... Cet appel retentit profondément dans le cœur de Fallot, et il brûle de le transmettre. Les pauvres, les misérables, toutes les victimes de la guerre ont besoin d'autre chose que de secours matériels ; ils doivent apprendre le secret des délivrances définitives et d'un véritable relèvement. Et peu à peu, Fallot comprend que Dieu lui demande de se solidariser entièrement avec les défaites, les douleurs et les hontes de son peuple, de devenir l'ami, le serviteur des pauvres et des méprisés, pour leur révéler, dans la personne du Christ, le seul remède efficace aux misères dont ils sont accablés.

Mais comment remplir cette mission ? Fallot sait qu'il lui sera très difficile, s'il entre dans une carrière laïque, d'avoir l'activité religieuse à laquelle il se sent appelé. Il se connaît trop bien pour ne pas prévoir que tout son temps et toutes ses pensées seraient bientôt absorbés par l'œuvre spirituelle, et ce serait d'un fâcheux exemple qu'il fût négligent dans sa profession. Enfin, les réunions qu'il a tenues jusqu'alors aux environs de Fouday n'ont pas été sans lui créer quelques difficultés ; on lui a reproché de « chasser sur les terres d'autrui ». Heurter de front le clé-

ricalisme de certains pasteurs serait se condamner à agir au milieu de défiances qui paralyseraient ses efforts.

Un seul chemin s'ouvre donc devant lui : faire ses études de théologie et devenir lui-même pasteur.

Bien des motifs de ne pas s'engager dans cette voie s'offrent cependant à son esprit. Sans parler des objections et des résistances qu'il devra vaincre autour de lui, il ne peut oublier qu'il aura bientôt vingt-sept ans, et qu'il est marié et père de famille. Entreprendre des études de théologie, c'est abandonner, pour quelques années au moins, l'indépendance relative que lui procurait sa situation dans l'industrie et qu'il rêvait de rendre bientôt complète. Pour sa femme et pour lui, il y a là un sacrifice qui, pour ignoré qu'il soit de la masse, n'en est pas moins difficile à accepter. Et puis, la perspective d'être pasteur n'a, en elle-même, rien qui le séduise ; il est trop le disciple de M. Dieterlen et il a vu de trop près la médiocrité de beaucoup de pasteurs pour se sentir une vocation pastorale. Mais enfin, il n'y a pas à choisir : Dieu l'appelle à le servir au milieu des pauvres, en mettant à la disposition de ceux-ci son temps, ses forces, sa pensée, son foyer, sa vie. Le seul moyen de répondre à cet appel est, à n'en pas douter, d'entrer dans le ministère pastoral.

Du jour où Fallot comprend nettement cette nécessité, il surmonte toutes ses hésitations. D'accord avec sa femme, il prend la décision qui donnera à sa vie son orientation définitive, et, le 21 mars 1871, il se fait inscrire comme étudiant, pour le semestre d'été, à la Faculté de théologie de Strasbourg (1).

Un mois doit se passer encore avant qu'il ne commence sa nouvelle vie. Mais ce mois est peut-être un des plus rem-

(1) Il avait songé, un instant, à faire ses études à Montauban (Lettre à Alfred Boegner, du 13 mars 1871).

plis de sa vie. La Faculté de théologie, désireuse de faciliter les études d'un homme aussi fortement préparé, l'a admis à entrer immédiatement en *théologie* ⁽¹⁾, à condition qu'il passe avant Pâques l'examen d'*ascension*. De retour à Fouday, il se met aussitôt à travailler jour et nuit; en quelques jours il apprend les premiers éléments de l'hébreu et traduit le livre de Ruth.

Puis, après « une semaine de travail excessif » — c'est ainsi que lui-même la qualifie — il se décide à accompagner à Versailles son beau-père, M. Gustave Steinheil, élu membre de l'Assemblée nationale, qu'une grave maladie a empêché de se rendre à Bordeaux et qui est encore très affaibli ⁽²⁾. Le 3 avril, les voyageurs quittent Strasbourg. Mais la Commune triomphe à Paris, et il ne peut être question de traverser la capitale. M. Steinheil et son gendre sont obligés de s'arrêter à Lagny, dans la gare que les Prussiens ont transformée en bureau de poste. C'est là qu'ils passent la nuit, que la bonté d'un sous-officier prussien — un bon Samaritain, note Fallot — rendit moins dure à M. Steinheil auquel il céda sa couchette.

Le lendemain, ils gagnent Versailles, en passant par Pantin, Saint-Denis, Argenteuil, Saint-Germain. A Versailles, qui ressemble à un grand camp militaire, et d'où l'on entend tonner sans cesse le canon, Fallot se sépare de son beau-père. De nouveau, il fait le tour de Paris, dans un fourgon que l'on a hissé sur un truc. Le lendemain, vendredi-saint, il arrive à Strasbourg et y passe sans difficulté l'examen d'*ascension*. Le jour de Pâques, il est de retour à Rothau. Ce sont alors les visites d'adieu aux enfants de ses écoles

(1) Une année préparatoire, consacrée spécialement à la philosophie, au grec et à l'hébreu précède, en général, les années de théologie proprement dite et est séparée de celle-ci par un examen dit d'*ascension*.

(2) Cf. *Gustave Steinheil*, par Pierre DIETERLEN, pages 52 et suiv.

du dimanche, à ses amis de La Hutte, de Belmont, de Fouday.

Enfin, le 17 avril, il entre en théologie et lorsque, quelques jours plus tard, sa femme et son enfant viennent s'installer dans le petit appartement qu'il a loué dans l'une des vieilles et originales maisons du chapitre de Saint-Thomas, une seule parole lui semble capable de traduire les sentiments qui remplissent son cœur :

« Je suis trop petit pour toutes les grâces et pour toute la fidélité dont tu as usé envers ton serviteur ⁽¹⁾. »

(1) Genèse 32 : 10 (21 avril 1871).

CHAPITRE VIII

LES ÉTUDES THÉOLOGIQUES

La Vie et la Pensée

Les Pauvres et l'Évangile

(1871-1872)

I

La Faculté de Strasbourg, dont les cours, suspendus pendant la guerre, s'étaient rouverts au printemps de 1871, était, lorsque Tommy Fallot y commença ses études, dans l'attente des décisions que le Gouvernement allemand ne pouvait manquer de prendre à son égard. Au lendemain de la paix, professeurs et élèves avaient, d'un commun accord, repris leur vie de travail, bien décidés à ne se séparer les uns des autres que s'ils y étaient contraints par la force. L'existence si féconde et si glorieuse de la Faculté française de théologie de Strasbourg se prolongea ainsi jusqu'au 20 mars 1872, date à laquelle elle dut faire place à la Faculté allemande.

Pendant cette période intermédiaire, les professeurs,

à l'exception de Colani, furent les mêmes que dans les dernières années qui précédèrent la guerre. Leurs physiologies ont été retracées à diverses reprises ⁽¹⁾. Il suffit de rappeler ici quels étaient les hommes dont Fallot suivit l'enseignement.

Au milieu d'eux, Édouard Reuss, ce « bénédictin de la science religieuse » ⁽²⁾, occupait la place éminente que lui valaient son immense savoir et ses remarquables travaux. Insensible aux séductions de la théologie spéculative, il avait, pour l'histoire et pour l'exégèse, une passion qu'il savait inspirer à de nombreux élèves. Pour ceux-ci, il était le professeur incomparable, à l'enseignement vif et clair, admirablement qualifié, non seulement pour communiquer à de jeunes esprits les trésors d'une science très sûre, mais aussi pour les initier à la méthode par laquelle ils pourraient les accroître. Dans la diversité des tendances qui se rencontraient à la Faculté de Strasbourg, Reuss représentait l'école historique dont il avait déjà, plus que tout autre, en France aussi bien qu'en Allemagne, accru le prestige et fortifié l'autorité.

Charles Schmidt, qui se rattachait à l'orthodoxie luthérienne, était, lui aussi, un historien, d'un mérite que ne parvenait pas à voiler sa modestie. Il aimait à vivre dans la compagnie des mystiques du Moyen Age, dont le commerce avait développé en lui, jusqu'à l'extrême, une douceur que rien ne pouvait désarmer.

Lichtenberger, que la guerre et l'annexion allaient chasser du sol natal, arrivait alors à l'heure la plus douloureuse de sa carrière. Passionnément attaché à Strasbourg

(1) Voir notamment : F. LICHTENBERGER, *La Faculté de théologie de Strasbourg* (*Revue chrétienne*, 1875, pages 1 et suiv.); Henry DARTIGUE, *Auguste Sabatier à Strasbourg* (Fischbacher, 1908, pages 5-9).

(2) DARTIGUE, *op. cit.*, pages 5.

et à l'Alsace, il ne pouvait accepter, cependant, la pensée de servir une autre patrie que la France, et il attendait, le cœur meurtri, que le moment vînt pour lui d'abandonner la chaire de morale dans laquelle il s'était déjà révélé un maître. Avec Auguste Sabatier, il dirigeait les travaux d'une société de théologie qui donna à Fallot, on le verra bientôt, l'occasion de formuler, pour la première fois, les conclusions essentielles auxquelles l'avaient conduit des années d'étude et de méditation.

Comme son ami Lichtenberger, Auguste Sabatier, le plus jeune professeur de la Faculté, songeait au départ. Il y avait deux ans à peine qu'il était arrivé à Strasbourg et déjà il avait conquis, par son enseignement et par l'éclat avec lequel il avait soutenu sa thèse de docteur, une autorité et une réputation qui allaient grandissant de jour en jour. L'épreuve cruelle qui, quelques mois après son arrivée, avait brisé son foyer, lui avait attiré la sympathie de tous. Les souffrances de Strasbourg assiégée, puis arrachée à la France, avaient fortifié davantage encore les liens qui, déjà, attachaient ce Cévenol à la ville où lui-même avait tant souffert. Il traversait d'ailleurs des heures de découragement pendant lesquelles il songeait à abandonner la théologie ⁽¹⁾. Un soir, chez Lichtenberger, causant avec Fallot, il lui disait : « Je regrette souvent d'avoir étudié la théologie. La pensée une fois éveillée ne peut s'arrêter; elle poursuit un but qu'elle n'atteint pas ⁽²⁾. » Ce qui ne l'empêchait pas de terminer ses trois années d'enseignement à la Faculté de Strasbourg par un cours de dogmatique réformée, aussi remarquable par l'élégance de la forme que par la solidité du fond.

Tels étaient les professeurs dont Fallot commence de

(1) DARTIGUE, *op. cit.*, pages 36.

(2) Note du 10 mai 1871.

suivre les cours le 19 avril 1871. Avec Reuss, il étudie les questions d'introduction au Nouveau Testament, il fait l'exégèse du livre de Job, il pioche l'hébreu, pour lequel il prend, auprès d'un pareil maître, un goût très vif qui ne le quittera jamais. La théologie pratique et la théorie de l'Église lui sont enseignées par Lichtenberger. Schmidt lui fait parcourir l'histoire de l'Église au Moyen Age et l'histoire des Missions. Enfin, il suit le cours de dogmatique de Sabatier. A cet enseignement de la Faculté, il ajoute deux cours du séminaire : celui de Rodolphe Reuss sur la Révolution française, et celui de Stahl sur le Moyen Age.

Il ne paraît pas que ses maîtres aient exercé une influence directe sur son esprit. Aussi bien arrivait-il à la Faculté à un âge où la plupart des étudiants ont déjà derrière eux plusieurs années de ministère, et dix ans de luttes, de recherches passionnées, d'études persévérantes lui ont donné une maturité qui le rend moins sensible à l'action d'autres esprits, et surtout de théologiens. Il subit d'ailleurs trop fortement l'ascendant d'un homme comme M. Dieterlen pour être aisément conquis par des personnalités de moindre envergure spirituelle, si attachantes soient-elles. Et puis les événements ne lui laissent pas le temps de pénétrer dans l'intimité de ses professeurs, ni même d'apporter à leurs cours l'assiduité qu'il s'était promise. Il passe le semestre d'été 1871 à Strasbourg, travaillant avec un acharnement tel que sa santé en est sérieusement ébranlée (1). Aux vacances, il retourne à Rothau, puis à Fouday ; mais à l'automne, la naissance et la mort, après une vie de quelques jours, de son second enfant, son seul fils, et une grave maladie de sa femme le retiennent loin de la Faculté pendant une grande partie du semestre

(1) Aux examens d'août 1871, Fallot et son cousin Alfred Boegner furent premiers *ex æquo*.

d'hiver. Il n'en travaille pas moins avec énergie, d'autant plus qu'il veut, en trois semestres, finir les études qui demandent, à l'ordinaire, trois ans.

Le printemps 1872 le revoit à Strasbourg; mais à ce moment, la Faculté française est fermée (1), Lichtenberger et Sabatier ont cessé leur enseignement, et c'est à la Faculté nouvelle, où sont restés Reuss et Schmidt, que Fallot achève sa théologie.

Celle-ci, d'ailleurs, lui apparaît de plus en plus comme étrangère aux réalités qu'elle prétend exprimer. Dans la religion de Jésus-Christ il voit « un déploiement de forces », et la théologie n'est qu'une galerie d'images plus ou moins justes. « La réalité n'est rien pour le théologien, écrit-il un jour, l'idée, l'image est tout. Entre un enfant qui crie parce qu'on lui a sali une image et un théologien qui tempête parce qu'on n'accepte pas l'idée, l'image qu'il a produite, je ne vois aucune différence (2). »

« Quelle est la prétention de la théologie? note-t-il encore.

« Exprimer scientifiquement, analytiquement, les choses de Dieu, en faire le sujet de dissertations scientifiques, au même titre que tous les lieux communs de la littérature et de la philosophie.

« Or : 1° la *parole inspirée* est la seule forme que revêtent les choses de Dieu pour se communiquer aux âmes qui les recherchent. La phrase scientifique effraie Dieu comme un théorème de géométrie effraie l'amour. La parole inspirée doit conserver son cachet surhumain, c'est-à-dire libre, spontané, intuitif.

(1) Les cours de la Faculté française prirent fin le 20 mars 1872; mais elle continua de fonctionner, pour des examens, jusqu'au mois d'août. C'est dans cette période de transition que Fallot passa ses examens de candidat et soutint sa thèse, conformément à l'ancien programme.

(2) 10 décembre 1871.

« 2° La *parole inspirée* s'impose. Démontrez-moi Dieu : je n'y croirai plus. Ce que l'intelligence humaine peut étreindre de ses syllogismes ne peut faire vivre l'âme : l'âme vit de divin, de surhumain.

« Tout effort pour démontrer les choses de Dieu à la façon des choses humaines est aussi inutile que l'effort de démontrer mathématiquement la réalité et la puissance de l'amour.

« La parole inspirée s'impose aux âmes qui ont soif de Dieu.

« Les malheureuses âmes qui sont affligées d'un esprit théologique sont condamnées à passer à côté des œuvres divines sans en rien voir ⁽¹⁾. »

Il écrit quelques semaines plus tard :

« Le culte des images en bas correspond au culte des idées en haut. Il est une banqueroute pour l'Église dont le seul culte doit être celui des réalités vivantes ⁽²⁾. »

Mais voici de lui, sur ce sujet, une lettre qui marque nettement son attitude en face de la théologie ⁽³⁾.

« ... J'espère que, quand nous serons au terme de nos études et que nous serons installés dans un presbytère quelconque, tu voudras bien consentir à être quelquefois notre hôte. Ce presbytère, ce village, et ces pauvres entrevus dans le lointain, voilà le rêve d'avenir ; être avec des pauvres, devenir leur ami, leur apporter quelque chose de Dieu et chercher Dieu avec eux, voilà le but auquel je tends et, pour l'atteindre, je passe volontiers par-dessus

(1) 27 novembre 1871.

(2) 2 février 1872.

(3) A Gabriel Monod, fin novembre 1871.

quelques années d'études qui m'intéressent, mais qui ne servent guère à l'activité que j'ai en vue.

« Plus je fais de théologie, plus je comprends l'attrait qu'elle exerce sur certaines intelligences, mais plus je suis persuadé qu'entre la théologie et la religion il y a un abîme.

« La théologie est une science que l'intelligence s'assimile comme toutes les autres sciences. La religion est une puissance dont l'âme se nourrit. La théologie tue la religion, et la religion s'affaiblit en raison directe de sa tendance à devenir une théologie, c'est-à-dire une science. Le jour où les sentiments dont se nourrit l'âme humaine : l'amour, le devoir, l'honneur, deviendraient le thème de dissertations scientifiques, deviendraient la pâture des écoles et des sophistes, ce jour-là ils risqueraient fort de perdre leur force et leur saveur.

« La religion est pour moi un domaine supérieur, mais complètement analogue au domaine des mouvements et des affections humaines. Jésus-Christ nous met en contact avec un monde de forces divines qui communiquent à notre âme la paix, la pureté, la joie, l'espérance, c'est-à-dire un ensemble de réalités qu'on peut expérimenter comme on expérimente les réalités humaines. Le plus glorieux privilège de la religion de Jésus-Christ est de pouvoir être expérimentée par le dernier des ignorants qui a soif de quelque chose de supérieur à la terre : et voilà qu'on a transformé cette *religion puissance* en une *religion doctrine* dont une caste, la caste des savants, a la clef. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites !

« Jésus-Christ, dont je veux vivre, est pour moi plus qu'un docteur ; il est une source de vie qui satisfait toujours plus complètement les aspirations de mon âme qui a soif de vie, de lumière, de chaleur, afin de vivre

et de devenir un foyer de vie pour ceux qui l'entourent. Si parfois je m'indigne, ce n'est certes pas contre les hommes qui, n'étant pas en rapport avec Jésus-Christ, le suivent souvent beaucoup mieux que ceux qui se nomment de son nom, mais contre ceux qui se décorent de ce nom et font tout pour le rapetisser.

« C'est contre ce scandaleux esprit théologique qui prétend interpréter ou nier en souverain maître les mystères de la vie, sans même les expérimenter, c'est contre cet incroyable orgueil clérical, qui prétend circonscrire à son gré les mouvements de la vie, et avoir fait un bail indissoluble avec l'Esprit saint, c'est là contre que se portent mes indignations et mes luttes.

« Je voudrais pouvoir confondre ma vie avec la vie de ceux qui m'entourent, confondre ma misère avec la misère de tous les infirmes, riches ou pauvres, que je vois et chercher avec eux et pour eux, en même temps que pour moi, les forces et les clartés libératrices.

« Jésus-Christ s'est plongé au plus profond des douleurs et des péchés des hommes, et c'est parce qu'il est descendu au plus profond de la misère humaine qu'il a été l'homme de l'humanité et qu'après avoir été l'homme de l'humanité il a pu en devenir le Sauveur.

« Quiconque veut monter et faire monter les hommes doit d'abord descendre jusqu'au dernier échelon de l'infirmité humaine... Quand je m'efforce de tendre vers ce but et que je me trouve en face d'ivrognes, de jeunes gens qui glissent dans le mal, de pécheurs, qui, du fond de leur honte, tendent la main pour être relevés, comment pourrais-je prendre au sérieux tous les efforts de la théologie, puisqu'elle tend, tout au plus, à éclairer mon intelligence, tandis que moi, j'aurais besoin de forces qui délient les volontés et qui transforment les cœurs ?

« Il y a certes une science de la religion, c'est-à-dire un ensemble de données que l'on acquiert par l'expérience, par l'observation journalière du cœur humain, de ses luttes, de ses misères, de ses désirs sans bornes, de ses souffrances sans limites, par l'étude des remèdes à appliquer, des forces qui peuvent être communiquées, des merveilleux résultats qui ont déjà été obtenus. Mais cette science s'apprend, comme la médecine, par une étude constante des phénomènes de la vie, dans ce vaste hôpital qu'on appelle le monde.

« Que dirait-on d'un médecin qui prétendrait pratiquer sans avoir jamais fréquenté la clinique, sans avoir jamais vu de malades, sans avoir jamais essayé d'opérations ? Ce qui serait folie pour le médecin des corps est pourtant la marche normale pour le médecin des âmes, et l'on s'étonne du peu de résultats obtenus par les pasteurs ! Moi, je m'étonne, au contraire, des grands résultats obtenus par eux, et ce n'est pas une des moindres preuves, à mon avis, de l'action divine de Dieu dans le monde, que la présence de la vie divine parmi nous, après tant de siècles où ceux qui étaient chargés de l'entretenir semblent s'être conjurés pour l'étouffer.

« Tu m'as demandé ma manière de voir : la voilà, aussi complète que possible ».

Ainsi, pour Fallot, la véritable théologie est « la science des forces divines mises au service des misères humaines, science toute d'observation et d'expérimentation » (1). La théologie, telle qu'elle est généralement conçue et enseignée, ne fera jamais œuvre qui dure ; et surtout, elle est impuissante à préparer le mouvement religieux qui doit infuser, dans l'organisme vieilli de l'Église, une nouvelle

(1) 16 février 1871.

vie. Avec les princes et les bourgeois, les théologiens ont été les matériaux de la Réforme. Une nouvelle réforme est nécessaire, mais pour aboutir, elle devra partir de l'extrémité la plus inférieure de l'échelle sociale et, comme aux jours de Jésus, établir ses fondations dans l'âme des pauvres et des méprisés. L'heure est passée des *discours aux gens cultivés* à la façon de Schleiermacher; le temps est venu de retrouver le secret de la parole qui sera, pour les plus ignorants, une démonstration de puissance ⁽¹⁾.

Au fond, ce qu'il doit à ses professeurs, c'est d'avoir stimulé, sur des points essentiels, le travail de sa pensée; c'est aussi de l'avoir contraint d'éprouver, au contact de leur enseignement, la valeur des conclusions auxquelles il était déjà parvenu, et de vérifier la solidité de la méthode qu'il avait jusqu'alors utilisée. L'on retrouve ainsi, par quelques notes, au point de départ d'un effort de réflexion, un cours de Lichtenberger ou de Sabatier.

Au sortir d'une leçon dans laquelle Sabatier montrait, dans le catholicisme, le développement fatal de l'idée d'église conçue par les apôtres, Fallot entreprend, par exemple, de rechercher une base solide pour étudier, dans le Nouveau Testament, la question de l'Église que « Lichtenberger et Sabatier, écrit-il, embrouillent à plaisir ». De réflexion en réflexion, il est conduit à préciser la distinction qu'il statue entre le *fait religieux* et ce qu'il appelle le *fait théologique*.

« Le fait religieux est antérieur au fait théologique et indépendant de lui; toutefois le fait religieux détermine le fait théologique; la manière dont le fait religieux est accepté détermine la manière de concevoir le fait théolo-

(1) Note du 11 février 1872.

gique, et celui-ci, étant exprimé, réagit sur l'assimilation du fait théologique, la facilite ou finit par l'étouffer.

« Le fait théologique n'étant, pour ainsi dire, que le vêtement du fait religieux, celui qui possédera le fait religieux dans toute son intensité trouvera aisément le vêtement qui lui convient, tandis que celui qui ne possède qu'à moitié le fait religieux se trompera aisément sur le vêtement à lui donner. Le travail théologique est donc singulièrement facilité par le travail du sentiment religieux luttant pour s'assimiler son objet...

« *Méthode.* — 1. Tout faire pour développer la force d'assimilation du fait religieux.

« 2. Ne jamais être satisfait d'un résultat qui sera de nature à compromettre la libre assimilation du fait religieux.

« 3. Vivre toujours du fait dans toute sa plénitude et jamais de l'expression qui, malgré sa justesse, n'est qu'une image et une pâle image du fait⁽¹⁾. »

Ainsi, l'utilité principale des années d'études théologiques n'est pas le progrès qu'elles déterminent dans la connaissance intellectuelle. Celle-ci reste secondaire, et d'ailleurs elle ne peut être vraiment féconde que si la recherche persévérante de Jésus-Christ, de sa lumière, de sa vie, demeure la préoccupation essentielle. « Jésus-Christ est le maître par excellence, et c'est au pied de sa chaire que, jour après jour, nous devons nous asseoir, écoutant, dans le silence des bruits et des opinions humaines, parler sa sagesse. Le commerce d'un professeur de renom est vanté comme un grand avantage. Le commerce de Jésus-Christ est et restera la seule source de connaissances certaines. Les hommes nous disent leurs pensées, et leurs pen-

(1) 3 mai 1871.

sées sont variables et contradictoires. Jésus-Christ révèle, à la prière humble et ardente, sa pensée, et sa pensée est la réalité; elle est une vie d'où jaillit une certitude absolue⁽¹⁾. »

Il semble, d'après ce qu'on vient de lire, que Fallot, à cette époque, n'accorde qu'une valeur très relative, et même, dans certains cas, négative à l'effort de l'homme qui veut penser sa foi, pour la justifier devant sa propre raison et la rendre intelligible à ceux qui, ne la possédant pas encore, ne peuvent, pour l'acquérir, se dérober à ce qu'ils appellent les exigences de la pensée.

Sans doute, il faut vivre d'abord; mais la vie du chrétien s'épuise-t-elle toute dans le sentiment et dans l'action? N'y a-t-il pas place, entre les deux, pour la pensée? Quel est donc le rôle de celle-ci? Ces questions s'imposent depuis longtemps à l'esprit de Fallot, sans qu'il ait pu s'y arrêter suffisamment. A Strasbourg, aux entretiens de la Société de théologie auxquels il prend part dès son arrivée, des objections lui sont présentées; il en sent la force et veut y répondre. De là son travail sur *La Vie et la Pensée*, auquel il est d'autant plus nécessaire de s'arrêter qu'il y vit toujours lui-même, dans la suite, « le berceau de sa pensée ».

II

Fallot avait choisi, d'abord, à l'intention de la Société de théologie, un autre sujet. A la séance du 9 mai 1871, chez Lichtenberger, un entretien s'était engagé sur les diverses manières d'étudier la Bible. Fallot avait soutenu que la vraie méthode — la seule, d'ailleurs, recommandée par

(1) 5 mai 1871.

Jésus-Christ — est la méthode expérimentale : il faut vivre la révélation pour pouvoir s'assimiler, de plus en plus complètement, la substance divine que renferme la Bible en rejetant, s'il y a lieu, l'écorce humaine. La vraie critique biblique est celle de la vie. Il ne suffit pas, pour lire la Bible avec fruit, du sentiment religieux qui, chez beaucoup d'hommes est un sentiment purement humain; seul l'Esprit qui est en nous saisit l'Esprit qui est hors de nous et se l'assimile; l'assimilation est d'autant plus parfaite que l'action de l'Esprit est moins affaiblie en nous par les éléments psychiques de notre être.

Pressé d'objections, Fallot avait dépassé sa pensée en voulant l'affirmer avec vigueur. Il s'en était rendu compte et, pour rectifier les conclusions auxquelles il avait abouti, il avait exprimé le désir de soumettre, à la séance suivante, quelques observations sur la manière de lire la Bible. Lichtenberger et Sabatier lui avaient fait remarquer que le sujet était bien vague et risquait de prêter à des développements peu scientifiques. Fallot s'était alors résolu à préparer un travail sur la vie religieuse et l'esprit scientifique : l'esprit scientifique, dans le domaine de la religion, est l'esprit théologique, si souvent prêt à sacrifier les réalités pour n'en posséder que des images plus ou moins fidèles; Fallot n'aurait pas manqué de relever, avec sa vivacité habituelle, « le mépris du théologien, qui n'est, au fond, qu'un collectionneur d'images, pour celui qui possède les réalités et ne se soucie pas d'acquérir les images »⁽¹⁾. Mais, à la réflexion, il comprend qu'il doit creuser plus profond encore et, arrivant aux deux termes : *vie* et *pensée*, il se décide à étudier leurs rapports.

Il y est poussé, d'ailleurs, par la lecture d'un article de

(1) Notes des 10 et 11 mai 1871.

Sabatier dont une page l'a particulièrement frappé. Après avoir montré que la vie chrétienne est un fait qui demeurera, alors même que tous les dogmes s'écrouleraient, et qu'elle finira par relever ou renouveler le dogme détruit, Sabatier ajoutait :

« Voilà pourquoi la vie chrétienne se maintient pure et forte au milieu des orages qui assaillent le christianisme. Hélas! ce n'est pas toujours la théologie qui la soutient, c'est elle qui soutient la théologie. Pourquoi la pensée nierait-elle obstinément ces nouveaux phénomènes? Pas plus ici qu'ailleurs elle n'a créé la vie, et elle ne saurait la détruire. Sa vraie mission, au contraire, est de l'étudier et de la comprendre. La science chrétienne se fonde ainsi comme la science physique et la science morale. Ce sont de nouveaux horizons à embrasser, de nouveaux problèmes à résoudre, un nouveau champ à cultiver. Ceux qui seront fidèles dans l'exercice de leur foi et dans l'activité de leur esprit verront quel profit la vie chrétienne peut tirer de la science chrétienne. La théologie n'entasse pas toujours des ruines. Il y a dans la foi travaillée par les doutes et sortie victorieuse de toutes les tentations de la pensée une assurance et une joie que ne connaîtront jamais la foi traditionnelle ou la piété routinière⁽¹⁾. »

Fallot se sent entièrement d'accord avec Sabatier lorsque celui-ci affirme l'antériorité de la vie par rapport à la pensée. Mais il discerne, dans l'esprit de Sabatier, une tendance à établir une simple opposition de parité entre la vie et la foi, organe de la vie, d'une part, et la pensée et la science, d'autre part. Pour lui, au contraire, la vie et la foi se développent sur un plan supérieur à celui de la pensée; de sorte qu'il n'y a pas seulement *antériorité*, mais

(1) *Bulletin théologique*, n° du 25 juillet 1867 page 211.

aussi *primauté* de la vie par rapport à la pensée. C'est là un des points qu'il cherchera à établir dans le travail qu'il faut maintenant analyser.

L'homme ne peut définir la vie, il en fait l'expérience. Elle porte en elle-même la certitude de sa réalité. « Vie absolue et réalité absolue sont deux termes identiques⁽¹⁾. » Un fait est réel en proportion de l'intensité de vie qu'il exprime.

La vie s'affirme comme supérieure à tout ce qui l'entoure. « Le bégaiement confus d'un petit enfant, ses joies et ses souffrances, s'imposent à nous comme une réalité supérieure à tous les échafaudages que notre pensée travaille péniblement à élever⁽²⁾. » Il est impossible de commander à la vie; toutes ses manifestations portent le cachet de la plus entière liberté; elle se crée, selon ses besoins, des formes qui lui sont propres, et qui augmentent en perfection à mesure qu'elle croît en intensité.

Les manifestations de la vie ne sont donc jamais identiques; elle a le pouvoir d'individualiser tout ce qu'elle produit, mais, sous cette infinie variété de formes, la vie demeure essentiellement une. La vie, dans l'état imparfait où nous sommes, tend à unir tout ce qu'elle anime. Mais l'union ne se décrète pas; elle ne peut jamais être que le produit de la vie. L'harmonie, cette diversité infinie se développant au sein de la plus profonde unité, est donc un des caractères de la vie⁽³⁾.

L'homme est fait pour la vie; il n'est heureux que lorsqu'il éprouve la sensation de la vie, quelles que soient les causes qui, dans l'état anormal où nous sommes, détermi-

(1) *La Vie et la Pensée*, page 1.

(2) *Ibid.*, page 2.

(3) *Ibid.*, page 4.

nent cette sensation. Si le bonheur est lié étroitement à l'intensité de la vie, c'est que celle-ci est toujours jeune et rajeunit tout ce qu'elle touche. L'homme se lasse de la pensée, se lasse de l'action, se lasse même de l'existence; il ne se lasse jamais de la vie⁽¹⁾.

La vie, dès qu'elle existe, tend à se manifester par un ensemble de sentiments : joie, douleur, amour, haine... Mais ces sentiments, pour s'affirmer, se différencient et s'opposent les uns aux autres. La pensée jaillit alors; mais, à son tour, elle tend à se réaliser, à devenir un fait : l'action succède à la pensée. Ainsi, le sentiment, la pensée, l'action, intimement unis entre eux, sont les trois manifestations de la vie. La vie est le centre d'une série de cercles dont le premier représente l'ensemble des sentiments qui germent sur le fond mouvant de la vie, le second les idées par lesquelles les sentiments s'expriment, le troisième les actions dans lesquelles s'incarnent les idées.

« L'évolution de la vie, pour être normale et féconde, devrait donc se dérouler à travers les trois régions du sentiment, de la pensée et de l'action; et l'action réagissant sur la vie, celle-ci augmenterait en intensité jusqu'à ce qu'une nouvelle évolution, plus puissante, en résultât⁽²⁾. »

Mais cette évolution normale est un fait exceptionnel. Chez la plupart des hommes, la vie ne dépasse pas la région du sentiment. Leurs idées et leurs actions ne sont que quelques idées et quelques actions apprises dans leur jeunesse, et se répétant sans cesse. La vie a pu renouveler, transformer même leurs sentiments; mais, dans l'ordre de la pensée et de l'action, tout semble s'être pétrifié; l'habitude s'est substituée à la vie⁽³⁾.

(1) *La Vie et la Pensée*, page 7.

(2) *Ibid.*, page 9.

(3) *Ibid.*, page 10.

L'évolution de la vie est arrêtée, chez d'autres, par une cause toute différente. Une tendance désorganisatrice pousse beaucoup d'hommes à s'enfermer, pour ainsi dire, dans une des trois régions du sentiment, de la pensée, de l'action, et à en faire le centre de gravité de leur existence. Au lieu de vouloir la vie dans toute sa plénitude et dans toute sa puissance, ils en cultivent une manifestation. Des *hommes de sentiment* se montrent incapables de raisonner les mouvements de leur cœur, et plus encore de les réaliser. Des *hommes d'action* agissent sans cause, sans but, *pour agir*. Enfin, il est des penseurs, qui, indifférents aux sentiments qu'ils peuvent encore éprouver, se désintéressent de la réalisation des idées au milieu desquelles ils ont établi leur demeure ⁽¹⁾.

Il importe d'examiner de plus près le travail de la pensée qui naît du développement de la vie.

Par la pensée, la vie s'exprime, se détermine, s'affirme. En s'affirmant, elle perd en ampleur ce qu'elle gagne en énergie. La pensée joue le rôle d'un peintre et nous donne une série d'images intelligibles. Tout homme, dont la vie est un peu intense, éprouve le besoin mystérieux de posséder une image des sentiments qui l'animent. C'est la pensée qui la lui fournit. A vrai dire cette image est imparfaite, car aucune de nos idées n'est adéquate à la réalité qu'elle prétend refléter ⁽²⁾.

La pensée ne se borne pas à donner l'image de la vie; des idées qu'elle a ainsi élaborées, elle a le pouvoir de dégager de nouvelles séries d'idées. En se réfléchissant elle-même, elle obtient une image de l'image primitive, et cette seconde image peut se réfléchir à son tour. Parfois, lorsque la pensée réfléchit sur l'idée dont elle s'est emparée, la vie cherche à s'assimiler la manifestation de vie dont cette idée

(1) *La Vie et la Pensée*, page 11.

(2) *Ibid.*, page 13.

est l'image : alors l'équilibre se maintient entre la pensée et la vie dont elle reste l'expression. Mais il arrive aussi que la réflexion se porte sur une idée sans que celui qui réfléchit songe à vivre de la réalité que cette idée exprime. De graves erreurs deviennent alors presque inévitables. En effet, en se réfléchissant elle-même, la réflexion s'éloignera toujours plus de la vie, et la dernière image qu'elle nous fournira ne sera peut-être qu'une caricature grossière de la vérité.

« Tel trait, à peine indiqué dans la réalité, exagéré dans la première image, finira par remplir et par défigurer les dernières copies. Tel trait peu accentué dans la vie de l'Église primitive, la foi en la prédestination, par exemple, est devenu, grâce aux spéculations de quelques docteurs, la clef de voûte de l'édifice religieux de beaucoup de chrétiens. Par contre, tel trait essentiel dans la vie de l'Église primitive, ne s'étant pas prêté aux spéculations, a été de plus en plus passé sous silence et est complètement ignoré par la conscience chrétienne actuelle (1). »

Deux tendances, d'origines diverses, donnent lieu à cette subtilisation de la pensée.

Lorsqu'il obéit à la première, l'homme confère à la pensée les attributs de la vie. A l'idée de l'amour, qui n'est qu'une image, il accorde la réalité, la certitude, la puissance créatrice que l'amour porte en lui. Pour la plupart des hommes, cette confusion reste sans importance ; mais elle est pleine de dangers pour ceux qui, par nature ou par éducation, traduisent en pensée toutes les manifestations de la vie, dégagent l'idée de chaque fait et en font sortir, à l'infini, de nouvelles séries d'idées. Comme les peintres médiocres, dominés par leur métier, dédaignent ce dont, dans la nature, ils ne peuvent tirer parti, ils finissent par ne plus voir la

(1) *La Vie et la Pensée*, pages 16-17.

vie qu'à travers les images imparfaites qu'elle réfléchit dans leur pensée. L'image devient pour eux la réalité; la vie n'est plus que l'occasion de l'image. État d'âme artificiel, auquel arrivent fatalement les hommes qui, sous prétexte d'obéir aux exigences de la pensée, se laissent entièrement dominer par elle! Ils ont pensé, d'abord, parce que la vie qui s'agitait en eux voulait s'affirmer en se déterminant; maintenant, ils ne pensent plus que pour penser. Peu à peu, ils ont substitué les idées aux réalités qui leur avaient donné naissance. Pourtant, parce que la vie est encore en eux, un besoin de certitude, d'harmonie, d'unité, se fait sentir avec persistance dans leur âme, et la laisse inquiète tant qu'il n'est pas satisfait. Mais ils ont oublié que c'est à la vie, d'abord, qu'il appartient de créer l'harmonie, l'unité, et de donner la certitude; et c'est à la pensée qu'ils s'adressent directement pour les obtenir.

Ainsi naît le dogmatisme, affirmation hautaine de la certitude absolue de certaines idées; de là, aussi, vient l'effort de systématisation qui, sans jamais se lasser d'étreindre les idées, n'hésite pas à les mutiler pour arriver à les concevoir sur un plan unique.

« Tandis que la vie, en nous et hors de nous, est en lutte constante avec une infinité d'obstacles pour réaliser son besoin d'unité et, sans jamais renoncer au but qu'elle poursuit, se soumet à une marche pénible, la pensée prétend devancer ce lent travail de la vie et emporter de haute lutte cette unité, dût-elle se mutiler pour y arriver. Il n'est pas rare d'entendre dire que la pensée qui renonce à se systématiser est sans valeur : comme si la vie était sans valeur parce qu'elle ne peut encore réaliser l'harmonie vers laquelle elle tend (1)! »

(1) *La Vie et la Pensée*, page 21.

Mais voici qui est plus grave encore. Pour parvenir à l'unité, la pensée découpe dans la réalité ce qui seul se réfléchit dans les idées dont elle a besoin. Ce qui reste est toujours là, mais, renonçant à l'exprimer, peu à peu elle l'oublie et finit par en nier la réalité.

La pensée, de plus, réagit sur la vie. Et comme, là où toutes les énergies de la personnalité sont concentrées dans la pensée, les mouvements de la vie se réduisent au minimum, ils ne réussissent pas à briser l'expression plus ou moins défectueuse que la pensée leur a donnée. Au contraire, l'idée transforme de plus en plus la vie, au point de lui interdire certaines manifestations dont elle n'a que faire. « Tel un miroir qui aurait le défaut de réfléchir imparfaitement nos traits, et posséderait en outre la vertu magique de transformer notre figure suivant l'image imparfaite qu'il en donne (1). »

A côté de cette tendance à substituer la pensée à la vie, l'idée au fait, un autre courant contribue à rendre stérile le travail de la pensée. Méconnaissant la différence radicale qui sépare les phénomènes inorganiques des manifestations de la vie, on se laisse égarer par de fausses analogies, et l'on emprunte à l'étude des uns des méthodes qui sont inapplicables aux autres. Les tâtonnements douloureux de la pensée dans le domaine des réalités supérieures ont peut-être leur cause principale dans ce qui a assuré ses triomphes dans l'étude des phénomènes du monde matériel. Si en effet la pensée ne peut réfléchir la vie que d'une manière imparfaite, par contre, appliquée aux phénomènes matériels, elle en trouve l'expression adéquate, elle les définit, elle en donne la formule. La formule peut se substituer au phénomène qu'elle signifie ; l'on peut ignorer les

(1) *La Vie et la Pensée*, page 22.

phénomènes eux-mêmes : leurs formules suffisent pour établir des formules nouvelles qui devront nécessairement correspondre à des phénomènes nouveaux.

L'on comprend que les hommes de la pensée aient cédé à la tentation d'appliquer le même procédé aux manifestations de la vie. Mais, en agissant ainsi, ils sont victimes d'une illusion qui entraîne les plus graves erreurs. Ce n'est pas aux sciences de l'inorganique qu'il faut emprunter une méthode pour exprimer la vie, mais aux sciences naturelles et à la biologie dont la méthode d'observation et d'expérimentation peut être utilisée dans le domaine de la vie supérieure.

Au fond, il n'y a pas de rapport entre l'*évidence* à laquelle conduisent les raisonnements ou les démonstrations de la pensée et la *certitude* qui jaillit de la vie. Tout homme doit se rendre à une évidence; au contraire, la certitude est entièrement subjective. « Le fait le plus certain pour moi : *Dieu m'aime*, sera le fait le moins évident pour les autres⁽¹⁾. » Un fait évident ne peut être l'objet d'une certitude. La certitude, qui est un mouvement de la vie, ne s'impose qu'à celui qui l'éprouve, et ne se transmet que par des mouvements intérieurs. Le savant est l'homme de l'évidence. Le chrétien est l'homme de la certitude.

Et voici, à peine résumées, les conclusions de ce travail.

« L'harmonie complète de notre être ne peut être trouvée que dans la vie s'affirmant par la pensée pour se réaliser par l'action. » Partout où la vie est en jeu, elle est la réalité; la pensée n'est que la forme dont celle-ci s'enveloppe. « Il faut vivre de la vie manifestée en Jésus-Christ avant de pouvoir élucider avec succès toutes les

(1) *La Vie et la Pensée*, page 28.

idées par lesquelles cette vie s'exprime. Car ce n'est qu'en étant placé au centre, en tenant compte des exigences de la vie, qu'on peut juger de l'importance de chaque détail au point de vue de l'ensemble. »

« Une forme défectueuse, une pensée infirme trahit une vie infirme; la forme ne se laisse pas améliorer indépendamment de la vie; la pensée ne devient parfaite qu'à proportion de l'intensité de la vie : pour arriver à la clarté de la pensée, il faut arriver à la puissance de la vie. »
« Nos pensées ne se développent et ne deviennent fécondes que par de nouveaux efforts de la vie. Ainsi, chaque pensée vivante est le résultat d'un mouvement de la vie. Les contraindre avant le temps à être productives serait les rendre stériles, comme les fleurs dont les enfants veulent, avec leurs doigts, hâter l'épanouissement. Toute clarté, toute harmonie, toute certitude obtenue par la pensée, indépendamment de la vie, est donc quelque chose d'artificiel qui étouffe tout développement ultérieur de la vie, à moins que celle-ci ne réussisse à briser les formes que lui imposait la pensée et à en manifester l'insuffisance (1). »

Un commentaire ou un examen critique du travail de Fallot ne serait pas à sa place ici. La question qu'il s'efforce d'y résoudre est une des plus délicates que soulève la psychologie. Or, il n'avait lu, jusqu'alors, d'autres ouvrages de psychologie que « les insipides manuels de baccalauréat ». Il jugea préférable, cependant, de ne consulter aucun auteur et, ainsi qu'il le dit lui-même au début de son étude, il aborde le problème des rapports de la vie et de la pensée « avec un grand besoin de clarté, mais peut-être aussi avec la naïveté des enfants qui trouvent tout très simple parce qu'ils ignorent les tours et

(1) *La Vie et la Pensée*, page 28.

détours de chaque sujet » (1). Il sentait lui-même que l'expérience des discussions philosophiques lui faisait alors défaut. Mais son étude, fruit de ses observations, de ses expériences et de ses méditations personnelles, n'en a que plus de valeur pour ceux qui cherchent à se rendre compte de la marche de sa pensée.

Si étrange que cela puisse paraître à ceux qui ne liraient que superficiellement ce que Fallot écrit, à cette époque, de la théologie et de l'effort de l'homme pour ordonner en un système ses croyances philosophiques ou religieuses, il éprouve, autant que quiconque, le désir de parvenir à l'unité de la pensée. Pour lui, le besoin de systématiser la pensée correspond au besoin de la justice dans l'ordre moral. Il est donc légitime et normal. Mais si la justice n'existe pas dans le monde moral, l'harmonie ne peut pas se réaliser dans le domaine intellectuel. Le chrétien, qui croit que la chute a déterminé l'obscurcissement de la conscience et des facultés humaines, ne peut croire à la possibilité d'un système dans lequel aucune réalité ne soit mutilée ou sacrifiée. Laissant aux hommes, aux yeux desquels le monde est dans un état normal, la prétention d'arriver, par leur seule intelligence, à une connaissance systématique des choses, il s'ouvre à la vie dont le Christ lui donnera peu à peu la plénitude et, secondant l'effort de la vie en lui de tout le travail de sa pensée, il attend avec patience que sonne, pour l'âme, pour la pensée, pour l'action, l'heure de l'harmonie définitive (2).

Vers le même temps, Fallot prépare un travail, demeuré inachevé, sur *la nécessité d'introduire la méthode psychologique dans la critique des Ecritures*. Il ne veut, en somme,

(1) *La Vie et la Pensée*, Introduction.

(2) Note du 11 mai 1871.

qu'appliquer, à une question particulière, ses réflexions sur les relations de la vie et de la pensée.

Ce qui le frappe dans la critique dont la Bible est l'objet, c'est son caractère systématique et abstrait. Sans doute, elle accumule, avec une patience admirable, les observations philologiques, elle élucide les problèmes infiniment complexes qui se rapportent à l'établissement du texte, aux interpolations, aux variantes, aux sources; elle fait plus : abordant les questions de fond, elle analyse les idées des écrivains sacrés, elle fait ressortir les caractères particuliers de leur conception, elle montre l'enchaînement de leurs pensées ou signale leurs contradictions. Il semble cependant que, pour le plus grand nombre des critiques, les auteurs des livres bibliques n'aient eu d'autre ambition que de présenter un ensemble aussi systématique que possible de vérités abstraites; et cette conception influe, dans une large mesure, sur les solutions que la critique donne aux problèmes d'authenticité ou d'inauthenticité.

Combien la réalité est différente ! Loin d'être des penseurs qui, tranquillement établis dans leur cabinet, peuvent élaborer à loisir des systèmes plus ou moins cohérents, les écrivains sacrés — ceux tout au moins dont nous pouvons saisir la personnalité — sont des hommes qui sentent et qui veulent agir. Celui qui nous est le plus connu, l'apôtre Paul, est, avant tout, un homme de sentiment intense et de puissante volonté. Sa pensée est au service de son amour et de son action. Ignorant la spéculation pure, elle a toujours un but pratique. Impossible de la comprendre, impossible d'aborder, en critique, l'étude de ses épîtres, si l'on n'a pas saisi tout d'abord ce qui constitue le fond même de sa vie et le ressort de son action.

Deux passions inspirent et dominent sa vie : Jésus-Christ et les églises. A celles-ci il ne songe pas à enseigner systé-

matiquement la vérité. Chaque nouvelle préoccupation que fait naître le développement de leur vie est pour lui le point de départ de réflexions nouvelles; certaines questions, jusqu'alors restées dans l'ombre, s'imposent à son esprit exigeant impérieusement une solution.

« Se faisant tout à tous, se considérant comme le serviteur de tous, particulièrement des faibles, des petits, il n'a jamais connu cette crainte qui asservit tous ceux chez qui l'activité intellectuelle prédomine : la crainte de se contredire. Au contraire, sa vie peut sembler un tissu de contradictions.

« Aux Galates, il déclare que celui qui se fera circoncire est déchu de la grâce, et lui-même fait circoncire Timothée. Personne plus que lui ne proteste contre le joug des cérémonies mosaïques, et c'est dans l'accomplissement de l'une de ces cérémonies qu'il risque sa vie. Si ses actions nous semblent souvent se contredire, combien plus les pensées qu'il exprime dans ses lettres ! C'est que, pour lui, servir la vérité n'est pas se vouer à la défense d'un système mais au service d'une personne. Servir, c'est aimer. Or, l'amour vit de contradictions, car la vie, dans l'ordre inférieur et naturel comme dans l'ordre supérieur et surnaturel, naît continuellement de la lutte des principes les plus contradictoires. Et celui qui veut conserver la vérité qui donne la vie doit bien se garder d'atténuer les contradictions que son intelligence y perçoit sans pouvoir les concilier. Cette synthèse qu'il souhaite, il doit savoir que la vie seule est ici-bas chargée de l'accomplir... Voyez où ont abouti ceux qui ont voulu faire un système de la vérité dont vivait saint Paul : tandis que l'apôtre exaltait la puissance divine pour mieux accentuer la responsabilité humaine, ils ont dû sacrifier l'une ou l'autre, quand ils n'ont pas préféré conci-

lier les deux termes en les sacrifiant tous deux pour obtenir un je ne sais quoi d'incolore où Dieu est rapetissé sans que l'orgueil de l'homme y trouve son compte. »

De là Fallot conclut qu'une saine critique des épîtres pauliniennes ne doit pas, dégageant d'abord des lettres reconnues authentiques un système paulinien, une théologie paulinienne bien ordonnée, juger ensuite de l'authenticité des épîtres contestées par leur accord ou leur désaccord avec le paulinisme ainsi obtenu : cette méthode serait singulièrement peu conforme à la nature même du problème posé. Pour porter un jugement valable sur un livre de la Bible, une première condition doit être remplie : c'est, lorsqu'il est possible, d'acquérir une connaissance précise, non seulement du caractère de l'écrivain auquel le livre est attribué, mais encore du but qu'il a poursuivi en l'écrivant.

Si Fallot avait achevé cette étude et l'avait soumise au jugement public, on lui aurait fait observer, sans doute, que la connaissance de la personnalité d'un écrivain sacré dépend, dans une mesure très grande, de la solution que l'on donnera au problème de l'authenticité des écrits qui lui sont attribués. Nous sommes enfermés ainsi dans un cercle vicieux dont il est difficile de sortir sans compromettre la valeur psychologique ou le caractère scientifique du travail critique... Nul ne pourrait contester, cependant, à quarante années de distance, qu'il n'y ait, derrière cette ébauche, une claire vision des abus par lesquels la critique risque de se discréditer, et de la voie sur laquelle elle doit s'engager toujours plus résolument pour servir efficacement la vérité.

III

Après quelques mois d'un travail acharné qui le plonge « dans un état d'anéantissement intellectuel » (1), Tommy Fallot retrouve, pour quelques semaines, la vie riche et animée de l'Enclos, puis, pour un temps que de douloureuses circonstances prolongeront jusqu'à la fin de l'hiver, le silence et la solitude de Fouday.

A Rothau, Christophe Dieterlen, « une plaie vive de haut en bas », se prépare à quitter l'Alsace avec ses fils qui veulent rester Français. Ces derniers mois qu'il passe au milieu d'êtres qui lui sont si chers, sur une terre que le malheur lui rend encore plus sacrée, sont une longue et poignante agonie. Il préside jusqu'à la fin, cependant, la réunion du dimanche soir, y apportant, avec le même amour de l'âme humaine, la même sévérité à l'endroit de la piété courante. « Ce qu'on appelle maintenant religion, dit-il alors, est peut-être précisément le contraire de la religion de Jésus-Christ. »

De toutes les paroles, même les plus rudes, ou les plus douloureuses, qui sortent de ses lèvres se dégage une foi au Dieu vivant, à la réalité du monde invisible, qui donne à Fallot le même choc qu'au temps où il entendait M. Dieterlen pour la première fois.

Cependant, plus encore que du contact avec l'ami à qui il doit tant, il sent le besoin, au sortir d'un travail si intense, d'un effort pour se ressaisir en Dieu. « Sans lui, écrit-il, la vie n'est qu'une lanterne magique où des ombres

(1) 29 septembre 1871.

confuses se succèdent sans relâche; sans lui nous ne pouvons rien être pour personne, et personne ne peut être quelque chose pour nous. En cherchant par-dessus tout l'affection des hommes, nous nous perdons nous-mêmes et n'obtenons pas l'objet de notre désir; en cherchant par-dessus tout l'affection de Dieu, nous nous trouvons nous-mêmes, et le jour vient où tout nous est donné en lui... Dieu ou rien, Dieu et tout⁽¹⁾. »

Il a maintenant vingt-sept ans. Il souffre à la pensée de n'avoir entrepris aucune tâche sérieuse, d'en être encore à chercher le levier et le point d'appui de son œuvre.

« Le point d'appui, le fondement inébranlable, je sais qui il est; mais je ne le possède pas encore substantiellement comme je veux, comme je dois le posséder.

« Voilà six ans que je cherche Jésus-Christ et le Père dont il a annoncé la bonne nouvelle. Je le cherche, je le trouve, mais je ne puis y fixer ma vie. Un coup de vent survient qui m'entraîne à la dérive : Dieu est de nouveau perdu, et mon âme au désespoir.

« Si je tâche de trouver une certaine unité à ces six années de luttes, je la trouve uniquement dans l'effort sans cesse répété pour posséder Dieu. Pour tout le reste j'ai erré, souvent à l'aventure; j'ai dissipé mon temps et mes forces à mille recherches et mille études; mais *en cela* je suis resté le même : toutes mes défaites, tous mes efforts m'ont rejeté vers Dieu et chacune de ces six années est marquée d'un temps de lutte intense pour trouver celui dont j'avais besoin. Lors même que je ne suis pas encore arrivé au but, je veux estimer mes efforts : eux seuls communiquent quelque réalité à ma vie⁽²⁾. »

(1) 29 septembre 1871.

(2) 4 octobre 1871.

Vers la fin d'octobre⁽¹⁾, il prêche dans l'église de Wildersbach son premier sermon. Prenant pour texte le récit de la guérison du paralytique, il montre, dans les miracles racontés par les Évangiles, la promesse de nouveaux miracles. Ce premier sermon, auquel il s'était préparé comme à l'un des actes les plus solennels de sa vie, devait être pour lui l'occasion d'une rude épreuve. Voici comment il la raconte lui-même :

« Hier, souper chez les Dieterlen. Tout à coup, M. Dieterlen se tourne vers moi : « J'ai été là-haut (à Wildersbach) cet après-midi, et j'ai été fort étonné que personne ne me parle de votre prédication ; pas une âme ne m'en a dit un mot. » Il y a des personnes dont toutes les paroles vous laissent assez froid, il y en a d'autres dont une seule parole est un coup de massue.

« Mais, après tout, quoi d'étonnant ? Admettons que mon sermon ait été un coup d'épée dans l'eau. Qu'est-ce que j'ai toujours répété ? Que, pour qu'une prédication eût quelque valeur, il fallait qu'elle fût une communication de forces. Or, pour communiquer des forces, il faut en avoir et en recevoir. Quoi d'étonnant si, dans ma pauvreté, je n'ai rien pu donner.

« Pourquoi si vite s'abattre ? Le fait seul que j'aie pu commencer est déjà beaucoup. Un germe est toujours méprisable et insignifiant. Mais Dieu est là, qui se charge de le développer⁽²⁾. »

Au lieu de se décourager, il donne donc de nouvelles prédications. Mais, pendant les quelques mois qu'il est obligé de passer loin de la Faculté, c'est surtout aux écoles

(1) 22 octobre 1871.

(2) 28 octobre 1871.

du dimanche, aux réunions de quartier, aux visites aux pauvres et aux malades, qu'il consacre le temps que lui laissent ses études et les douloureuses préoccupations qui l'assaillent à son foyer.

Le 25 novembre naissait Pierre-Francis-Emmanuel Fallot. Sa naissance faillit coûter la vie à sa mère. L'arrivée de ce fils, malgré les angoisses qui l'accompagnèrent, fut regardée par ses parents comme une bénédiction toute particulière de Dieu. Rien ne troubla leur joie pendant les premiers jours. Mais, brusquement, l'état de M^{me} Fallot s'aggrava, des symptômes de fièvre typhoïde se montrèrent et, en même temps, l'existence de l'enfant apparut menacée par l'extrême fragilité de son organisme. Pour la première fois Fallot ressent de mortelles inquiétudes. Il vit ces journées étranges où l'âme passe de la prière la plus intense au sentiment poignant qu'elle vole lourdement, à ras de terre, impuissante à regagner les hauteurs. Il connaît ces heures d'inexprimable angoisse où, sans que la pensée puisse s'arracher du berceau où l'enfant se débat contre la mort, il faut rester aux côtés de la mère malade, ne rien lui laisser voir, puis, ensuite, lui dire la vérité. Dans sa détresse, il s'efforce de discerner le but auquel tend la souffrance en tenaillant ainsi son cœur.

« Je saurai mieux prier et lutter pour mes frères dans la fournaise, écrit-il, maintenant que j'y suis, que toutes les phrases perdent leur valeur, que les réalités seules demeurent ⁽¹⁾. »

Et le lendemain :

« Aujourd'hui, quelque chose dit en moi : *Parle, Sei-*

(1) 4 décembre 1871.

gneur, ton serviteur écoute ! Je suis plus calme, et j'envisage la possibilité d'une issue toute différente de celle après laquelle nous crions... Il est facile de parler de soumission quand on n'a jamais eu à se soumettre soi-même. Et je retiens ferme cette autre parole : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !* Moi qui ai tant à parler à ceux qui pleurent, il est juste que je sache ce que c'est que pleurer.

« Nous avons appelé notre enfant Emmanuel dans la joie de la délivrance. Il restera quand même notre *Emmanuel*, que ce soit sur la terre, que ce soit auprès du Sauveur auquel nous l'avons donné.

« Je veux apprendre à aimer. La souffrance est l'école de l'amour qui demeure, parce qu'il a été purifié par le feu. »

Le 6 décembre, l'enfant quitta le foyer où sa venue avait été accueillie avec tant de joie. « Mystérieuse destinée que celle d'une âme qui entre en pleurant dans le monde et le quitte en pleurant au bout de dix jours ! »

« Je me sens si faible, écrit Fallot quelques jours plus tard, si distrait, si partagé, si souillé en présence de toutes les grandeurs où Dieu se révèle à moi et dont il s'enveloppe pour me parler⁽¹⁾. »

Au sortir de l'épreuve, que la longue maladie de sa femme prolonge tout l'hiver, Fallot se consacre, avec une énergie nouvelle, au service des âmes. Mais là aussi il doit faire de douloureuses expériences. Agir sur les âmes, agir efficacement, et cependant ne pas les laisser s'attacher à soi, n'est pas une tâche facile.

« Comment mettre une âme en présence de Jésus-Christ ? se demande-t-il.

(1) 9 décembre 1871.

« Il faudrait pouvoir l'attirer doucement vers nous qui sommes seuls visibles et sensibles à l'âme endormie et obscurcie qui a perdu le sens du divin; puis, après lui avoir parlé avec l'amour de Jésus-Christ et lui avoir parlé de Jésus-Christ, pouvoir nous effacer, nous, et la laisser en contact personnel avec lui.

« Oh! la dynamique céleste — qui est aussi la dynamique humaine — où l'apprendre, comment l'apprendre? Par la prière et la parole : ton âme transformée reste continuellement le champ de tes expériences et le foyer de tes certitudes : la dynamique que tu apprends par tradition, et que tu ne vérifies pas par l'expérience, reste stérile et infirme.

« Oh! Maître, oh! Sauveur, enseigne-la moi; c'est cela seul que je veux. Pourquoi mon cœur brûle-t-il pour mes frères si je dois rester inerte devant eux, incapable de *porter* réellement un seul de leurs fardeaux, incapable de les mettre en communication avec toi ⁽¹⁾! »

Avant tout, « il faut apprendre à prier. Prier, c'est se donner. La prière puissante suppose le don entier de soi-même » ⁽²⁾. Sans doute, « l'œuvre de Dieu ne se fait que par des hommes, mais par des hommes qui s'effacent. L'action de Dieu se revêt de l'action humaine, mais l'action humaine n'est qu'un léger manteau dont l'action divine s'enveloppe. Dès que l'action humaine veut être quelque chose, dès que l'homme veut faire *son œuvre*, l'action divine s'arrête » ⁽³⁾.

Enfin, voici quelques lignes qui traduisent, semble-t-il, avec une exactitude parfaite, les sentiments dans lesquels,

(1) 22 décembre 1871.

(2) 28 janvier 1872.

(3) 7 mars 1872.

à la veille de terminer ses études, il se prépare à entrer définitivement dans l'œuvre de Dieu.

« On ne peut réformer les autres qu'autant qu'on se réforme soi-même. Veut-tu faire quelque chose ? Il faut être quelque chose. Veux-tu faire l'œuvre de Jésus-Christ ? Sois toi-même une œuvre de Jésus-Christ...

« J'avais compris la vie comme une action. Je me suis trompé : elle est une obéissance. L'action ou le repos dépendent, non du serviteur, mais du maître (1). »

A Pâques, Fallot se réinstalle à Strasbourg et y reprend, une dernière fois, la vie laborieuse de l'étudiant. A la Faculté, qui a cessé, le 20 mars, d'être française (2), il ne retrouve plus Lichtenberger ni Sabatier. Schmidt n'a pu s'arracher à la petite patrie qui ne cesse pas, à ses yeux, d'être française, ni à un milieu et à des habitudes de travail sans lesquels il ne pourrait continuer de vivre. Reuss, Baum et Cunitz ont accepté le nouveau régime. Avec le vieux doyen Bruch, et le professeur Schultz, venu de Bâle, ils constituent la Faculté nouvelle. Ce sont les cours de Reuss et de Schmidt que Fallot suit, jusqu'à l'époque des grands examens, avec le plus d'assiduité.

Il apporte à la préparation de ses examens une ardeur fiévreuse. Il ne se rend pas compte que ses études antérieures, la maturité de son esprit, sa connaissance déjà si grande de la Bible le mettent aisément au niveau des *candidates* dont, au reste, les années de théologie ont été coupées en deux par la guerre. C'est à peine si, pendant ces dernières semaines, il prend le temps de manger et de dormir. Sa conscience scrupuleuse, qui n'a jamais toléré qu'une

(1) 14 mars 1872.

(2) Cf. DARTIGUE, *op. cit.*, page 49.

étude puisse être faite à moitié, ressent, à l'approche des examens, une crainte exagérée. « Je compte sur Celui qui aide à franchir les murailles, écrit-il, car j'aurais très peur sans lui ⁽¹⁾. » Tout se passe, d'ailleurs, plus facilement qu'il ne l'a prévu, et, à la fin des épreuves écrites et orales, il peut noter : « Mes examens ont été une suite de bonheur et d'exaucements de prière. A part la traduction de l'hébreu, j'ai tout traversé sans presque broncher. Dieu a été bon ; à moi d'être fidèle et de ne jamais m'écarter de lui ⁽²⁾. »

La porte de l'activité pratique va donc s'ouvrir devant Fallot. A cette heure, ce qui domine dans son cœur, c'est la reconnaissance :

« Je suis reconnaissant, car le grand résultat de toutes mes études et des réflexions qu'elles ont fait naître est la conviction inébranlable que le *centre de l'histoire*, la source de vie pour l'humanité, la clef de tous les mystères passés et futurs, le secret de tous les miracles se trouvent renfermés dans ce fait : *la parole a été faite chair*, l'Incarnation. Il s'agit de *réaliser*, dans ma vie, les merveilles qui m'ont été indiquées comme de loin ⁽³⁾. »

Le 2 août 1872, il accomplit le dernier acte de sa vie universitaire en soutenant, devant MM. Baum, Schmidt et Reuss, sa thèse de baccalauréat en théologie sur *Les Pauvres et l'Évangile* ⁽⁴⁾.

(1) 21 juillet 1872.

(2) 27 juillet 1872.

(3) 21 juillet 1872.

(4) Une brochure in-12, 52 pages (Strasbourg, Fischbach).

IV

Comment Fallot a-t-il été amené à choisir ce sujet de thèse ? La lettre qui accompagne l'envoi de son travail à Gabriel Monod le laisse entrevoir.

« Tu verras, par la thèse ci-jointe, que je me permets de t'envoyer malgré ce qu'elle a de superficiel et d'imparfait, combien les pauvres m'intéressent. Depuis que je réfléchis, c'est là le sujet qui me préoccupe le plus et auquel je suis de plus en plus forcé de revenir. J'aime passionnément ce sujet, mais je n'en comprends, hélas ! que quelques points. En écrivant ma thèse, que j'ai été obligé d'improviser en deux mois au milieu de mes examens de candidat, j'ai senti plus que jamais l'intime connexion qu'il y a entre le pauvre et la religion de Jésus-Christ. Au fond, le pauvre est tellement le but de l'activité de Jésus-Christ, le cadre de sa vie, que la religion de Jésus-Christ perd sa saveur, sa puissance, sa raison d'être, quand on oublie les pauvres et qu'on veut accommoder cette religion au goût des riches et des savants. Je ne connais guère dans l'histoire de l'Église de plus absurde contre sens que ces discours sur la Religion que Schleiermacher a écrits uniquement *für die Gebildeten* (1). Depuis que le christianisme a quitté les carrefours pour balancer l'encensoir devant les puissants, il a perdu toute saveur.

« ...Mais assez longtemps là-dessus. La question capitale est de savoir si le christianisme peut redevenir ce qu'il a

(1) Pour les gens cultivés.

été : la part du pauvre et du dernier, ou s'il est fatalement condamné à rester le complice de toutes les injustices et de tous les égoïsmes, comme il l'est actuellement. Je crois à la liberté, je crois à la possibilité d'un retour de l'Église chrétienne à sa véritable tâche, et, comme j'y crois en théorie, je m'efforce d'en donner la preuve pratiquement en m'absorbant au milieu de ces pauvres dont on parle beaucoup sans trop les connaître. Depuis quelques années que je vis ici, je n'ai fait que débiter, j'ai réussi à m'assimiler quelque peu leur manière de voir, de penser et de sentir, à devenir leur semblable, en sorte que j'ai l'inappréciable privilège de compter parmi eux un grand nombre de vrais amis qui m'ouvrent leur cœur et ne craignent pas de penser tout haut devant moi. La vie avec le pauvre, la vie intime et incessante est parfois bien pénible, car leurs notions sont bien différentes des nôtres, mais elle est une source d'observations et d'études qui captivent au plus haut point. C'est cette vie-là que je souhaite de poursuivre pendant longtemps encore, non pas seulement pour étudier le pauvre, mais aussi, ce qui est beaucoup plus difficile, pour le servir (1). »

Ainsi, à l'origine de cette thèse, il y a, sans doute, le profond amour que Fallot porte aux pauvres et la pensée d'inspirer à d'autres le désir de les connaître et de les servir avec un zèle qui ne soit pas sans intelligence. Mais il y a aussi, il y a surtout la souffrance de constater que les pauvres s'éloignent de plus en plus de l'Évangile parce que l'Église s'est peu à peu éloignée d'eux, et la volonté de travailler à combler ce fossé et à rendre à l'Église conscience de sa mission primordiale. De sorte que cette étude ne constitue pas seulement un admirable chapitre de théo-

(1) 26 août 1872.

logie pratique, que devraient méditer tous ceux qui ont à travailler au milieu des pauvres, mais qu'elle est encore un émouvant effort pour remettre l'Église en présence des larges horizons et des grandes ambitions rédemptrices du Fils de l'Homme. Par là *Les Pauvres et l'Évangile* préparent la prédication du christianisme social par laquelle, dix ans plus tard, Fallot se révélera un si puissant initiateur.

Une introduction, deux chapitres, une conclusion : telles sont les divisions entre lesquelles se répartissent les quarante-huit pages de la thèse.

L'introduction précise le but que Fallot désire atteindre : il veut *faire voir* les pauvres, et, pour y réussir, il ébauchera un tableau de ce monde que presque tous ignorent. Il ne se flatte pas, toutefois, que l'image ainsi esquissée suffise à donner à ses lecteurs la connaissance des pauvres. « Dans le domaine moral, connaître s'appelle aimer ; il n'y a connaissance que là où il y a amour (1). » Mais il espère qu'elle aidera à mieux comprendre l'attitude que la plupart des pauvres observent à l'égard de l'Évangile et à rechercher, avec de moindres chances d'erreur, comment il faut agir auprès des pauvres pour les mettre en contact avec celui-ci.

Avec le premier chapitre, nous pénétrons dans l'intimité des pauvres. Du cadre misérable dans lequel se déroule leur vie, il est à peine question. Ce que Fallot veut mettre en lumière, ce sont les sentiments qu'ils éprouvent, les souffrances morales qu'ils ressentent, et la manière dont ils expriment les mouvements de leur cœur. L'on trouve, dans ces pages, quantité d'observations dont quelques-unes doivent être citées ici.

« Le pauvre ne pense pas. Sa pensée resté toujours à

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 3.

l'état embryonnaire. Son intelligence, absorbée par les nécessités les plus urgentes de la vie, ne franchit jamais le cercle étroit des idées les plus élémentaires. Mais, s'il ne pense pas, il sent d'autant plus profondément... Les facultés intuitives jouent un rôle d'autant plus grand chez le pauvre que l'art de la réflexion lui est inconnu. Et c'est pour ce motif, soit dit en passant, que tous ceux qui sont entichés de la valeur du raisonnement, que tous ceux qui croient à la valeur du syllogisme auront toujours peu de prise sur le peuple (en désignant par ce terme la grande masse qui, sans être composée uniquement de pauvres, pense toutefois et sent à la manière des pauvres...) (1).

« Si l'homme instruit a sur le pauvre l'avantage de savoir penser, de trouver une expression juste à chacun des mille sentiments qui l'animent, le pauvre a, par contre, l'avantage de sentir avec plus de puissance, avec plus de profondeur, avec plus d'originalité... Le pauvre en est généralement réduit à se créer sur l'heure l'expression dont il a besoin. De là résulte cet embarras, cette manière heurtée et souvent confuse de s'exprimer; mais de là aussi sa spontanéité, son originalité, son charme et sa fraîcheur... Le pauvre n'analyse pas, il peint toujours (2). »

Cet engourdissement des facultés intellectuelles est, pour le pauvre, une cause de souffrance. « Mais cette souffrance est peu de chose, comparée aux défaillances morales auxquelles il est fatalement entraîné par son indigence (3). » Sans cesse surgissent sur son chemin des tentations auxquelles succomberaient ceux qui le méprisent, s'ils connaissaient sa misère. Il ignore tout ce qui fait la beauté et la

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 6.

(2) *Ibid.*, pages 7-8.

(3) *Ibid.*, page 9.

grandeur de la vie de famille. Traînant à sa suite un cortège de hontes et de défaillances, il se sent accablé d'un découragement qui paralyse tous ses efforts; et c'est pour échapper, ne fût-ce que quelques instants, à cette lassitude qu'il se laisse aller à ses désordres dont il ne tarde pas à devenir la proie. Peu à peu, le mal lui apparaît comme une fatalité à laquelle il essaierait en vain de se soustraire, et il se résigne devant l'inévitable.

Cependant, « le besoin inconscient, mais persistant, de la délivrance subsiste chez les plus découragés. Le pauvre, malgré sa misère, du fond de son désespoir même, ne peut faire autrement que d'obéir à cet instinct primordial de la nature humaine, qui nous parle sans cesse d'espoir, alors que tout, autour de nous, semble démontrer l'inanité de l'espérance... De l'excès de son découragement, il s'élève sans transition à une confiance sans borne » (1).

De là une excessive mobilité, un manque d'esprit de suite et de mesure qui fait, de son développement moral, une suite de hauts et de bas, d'élans qui étonnent et de chutes qui attristent. « Rien de plus difficile, pour cette raison, que des rapports un peu intimes entre l'homme instruit et le pauvre. Le premier doit faire un long apprentissage avant d'être habitué aux soubresauts incessants du second. C'est pour cette raison, aussi, qu'il ne peut, au premier abord, juger le pauvre avec équité, ni trouver dans sa société le charme profond qu'y découvre celui qui, derrière ce qui est défectueux, arrive peu à peu à constater la présence de richesses qu'on chercherait en vain ailleurs (2). »

C'est auprès des pauvres qu'on apprend ce qu'est donner, non de son superflu, mais de son nécessaire. Chaque jour, des « sacrifices sans phrase » sont pratiqués par des milliers

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 12.

(2) *Ibid.*, page 13.

de créatures humaines dont personne ne se soucie. « Sous l'enveloppe la plus rude, sous l'écorce la plus grossière bat un cœur d'or ⁽¹⁾. » Sans doute, ce cœur est parfois le jouet de mouvements soudains de haine ou d'admiration qui s'éloignent aussi rapidement qu'ils ont fait irruption. Mais « si le pauvre a eu des motifs particuliers pour vouer à quelqu'un de l'amitié ou du respect, personne n'est plus constant que lui : une fois que le pauvre a donné son cœur, c'est pour toujours » ⁽²⁾.

Le cœur du pauvre, usé par la souffrance incessante, est d'une sensibilité excessive. « Celui qui ne vit pas avec lui ne saurait se faire une idée des précautions infinies dont il faut user pour ne pas le froisser ⁽³⁾. » Mais s'il est sensible à la dureté et au mépris, il l'est aussi au respect. « Rien ne pousse autant le pauvre à se mépriser lui-même que le mépris contre lequel il se heurte de toute part. Rien ne relève autant le pauvre que le respect qu'on lui témoigne. Il se dit que si quelques-uns le respectent encore, c'est qu'il y a donc pour lui quelque espoir de relèvement ⁽⁴⁾. »

Le pauvre a besoin d'espérance ; aussi semble-t-il que « la religion de Jésus-Christ, dont le contenu se résume en une triomphante espérance, soit faite avant tout pour lui. Mais de toutes les classes de la société c'est malheureusement la classe pauvre qui est le moins en contact avec l'Église » ⁽⁵⁾. Celle-ci doit intervenir, comme l'autorité civile, aux différentes étapes de l'existence ; c'est la seule raison qui fait qu'un grand nombre de pauvres gardent encore, avec leur Église, un lien extérieur.

Qu'est-ce, pour eux, que la religion ? « Elle se réduit à

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 14.

(2) *Ibid.*, page 15.

(3) *Ibid.*, page 17.

(4) *Ibid.*, page 18.

(5) *Ibid.*, page 20.

un je ne sais quoi d'incolore qui se résume en une soumission inerte à toutes les puissances du monde moral et du monde physique, qu'elles s'appellent péché ou maladie, iniquités sociales ou fléaux de la nature. Dieu est le nom de la cause première que l'on s'habitue à chercher derrière chacune des manifestations qui étonnent ou qui effraient. Au fond, il n'y a guère de différence entre ce Dieu-là et la fatalité antique. Le nom seul a changé ; mais le profond découragement, qui est à la fois le fondement et le résultat de la conception païenne, a persisté (1). »

Si éloignés de l'Église que soient un grand nombre de pauvres, l'Évangile n'en trouve pas moins des points d'attache dans leurs cœurs. « Si quelqu'un, en effet, est prédestiné à recevoir l'Évangile, c'est bien le pauvre. Le pauvre est plus naturellement religieux (en prenant ce mot dans son sens général) que le riche. Le fardeau sous lequel il ploie le porte à accepter volontiers un secours dont l'homme aisé se flatte souvent de n'avoir nul besoin (2). »

Mais comment établir le contact entre l'âme du pauvre et l'Évangile ? C'est ici que Fallot formule, sur la prière, la prédication, la confession, des réflexions dont la portée dépasse l'objet immédiat de son étude.

Ce qui rattache avant tout le pauvre à Dieu, c'est la prière. Lorsque la souffrance l'abat, il cherche Dieu. Sans se soucier de paraître contredire les blasphèmes que la misère lui arrachait la veille encore, il crie à Dieu dans l'angoisse de son âme. Ce qu'il attend avant tout de ceux qui compatissent à son malheur, c'est une prière qui lui fasse sentir la présence de Dieu. « On constate, en effet, chez le pauvre, une soif intense de Dieu, dès que, pénétrant

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, pages 20-21.

(2) *Ibid.*, page 27.

dans son cœur, on y fait résonner certaines cordes, généralement muettes, faute d'une main qui sache les faire vibrer ⁽¹⁾. »

Lorsque, sous les coups répétés de la souffrance, la vie religieuse jaillit dans l'âme du pauvre, il est, en religion comme en toute autre chose, d'un réalisme qui semble désespérant à plusieurs. S'il attache plus de prix à la prière qu'à la lecture de la Bible et qu'à la prédication, c'est qu'elle le met en communication directe avec Dieu. A vrai dire, « il reste insensible aux prières vagues et nuageuses où l'on trouve moyen de faire un cours de dogmatique à Dieu sans lui demander rien de réel ». Il veut une prière concrète, car, pour lui, prier c'est demander. A celui qui prie avec lui, et dont Dieu exauce la prière, il accorde peu à peu une confiance absolue. Il sent que sa souffrance est devenue la souffrance du serviteur de Dieu qui prie. Et, avant même de recevoir l'exaucement dont il ne doute pas, il éprouve un soulagement infini « à entendre quelqu'un ramasser toutes ses misères dans une prière, et les jeter vers Dieu » ⁽²⁾.

« C'est une lourde tâche que celle de prêcher aux pauvres » ⁽³⁾, remarque Fallot. Ils restent, en effet, complètement indifférents aux idées et à la forme d'une prédication. « Ce que le pauvre cherche au culte public, lorsqu'il y cherche quelque chose, ce sont des impressions bienfaisantes en échange des impressions pénibles dont il voudrait débarrasser son cœur... Ce que le pauvre réclame avant tout, c'est une prédication qui remue sa conscience et qui parle à son âme... Pour remuer cette conscience, pour provoquer le repentir, pour mettre à nu les interdits les plus

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 29.

(2) *Ibid.*, pages 30-31.

(3) *Ibid.*, page 34.

secrets et en rompre les chaînes, il faut une parole accompagnée de puissance (1). »

En écrivant cette partie de sa thèse, Fallot pense avant tout aux pauvres — ne doit-il pas être lui-même, bientôt, le pasteur d'une très pauvre paroisse ? — mais on sent que sa préoccupation est plus générale. C'est toute une conception de la prédication qu'il combat ; c'est toute une conception nouvelle qu'il expose. Lui aussi, avec les pauvres et comme les pauvres, il a cherché « des impressions bienfaisantes » au culte public, et il a souffert de n'y trouver que « cette sorte de prédication où l'on dogmatise, où l'on polémise, où l'on raisonne devant des gens qui n'y comprennent rien et n'en retirent aucun profit » (2). Il a compris que le grand mal dont souffre l'Église est d'avoir substitué à la prédication qui manifeste la puissance et la vie une prédication qui ne tend qu'à instruire et démontrer. Les hommes ne reviendront à l'Évangile que si la prédication redevient ce qu'elle doit être : « une manifestation de vie et de puissance, préparée par de longues heures de luttes, pendant lesquelles le prédicateur, purifié au creuset de l'angoisse, devient propre à être le dépositaire des forces divines qu'il est chargé de transmettre » (3).

Il faudrait citer toutes les remarques qui suivent ; bien des prédicateurs, appelés à prêcher à des *intellectuels*, auraient profit à les méditer. Les derniers mots de Fallot sur ce sujet indiquent quelle est, selon lui, la cause des échecs auxquels ont abouti tant d'efforts d'évangélisation du peuple : « Chose bizarre ! on vante aux pauvres Jésus, l'ami des derniers et des ignorants ; mais on a bien soin de le

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, pages 32-33.

(2) *Ibid.*, page 35.

(3) *Ibid.*, page 34.

faire dans le langage abstrait des premiers et des savants (1). »

La prédication, telle qu'elle est le plus souvent conçue, n'a donc qu'une action restreinte sur les pauvres. Mais, par la direction, le pasteur, s'il est un homme de prière, peut réussir à exercer sur eux une influence profonde et durable. Au pasteur qui prie avec lui, le pauvre est insensiblement amené à ouvrir son cœur, à raconter ses souffrances, à dévoiler ses hontes, ses remords, ses péchés. « C'est ainsi que le pasteur arrive tout naturellement à provoquer une confession complète de la part du pauvre... La confession est la condition indispensable de la vraie cure d'âmes; elle en est le centre, et par confession nous entendons, qu'on nous comprenne bien, l'aveu libre et spontané de ses peines et de ses péchés que l'on fait à un 'serviteur de Jésus-Christ, pasteur ou laïque, auquel on confie ses pensées les plus secrètes, comme on le ferait à Dieu, pour chercher par l'intermédiaire de cet homme le secours d'en haut. La confession, telle que nous l'entendons, ne peut se faire qu'à un homme dans le jugement duquel on a pleine et entière confiance, car celui qui se confesse se soumet momentanément à la direction de celui auquel il se confesse, comme le malade se soumet librement à la direction du médecin qui possède sa confiance (2). »

Plus que tout autre homme, le pauvre a besoin de se confesser ainsi. Il n'a pas d'ami à qui confier ses péchés et ses peines. Le sentiment qui domine en lui est celui de son isolement. « Il se sent seul avec ses péchés, en face de Dieu. Se confesser, pour le pauvre, c'est donc non seulement se décharger de tous les fardeaux qui l'accablent, mais c'est sortir de son isolement, se sentir uni à quelqu'un,

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 36.

(2) *Ibid.*, page 37.

c'est trouver un ami qui plaide sa cause devant Dieu et qui lui apporte le secours de Dieu⁽¹⁾. » En l'arrachant à son isolement, la confession le délivre aussi de son découragement.

Mais le pauvre, qui a un si pressant besoin de confession, est effrayé à la pensée de laisser voir sa honte à quelqu'un qu'il croit lui être infiniment supérieur. Il ne surmonte sa crainte que s'il sent dans le chrétien auquel il parle un homme semblable à lui en toutes choses. Les malheureux osaient tout dire à Jésus, car celui-ci les enveloppait d'un amour si puissant qu'entre eux et lui s'établissait une communion parfaite; pénétrant dans leur âme meurtrie, il se chargeait de leur fardeau, le leur enlevait et leur donnait en échange le pardon et la paix. « La confession suppose, en effet, union et échange entre celui qui parle et celui qui écoute, et voilà pourquoi elle entraîne après elle de si lourdes responsabilités et de si terribles dangers... Elle met en présence d'abîmes si profonds, elle conduit dans des chemins si périlleux qu'elle est sans contredit la charge la plus dangereuse du pasteur; mais elle en est aussi la plus glorieuse⁽²⁾. »

Toutes les ordinations du monde ne peuvent suffire à qualifier un homme pour une tâche aussi redoutable. D'ailleurs, la confession, telle que l'entend Fallot, manifeste et tout à la fois satisfait un besoin qui ne peut naître que là où le soin des âmes est pris très au sérieux. Or, ceci suppose une piété et un amour que l'on peut rencontrer chez certains laïques mais que l'ordination ne confère pas par elle-même au pasteur. Il n'y a donc pas à craindre que ceux qui veulent se confesser aillent là où ils ne sentent pas qu'ils trouveront la réponse au besoin profond de leur âme.

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 38.

(2) *Ibid.*, page 40.

Ce que Fallot dit de la confession le montre, sur ce point, beaucoup plus luthérien que réformé. Cependant, s'il reconnaît la grande valeur psychologique de la confession volontaire, il se défie des tendances qui se faisaient jour à cette époque, dans un luthéranisme où l'ecclésiasticisme intransigeant avait voilé les splendeurs de la doctrine de la grâce. Il n'admet pas qu'on impose la confession, ni qu'on s'imagine que, seuls, les pasteurs ordonnés par l'Église ont le droit de recevoir des confessions. L'ordination au ministère évangélique est nécessaire et bonne, mais elle est impuissante à communiquer les vertus, la maturité, la somme d'expérience et de forces spirituelles qu'on est en droit d'attendre d'un confesseur. « Il n'y a rien de moins sérieux, soit dit en passant, qu'une certaine fidélité à des principes en vertu desquels on devient indifférent aux plus simples règles du bon sens, en ce qui concerne l'hygiène des âmes. Jésus préférerait le salut d'une seule âme au monde entier : beaucoup de ses disciples sacrifient le salut des âmes à la glorification de leur *credo* ecclésiastique (1). »

Quoi qu'il en soit, la confession apparaît au pauvre comme liée à toute conversion véritable. A ses yeux « le péché que l'on avoue est un péché qui perd sa puissance, et un aveu fait à Jésus-Christ par l'intermédiaire d'un de ses serviteurs a un caractère plus complet et plus définitif » (2).

L'Évangile peut donc encore accomplir des miracles parmi les pauvres, y déterminer même des transformations profondes; mais le nombre des pauvres dans l'âme desquels l'Évangile manifeste sa puissance est insignifiant à côté

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, pages 41-42.

(2) *Ibid.*, page 42.

de ce qu'il pourrait être, parce que l'Église s'est laissé détourner de la voie que lui avait tracée Jésus-Christ.

S'il y a jamais eu une classe sociale prête à recevoir la bonne nouvelle du Christ, c'est bien la classe pauvre. A la vue des pauvres, le cœur du maître était ému de compassion... Comment l'Église a-t-elle suivi son exemple ?

« Les diverses églises chrétiennes, à part de rares et glorieuses exceptions, semblent toujours avoir regardé vers en haut, rarement vers en bas. Se disputer la faveur des puissants et le patronage des savants : tel a été le mot d'ordre... Du temps de la Réforme encore on fermait les yeux sur bien des scandales donnés en haut lieu pour se ménager de puissantes alliances, mais l'on n'avait que du mépris pour ces « chiens de paysans » qui avaient eu, au début du moins, le tort d'espérer qu'un retour au christianisme dogmatique préparait un retour au christianisme pratique.

« Soudain l'ouragan s'est déchaîné... Il y a eu des trônes renversés et des autels endommagés... On s'est alors aperçu des immenses forces dont l'Église aurait pu disposer si, au lieu de s'imposer comme un joug aux masses, elle avait su se faire aimer et respecter par elles comme la véritable réparatrice de toutes les iniquités, comme la seule consolatrice efficace dans toutes les souffrances⁽¹⁾. »

Sans doute, quelques églises se sont efforcées depuis lors de se rapprocher des pauvres et des méprisés. Mais ces efforts ont été continuellement paralysés par le désir de ne jamais déplaire aux grands.

« On persiste encore à taire la vérité à ceux d'en haut pour la prodiguer plus durement à ceux d'en bas. Quoi

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, pages 25-26.

donc d'étonnant si ceux d'en bas s'irritent et refusent souvent l'amour qu'on veut leur témoigner, parce que cet amour n'est pas accompagné de justice ? L'Église semble si souvent identifier sa cause avec celle des riches et des puissants que le pauvre a été peu à peu amené à se représenter cette Église comme une institution appartenant spécialement aux heureux de ce monde, et où il n'est toléré que par pure bienveillance... Le temps n'est peut-être plus éloigné où l'Église officielle expiera cruellement les erreurs et les lâchetés qui ont contribué à creuser entre elle et la majorité des pauvres un abîme⁽¹⁾. »

Cette attitude de l'Église, en éloignant de l'influence de l'Évangile ceux qui vivent dans la misère, contribue à propager et à rendre plus violente la maladie que Fallot appelle « l'envie sociale ». Ainsi les âmes sont préparées pour toutes les excitations des prédicateurs de la haine. Si les classes inférieures sont puissamment remuées par leur parole, c'est parce que l'Église a manqué, vis-à-vis d'elles, à son devoir. Mais que l'Église renonce, une fois pour toutes, à regarder vers ceux dont elle n'ose attendre qu'une protection hautaine qui la compromet et des exigences qui la déshonorent, qu'elle abandonne ces alliances avantageuses selon le monde, stériles quant à la cause de Dieu, pour se donner tout entière à ceux auxquels Jésus-Christ s'est donné sans réserve, une ère nouvelle s'ouvrira devant elle ! Comme aux jours où elle était traitée avec mépris parce qu'elle était le refuge des ignorants et des esclaves, elle préparera, par son amour persévérant et fidèle, l'épanouissement de la vie divine dans des âmes de pauvres. Ce ne sont pas seulement des cœurs qui, par la conversion, seront réconciliés avec Dieu : ce seront des vies entières

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 26-27.

transformées par un renouvellement auquel l'intelligence aura sa part aussi bien que la conscience.

Quoi qu'en disent les apôtres du socialisme, en Jésus-Christ seul le pauvre trouve un espoir de relèvement dans la sphère morale et dans la sphère intellectuelle. Le salut social ne se réalisera que par le salut des individus. S'imaginer qu'il suffise, pour établir un règne de liberté, de fraternité, d'égalité, de répandre l'instruction parmi les pauvres est se nourrir d'une chimère. « A Jésus-Christ seul est réservé d'établir ce royaume de justice, de paix et de joie, où il n'y aura plus ni savants, ni ignorants, ni riches, ni pauvres, mais une sainte famille de frères, qui adoreront le Père en esprit et en vérité ⁽¹⁾. »

Il est intéressant de noter comment fut accueillie, de divers côtés, la thèse de Fallot.

Une critique fondamentale lui fut adressée, le jour de la soutenance, par le président du jury, M. Baum ⁽²⁾. « Il y a dans votre travail, lui dit en substance celui-ci, une grande largeur de vues, un sentiment de piété et de vérité exquis, avec une noble simplicité qui fait du bien au lecteur. Mais il lui manque les *allures scientifiques*. Je ne dis pas cela parce que vous avez réussi à écrire une thèse sans faire une seule citation biblique ou autre, sans latin ni grec. Souvent cet appareil n'est qu'une vaine ostentation; les allures scientifiques consistent dans la *méthode*, dans la manière de présenter les choses et de les mettre dans leur véritable jour. Or, dans votre travail, pas de *définition* du

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 48.

(2) M. Raoul Allier a eu la bonne fortune de mettre la main à Leipzig (!) sur l'exemplaire de *Les Pauvres et l'Évangile* que M. Baum avait annoté en vue de la soutenance; dans la brochure se trouvait une feuille manuscrite sur laquelle le professeur avait résumé les observations qu'il désirait présenter à Fallot. — Je remercie M. Allier d'avoir bien voulu me communiquer ce curieux document.

pauvre, des pauvres, pas non plus de *coup d'œil historique* (les pauvres dans le paganisme, chez les juifs, dans le Nouveau Testament). »

C'est à cette critique que répondait J. L. Michaëli lorsqu'il écrivait dans la *Revue chrétienne* (1) : « Quelques condisciples, quelques maîtres aussi auront sans doute légèrement haussé les épaules : « Mais ce n'est pas une thèse, « cela ! Ce n'est pas de la théologie ! » Non, messieurs, c'est vrai ; ce n'est ni la théologie du professeur A., ni celle du professeur B., c'est la religion pure et sans tache de saint Jacques, laquelle consistait à visiter les veuves et les orphelins ; c'est la religion du Seigneur Jésus-Christ qui disait : « Quand vous aurez fait ces choses à l'un de ces « petits, vous me les aurez faites à moi-même. »

Et, après un bref résumé de la thèse de Fallot, Michaëli concluait : « Au fond, ce travail qui, à première vue, semblait un plaidoyer de sentiment, fourvoyé dans le lieu scientifiquement solennel consacré à la soutenance des thèses, ce travail aborde (avant tout par le cœur, il est vrai) les deux grandes questions de notre époque, celles qui vont de plus en plus absorbant toutes les autres : la question sociale et la question religieuse. »

D'après un usage encore en honneur aujourd'hui dans certaines Facultés, les étudiants en théologie devaient, à la suite de leur thèse générale, présenter, sur quelques points essentiels de la foi et de la vie chrétiennes, des thèses particulières qu'ils fussent préparés à défendre publiquement le jour de la soutenance. Des douze thèses qui suivent *Les Pauvres et l'Evangile*, plusieurs ne font que reproduire des idées déjà exprimées par Fallot dans son travail sur *La Vie et la Pensée*. Mais il en est quelques-unes

(1) Numéro de novembre 1873, pages 865 et suiv.

qui précisent, d'une façon intéressante, au moment où il va entrer au service de l'église luthérienne, la valeur qu'il attache à la tradition.

« Les documents évangéliques, reçus tout d'abord sur la foi de la tradition, se légitiment peu à peu à la conscience religieuse du croyant, comme lui apportant l'image fidèle de ce Jésus dont l'Esprit est efficace en lui.

« Le croyant doit recevoir le témoignage de la tradition avec le même respect que l'enfant accueille les récits que lui fait sa mère.

« Le témoignage de la tradition emprunte sa puissance non pas tant à la série des décisions officielles des églises qu'à l'accord profond qui se manifeste dans la foi de toutes les âmes vraiment chrétiennes, dont la chaîne non interrompue nous rattache aux apôtres.

« L'autorité de Jésus-Christ reste absolument supérieure à l'autorité de la tradition. Quand le témoignage de la tradition est en opposition avec le témoignage de l'Esprit de Jésus dans le cœur du croyant, le choix ne peut être douteux (1). »

Et voici, comme dernière thèse, quelques lignes qui laissent prévoir les conflits douloureux au-devant desquels marche celui dont elles expriment une inébranlable conviction :

« La dépendance absolue du croyant vis-à-vis de la personne de Jésus, objet de son adoration, entraîne son indépendance absolue vis-à-vis de tout ce qui est étranger à cette personne (2). »

(1) *Les Pauvres et l'Évangile*, page 50.

(2) *Ibid.*, page 51.

V

Ses études terminées, Fallot quitte définitivement Strasbourg. Avec sa femme et son enfant il s'installe à Rothau, dans la maison laissée vide par le départ pour les Vosges de M. Dieterlen. Pour l'Alsace, cet été 1872 est d'une infinie tristesse. Tous les Alsaciens qui veulent rester Français doivent s'éloigner de la terre natale avant le 1^{er} octobre. Partout, ce ne sont que préparatifs de départ, douloureux arrachements. Fallot voit ainsi partir ses parents, deux de ses sœurs, son frère, des membres de la famille de Rothau, des amis du Ban-de-la-Roche. Cependant il ne songe pas à les imiter, ni même à toujours approuver ceux qui s'en vont. Et lui-même tient à expliquer son attitude à Gabriel Monod, en le remerciant de l'envoi de son petit livre : *Français et Allemands* (1).

« Je n'ai heureusement ni à parler ni à écrire sur ces questions. J'ai aimé l'Allemagne avec trop de passion pour pouvoir lui pardonner les affronts qu'elle a prodigués à toutes les causes qui me sont chères. Lorsque les cosaques et les Lassaliens lui feront expier ses fautes et que je la verrai par terre, je pourrai peut-être avoir de nouveau de l'amour pour elle. Je le sais, c'est une jalousie de métier : ces gens-là ont prétendu prêcher l'Évangile avec les obus et le pétrole et le mépris transcendant des races latines ; moi qui veux prêcher l'Évangile avec les armes de la parole, avec l'amour pour tous et surtout pour les derniers,

(1) 26 août 1872.

je ne puis m'entendre avec eux, et je serre plus volontiers la main au dernier des prêtres les plus obscurantistes qu'à un prédicateur prussien qui glorifie l'ouvrage de son seigneur et maître, le Barberousse en capote de Feldwebel prussien.

« Après cela tu seras étonné de savoir que je ne puis me décider à opter et que j'ai refusé des postes en France pour rester tout l'hiver et le printemps prochain vicaire à Rothau. C'est que je me sens plus que jamais rivé à mon malheureux pays et que j'aurais honte de le quitter maintenant. Je prétends être tout aussi bon Français en restant avec les pauvres qui sont dans l'impossibilité d'opter qu'en me payant le patriotisme bruyant de ceux qui nous quittent. Il y en a parmi ceux-là de très nobles et de très virils, comme Lichtenberger, par exemple, qui a tout abandonné pour rester fidèle à ses convictions; mais il y a aussi parmi ceux qui partent des gens qui auraient mieux fait de rester et de supporter courageusement l'odieux voisinage des vainqueurs.

« Car : 1° en partant on abandonne les faibles, les petits, qui ont plus que jamais besoin d'être soutenus, éclairés, remontés; 2° on fait place aux Allemands. Que l'on opte comme manifestation, je n'y vois pas d'inconvénient; mais ce que je déplore, c'est qu'on quitte le champ de bataille. Pour moi qui, en acceptant de devenir le serviteur de Jésus-Christ, ai consenti par là-même à me ranger toujours du côté des opprimés, à faire de la cause de ceux qu'on violente ma propre cause, à croire à la justice lorsque c'est une absurdité de croire à son triomphe, ma place est ici. Toutefois je crains d'être obligé de partir bientôt par la simple raison que je dois songer à gagner ma vie; or mon traitement de vicaire s'élèvera tout au plus à 600 francs. Il est donc fort possible, et même fort probable, que j'aille

en France au mois de mai ou de juin prochain et que j'y accepte une paroisse, à moins que, d'ici là, une paroisse ne soit vacante au Ban-de-la-Roche, ce qui est peu probable.

« On me blâme beaucoup de rester ici cet hiver alors que tout le monde s'en va. C'est pénible d'être mal compris, mais peu importe ! La majorité des hommes se fait des fétiches de tout ce qu'elle trouve sur son chemin : maintenant c'est la mode de quitter l'Alsace. Chacun se précipite en France sans se demander si, au fond, il ne serait pas plus patriotique de demeurer en Alsace. »

Fallot n'est pas le seul, d'ailleurs, à penser ainsi. Son beau-père, Gustave Steinheil, membre de l'Assemblée nationale, regarde, lui aussi, comme son devoir de rester en Alsace, au milieu des ouvriers qui, depuis tant d'années déjà, comptent sur lui ; et, sans hésiter, il donne sa démission de député et vient reprendre à Rothau la tâche qui l'y attend ⁽¹⁾. Qu'on ne croie pas, cependant, que ceux qui restent n'éprouvent pas une grande souffrance ! A mesure que les départs se précipitent et que le jour fatal approche, l'angoisse de l'avenir qui leur est réservé, dans la petite patrie vidée de tant d'êtres qu'ils aiment et peu à peu envahie par les vainqueurs dont la seule vue les fait tressaillir, étreint leurs cœurs et s'ajoute à la tristesse de la séparation.

« Gravité exceptionnelle du moment actuel, note Fallot, non seulement pour moi, mais pour tout le pays. Encore dix jours et nous sommes au 1^{er} octobre. Le 1^{er} octobre, une muraille à franchir ! Marcher devant Dieu, car l'avenir

(1) Sur cette question si délicate de l'option et de l'émigration — pour le gouvernement allemand, celle-ci donnait seule de la valeur à celle-là — voir Pierre DIETERLEN : *Gustave Steinheil*, pages 71 et suiv.

est gros de troubles et d'orages : persécutions religieuses, guerres sociales haines politiques (1). »

« *Lundi soir 30 septembre 1872.* Encore quelques heures, et le 1^{er} octobre sera là : la porte de la France sera fermée, et les Allemands auront le droit légal de revendiquer tous ceux qui sont restés comme sujets de l'empire allemand. Les voitures passent sans trêve, profitant des quelques heures qui restent pour emmener ceux qui retournent dans la patrie.

« C'est le moment des décisions viriles, prises devant Dieu ; je suis resté ; je crois que j'ai bien fait. Que Dieu m'assiste !

« Je suis serviteur de Jésus-Christ : mes pensées, mes paroles, mes actions ne m'appartiennent plus ; elles tourneront à la honte ou à la gloire de mon maître et de sa cause. Mon maître sera déshonoré par toute parole de haine sortant de la bouche de son serviteur. Mon maître sera également déshonoré si l'amour que je veux avoir pour *tous* les hommes s'exprime maladroitement, de manière à scandaliser la foule aigrie, en ressemblant à une soumission servile à l'iniquité.

« Avoir le courage d'aimer tous les hommes et de protester en même temps contre toutes les iniquités. Avoir le tact et la dignité de ne jamais gaspiller ma force en protestations stériles. Ne protester que lorsqu'il s'agit d'appliquer la règle apostolique : plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes, à la conscience inspirée par Dieu qu'aux volontés des hommes. Dans ce cas, après avoir mûrement réfléchi, tout sacrifier plutôt que de reculer. »

Peu après le 1^{er} octobre doit avoir lieu la consécration de Fallot. Au milieu du trouble et de l'agitation de tous,

(1) 20 septembre 1872.

il s'efforce de conquérir les journées de silence et de recueillement par lesquelles il sent le besoin de se préparer à l'acte qui le mettra publiquement à part pour le service de Jésus-Christ.

« Me voici installé — après bien des changements de lieu — dans la chambre qui doit me servir de cabinet d'étude pour de longs mois; mes vacances touchent à leur fin, je me prépare à ma consécration; j'attends avant peu une nomination de vicaire de Rothau ou de vicaire-administrateur de Wildersbach.

« Ma vie a été tout naturellement fort détendue depuis les grandes fatigues du mois de juillet; après deux mois il faut se remettre à la besogne et resserrer mes pensées, les mouvements du cœur, les élans, et rentrer dans la sainte discipline du travail.

« Mais cela va difficilement, je me sens à sec, la prière ne va pas, la lecture ne reprend qu'avec peine. J'ai langui depuis trois semaines dans le pêle-mêle du départ de mes parents. Maintenant un élan est nécessaire pour retrouver Dieu, pour me retrouver et retrouver les hommes en présence de Dieu.

« Il faut que ma consécration — le plus saint acte de ma vie — soit l'expression d'une sainte et puissante réalité. Il faut des jours de véritable préparation, de purification, de recueillement, de sanctification.

« Je lis, pour me ressaisir, pour retrouver le fil conducteur, le beau livre de Vinet : *Théologie pastorale* (1). »

« Apprendre à *prier* : voilà le plus urgent. Ne rien faire que dans l'humilité de ma faiblesse et dans la force de ton Esprit. Discipline (2). »

(1) 20 septembre 1872.

(2) 26 septembre 1872.

« Commencer dans la faiblesse un jeûne — surtout au moral — de quinze jours. S'abstenir des sociétés qui me plaisent et qui font vibrer certaines cordes en moi; s'abstenir de toute conversation brillante. Recueillement, mortification, sanctification (1). »

« Si Dieu me permettait de formuler un désir pour ma consécration, ce que je demanderais pour ma carrière pastorale, ce serait du *tact*. Avant l'énergie, avant la puissance, avant l'amour même, du tact. Car le tact est un composé de toutes les autres qualités : le vrai tact, celui qui procède de la crainte de Dieu, du zèle pour sa gloire et du respect pour les frères. Tous les dons, pour un pasteur privé de tact, sont plus nuisibles que bienfaisants; et le tact, à lui seul, les remplace tous en une certaine mesure (2). »

On voit, par ces quelques mots, dans quel esprit Fallot achève sa préparation au ministère pastoral. Presque à la veille de sa consécration une maladie soudaine et très grave de sa femme remplit une fois de plus son cœur d'inquiétude. Après quelques jours d'anxiété, le danger paraît conjuré; mais c'est « dans une chambre de souffrances, d'angoisse et de prière » que Fallot passe les dernières journées de retraite qui précèdent sa consécration. Il écrit encore, quelques heures avant celle-ci :

« Il faut à tout prix arriver au plus tôt à cette sainteté, commandée à tous les chrétiens, mais exigée des pasteurs... Faire bien attention à moi, car, chez moi, l'homme *religieux* est plus développé que l'homme *moral*. C'est un immense danger, c'est le contraire qui serait normal. Je *sens* plus vivement que je ne sais agir. Je parle du péché avec plus

(1) 29 septembre 1872.

(2) 30 septembre 1872.

d'horreur que je ne sais m'en écarter. De là illusion continue chez les autres qui me croient plus avancé que je ne le suis et qui réussissent à m'en persuader.

« Nécessité d'un *examen* quotidien, non pas pour me contempler, mais pour travailler énergiquement à la sanctification.

« Tout faire pour arriver à une communion réelle et continue avec Christ...

« Peu faire, mais très bien. *Discipline. Mesure.*

« Plutôt peu vivre, mais beaucoup vivre en peu de temps.

« Plutôt fréquenter ceux qui sont sévères que ceux qui sont indulgents.

« Fidélité avec les âmes.

« Me nourrir de la Parole de Dieu (1). »

Le dimanche 13 octobre 1872, Tommy Fallot reçoit, dans l'église de Rothau, la consécration au ministère pastoral. Devant un grand auditoire, où se trouvent beaucoup de ses chers amis du Ban-de-la-Roche, il prononce la prédication dans laquelle l'usage veut que les nouveaux pasteurs fassent une profession publique de leur foi et indiquent comment ils entendent répondre à leur vocation. Tout ce que Fallot prêchera et tout ce qu'il a l'ambition d'être comme pasteur, il le résume dans les paroles de l'apôtre Paul qu'il a choisies comme texte : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ le Seigneur; et nous sommes vos serviteurs à cause de Jésus (2) ».

Pas d'allusions personnelles dans ce discours; rien qui rappelle, même de loin, les fragments d'autobiographie que l'on est accoutumé d'entendre en pareille circonstance;

(1) 13 octobre 1872.

(2) II Corinthiens 4 : 5.

deux lignes, à la fin, évoquent l'image de M. Dieterlen : « Je pense à celui dont l'absence se fait si cruellement sentir au milieu de nous et qui, plus que tout autre, a contribué à m'amener au service de Jésus-Christ »; et c'est tout. Fallot ne veut pas, à l'heure où l'Église le consacre pasteur, attirer à lui les regards. Sa seule ambition est d'être, dès ce moment, un serviteur qui s'efface devant son Maître. Ce n'est pas à un homme, si excellent qu'il soit, que la prédication chrétienne doit sa puissance; ce n'est pas non plus à une doctrine, si parfaite qu'elle puisse être; c'est à Jésus-Christ, le Seigneur. « C'est dans la force que communie l'union intime et complète avec Jésus, foyer de vie, source de lumière, de joie et de justice, seul objet de leur adoration, que tous les héros de l'Église chrétienne ont accompli leurs labeurs les plus pénibles et remporté, sur le péché et sur le monde, leurs plus éclatantes victoires. »

D'où vient donc la pauvreté dont se lamentent les églises ?

« Nous soupirons après la vie, car nous sentons la mort et le néant nous envahir de toute part; nous accusons de notre misère la rigueur des temps où nous vivons; nous rejetons sur le trouble des esprits la cause de notre affaïssement. Nous nous plaignons des hommes, nous cherchons un homme, un seul, disons-nous, qui vienne à notre secours... Un saint Paul visitant nos églises, écoutant nos débats, considérant notre vie, ne s'écrierait-il pas avec tristesse : Vous êtes pauvres, vous êtes faibles, parce que Jésus-Christ vous manque; celui que vous appelez votre Sauveur est devenu un absent pour vous, un absent incapable de vous sauver. Vous disputez, à vrai dire, beaucoup à son sujet; mais sa personne elle-même vous est devenue étrangère; tout vous passionne plus que lui; chaque question, si insi-

gnifiante qu'elle soit, a le pouvoir de vous agiter; *lui seul* vous laisse froids et indifférents. Et pourtant; c'est lui seul qui pourrait vous sauver, et tant que les hommes et leurs idées, les hommes et leurs paroles, les hommes et leur tumulte continueront à absorber votre attention, la *vie* vous échappera. »

L'Église a donc besoin plus que jamais d'hommes qui, s'oubliant eux-mêmes, ne prêchent que Jésus-Christ et le prêchent *en ne vivant que pour lui*. Vivre pour Jésus-Christ signifie *devenir le serviteur de ses frères*.

Mais s'il est aisé d'avoir l'apparence d'un serviteur, rien n'est plus difficile, plus impossible à la faiblesse humaine que de devenir réellement un serviteur. Pour être le serviteur parfait, Jésus a dû consentir à vivre incompris, méprisé, rejeté par ceux-là mêmes au service desquels il dépensait sa vie. Comment celui qui se sent appelé à consacrer sa vie à Jésus-Christ dans le service de ses frères ne reculerait-il pas de frayeur en voyant par quels abîmes passe le chemin sur lequel il doit s'engager ?

Pour se garantir des défaillances et des défaites possibles, le serviteur doit être décidé à se dépenser sans compter pour les hommes, mais à ne rien attendre des hommes. D'ailleurs, ce n'est pas dans l'espoir d'obtenir de grands résultats au milieu des hommes qu'il veut les servir, c'est dans le désir toujours plus ardent d'être fidèle à Jésus-Christ et de s'unir à lui dans la communion des mêmes luttes et des mêmes souffrances. Le vrai serviteur renonce à attendre des hommes une récompense, et à chercher force et courage dans l'approbation de ceux à qui il se dévoue et qui, bien souvent, ne lui donneront d'autre récompense qu'à son Maître. Au reste, son ambition dépasse infiniment ce que les hommes pourraient lui donner, car, en échange

de ses labeurs, il n'attend rien moins que la possession complète de Jésus-Christ.

Cette espérance, cette certitude même d'être, un jour, tout à Jésus-Christ et de se sentir pénétré par lui donne seule à Fallot, au seuil de son ministère, la force de regarder en avant, si faible et si inexpérimenté qu'il soit. Sans doute, il ne doute pas que l'avenir ne lui réserve des combats, des tristesses, des défaites possibles, des souffrances certaines. Mais, *en avant*, n'y a-t-il pas aussi Celui qui rend vainqueur, Celui qui aide à porter la peine en la portant avec nous, qui relève et qui pardonne, Celui, enfin, qui, par delà la souffrance, à travers la souffrance même, donne la joie de la vie éternelle ?

Et voici ce que Fallot écrit au lendemain de cette journée :

« Hier, au moment de ma consécration, devant l'autel, j'ai compris la nécessité de m'habituer à rendre compte à Dieu, jour après jour, de mon service, puisque j'aurai à la fin un compte si sérieux et si redoutable à déposer devant son tribunal.

« Plus j'y réfléchis, et plus je comprends que la vraie devise du serviteur est avant tout : *Fidélité*. Fidélité scrupuleuse dans les petites choses : il n'y a, à vrai dire, aucune petite chose lorsqu'il s'agit du salut des âmes; fidélité jusqu'à la mort dans les grandes choses... Fidélité dans la vie cachée : prière, parole de Dieu, lutte pour mortifier la chair et ses convoitises.

« Mon sermon a réussi parce que Jésus-Christ a daigné s'abaisser vers moi pour me donner calme et courage. Ne pas insulter mon Maître en faisant le contraire de ce que j'ai prêché, *en le faisant s'effacer devant moi*.

« Quelle angoisse avant la journée de hier ! Et hier après-midi, à côté d'une vraie reconnaissance, que de mouvements d'orgueil et de vanité ! Oh ! mon Dieu, oh ! mon Maître, par un miracle tel que toi seul peux en faire, *donne-moi l'humilité*, l'humilité des apôtres s'abaissant d'autant plus bas qu'il exaltaient plus haut la gloire de leur Maître (1). »

Ce même jour, il entre en fonctions comme vicaire de la paroisse de Rothau, spécialement chargé de desservir l'annexe de Wildersbach.

Ici se termine pour Tommy Fallot la période de préparation. Devant lui s'ouvre la vie active avec ses labeurs et ses joies, ses combats et ses dangers. Un jour, sans doute, il lui semblera que cette préparation, se prolongeant à travers les années suivantes, ne s'est achevée qu'en 1891, en ce qui concerne la vie (3), et que vers 1898, en ce qui concerne la pensée (4). Si vraie que soit en un sens cette appréciation qui, jaillissant de son cœur, n'avait rien d'un paradoxe, la fin des études théologiques n'en marque pas moins le moment où il doit commencer de mettre en œuvre tous les matériaux accumulés pendant ses années de jeunesse. Ce qui donne, précisément, à ces années une incomparable valeur, c'est que les conflits de sa nature et de sa conscience, les élans de son âme vers l'unité intérieure, les labeurs de son intelligence aussi bien que les influences subies et les circonstances extérieures, tout en un mot laisse transparaître une action divine le préparant pour les tâches

(1) 14 octobre 1872.

(2) Voir l'Introduction.

(3) Voir ci-dessus, p. 255.

qu'il devra remplir. Sa vie et sa pensée, dans leurs expressions en apparence les plus divergentes, ne feront que manifester, dès lors, la fécondité de germes déposés en lui pendant sa jeunesse et parvenant l'un après l'autre à maturité à travers bien des luttes et bien des souffrances.

Peut-être après avoir vu, dans les pages qui précèdent, dans quel sol la personnalité de Tommy Fallot plongeait ses racines et comment elle a acquis ses caractères essentiels, comprendra-t-on mieux l'unité dynamique du christianisme, d'autant plus moral qu'il est plus spirituel, d'autant plus social qu'il est plus mystique, que Fallot a vécu et prêché.

Vu, le Doyen de la Faculté, Président de la soutenance,

Ed. VAUCHER.

INDEX

Les noms d'auteurs sont en italique

- ALIOTH, 246.
 ALLIER (Raoul), 361.
 ANSELME (saint), 260.

 BADER (Franz von), 152, 263.
 BABUT (Charles), 44, 50, 55, 80 sq.
 BASNAGE, 3.
 BAUM, 345, 346, 361.
 BAUR, 94.
 BAZAINE, 288.
 BERNUS (Auguste), 37.
 BILFINGER, 3.
 BISMARCK-BOHLEN, 300.
 BLANCHON, 4.
 BLUMHARDT, 127, 129, 146, 152, 163, 207.
 BOEGNER (Alfred), xxxix, 310, 316.
 BOEHME, XLVIII, 152 sq., 155, 157, 263, 264.
 BONSEN, 3, 5, 6.
 BORDAS-DESMOULINS, 265.
 BOST (Ami), 21, 32.
 BOURBAKI, 300 sq.
Boutroux, 152 sq., 155, 157.
 BOVET (Arnold), 89.
 BRIDEL (Louis), 38 sq.
 BRIDEL (Philippe), 38.
 BRIGHT, 286.
 BROGLIE (duc Victor de), 18.
 BROGNARD (Cuenin de), 2.
 BROGNARD (Renaud de), 2.
 BRUCH, 345.
 BÜCHNER, 121 sq.
 BUISSON (Ferdinand), 55.
 BUTLER (M^{me}), xix.

 CAVAIGNAC, 188.
 CHARRAS, 104.
 CHRIST (docteur), 289.
 COLANI, 32, 314.

 CONSIDÉRANT (Victor), 12.
 COQUEREL (Athanase), 31.
 COUSIN (Victor), 108.
 CULMANN, 96, 152 sq., 263, 274.
 CUNITZ, 345.
 CUVIER, 32.

Dartigue (Henry), 314, 315, 345.
 DHOMBRES, 51.
 DIETERLEN (Christophe), xxxiv, xl, xli, xlix, l, li, 11. 55, 56 sq., 76, 103, 110, 125, 126-180, 192 sq., 209, 211 sq., 233 sq., 243, 244 sq., 247, 252, 253 sq., 263, 274, 310, 316, 339, 341, 364, 371.
 DIETERLEN (M^{me}, née Julie STEINHEIL), 127.
Dieterlen (Pierre), 11, 89, 128, 141, 311, 366.
 DUFRAISSE, 104, 188, 286.
 DU PETIT-THOUARS, 289.
 DUVERNOY, 4.

 EWALD, 93 sq.

 FALLOT (famille), 2, 56.
 FALLOT (Frédéric), 2-9.
 FALLOT (Samuel-Frédéric), 6.
 FALLOT (Charles-Christophe), 7-9.
 FALLOT (Isaac-Louis), 9.
 FALLOT (Louis), 2, 7, 9-13, 29, 31, 41, 57, 76, 115, 124 sq., 144, 226, 240, 245, 279, 287, 308, 364.
 FALLOT (M^{me}, née Louise-Émilie LE GRAND), 2, 12, 29, 33 sq., 44, 76 sq., 115, 125, 183, 245, 287, 364.
 FALLOT (M^{me}, née Hélène STEINHEIL), xv, 243 sq, 246, 247, 310, 312, 316, 342 sq, 369.
 FALLOT (Blanche), 248.

- FALLOT (Pierre-Francis-Emmanuel), 342 sq.
 FAVRE (Jules), 103, 302.
 FOURIER, 12.
 FRANCILLON (Maurice), 37.
 FROMMEL (Émile), 204, 220.
- GALHO (abbé), 293.
 GALLIARD, 34-39.
 GAMBETTA, 301 sq.
 GAUSSEN, 21.
Gillouin (René), VII.
 GLADSTONE, 286.
 GOUNELLE (Élie), VII.
 GOUTH (Louis), XXI.
Grin, 129.
- Haug*, 1.
 HAUSER, 10.
 HEUSER, 196, 219 sq.
 HOLLAZ, 3.
 HUMBOLDT, 196 sq.
- LABOULAYE, 105.
 LACORDAIRE, 31.
 LAMENNAIS, 41.
 LASSALLE, XXI.
 LAVATER, 26.
 LE GRAND (famille), 13, 56.
 LE GRAND (Abraham), 13.
 LE GRAND (Jean-Luc), 13-15, 16, 280.
 LE GRAND (Daniel), 12-27, 28-32, 35, 39, 118, 124, 208, 243, 280.
 LE GRAND (Guillaume), 14.
 LE GRAND (Henri), 72, 308.
 LE GRAND (Louise-Émilie), voir M^{me} FALLOT, née LE GRAND.
 LEROY-BEAULIEU (Anatole), 109.
 LEROUX (Pierre), 246.
Lettres (Extraits de):
 de Christophe DIETERLEN à Louis FALLOT, 132, 144.
 de Tommy FALLOT à Alfred BOEGNER, 306.
 — à l'*Étude*, 41 sq.
 — à un jeune homme, 221 sq.
 — à son père, 95, 107, 115, 226 sq.
 — à sa mère, 32, 115, 233 sq.
 — à ses parents, 66, 67, 69, 71, 75, 85, 89 sq., 111 sq., 241 sq.
 — à Élie GOUNELLE, XI, XXV, XXIII.
- Lettres* (Extraits de):
 — à M. HIRSCH, XV, XVII, XXXVII.
 — à F.-H. KRÜGER, XLIV.
 — à Paul MINAULT, XV, XVI sq., XX, XXIV, XXV, XXVI sq., XXXI, XLIII, 139, 143, 147, 212, 254.
 — à Gabriel MONOD, 49, 51, 53 sq., 58 sq., 63, 64 sq., 70 sq., 72, 73, 77, 78, 79 sq., 85, 86, 87, 88, 90, 91 sq., 92, 93 sq., 94, 95, 96 sq., 99 sq., 102 sq., 105, 106, 109 sq., 112 sq., 114, 116 sq., 117 sq., 125, 177, 178 sq., 180 sq., 182 sq., 184 sq., 186 sq., 189 sq., 194 sq., 215, 216, 224 sq., 228 sq., 231 sq., 235, 244, 276, 277 sq., 282, 283 sq., 286, 304 sq., 318 sq., 364 sq.
 — à M^{lle} Lucile MORIN, XXVIII.
 — à Ernest NAVILLE, XXXII, XXXV, 130.
 — à Edmond DE PRESSENSÉ, XXII.
 — à M^{me} DE PRESSENSÉ, 74 sq., 76, 57, 105 sq.
 — à M^{me} X.... XVIII.
 de Daniel LE GRAND à Edouard SCHERER, 22 sq., 31.
 LICHTENBERGER (F.), 314 sq, 322, 324 sq, 345.
- MACLER, 3 sq.
 MAC-MAHON, 285.
Malan (César), 21.
 MARCHAL, 32.
 MARX (Karl), XXI.
Maury (Édouard), 21.
 MC CLAREN, 239.
 MEYER (Louis), 9-11, 128 sq.
 MICHAËLI (J.-L.), 362.
 MICHELET, 264, 285.
 MICKIEWICZ, 108, 111.
Mickiewicz (Ladislas), 108.
 MINAULT (Paul), XXVI, XXVII.
 MOLESCHOTT, 121.
Monnier (Henri), 13, 16, 17, 20, 168.
Monnier (Frédéric), 15, 25.
 MONOD (Adolphe), 22, 25, 26, 32, 38.
 MONOD (Gabriel), LI, 44, 45, 46, 48 sq., 58, 72, 75, 76, 78, 79, 85, 86 sq., 102, 109, 112, 116, 177 sq., 182,

- 186, 231, 243, 276, 282, 304, 347, 364.
 MONOD (Jean), 9.
 MONOD (Théodore), xi.
 MOODY, xlii.
 MULLER (Georges), 237.
 NAVILLE (Ernest), xxxv, 40, 238.
 NEANDER, 46.
 NEFTZER, 104.
 OBERLIN, 1, 2, 12, 13 sq., 16, 17, 19, 28, 29, 30, 124, 292.
 OBERLIN (Henri), 14 sq., 19, 20.
 OLLIVIER (Émile), 286.
 ORLÉANS (duc d'), 25, 28.
 ORLÉANS (duchesse d'), 25, 28.
 OSCHWALD (Henri), 308.
 PELLETAN, 105.
 PERTZ, 72.
 PESTALOZZI, 13-14.
 PEYRAT, 104.
 PFAFF, 3.
 PICTET, 3.
 PRESSENSÉ (Edmond de), 44 sq., 102.
 PRESSENSÉ (M^{me} de), li, 43, 44 sq., 49, 55, 74, 76, 79, 87, 105, 108 sq., 148.
 PRÉVOST-PARADOL, 104.
 PROUDHON, 12, 196, 198 sq., 264, 285.
 QUINET, 104.
 Rauscher, 1.
 REICHARDT, 300.
 RENAN, 94.
 RENEVIER (Alfred), 37.
 REUSS (Édouard), 31, 316 sq., 345, 346.
 REUSS (Rodolphe), 316.
 ROBERTSON, 264.
 Roehrich (M^{me}), 1.
 RYLSKI, 113.
 SABATIER (Auguste), xliii, 315 sq., 322, 325 sq., 345.
 SAHLER (Marie-Sophie), 5, 8.
 SAINTE-BEUVE, 46.
 SAINT-MARC GIRARDIN, 69.
 SAINT-MARTIN, 152.
 SAINT-SIMON, 108.
 SCHADEN, 152.
 SCHEIDECKER (Sébastien), 16.
 SCHEPPLER (Louise), 30.
 SCHERER (Adèle), 28.
 SCHERER (Edmond), 22, 23, 32, 104.
 SCHLEIERMACHER, 20, 94, 322, 347.
 SCHLUMBERGER (Daniel), 12.
 SCHLUMBERGER (Nicolas), 12.
 SCHMIDT (Charles), 314 sq., 345, 346.
 SCHULTZ, 345.
 SCHULZE-DELITZSCH, 228 sq.,
 SECRÉTAN, 48, 96, 179, 246.
 Secrétan (L.), 89.
 Semenenko, 108.
 SIMON (Julien), 105.
 SPÖNDLIN, 65.
 STAHL, 316.
 STEIN (Freiherr von), 72.
 STEINHEIL (Gustave), 11, 57, 127 sq., 243, 244, 311, 366.
 STEINHEIL (Hélène), voir M^{me} FALLOT née STEINHEIL.
 STEINHEIL (Julie), voir M^{me} DIETERLEN.
 STOCKHAUSEN, 85.
 STRAUSS, 94.
 THIERS, 106.
 Thiersch, 19.
 THOLUCK, 22.
 TOCQUEVILLE (de), 196 sq.
 TOWIANSKI, 108, 113.
 TRUDEL (Dorothée), 89.
 VERNY, 22, 31.
 Viénot, 3, 6, 9.
 VINET, 22, 25, 26, 34, 38, 46, 85, 96, 246, 368.
 VISCHER, 69 sq., 113.
 VOGT, 121.
 WEISS (J.-J.), 104.
 WERDER (Général de) 287, 300.
 WICHERN, 124.
 WITZ (Ernest), 292,
 Zeller (Alfred), 89.
 ZELLER (Samuel), 89 sq.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	VII
TABLE DES CHAPITRES	LV

CHAPITRE I

LES ORIGINES

I. — La famille Fallot au pays de Montbéliard. — Frédéric Fallot et son ministère à Tremoins et à Couthenans. — Louis Fallot. — Séjour à Paris. — Fondation de la <i>Société des Amis des pauvres</i> . — Influence de Louis Meyer. — Louis Fallot rencontre Daniel Le Grand. — Il devient son associé. — Son mariage avec M ^{lle} Le Grand	2
II. — La jeunesse de Daniel Le Grand. — Visite de Henri Oberlin à Saint-Morand. — Jean-Luc Le Grand se fixe à Fouday. — Sa collaboration avec Oberlin. — Daniel Le Grand et l'industrie. — Les premières salles d'asile. — Projets de réformes sociales. — Participation aux œuvres religieuses. . .	13
III. — Le christianisme de Daniel Le Grand. — Influence des hommes du Réveil. — Lettre à Scherer. — Approfondissement de la vie religieuse	20

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ANNÉES — L'ÉDUCATION

(1844-1862)

I. — Les premières années de Tommy Fallot. — Le rayonnement d'Oberlin. — La Révolution de 1848. — Départ pour Lauzanne.	28
---	----

	Pages
II. — Le Collège Galliard. — Fondation de l'Étude. — Premières impressions religieuses : Adolphe Monod, Galliard, Louis Bridel. — Première communion de Tommy Fallot. — <i>Les Paroles d'un croquant</i> . — Rêves d'avenir.	34
III. — Fallot va poursuivre ses études à Paris. — Son installation chez M. et M ^{me} Edmond de Pressensé. — Edmond de Pressensé en 1860. — Action exercée par M ^{me} de Pressensé. — Gabriel Monod. — Les études. — Voyage en Angleterre. — Ambitions de Fallot pour sa génération. — Résultats de son séjour à Paris. — Premier contact avec M. Dieterlen.	44

CHAPITRE III

PRÉPARATION A L'INDUSTRIE

(1862-1864)

I. — Tommy Fallot au <i>Polytechnicum</i> de Zurich. — Les études scientifiques et littéraires.	62
II. — Le conflit entre la <i>nature</i> et l' <i>idéal</i> . — Souffrances dues à l'isolement. — Un Noël à Fouday. — Retour à Zurich. — Vaincu par la nostalgie, Fallot s'enfuit à Fouday. — Explication qu'il donne de son acte. — Il se remet au travail. — Lutttes et victoires. — Sa vie religieuse à cette époque. — Visites à Männedorf. — Étude de la Bible. — L'apôtre Paul. — Les prophètes. — Le P. Gratry et Secrétan. — Efforts de Fallot pour aider les autres. — Il reste exposé à de nouvelles défaites.	73
III. — Fallot et la politique. — Il fréquente des républicains exilés. — Politique et religion. — La Pologne. — Fallot et les Polonais en séjour à Zurich. — Son exaltation croissante. — Les richesses du génie slave. — Premières désillusions. — Période de dépression. — Une <i>révolution</i> au Polytechnicum.	102
IV. — Départ de Fallot pour Chemnitz. — Il entre comme volontaire dans une fabrique de machines. — Impression que lui fait la grande industrie. — Il lit <i>Force et Matière</i> de Büchner : son jugement sur cet ouvrage. — Émotion causée par la vue des misères sociales. — Maladie de Fallot. — Retour au Ban-de-la-Roche	117

CHAPITRE IV

CHRISTOPHE DIETERLEN
ET SON INFLUENCE SUR T. FALLOT
JUSQU'EN 1865

	Pages
I. — Christophe Dieterlen : la vie extérieure. — Sa conversion. — Louis Meyer et Blumhardt, — Le mysticisme de M. Dieterlen. — Comment il comprenait le service du Christ. — L'âme humaine. — M. Dieterlen et la souffrance. — Ce qu'était pour lui le véritable amour. — M. Dieterlen et la prière. — Le sens de l'invisible	127
II. — Activité de Christophe Dieterlen. — Ses écrits. — Son attitude à l'égard des églises et des œuvres. — Sa <i>méthode</i> d'action.	141
III. — La <i>pensée</i> de M. Dieterlen. — Son anti-intellectualisme. — Un positivisme chrétien. — La valeur de la Bible. — Influence de Boehme et de son école sur l'esprit de M. Dieterlen. — Comment connaître Dieu ? — Les deux modes de connaissance. — Volonté et personnalité. — L'action. — M. Dieterlen et la solidarité. — Sa notion de la foi. — Foi et obéissance. — Les miracles. — Jésus-Christ. — Divinité et humanité de Jésus-Christ. — Ce qu'était la théologie des apôtres. — Les erreurs et les fautes de l'Église. — Que doit être l'attitude des croyants ? — L'attente du Royaume de Dieu. — Vision de paix.	148
IV. — Tommy Fallot et Christophe Dieterlen. — Jugement de Fallot sur la pensée de M. Dieterlen. — Leurs relations après son retour de Chemnitz. — Fallot et les Églises. — Son besoin d'action. — La <i>piété</i> au Ban-de-la-Roche. — Fallot et les ouvriers. — Efforts pour connaître et servir le peuple. — Comment il comprend l' <i>action</i> . — Ses premières tentatives aboutissent à un échec. — Il se décide à s'éloigner du Ban-de-la-Roche. — Une recommandation de M. Dieterlen. . .	176

CHAPITRE V

LA CONVERSION

(1865-1867)

	Pages
I. — Fallot se rend à Elberfeld. Il entre à l'école de tissage. — Le foyer du pasteur Heuser. — Réflexions de Fallot à propos de ses lectures. — Préoccupation religieuse croissante. . .	194
II. — Le milieu piétiste d'Elberfeld. — Émile Frommel et son influence sur Tommy Fallot. — Étude de la Bible. — Le 22 octobre 1865.	203
III. — Ce que fut la conversion de Fallot. — Séparation momentanée d'avec M. Dieterlen. — Les premières expériences après la conversion. — À la recherche de l'humilité. — Efforts pour communiquer à d'autres ses convictions chrétiennes. — Devenir un serviteur du peuple. — Comment Fallot envisage les responsabilités patronales. — Le mouvement de Schulze-Delitzsch. — Jugement sur le milieu religieux d'Elberfeld. — Départ pour l'Angleterre	211
IV. — Manchester. — Besoin de solitude. — Jésus-Christ et la Bible. Qu'est-ce que la foi ? — Une nouvelle étape de la vie chrétienne	235

CHAPITRE VI

DERNIÈRES ANNÉES A FOUDAY

(1867-1870)

I. — Fiançailles et mariage de Tommy Fallot. — Le foyer de Fouday	243
II. — Nécessité d'une discipline. — Fallot <i>retrouve</i> M. Dieterlen. — Ascendant croissant de celui-ci sur sa pensée	248
III. — Les études. — La vraie méthode. — Premier contact avec la critique. — La critique spirituelle de la Bible. — <i>La Morale et la Loi de l'histoire</i> du P. Gratry. — Le problème de l'expiation. — Qu'est-ce que la théologie du Nouveau Testament ?	257
IV. — Activité à Fouday. — Cours d'adultes. — Fallot instituteur. — Apprentissage de la vie pour les autres	276

CHAPITRE VII

LA GUERRE ET LA VOCATION

(1870-1871)

	Pages.
I. — Jugements de Fallot sur l'état de la France à la veille de la guerre. — Le socialisme. — La Révolution et la justice. — Inquiétudes pour l'avenir	282
II. — La Guerre. — Arrivée des premiers soldats allemands. — Le 4 septembre. — L'appel du Comité de Bâle. — Fallot accepte une mission auprès des soldats français prisonniers de guerre. — Impressions sur leur situation matérielle et morale. — Le dévouement des aumôniers catholiques.	287
III. — Retour à Fouday. — Les premières semaines de 1871. — Comment juger les événements en chrétien ? — Alternative d'espoirs et de déceptions. — La fin de la guerre. — La souffrance des Alsaciens protestants. — Que penser de l'Allemagne ?	295
IV. — Les conséquences du traité de Francfort. — M. Louis Fallot se décide à quitter Fouday. — Tommy Fallot renonce à l'industrie. — Il veut se consacrer au service des pauvres. — Hésitations sur la route à suivre. — Il se fait inscrire à la Faculté de théologie de Strasbourg. — Voyage à Versailles. — Installation à Strasbourg	307

CHAPITRE VIII

LES ÉTUDES THÉOLOGIQUES

La Vie et la Pensée. — Les Pauvres et l'Évangile

(1871-1872)

I. — La Faculté de théologie de Strasbourg au lendemain de la guerre. — Les Professeurs. — Dans quelle mesure leur influence s'est-elle exercée sur Tommy Fallot ? — Théologie et religion	313
--	-----

	Pages.
II. — La Société de théologie. — Un article d'Auguste Sabatier. — <i>La Vie et la Pensée</i> . — Importance de cette étude dans le développement de la pensée de Fallot. — Ses conclusions. — La critique biblique et la psychologie	324
III. — Séjour de vacances à Rothau et à Fouday. — Prédication à Wildersbach. — Fallot est retenu loin de Strasbourg pendant l'hiver 1871-1872. — La révélation de la douleur. — Comment servir les âmes ? — Action et obéissance. — Retour à Strasbourg (Pâques 1872). — Achèvement des études de théologie. — Leur résultat	339
IV. — <i>L'Évangile et les Pauvres</i> . — Pourquoi ce sujet de thèse ? — Analyse de ce travail. — Le monde des pauvres. — La pensée des pauvres ; comment ils l'expriment. — La souffrance des pauvres. — Qu'est-ce pour eux que la religion ? — Comment s'établit le contact entre les pauvres et l'Évangile ? Le réalisme des pauvres. — Observations sur la prière, la prédication, la confession. — Devoirs des Églises à l'égard des pauvres. — Les Églises et le socialisme. — Jugements portés sur la thèse de Fallot.	347
V. — Départ de Strasbourg et installation à Rothau. — L'Alsace à l'approche du 1 ^{er} octobre 1872. — Ceux qui partent, ceux qui restent. — La consécration de Tommy Fallot.	364
CONCLUSION	374
INDEX.	377
TABLE DES MATIÈRES	381

NANCY-PARIS, IMPR. BERGER-LEVRAULT
